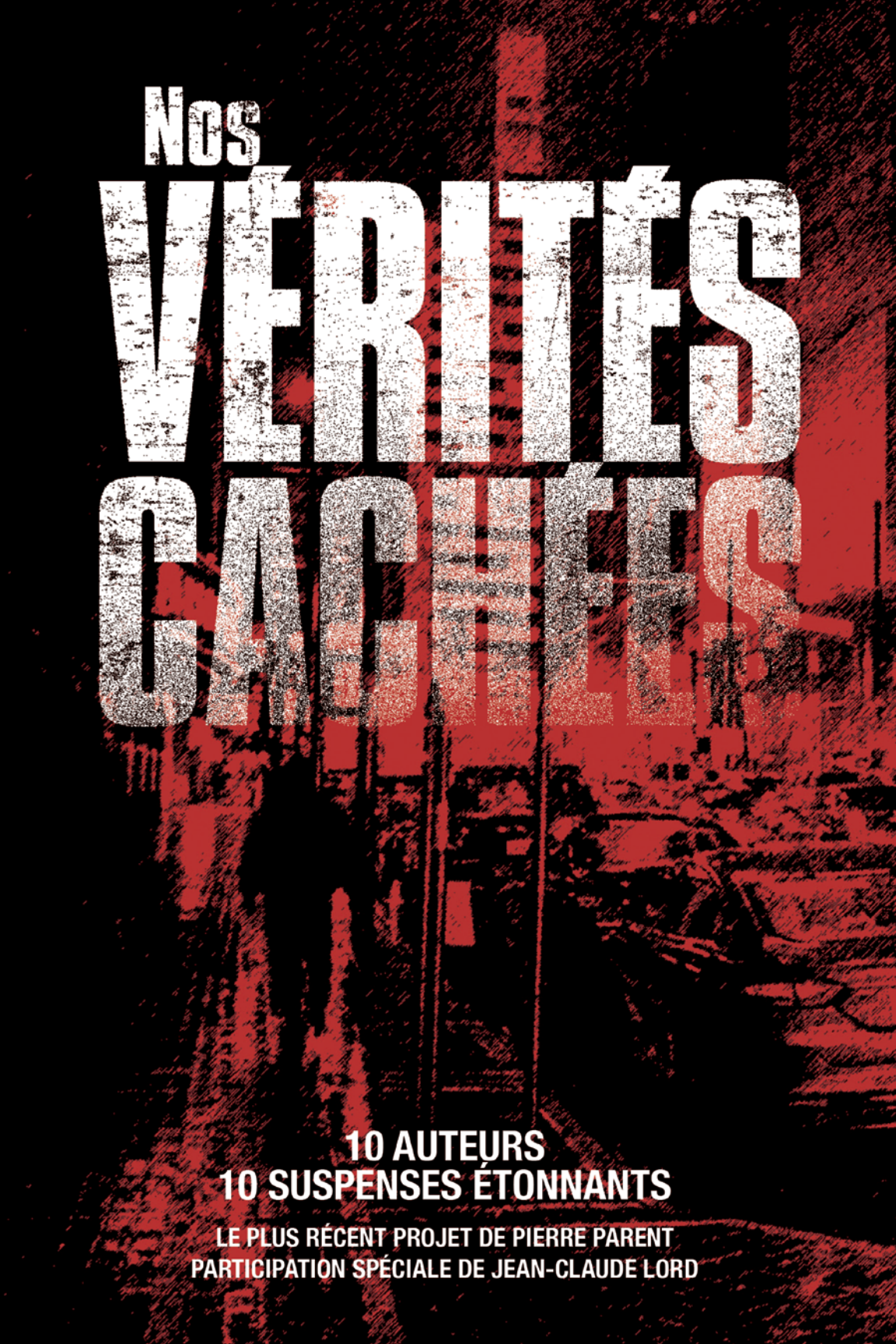
Nos
VÉRITÉS
CACHÉES
10 AUTEURS
10 SUSPENSES ÉTONNANTS
LE PLUS RÉCENT PROJET DE PIERRE PARENT
PARTICIPATION SPÉCIALE DE JEAN-CLAUDE LORD

NOS VÉRITÉS CACHÉES

10 auteurs
10 suspenses étonnants
Le plus récent projet de Pierre Parent
participation spéciale de Jean-Claude Lord

NOS VÉRITÉS CACHÉES

Éditions Groupe Parim

Éditions Groupe Parim
1100, rue de la Montagne, bureau 1200
Montréal (Québec)
H3G 0A1

TOUS DROITS RÉSERVÉS
Toute reproduction du présent ouvrage, en totalité ou en partie, par tous les moyens présentement connus ou à être découverts, est interdite sans l'autorisation préalable des Éditions Groupe Parim.
Toute utilisation non expressément autorisée constitue une contrefaçon pouvant
donner lieu à une poursuite judiciaire contre l'individu ou l'établissement qui effectue la reproduction non autorisée.

ISBN imprimée : 978-2-9815118-4-3
ISBN PDF : 978-2-9815118-6-7
ISBN ePUB : 978-2-9815118-5-0

Dépôt légal 1er trimestre 2021
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Imprimé au Canada

« *Nous devons continuer à rêver, à lire et à écrire,*
ce qui est la façon la plus efficace que nous ayons trouvée de soulager
notre condition périssable, de triompher de l'usure du temps
et de rendre possible l'impossible.»
(Mario Vargas Llosa)

Préface de Jean-Claude Lord

Il y a quelques années, Pierre Parent a été à l'origine d'un projet d'écriture particulier. Il a réuni une quinzaine d'hommes venant de divers horizons pour leur demander d'écrire des nouvelles érotiques d'une trentaine de pages.

Ce livre édité sous le titre de « QU'EUX » s'était révélé fort intéressant autant pour ces nouveaux auteurs que pour les lecteurs et lectrices.

Cette fois il récidive en offrant à une dizaine de personnes de réaliser un rêve. Écrire une nouvelle d'une trentaine de pages, des drames policiers, familiaux, historiques avec une seule obligation : que ce soit des suspenses. Il a réuni des hommes et des femmes désireux d'y participer.

J'ai été invité, à mi-chemin de leur parcours, à rencontrer ces gens qui venaient de milieux personnels et professionnels très différents. Monde financier, milieu de la santé, gens en communication, en immobilier, en génie, tous avaient pourtant un trait commun, l'habileté de créer et l'excitation à imaginer des histoires.

Réunion étonnante pour moi, peu habitué à jouer un rôle discret de conseiller au terme de la livraison de leurs textes. Au niveau de la langue française et de suggestions d'amélioration de l'histoire tout en respectant scrupuleusement les personnes qui participaient à cette aventure littéraire.

Au cours de cette rencontre, ces gens y allaient d'un résumé de leur histoire souvent incomplète, faisant état de leurs difficultés à les compléter. À ma grande surprise j'ai vu les autres tenter de les aider avec des commentaires, des suggestions souvent pertinentes dans un esprit d'entraide admirable. Avec un enthousiasme communicatif.

Avec la garantie donnée par Pierre Parent de la publication du livre et de leurs histoires.

Plusieurs mois plus tard (pandémie exige) j'ai reçu les différents textes. J'ai eu droit à de belles histoires variées auxquelles j'ai pu apporter ma petite contribution avec l'aide de Pierre Parent et de Reine Larose. Processus exigeant et long mais enrichissant et stimulant pour moi.

Au terme de cette étape je les ai rencontrés à nouveau avec les deux initiateurs de cette aventure qui eux mêmes y avaient participé en tant qu'auteurs.

Ils étaient tous et toutes désireux d'entendre de notre part les réactions à leur propre histoire. Enfin leurs rêves se matérialisaient. Beaucoup d'écoute et d'enthousiasme à l'énoncé de nos commentaires.

De plus ils ont été consultés sur le choix du titre de l'ouvrage et sur les meilleurs moyens de le diffuser.

Une belle bande ! À l'énoncé d'un possible projet qui suivrait la publication de « Nos vérités cachées », tous et toutes étaient volontaires pour y participer en espérant être encore meilleurs la prochaine fois. Pourquoi pas !

Je remercie toute l'équipe de la confiance qu'ils m'ont témoignée au cours de cette aventure stimulante et nouvelle pour moi.

Bonne lecture !
Jean-Claude Lord

REMERCIEMENTS

Quel grand plaisir de réunir autour d'une table une dizaine de personnes qui rêvent toutes d'écrire leur livre. Il y a malheureusement assez souvent une grande marge entre le rêve et la réalité. L'écriture du livre viendra peut-être plus tard ! Entre-temps voici un recueil collectif écrit par des gens de qualité.

Ces femmes et ces hommes sont des créatifs à l'imagination foisonnante. Ils ont des histoires à raconter. Ils le font dans « Nos Vérités Cachées » de façon surprenante. Ce sont des histoires originales remplies de suspense. Certains se sont même inspirés de leur vécu pour écrire ce qu'ils ont toujours rêvé de partager.

Reine Larose, Jean-Claude Lord et moi avons appuyé et encouragé les auteurs. François Ferland et Serge Rémillard nous ont ensuite apportés leur support pour le processus de correction et d'édition. Vous verrez, le résultat final est exceptionnel. Je les salue ici et les remercie d'avoir participé à cette magnifique expérience littéraire.

Bonne lecture !
Pierre Parent

AVENUE DES TORDUS

François Ferland

Montréal, ville que l'on disait aux cent clochers. C'était avant que d'autres dieux ne viennent séduire et subjuguer ses habitants, comme ceux de toutes les cités d'Occident. Elle semblait quand même moins paradoxale que cette Amérique voisine, où l'on ne peut exposer un sein sans ameuter la maréchaussée mais où la télé et le cinéma nous débitent vingt meurtres à la minute en guise de divertissement.

Telle était ma ville adorée, ni belle ni laide, fière, indépendante, un peu racoleuse, certes, mais libre et attachante. Un quartier, naguère industriel, qui fut le berceau du progrès à l'aube du Vingtième, y a fleuri durant près de cent ans. Mais, à la veille du nouveau millénaire, les usines et leurs machines-outils s'étaient tues à jamais. Depuis, un formidable essor domiciliaire s'y est opéré : maisons de ville, résidences pour aînés, appartements en copropriété. C'est ici que j'ai choisi de vivre, mais un peu malgré moi.

Je me nomme Vincent Chamard et je viens d'avoir 40 ans. Jusqu'à tout récemment, j'étais la moitié virile de l'adorable duo « Julie et Vincent ». Adorable, c'est elle, surtout, qui l'était, au propre comme au figuré. Dieu que j'ai adulé, chéri, vénéré cette femme ! Elle demeure, à ce jour, mon seul grand amour. Ou plutôt, elle le fut durant une décennie ; dix années d'un bonheur substantiel, brisé par l'avènement de Gilbert, ce minus comptable, ce minable compteur. J'ai bien tenté de la raisonner mais, peine perdue, elle l'aîîîmait ! Alors, je me suis fait la malle, pour mon bien… ou pour le mal.

Je me suis donc installé, seul, avenue des Merlus, dans un charmant condominium ensoleillé, au rez-de-chaussée d'un multiplex de huit appartements. Une grande terrasse partagée, des arbres avec leurs oiseaux, voilà peut-être le traitement-choc qui m'aidera à oublier un peu Julie. Les environs sont tranquilles, pas âme qui vive, dirait-on.

En ce jour férié d'octobre, les feuilles mordorées viennent s'échouer sur la toile de piscine des voisins d'en arrière. Rien à signaler, si ce n'est que je m'ennuie, de Julie et de notre vie ensemble.

Soudain, en fin d'après-midi, la sonnette de la porte retentit. L'écran vidéo du système de sécurité me dévoile deux mines patibulaires qui, malgré la caméra couleur dernier cri, semblent mornes et éteintes. Plus curieux que méfiant, j'active le déverrouillage et vais au-devant des visiteurs. C'est un couple bigarré qui surgit dans l'embrasure. Mais plutôt bien assortis par leur absence commune de beauté, la femme et son mari se présentent comme Jeanne et Robert Boisseau, mes nouveaux voisins de palier. Ils sont venus me rendre leurs hommages, une bouteille de bulles à la main.

Difficile dans ce contexte de ne pas les convier à entrer et prendre siège. Je m'écarte donc de la porte et les invite à s'introduire. Salutations et remerciements sont faits selon les bons usages et nous passons au salon. Je m'assois promptement pour éviter de les toiser du haut de mes presque deux mètres, mais je ne peux m'empêcher de les balayer du regard. Alors, on se présente plus avant.

Je ne vous ai pas dit que j'étais journaliste, affecté aux affaires judiciaires du quotidien l'Aurore. Feignant ou non de me connaître un peu et de me lire parfois, mes joyeux colporteurs semblent fort impressionnés par mon métier et tout ce qui s'y rapporte. Et je sens bien qu'il leur tarde de m'assaillir de questions plus personnelles.

Puis, le vin aidant déjà, les impromptus importuns se dévoilent un peu à leur tour. Jeanne est anesthésiste à l'hôpital de l'Assomption, situé non loin. Robert, lui, est chercheur en neurologie, à l'Institut de recherche du même hôpital. Nul doute que ce sont des

gens bien, me dis-je d'abord. Mais quelque chose d'imperceptible et d'indicible me laisse une impression singulière.

Voyons un peu :

Jeanne est une grande asperge aux cheveux ébouriffés et aux dents proéminentes, mal cachées sous des lèvres trop épaisses, tordues en une sorte de papillote peu invitante. Des lunettes aux verres profonds et à monture noire couronnent ce visage ingrat, lui donnant l'aspect sévère d'une garde-chiourme, rôle qu'elle joue sans doute dans la salle d'opération. Je ne puis m'empêcher d'y reconnaître Charlotte Kravitz, voisine écornifleuse de « Ma sorcière bien-aimée », une vieille série télé rediffusée sur la chaîne Jadis.

Lui, assez petit, la voix frêle, cassée, presque féminine, se tient dans l'ombre de sa tendre épouse. Également affublé de bésicles, ce qui lui confère un air intelligent, quoique renfrogné, Robert ne peut certes être qualifié d'attirant. Cela ne tient pas tant à l'instrument d'optique qu'à une allure générale de débilité, prise dans le sens de faiblesse, non pas de l'esprit mais du caractère.

Pour compléter le tableau, les vêtements pastel des deux tourtereaux, semblant avoir été dérobés à la blanchisserie de l'hôpital, accentuent la pâleur de leurs complexions. On eût dit deux cornets de glace citron-pistache-fraise, attendant que le soleil les fasse fondre, à moins qu'une langue providentielle ne vienne les libérer.

Bref, c'est à mon corps défendant que je trompe l'ennui avec mes copains circonstanciels. Ils m'ont chaudement souhaité la bienvenue, on a discouru gentiment en éclusant un excellent champagne. Mais l'heure du souper approche et la faim commence à tarauder l'hôte involontaire que je suis. Ont-ils senti une ombre d'impatience chez moi ? Toujours est-il qu'après une heure et demie de conversation, de civilités en banalités, les apprentis invités se lèvent enfin et prennent congé, non sans promettre que l'on se reverrait.

Novembre a déroulé son premier tapis de neige, celui qui ne restera pas. Depuis notre rencontre, je n'ai revu ni Jeanne, ni Robert. Mais entre-temps, j'ai pu faire la connaissance de madame Pierrotte, la résidente de l'étage au-dessus.

Française et veuve d'un ancien combattant, elle est toute en gentillesse et en discrétion. Nous avons déjà pris le thé ensemble, une fois chez elle, une autre chez moi. Puis, l'autre matin, la croisant au seuil de l'escalier, elle m'apprend la disparition de son chat, Gonzague, son seul compagnon depuis la mort d'Albert. La veille, le vieux félin n'est pas rentré de son habituelle promenade qu'il fait toujours courte et à portée de vue, ce qui inquiète d'autant plus sa maîtresse. Sincèrement désolé pour la brave dame, je promets de garder l'œil ouvert aux alentours.

En sortant, je tombe cette fois sur monsieur Tourville, le résidant du troisième. Un sympathique bonhomme au début de la soixantaine et fraîchement retraité, il est toujours partant pour un peu de jasette. Lui non plus n'a pas vu Gonzague et il hausse les épaules lorsque j'évoque le destin de nos poilus compagnons. « C'est la vie ! », laisse-t-il tomber avant de poursuivre son chemin.

Puis décembre revient, comme dit la chanson, mais pas Gonzague, alors que je trouve dans ma boîte aux lettres un joli carton d'invitation. Sans doute rédigé de la main de Jeanne, un message me convie à un souper d'avant Noël, le 23 courant. Hum, je serai libre à cette date mais ai-je vraiment envie de partager la table de ces deux intrigants ? Après maintes tergiversations, j'accepte, la semaine suivante, en glissant ma carte de visite dans la boîte des Boisseau, signant « avec joie, merci, Vincent ».

Au soir dit, on a mis les petits plats dans les grands. Un festin de pintade et de foie gras, avec force entrées et accompagnements, arrosé de bons crus, apporte à la soirée quelque chose de réconfortant. Pour moi qui subirai un premier Noël sans ma belle, je dois avouer que l'invitation me plaît assez.

Les Boisseau sont aimables, bien qu'un peu curieux. Alors que je me soucie peu des détails de leurs vies, eux me questionnent sur

tout : mon métier, l'ambiance de la salle de rédaction, ma séparation d'avec Julie, les enfants que nous n'avons pas eus, alors qu'eux-mêmes n'en ont pas plus. Après le dessert, nous nous retirons au salon pour le café et les alcools.

Au moment précis où j'explique à mes hôtes la recette d'un bon reportage, un cri strident déchire l'air surchauffé du salon, semblant même attiser la flamme dans l'âtre. Entre miaulement et feulement, mélange baroque de graves et d'aigus, ce son, quoique bref, me glace le sang.

Mais le plus incroyable est sans doute l'air paniqué de Jeanne et de Robert. Restée interdite quelques secondes, la maîtresse de maison court à la cuisine, bredouillant qu'elle avait dû laisser la bouilloire sur le feu. Jeanne croit-elle vraiment que cela suffira à expliquer ce bruit sordide ? On peut en douter, d'autant plus qu'au salon, on boit de l'espresso extrait d'une machine automatique ! L'anesthésiste tente-t-elle de nous endormir ?

Quoi qu'il en soit, il faut attendre février avant qu'un nouvel incident ne vienne perturber l'atmosphère sereine de la belle avenue. Le quartier est connu pour compter parmi sa population de nombreux animaux domestiques, surtout des chats. Il était donc usuel de voir, aux poteaux et lampadaires, des affichettes promettant une récompense si l'on retrouvait Grigri, Rosette ou Léon, évanouis dans la nature.

Mais, en ce début d'année 2013, le nombre incalculable de ces écriteaux frappe le passant ; c'est une authentique épidémie de disparitions de quadrupèdes à moustaches. Gonzague fut sans doute le premier de la série. Et ce bruit bizarre entendu chez les Boisseau… je ne peux m'empêcher d'y voir un lien. Quoi qu'il en soit, notre quartier modèle a pris une allure glauque au cœur de cet hiver polaire.

J'aurais très envie de partager mes états d'âme avec quelqu'un mais je n'ai personne à qui parler. Julie n'y est plus, ma mère passe

plusieurs semaines chez sa sœur, en Floride, comme elle le fait chaque hiver depuis la mort de mon père. Mes copains ne sortent plus, tous pris par leurs obligations familiales.

Je songe à notre vie sociale d'avant, aux quelques couples d'amis avec qui nous partagions sorties au resto ou au spectacle. Je décide d'aller marcher au parc afin d'aérer mes neurones.

Il fait beau et pas trop froid. Faute d'amis, il va sans dire que tous ces voisins comblent un peu le vide qui s'est fait autour de moi. Justement, arrivé à un grand banc sous les bosquets, j'entends une voix familière qui me hèle. Je reconnais mon confrère et ami, Paul Dubuc, qui habite à quelques pas, rue des Perchaudes. Au fait, quelle idée saugrenue d'avoir donné des noms de poissons aux voies du quartier ! Bon, ça change un peu des oiseaux et des fleurs, me dis-je.

Paul me salue chaleureusement ; il y a longtemps que je ne l'ai vu et j'avoue que ça me fait franchement plaisir. Nous nous sommes connus il y a une dizaine d'années alors que je débutais au magazine L'Actuel. Paul y a œuvré comme chroniqueur scientifique durant quelques années, avant de devenir directeur de la recherche d'une importante firme pharmaceutique.

Biochimiste de formation, c'est une sommité incontestable dans son domaine. D'aucuns affirment qu'il serait à l'origine de plusieurs découvertes importantes liées à la médecine de pointe. Mais dans ce milieu, où le secret relève des meilleurs romans d'espionnage, on est discret de nature. Et Paul n'y fait pas exception.

Autrement, on s'est toujours tout raconté ; c'est un ami fidèle et loyal. Il me demande si j'ai des nouvelles de Julie ; il a appris notre séparation de la bouche d'une amie commune. Apparemment elle va très bien. Et il ajoute : « mais j'ai un doute ». Je ne veux plus entendre parler de Julie et de son minus comptable. Je lui brosse le portrait des deux saisons atypiques que je viens de vivre et, de fil en aiguille, lui parle de mon appartement et de mes nouveaux camarades de voisinage.

À la mention de ma rencontre avec les Boisseau et de nos agapes de Noël, Paul devient livide. Il m'interrompt, les mots s'étouffant presque dans sa gorge : « Parles-tu bien de Robert Boisseau, le chercheur de l'Institut de l'Assomption ? »

« Ah ! c'est donc ça, je les ai aperçus récemment, lui et sa femme, au supermarché, et je me suis dit qu'ils devaient habiter le quartier eux aussi. Écoute, Vincent, je ne veux surtout pas t'influencer ou faire outrage à ton intelligence mais, méfie-toi, ce gars-là est dangereux ! ».

J'ai beau le questionner, Paul refuse de m'en dire davantage, sinon qu'il connaît l'individu de sinistre réputation et que plusieurs rumeurs circulent à son sujet dans le milieu de la recherche.

Je conclus en moi-même qu'il devait s'agir de pressions indues pour obtenir des subventions ou de quelque malversation de la sorte. Je crois savoir que ce champ d'activités est une véritable jungle, donc, je ne suis qu'à demi surpris. Du reste, il est rare que le monde scientifique défraye la chronique judiciaire, alors je prends acte des avertissements de Paul, sans me sentir concerné outre mesure.

Revenu chez-moi, je tente de faire la part des choses. Depuis sept mois que je les connais, les Boisseau ont été d'une gentillesse exemplaire à mon égard. Ils ont peut-être un peu péché par excès, souhaitant à tout prix se faire accepter, mais c'est le seul reproche qu'on puisse leur faire. Par ailleurs, n'officiant ni dans le merveilleux monde de la recherche, ni au sein du gratin médical, je ne représente une menace pour aucun des deux, ce qui justifie sans doute mon capital de sympathie à leurs yeux.

Le printemps est arrivé, hâtif et radieux. J'ai pris l'habitude de faire chaque jour le tour du parc ou d'aller fureter boulevard des Squales, l'artère commerciale du quartier. Je n'ai pas revu Paul ; nous nous étions promis d'aller prendre une bière sous peu. J'ai hâte de le retrouver et d'avoir plus de temps pour approfondir le sujet. Hier, Julie m'a appelé ; elle voulait prendre de mes nouvelles et savoir comment je composais avec cette nouvelle vie. Ce fut un entretien courtois, même si je ne pus réprimer un pincement au

cœur. Je n'osai pas lui demander des nouvelles de ses amours et elle ne m'en donna pas. Merci !

Deux jours après, madame Pierrotte, que j'appelle désormais Lucille, me téléphone et m'invite à déjeuner aux crêpes sur sa terrasse le lendemain.

Un peu gêné, j'accepte néanmoins et cours me procurer un petit cadeau d'hôtesse. Elle me reçoit gentiment et sans cérémonie, c'est délicieux. Elle me parle longuement de son cher Albert, lieutenant d'infanterie, qui a servi en Corée et qui en était revenu intact physiquement mais ébranlé pour le reste de sa vie. Il s'est éteint en 1971, à 56 ans, après une longue maladie.

Au moment du dernier café, Lucille me demande si j'ai entendu le bruit d'une dispute, la veille, qui semblait venir de chez les Boisseau. Je réponds par la négative ; j'étais resté au journal jusque tard en soirée. Elle soulève les épaules et me dit : « Vous savez, Vincent, on se salue poliment mais je n'ai jamais pu me les figurer tout à fait, ces deux-là ! ».

Ce qu'on ignorait alors, c'est que Jeanne et Robert s'étaient sérieusement pris aux cheveux. Apparemment, ils ne s'entendaient plus au sujet du « plan». Depuis quelques semaines, en effet, ils concevaient un projet pour se venger d'un homme qui incarnait, selon eux, la source de tous leurs maux et de leur malheur des dernières années.

Robert surtout, souffre-douleur depuis l'enfance, à cause de son air freluquet, de sa moue permanente et de son antipathie générale, s'était attiré les brimades et les coups plus souvent qu'à son tour. Il avait grandi dans l'amertume, ne trouvant grâce qu'aux yeux de Jeanne, la première de classe que toutes les filles aimaient détester.

Il faut dire qu'elle n'hésitait jamais à dénoncer une consœur qui avait plagié ou une autre qui ne respectait pas les consignes. Portepanier officiel auprès des enseignantes et des directions d'école, on l'imaginait volontiers déposant chaque matin une pomme ou un gâteau sur le bureau du prof, et ce, de la maternelle jusqu'au doctorat ! Talentueuse, elle finit néanmoins par accomplir un brillant curriculum universitaire et une carrière plus qu'enviable.

Docteure Jeanne est aujourd'hui un médecin réputé. Mais depuis douze ans qu'elle partage la vie de Robert Boisseau, elle a toujours pris fait et cause pour son conjoint, ne voyant jamais la poutre dans son œil et s'acharnant, avec lui, à déceler le plus de pailles possibles dans celui des autres.

Toutes ces choses que je vous raconte aujourd'hui, nous les avons apprises bien après les faits. Mais permettez-moi de vous les relater comme si nous les avions vécues de l'intérieur.

Il faut savoir qu'à l'université, Robert nourrissait déjà une certaine jalousie à l'égard d'un confrère qui, sans être un ami, l'avait côtoyé depuis le collège. Or, au troisième cycle, alors que les deux camarades se spécialisaient en chimie moléculaire, Robert voyait la chance lui sourire enfin. Ses travaux avaient permis d'établir les bases théoriques de l'élaboration d'une molécule de synthèse, laquelle pourrait servir un jour dans le traitement de certains troubles neurologiques.

Robert espérait donc, à juste titre, décrocher un poste de directeur de recherche à l'Institut universitaire et en arriver à publier les résultats préliminaires des travaux de son équipe. Mais son adversaire lui avait ravi la place, reléguant Robert au rôle d'assistant. Éventuellement, le « papier » fut publié et connut une grande diffusion dans le milieu scientifique, mais tout le crédit en fut attribué au rival. Ce dernier répondait au nom de Paul Dubuc. C'était bien lui, mon ami du parc.

Aigri et brisé, Robert ne s'était jamais vraiment remis de ce qu'il avait vécu comme une trahison. En cours de doctorat, il a bifurqué vers la neurologie. N'ambitionnant pas de devenir médecin, il finit par obtenir un poste de chercheur dans un institut plus modeste, celui de l'hôpital local. C'est là qu'il a rencontré Jeanne, qui y pratiquait déjà l'anesthésie. Dès lors, leurs destins furent liés à jamais.

La passion des débuts et le bonheur authentique qui viennent avec l'amour partagé ont certainement répandu sur Robert un peu de joie de vivre et de sérénité. Mais, inévitablement, il finit par s'ouvrir à Jeanne sur les nombreuses blessures essuyées depuis son enfance jusqu'à sa vie d'adulte. Et cette usurpation de Paul Dubuc qui revenait sans cesse comme une obsession !

Sans faire de psychanalyse à cinq sous, il semblait plausible de parler de maladie mentale lorsqu'on prenait la mesure de l'évolution de la pensée de Robert Boisseau. Chez lui, la frustration, le sentiment d'échec et la jalousie à l'égard de Paul Dubuc s'étaient graduellement mués en haine véritable. Un désir de vengeance s'était fait jour en lui et le plus grand tort de Jeanne fut sans doute de l'encourager dans cette voie, alors qu'elle croyait plutôt le soutenir.

Peut-être désespérée, ou seulement exaspérée, d'entendre son mari ruminer sans cesse ses doléances à l'égard de Dubuc, de le voir monter au créneau chaque fois que le chercheur vedette remportait un nouveau succès et de le sentir sombrer de manière inexorable dans un délire de persécution, Jeanne avait fini par changer d'attitude.

Au début, elle tentait de raisonner Robert, de lui montrer le bon côté de leur vie. « Parfois, les bifurcations involontaires de l'existence nous amènent vers un destin plus heureux que ce que nous avions espéré », disait-elle. Elle mettait en lumière les succès de son conjoint, lui faisant remarquer que sa carrière à elle n'était pas toujours jalonnée de victoires éclatantes et que l'on devait apprendre à se satisfaire d'un travail bien fait, d'une vie sauvée, d'une trouvaille utile et d'un environnement bienveillant.

Mais, petit à petit, de guerre lasse, voyant qu'il ne songeait qu'à se venger, Jeanne avait fini par donner raison à Robert et même, disions-nous, à nourrir malgré elle de mauvais sentiments à l'égard de l'éternel rival. C'était ainsi que, progressivement, le duo en était venu à échafauder le « plan ».

Malgré une certaine parenté professionnelle, les chemins de Paul Dubuc et des époux Boisseau se croisaient, heureusement, assez peu souvent. Mais voilà que, depuis quelques jours, le visage de Robert s'illuminait un peu. Jeanne le sentait plus léger, presque guilleret.

Elle venait d'apprendre à son chercheur déchu que le congrès mondial d'anesthésiologie allait se tenir à Montréal en septembre. Et quelle n'était pas sa surprise de découvrir que l'un des conférenciers-vedettes ne serait nul autre que Paul Dubuc, invité à présenter la démarche ayant mené à la mise en marché d'un opiacé d'une efficacité inouïe. En quelques mois à peine, l'Assomyl avait connu un succès planétaire et il était, depuis peu, employé en milieu hospitalier, notamment en support à l'anesthésie opératoire.

Coïncidence troublante, Robert, dans ses rêves délirants, avait maintes fois entretenu le fantasme morbide de voir Paul Dubuc puni par où il avait péché. Il l'avait imaginé, tantôt terrassé par une attaque cardiaque massive, tantôt empoisonné comme un rat, se tordant de douleur et saignant de l'intérieur jusqu'au trépas. Et là, en un flash terrible, il entrevoyait enfin son triomphe.

C'était décidé. Il allait administrer subrepticement une dose d'Assomyl à Paul Dubuc, lors du cocktail, juste avant qu'il n'entre en scène au congrès de l'automne prochain. Robert jouissait d'avance de le voir bafouiller, bégayer, perdre le fil de ses idées, devenir confus, peut-être tituber ou même s'évanouir devant un parterre de sommités. Mais pour s'approvisionner, bien sûr, il aurait besoin de Jeanne, elle qui avait accès à cette drogue fulgurante.

Dès l'annonce du congrès, au printemps, Robert s'était renfermé dans sa coquille, ne parlant presque plus, affichant en permanence un sourire sardonique et figé. Jeanne avait peur de comprendre et se mit à le questionner. Soudain, ce fut la débâcle ; les pensées de Robert ont déferlé, il se mit à tout raconter à sa compagne, ses yeux s'élargissant, mouillés d'une émotion trouble, comme un enfant plein d'anticipation à la veille d'une journée au parc d'attractions. Elle n'avait jamais vu Robert aussi surexcité.

Jeanne était choquée, déchirée, perplexe. Comment concilier son amour inconditionnel pour Robert, sa haine apparemment partagée pour Dubuc, son intégrité professionnelle, son serment de médecin l'engageant avant tout à ne jamais nuire à autrui ?

Mais elle entrevoyait aussi l'immense soulagement de son compagnon, la fin possible de cette obsession qui empoisonnait leur vie de couple, le caractère relativement bénin de l'incident, malgré le risque réel qu'elle et Robert se fassent prendre. Y aurait-il enquête ? Et si la dose était trop forte ou que Dubuc y réagit mal ; et s'il y laissait sa vie ?

Ne voulant pas désillusionner Robert, elle accusa le coup de cette révélation et promit de réfléchir au nouveau plan. Car l'idée d'un projet diabolique n'était pas neuve et Jeanne était loin d'être tout à fait innocente ; elle avait un peu de sang sur les mains, même si ce n'était pas du sang humain. N'était-ce pas elle, la célèbre Docteure Jeanne Boisseau, qui fournissait déjà son mari en substances psychotropes ou létales de tout acabit, subtilisées à la pharmacie de l'hôpital ou directement de son stock d'anesthésiste ?

Car, l'hiver dernier, ne sachant trop comment orchestrer son éventuelle vengeance, Robert avait souhaité expérimenter diverses formules et, pour ce faire, s'était « procuré » quelques cobayes, sous forme de chats domestiques, victimes accessibles s'il en est. Déjà, l'idée d'une concoction qui ferait mal à Paul Dubuc, ou qui le rendrait malade, s'était imposée à Robert comme la plus efficace et la plus sûre.

Inexplicablement, Jeanne avait non seulement fermé les yeux sur ce manège maléfique, mais s'était transformée en revendeuse d'occasion, risquant sa carrière et sa réputation, en plus d'orienter son mari vers un sentier criminel de plus en plus tordu. Surtout que les molécules, les dosages et les modes d'administration variant d'une expérience à l'autre, quelques spécimens s'étaient vite retrouvés au paradis des chats, si tant est qu'existe une telle arche de Noé céleste. Ce fut le cas de Gonzague, je vous le donne en mille !

On voit donc que les valeurs du couple, ses références morales, s'étaient modulées autour de ce projet de vengeance. Désormais, nos protagonistes étaient convaincus d'être des victimes, ce qui les avait amenés à concevoir leurs propres mécanismes de compensation et à légitimer la conception étriquée qu'ils s'étaient faite de la justice. Maître après Dieu dans sa salle d'opération, Docteure Jeanne se croyait maintenant investie du pouvoir de vie ou de mort sur ses semblables, et ça devenait très dangereux.

Dans l'esprit de Jeanne, rendre Dubuc temporairement malade, hébété, le ridiculiser et l'humilier, ça allait toujours. Tuer accidentellement quelques félins pour satisfaire aux lubies de Robert et faire avancer une cause qu'elle croyait juste, ça pouvait passer, à la limite. Cela ramènerait sans doute un peu de stabilité mentale chez son conjoint et la paix conjugale au foyer.

Exfiltrer quelques fioles sous son sarrau, elle pouvait se le pardonner également. Mais risquer de tuer sciemment un être humain, alors que toute son œuvre a été vouée à l'objectif inverse, celui de préserver la vie à tout prix ? C'en était trop pour elle.

Le soir du jeudi 30 mai 2013, au retour du boulot, Jeanne Boisseau annonça finalement à Robert que le plan ne verrait pas le jour. Celui-ci péta littéralement les plombs ; il s'ensuivit une querelle épique qui faillit très mal tourner.

Cet été-là, il y eut deux Robert en quelque sorte. En juin, il s'était replié sur lui-même comme ça lui arrivait souvent autrefois. Il était froid et distant avec Jeanne. Ils ne se disputaient plus mais lui restait dans sa bulle et s'adressait à sa femme sur un ton vide, dénué d'émotions, et seulement lorsque cela était nécessaire. Visiblement, il était brisé. Elle, de son côté, rentrait de plus en plus tard, lorsqu'elle ne s'absentait pas carrément pour quelques jours, prétextant un colloque ou un voyage de recherche.

Vers la mi-juillet, presque du jour au lendemain, Robert subit une nouvelle mutation. Il était redevenu loquace, enjoué, même blagueur à l'occasion. Il ne questionnait même pas Jeanne sur son manque d'assiduité, faisant les courses et le ménage, cuisinant comme un célibataire autonome. Et tant mieux si elle était là pour partager ses repas et sa couche ; il ne lui tenait pas rigueur de ses absences et se montrait particulièrement attentionné en sa présence.

Interloquée, Jeanne se demandait si elle devait se réjouir ou s'inquiéter de ce changement radical d'humeur. Elle décida de passer outre et de continuer son nouveau train de vie qu'elle aimait de plus en plus. Du reste, elle se sentait moins stressée et trouvait son mari plutôt agréable lors des retrouvailles. C'est dans cette ambiance floue mais positive que se déroula l'été, magnifique, chaud et ensoleillé, même si l'amour n'était plus au rendez-vous.

Septembre approchait et il fut à nouveau question du congrès des anesthésistes, où Robert devait accompagner Jeanne qui y ferait, elle aussi, une présentation. À la grande surprise de la spécialiste, son conjoint semblait avoir oublié les plans diaboliques avortés et acceptait même de bonne grâce d'assister à l'événement.

Le jour J vint bientôt. Le tout débutait à 15h par l'inscription des participants. Comme prévu, le fameux cocktail d'ouverture serait suivi du banquet, durant lequel Paul Dubuc, conférencier de prestige, allait présenter le résultat de ses recherches. Étant retenu à l'Institut, Robert devait rejoindre Jeanne vers 17h, à temps pour profiter du cocktail avec elle.

Il arriva donc une heure après elle et, pénétrant dans la salle où se tenait le cocktail, aperçut Jeanne qui rigolait ferme, un verre à la main, en compagnie de la vedette du jour, Paul Dubuc. Réprimant une certaine colère mêlée de jalousie, Robert tenta de se composer un visage agréable et se dirigea vers le fond de la salle pour les rejoindre, tout en tâtant la poche de son veston, afin de s'assurer que le « paquet » s'y trouvait toujours.

« Ah, mais c'est Robert ! », s'écria Paul en le voyant approcher. Il s'avança vers lui, tendit une main invitante, et serra la sienne chaleureusement tout en tapotant son épaule.

« Ça alors ! Comment vas-tu cher Robert ? Ça fait longtemps. Très content de te voir ici. Jeanne me parlait justement de toi et de tes derniers travaux. Ça va toujours à l'Institut ? »

« Oui, ça va on ne peut mieux Paul ! Très heureux de te revoir. Je vais me chercher un verre ; permets-moi d'offrir une tournée de retrouvailles ! Que bois-tu ? Et toi, ma chérie, je te rapporte la même chose ? »

« Non, j'insiste, dit Paul, c'est moi qui régale. Prenez le temps de vous retrouver entre amoureux. Je vais au bar et vous rejoins de suite. » Sur ce, Paul se transforma en serveur et alla passer les commandes.

Ne voulant surtout pas montrer sa contrariété, Robert accepta de bonne grâce le rafraîchissement offert par ce frère ennemi. Mais son nouveau plan, trop simpliste, tournait en eau de boudin. Allait-il avoir le temps et trouver l'occasion de « parfumer » le drink de Dubuc avec la substance qu'il avait si patiemment recueillie depuis des mois et qui tiédissait dans la poche intérieure de son smoking ?

La conversation à trois dura une demi-heure encore, avant que Paul ne s'éloigne et n'aille rejoindre des collègues de l'autre côté de la salle. Jeanne aussi avait quitté pour aller saluer une consœur. Robert en profita pour passer dans les coulisses et en revenir sans que personne ne le remarque. Quelques minutes plus tard, les lumières clignotèrent, invitant les convives à passer à la salle de bal pour le banquet.

Un maître de cérémonie présenta les invités de marque, pendant qu'une armée de larbins servait les potages, les entrées et les plats. Tout était délicieux, le vin coulait à flots et l'ambiance était très détendue. Seul Robert semblait pâle et anxieux aux côtés de sa femme, mais elle ne le remarqua pas.

Juste avant le dessert, le présentateur s'avança de nouveau au lutrin, cette fois pour annoncer le conférencier vedette :

« Chers collègues, membres de la profession, Madame la Présidente de l'Association, distingués invités, Mesdames et

Messieurs… C'est un grand honneur pour moi de vous présenter l'un des nôtres, en quelque sorte, puisque ses travaux ont permis de grandes avancées scientifiques, tant en neurologie, en neurochirurgie qu'en anesthésiologie. Il s'agit d'un éminent chercheur qui accepte aujourd'hui de partager avec nous le fruit de ses dernières recherches. Veuillez accueillir avec moi, le directeur scientifique de la firme Pharmikon, j'ai nommé monsieur Paul Dubuc ».

Paul se leva, un peu gêné tout de même, et se dirigea vers le podium sous un délire d'applaudissements. Chose rare avant une présentation, la plupart des membres de l'assistance étaient maintenant debout pour l'acclamer. Il faut dire que Pharmikon était l'un des principaux commanditaires du congrès et qu'on lui devait sans doute le champagne et les petits fours, si ce n'est plus ! Paul remercia son nouveau public, fit l'introduction et la mise en contexte, non sans glisser les quelques blagues d'usage sur la météo. la chaleur qui régnait dans la salle, etc.

Au moment où il attaquait le cœur du sujet, son auditoire captif suspendu à ses lèvres, Paul sembla perdre le fil de ses pensées, cherchant ses mots, se perdant dans ses notes. Il était confus et cela déclencha une certaine gêne dans la salle. Robert réprima un sourire qu'il tentait de contrôler. Très embêté, Paul regarda brièvement au loin et, décontenancé, dût se retenir au lutrin pour ne pas perdre pied.

Puis, il se ressaisit, s'excusa auprès des gens du parterre, et se rendit compte que les feuilles du texte de son discours avaient été mêlées et brochées à nouveau, cette fois dans le désordre. Plus solide que jamais, il prit une grande respiration et une gorgée d'eau. Expliquant la situation, et invoquant une mauvaise blague, il reprit enfin sa lecture après avoir sollicité une brève pause afin de replacer l'essentiel du texte. De nouveaux applaudissements, tout aussi nourris, ne tardèrent pas à fuser des invités attablés.

Sitôt l'auditoire redevenu attentif, et alors que Paul reprenait le fil, un puissant râle, semblant issu d'outre-tombe retentit dans la salle de banquet. Paul s'arrêta net pour regarder l'assemblée. Au

beau milieu de la salle, devant sa table, Robert Boisseau s'était levé et hurlait de douleur, le visage convulsé et le corps contorsionné.

On perçut ensuite un immense souffle de stupéfaction émanant des participants, comme une vague horrifiée qui traversa le parterre. Sur ces entrefaites, Boisseau pivota lentement, parut regarder de ses yeux de poisson chacun des dîneurs ébahis, puis il s'effondra lourdement dans un bruit de chaises basculées et de vaisselle brisée.

Jeanne qui était à ses côtés réclama immédiatement du secours, criant des « ça va, mon Chéri ? » énervés. Robert, étendu au sol, ne bougeait plus.

Ce soir, je travaille de la maison, assis au bout de la table de la salle à manger, à rédiger le compte rendu de quelques faits divers. C'est alors que je perçois encore une odeur pestilentielle, semblant émaner de la hotte de la cuisinière. Cela faisait plusieurs semaines que je décelais cette puanteur, mais ce soir, c'en était trop. Après les vérifications d'usage, je conclus que ça ne venait pas de chez-moi. Tout célibataire que j'étais, je vidais quand même le frigo, sortais mes déchets, nettoyais un peu. Rien à signaler.

Troublé par les coïncidences bizarres des derniers mois, et habité d'une sorte de sixième sens, il me vient à l'esprit d'inviter un ami, le sergent Descôteaux de la police municipale, à venir prendre un café à la maison. Il arrive quelques minutes plus tard et, après les échanges usuels, je lui demande s'il sent quelque chose d'anormal.

Le policier arrivant de dehors les narines fraîches pour ainsi dire, reconnaît avec moi que cette odeur fétide est insupportable. En suivant le conduit de la hotte jusqu'à l'extérieur, sur la terrasse, nous réprimons une puissante nausée pour ne pas nous vomir l'un sur l'autre. Le cagibi empeste la charogne ! Pourtant, seuls des articles de patio s'y trouvent ; aucun déchet, même pas une vieille feuille morte qui puisse expliquer ces miasmes. Et si l'odeur venait plutôt d'un appartement voisin ?

Les Boisseau sont absents. Je les savais probablement au Castel des conférences, car mon collègue Aubry y couvrait le congrès des anesthésistes. Compte tenu des circonstances, éclairé par mes soupçons et le compte rendu des récents événements, Descôteaux prend des dispositions exceptionnelles, en requérant d'urgence un mandat de perquisition visant tout l'édifice.

Le lendemain, les limiers sont à pied d'œuvre. Ils n'ont pas besoin de défoncer. Jeanne Boisseau tremblante, au bord de la crise d'anxiété, leur ouvre la porte et les invite à fouiller. Elle explique que son mari a eu un grave malaise hier soir au banquet et qu'il se trouve maintenant aux soins intensifs, à l'hôpital de l'Assomption. Elle ajoute ne rien comprendre aux raisons de cette perquisition mais les laisse entrer de bonne grâce.

Les policiers ne trouvent rien d'anormal dans cet appartement chic et impeccable, ni en dedans, ni au dehors, si ce n'est l'extrême nervosité de la médecin. Mais c'est en enfonçant un faux mur, au fond du cabanon de monsieur Tourville, au troisième, qu'ils font une horrible découverte. Pas moins de cinq cadavres de chats finissent de pourrir dans des sacs à compost. Le temps printanier aura lentement fait dégeler les petits corps jusqu'à ce que les chaleurs de l'été achèvent la putréfaction, révélant leur sinistre présence.

Dans les heures qui suivent, tout le monde est interrogé. Le brave monsieur Tourville, qui avait fermé son cabanon, sûrement sans le verrouiller, n'a honnêtement aucune idée de ce que peut faire un sac de chats morts dans sa remise.

Et qui a bien pu dissimuler le tout derrière un contreplaqué ? Il jure n'avoir aucun souvenir de quelque bruit que ce soit. Peut-être est-ce arrivé en août, alors qu'il était à son chalet en Estrie ? Le pauvre homme en est très ébranlé.

Lucille Pierrotte est tout aussi surprise et affectée. Elle vient de comprendre que son Gonzague se trouve probablement dans le sac mortuaire. Elle pleure à chaudes larmes, pendant que les policiers s'assurent de l'éloigner de toute vision morbide. Les « pièces à

conviction » sont rapidement évacuées vers le laboratoire de la police scientifique pour expertise.

Lucille ne peut comprendre, ni admettre, que quelqu'un puisse maltraiter ainsi de petites bêtes innocentes, et dans quel but ? Elle se refuse à y voir un lien avec le gentil bonhomme Tourville, qui a toujours été charmant et lui a maintes fois rendu service. Mais elle ne se confie pas au sergent Descôteaux sur l'étrange impression qu'elle a toujours eue sur les époux Boisseau.

Robert est encore à l'hôpital de l'Assomption, lieu qu'il connaît trop bien. Après un traitement d'urgence et deux jours de soins intensifs, il a lentement repris conscience. Les médecins sont confiants qu'il s'en sortira, même s'il est confus et délire souvent, entre cris et visions d'horreur. Ceux-ci concluent qu'il s'est intoxiqué avec une forte dose d'un puissant hallucinogène, le Halo33. Il s'agit probablement, selon eux, d'une tentative de suicide.

Jeanne est à ses côtés. Et elle seule connaît la vérité, toute la vérité. Non seulement secouée par « l'accident » de son mari, elle est terrorisée à la pensée des cadavres de chats retrouvés dans leur édifice. « Oh non !, se dit-elle, il m'avait pourtant juré s'en être débarrassé ! »

Quelques jours plus tard, son mari étant maintenant hospitalisé à l'Institut psychiatrique Sigmund-Freud, Jeanne se présente au quartier général de la police, où elle a rendez-vous avec le sergent Descôteaux pour faire sa déposition et répondre aux questions.

Jouant de son prestige et de ses connaissances médicales, elle est étonnamment transparente quand vient le temps de décrire la condition de son mari. Elle apprend aux enquêteurs que Robert est suivi en psychiatrie depuis plusieurs années pour une sorte de délire obsessionnel.

Elle explique que, bien qu'il ne fut jamais physiquement violent, celui-ci avait de fréquentes crises où il se sentait persécuté, au point

de s'enfermer plusieurs jours à la maison et que, bien entendu, son assiduité et son efficacité au travail en souffraient.

Puis, la question cruciale survient : « Docteure Boisseau, croyez-vous votre mari capable de torturer ou même tuer des animaux afin d'assouvir une passion morbide ? ». Jeanne éclate en sanglots, ce qui lui arrive rarement. Elle doit admettre que hélas, c'était bien possible. « On croit tout savoir des gens que l'on aime et qui partagent notre vie. Je réalise aujourd'hui que j'aurais dû me soucier davantage de la santé mentale de Robert. », déclare-t-elle aux quelques journalistes déjà à l'affût.

Naturellement, elle se garde bien d'évoquer l'usage de drogues, surtout qu'elle avait alimenté les « essais » si peu scientifiques de son mari. Le sergent met fin à l'interrogatoire en la remerciant de sa collaboration. Puis, il offre de l'accompagner à l'Institut Freud où certaines formalités devaient être complétées.

Ce jour-là, Robert Boisseau est accusé formellement de cruauté envers les animaux. Le sergent Descôteaux sort alors de sa poche un ordre de cour décrétant l'internement du patient. Il sera dorénavant en cure fermée, surveillé jour et nuit par un constable spécial. À travers les larmes et les cris, Robert se frappe la tête contre les murs, criant : « Je vais te dénoncer, sale chienne, c'est toi qui me donnais la drogue, c'est toi qui m'a monté la tête pour que je me venge de ce traître ». Levant les épaules, elle murmure à Descôteaux : « C'est son délire habituel ; il était temps que ça finisse ».

Le sergent offre de la raccompagner chez elle mais elle refuse poliment, assurant qu'un ami passera la chercher. À son tour, elle remercie le policier, puis se dirige vers le bureau du directeur médical qu'elle connaît bien. Au terme d'un long entretien, elle referme la porte du bureau du psychiatre et sort de l'établissement, sans revoir Robert et soulagée d'un énorme poids.

Devant le portail, une rutilante berline noire arrive bientôt. Un homme élégant en sort, fait le tour pour ouvrir la portière du passager, et aide Jeanne à s'installer. Reprenant le volant, il prend l'allée centrale de l'Institut et se dirige vers le centre-ville.

« Alors, ma chérie, comment te sens-tu ? » lui dit l'homme d'une voix chaude et rassurante.

« Enfin libre » répond Jeanne. « Paul, mon amour, dis-moi que le cauchemar est bien fini et que nous vivrons notre passion au grand jour. Je t'aime ».

« Je t'aime depuis toujours, Jeanne. Nous partirons enfin le mois prochain pour le Maroc faire ce périple dont nous rêvons depuis si longtemps »

Sur ces mots, Paul Dubuc arrête le véhicule au bord de la route et les deux amants s'enlacent dans une étreinte langoureuse qui semble vouloir durer l'éternité. Lorsqu'ils se dégagent lentement pour reprendre la route, une fiole, sortie du veston de Paul, tombe sur le siège passager près de la cuisse de Jeanne.

En voyant, en filigrane, le logo vert jade de Pharmikon, Jeanne esquisse un tendre sourire à son nouvel amoureux. Des lettres noires se dégagent clairement du fond de l'étiquette : HALO33.

Un autre automne s'annonce et les chaudes couleurs du soleil et de la végétation sont au rendez-vous. J'habite toujours avenue des Merlus, mais les tordus n'y sont plus. Lucille s'est remise du drame ; monsieur Tourville aussi.

Au fait, je les vois souvent marcher ensemble, vers le café des Éperlans. Le quartier a repris son calme et je ne l'ai jamais trouvé aussi beau. Mes nouveaux voisins sont venus se présenter, un jeune couple d'avocats, mais sans intrusion ni autre invitation cette fois. Je vous raconterai peut-être la suite mais, pour l'heure, je dois filer ; je suis de retour au paradis. Le minus comptable a perdu la partie. Julie m'attend ce soir pour dîner.

FIN

LA COLONNE BRISÉE

Reine Larose

Boss, c'est moi. J'suis dans la maison parce qu'y est pas ressorti comme convenu. J'attendais dehors, tapi au coin de la maison…

— Elle t'a vu ?

— Non, non, elle ne m'a pas vu ! Mais moi, je l'ai vue sortir. Puis j'ai attendu. Rien. J'ai essayé d'appeler Chris. Pas de réponse. J'suis rentré. Y est par terre. Pas mal de sang à la tête. Oh là là, j'pense qu'elle l'a pas raté.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu me racontes ? Il est mort ?

— J'sais pas… Attends… Ouf !… Non boss, j'ai vérifié ! Y respire ! Mais y est inconscient.

— Et le reste ? Elle a tout laissé sur place ?

— On dirait. Y a une mallette par terre, je vérifie… C'est curieux, ça sent le parfum à plein nez ici !... Ah ! C'est bon, boss, tout y est. L'argent est là. Qu'est-ce que je fais ?

— Tu le réanimes, bordel de merde ! On n'est quand même pas pour appeler l'ambulance ! Tu veux alerter la police aussi tant qu'à y être ? Pis donner ton nom et ta date de naissance en plus ?

— Non, j'ai compris ! Je m'en occupe… Tiens, on dirait qu'y bouge. Good ! Y a juste été un peu assommé. Je m'occupe de tout patron, inquiétez-vous pas.

Les deux hommes raccrochent. « La garce », pense Sam, le boss. « Elle va me payer ça cher. Si elle pense qu'elle va s'en tirer comme ça ! »

Pendant ce temps, dehors, une silhouette court et s'engouffre rapidement dans une auto stationnée plus bas sur la rue. Sous la pluie

battante, elle porte un long imper noir dont elle a rabattu le capuchon sur sa tête. Il lui cache judicieusement le visage. Tremblante, le souffle court, horrifiée, elle met le moteur en marche et démarre en trombe. Direction chez elle.

Elle ne se soucie pas d'avoir été vue, d'être suivie, rien. Elle veut juste s'éloigner au plus vite. Qu'a-t-elle fait ? Qu'est-ce qui lui a pris de frapper ainsi cet homme ? Il doit être mort ! Elle conduit sans rien voir, on dirait. Elle le sait, elle n'a que quinze minutes à faire et elle sera en sécurité, au chaud, dans son appartement. Plus vite ! Plus vite ! Dieu que c'est loin tout à coup !

Rendue chez elle, la jeune femme se verse une bonne rasade de gin qu'elle avale d'un coup. Puis un deuxième verre. Elle sent tout de suite l'alcool réchauffer ses veines. Elle s'assoit enfin et réfléchit. « Qu'est-ce que j'ai fait ? Dans quel pétrin me suis-je mise ? Mais enfin, qu'est-ce qui ne va plus avec moi ? Et la police ? On va venir ici ? Calme-toi Eva, calme-toi ».

Lorsque Eva Van Notten, âgée de 22 ans, arrive à la faculté des Arts et de l'Histoire de l'Art (*Department of Art & Art History*) de l'université Stanford, à Los Angeles, elle réalise rapidement que l'allocation versée par ses parents n'allait pas suffire. Son jeune âge la rend impatiente de vivre pleinement tout ce que la ville peut lui offrir. Sa jeunesse embue son intelligence, inhibe son sens du discernement vers les bons choix à faire. Elle trouve d'abord un emploi d'accompagnatrice auprès de deux jeunes enfants, à qui elle a le devoir d'enseigner le français en dehors de leurs heures d'école. Typique d'une étrangère dans la ville. Mais ce boulot ne lui suffit pas. À la fin de sa première session, elle cherche quelque chose de plus lucratif.

Pourquoi alors ne pas se présenter dans une agence de mannequins se dit-elle ? Elle a fait ce boulot dès l'âge de 16 ans, à Montréal. On l'a vue en format géant sur des panneaux publicitaires

et dans des magazines de mode. Elle se souvient que cette situation lui plaisait, la flattait aussi. Ça lui a même permis de fréquenter des endroits autrement fermés à une femme d'un aussi jeune âge. Ses parents autorisaient ce choix.

Eva ne doute pas une seconde de ses atouts. Dotée d'une taille élancée, mince, elle a les yeux d'un vert jade de son père néerlandais, la chevelure brune et ondoyante de sa mère brésilienne, un large sourire dans un visage à l'ovale parfait. Elle a beaucoup de charisme et de personnalité, en plus de parler plusieurs langues, héritage de ses parents.

Eva se présente donc à Dinah, directrice de ce qu'elle croit être la plus importante agence de la ville. Dinah détecte rapidement le potentiel de la jeune femme. Elle sait pertinemment qu'elle ne chômera pas et qu'elle va lui rapporter beaucoup.

Quelques jours plus tard, après s'être prêtée à des essais en séances photos, Eva reçoit l'appel de Dinah. On l'embauche ! Elle doit se trouver un prénom pour ce travail ? Eva devient Grace. Parce que sa mère a toujours admiré la seule star de ce nom, devenue princesse. Elle délaisse son emploi auprès des deux jeunes enfants. Ses débuts sont agréables et ne demandent aucun effort particulier alors que la paie est plus que satisfaisante.

Trois mois après son embauche, Dinah lui demande de la remplacer à un chic gala de bienfaisance auquel elle devait participer avec un ami, Michael. Le gala doit se dérouler une semaine plus tard, au chic *Beverly Hills Hotel*. Il est réservé à de très généreux donateurs. Pour cette première occasion, Dinah tient à lui payer une robe des plus sophistiquées. Elle veut que sa recrue soit à la hauteur.

La matinée du gala, Grace reçoit un colis ; la fameuse robe envoyée par Dinah. Elle la sort délicatement de son enveloppe. Un fourreau. Scintillant. Elle l'enfile. Au dos, un décolleté plongeant se pointe insolemment vers la chute des reins. Des souliers aux talons vertigineux accompagnent la robe. Leurs semelles rouges sont emblématiques. Inutile de porter un sous-vêtement avec ce fourreau. Trop encombrant. Elle se regarde dans le miroir et se

reconnaît à peine. Ce vêtement provocant dépasse tout ce qu'elle a porté dans sa courte vie.

Vers 18h, arrivée du chauffeur. Destination, 9641 *Sunset Blvd* comme on le dit en anglais sur les panneaux de la ville. Ici, on n'est pas en bord de mer. Le *Beverly Hills* fait partie des légendes hôtelières de la ville parce qu'il a déjà cent ans. Il possède le charme relié à son époque et offre des services d'un grand luxe. On le surnomme le « *Pink Palace* ».

Tous les grands de ce monde y ont séjourné depuis son ouverture, à partir de rois et princes européens et arabes, aux politiciens américains et jusqu'aux stars hollywoodiennes. Elizabeth Taylor y a vécu six de ses huit lunes de miel alors que John et Yoko y ont fait un bed-in. Même si Grace est trop jeune pour se rappeler ce qui est arrivé au *Beverly Hills* « dans l'ancien temps » comme elle aime dire. Elle connaît ces deux derniers épisodes particuliers parce qu'elle a déjà vu des reportages à la télé canadienne. Ils étaient diffusés au moment où l'hôtel Reine Elizabeth de Montréal soulignait l'anniversaire des deux mêmes événements survenus en ses murs dans les années 60. Les médias mentionnaient toujours la similarité des deux événements historiques qui font désormais partie de la légende de l'hôtel montréalais.

À peine descendue de la voiture, Grace admire rapidement le jardin luxuriant entourant la façade de l'hôtel. Le chauffeur la guide devant un salon privé. Michael l'attend et se présente.

Grace le trouve particulièrement séduisant, même si plus âgé qu'elle d'une bonne quinzaine d'années. Le regard de Michael est plus qu'admiratif. Il anticipe déjà que la soirée pourrait s'étirer au-delà du gala. Il lui offre du champagne, lui demandant quelle couleur elle préfère. Rosé. Elle croit que « rosé ça fait bien ». La flûte est aussitôt entre ses mains. Il la questionne superficiellement sur elle et, pour sa part, lui confie qu'il est le dirigeant d'une grande firme de publicité héritée de son père. Grace parle peu d'elle-même, se bornant à raconter qu'elle est étudiante en arts et mannequin.

La soirée à la salle de bal se déroule comme bien des galas. Bruit, bouffe, alcool, trop de verbiage. Vers la fin du repas, elle accepte de

suivre son compagnon dans sa suite. Pour être plus tranquilles lui dit Michael. C'est la Paul Williams, précisant que ce nom honore l'architecte qui a créé le logo de l'hôtel et la suite Crescent au style très années 50.

Les deux pénètrent à l'intérieur de l'immense suite. Tout est rose, vert ou jaune. Les couleurs de Los Angeles pense Grace, celles du temps de Clark Gable, Bogart, Marilyn Monroe ou Lauren Bacall, aime-t-elle s'imaginer. Elle entend immédiatement la musique de jazz provenant d'un piano à queue situé dans le grand salon de la suite. Quelques personnes s'y prélassent, un verre à la main.

Elle aime bien le jazz, bien qu'à son âge elle préfère une musique plus rythmée. Ici, tout est feutré. Un feu pétille dans la cheminée surmontée d'une toile très avant-gardiste dont elle ne peut encore deviner le créateur. Un bar est dressé au fond. Tout de bois de rose, il lui rappelle véritablement le décor des films qu'elle a vus plus jeune avec ses parents. Ceux qui mettaient en vedette les stars qui ont justement séjourné dans cet hôtel. La pièce regorge de fleurs odorantes aux couleurs vives, ce qu'elle croit typique de la côte ouest américaine. Les portes du salon sont ouvertes sur une terrasse où elle voit une piscine ainsi que quelques tables et chaises installées sous d'immenses parasols. Ils sont inutiles à cette heure de la soirée mais créent un sentiment d'intimité dont profitent justement deux couples assis là et qui conversent tout en riant. Michael l'y entraîne pour lui faire admirer la vue.

De la terrasse, Grace peut apprécier davantage ce qu'elle avait vu en arrivant : l'immense jardin tropical qui s'étend tout autour de l'hôtel, avec ses sentiers sinueux, mis en valeur par un éclairage judicieusement disséminé. Tout contribue à la magie des lieux. Elle entend des relents de musique provenant sans doute des autres suites autour. Elle n'a jamais rien vu d'aussi beau encore. C'est le printemps, les effluves du jardin sont particulièrement envoûtants à cette heure de la soirée. Elle s'en imprègne doucement. À son âge, Grace est encore impressionnable et elle est impressionnée.

Michael la prend par le bras et l'introduit à quelques invités. Tous amicaux et discrets. Plusieurs sont à demi allongés sur des fauteuils bas. Elle aperçoit un couple quasi entièrement nu, se dirigeant vers la piscine pour un bain de minuit qui se fera dans la nudité totale. Elle trouve la scène étonnante et drôle mais se dit que les gens ont sans doute bu autant, sinon plus, qu'elle.

Michael sourit sans rien dire. Il l'invite à danser et c'est sous des airs particulièrement langoureux qu'elle se laisse guider. L'alcool qui lui a été versé pendant toute la soirée lui fait perdre ses inhibitions. Michael est collé à elle, une main glissant sur son dos et descendant doucement vers le creux de son décolleté. Il effleure le galbe de la fesse qui se niche juste au bas de la bordure. Grace aime la caresse et profite du moment. Elle sent l'excitation de Michael au travers du tissu léger de sa robe et lui répond en se lovant un peu plus au creux de ses hanches. Elle laisse ensuite aller les lèvres de Michael sur les siennes puis le long du cou. Elle répond à ses avances.

Ignorant les autres, Michael entraîne Grace dans une vaste chambre aménagée avec attention. Il se tourne vers elle, puis à partir des épaules, laisse tomber sa robe doucement sur le sol. Grace est nue, avec ses talons hauts. Il l'embrasse partout, ébloui par ce corps si svelte, les longues jambes de Grace et sa douce chevelure. La jeune femme se laisse caresser ainsi tout en défaisant les boutons de la chemise de Michael, puis la ceinture de son pantalon. Le couple fiévreux se déplace vers l'immense lit de la chambre tout en se dévêtant. Leur étreinte se prolonge et Grace apprécie le moment tout autant que son compagnon.

Allongés ensuite l'un près de l'autre, ils sourient et se reposent doucement sans que la conversation ne vienne. Grace se soulève d'un coude pour voir Michael, lui caresser le visage et lui dire à quel point, sans le savoir peut-être, Dinah lui a permis une belle soirée. Elle est contente d'avoir accepté l'invitation.

Michael se limite à sourire. Grace le trouve curieusement muet mais elle est fatiguée. Elle pense qu'il l'est aussi, ce qui explique

son silence. Elle se laisse alors aller tout contre lui, accueillant le sommeil qui ne tardera pas. Michael se tourne alors vers elle et lui dit doucement, en caressant son épaule :

— J'ai aussi aimé cette soirée en ta compagnie. Tu es sublime, follement attirante.

Il lui fait une bise au creux de l'oreille et ajoute, en chuchotant presque :

— Tu peux quitter sans crainte tu sais, le même chauffeur va te raccompagner où tu veux. Il t'attend dans le hall d'entrée.

— Tu ne préfères pas que je reste avec toi ?

Il soupire et tend le bras vers la table de chevet pour y prendre une liasse de billets qu'il lui tend sans dire un mot. Elle ne peut cacher son étonnement.

— Pourquoi tout cet argent ?

— Parle à Dinah demain et remercie-la bien de ma part. Bonne nuit, tu es une charmante jeune femme.

« C'est ainsi qu'il met fin à notre soirée ? » Grace était persuadée qu'elle allait passer la nuit à ses côtés. Devant son regard étonné, il lui fait un clin d'œil, continue de sourire et lui envoie un baiser puis un au revoir d'un signe de la main, l'enjoignant ainsi à partir.

Décontenancée, elle n'insiste pas. Elle n'a plus qu'à quitter les lieux.

Dinah appelle Grace dès le lendemain. Elle lui parle de l'effet de sa présence sur Michael et les autres hommes. Rapidement, elle explique à Grace qu'elle pourrait profiter encore plus largement et agréablement de sa jeunesse et de sa beauté. Que bien des hommes lui verseraient une somme folle pour une soirée en sa compagnie.

Grace garde sous silence l'argent reçu la veille. Elle souligne simplement qu'elle est mannequin.

— Ne sois pas naïve, une activité n'empêche pas l'autre, toutes mes filles sont à la fois mannequin et escorte.

Grace répond qu'elle préfère y réfléchir et raccroche. Elle ignore encore le manège de sa patronne pour l'amadouer et l'amener peu à peu dans l'engrenage des activités d'escorte. De là proviennent

les principaux revenus de la boîte. Dinah sait que Michael, en vrai gentleman, traite toujours en princesse les filles qu'elle lui offre et qui n'y voient que du feu.

Ainsi que Dinah l'avait prévu, Grace accepte la proposition. Dès le lendemain. Mais Grace est bien jeune encore et ne peut imaginer jusqu'où ceci peut la mener.

Tout se présente plutôt bien lors des sorties subséquentes. Dinah joue de prudence et dirige bien ses jeunes femmes.

L'été passe. Bref séjour à Montréal. Un an s'est déjà écoulé depuis son arrivée et Grace profite pleinement de sa nouvelle vie californienne. En août, Dinah lui demande d'accompagner un nouveau client, Sam, à un mariage. La cérémonie se passe au chic Hôtel Ritz Carlton de Laguna Niguel, à environ une heure au sud de chez elle. L'endroit est magnifique, face à l'immensité du Pacifique.

Lors de la cérémonie, Grace remarque la présence de plusieurs gardiens de sécurité tout autour du parterre réservé au mariage. Ils sont tous munis d'une oreillette et se parlent entre eux. Elle en ignore la raison. Elle ne connaît personne, même pas son client. Elle a eu le temps de remarquer qu'il est très costaud et porte un tatouage à l'avant-bras. Il semble avoir autour de 35 ans. Dinah lui a promis qu'elle serait grassement rémunérée pour sa présence. Elle s'imagine qu'elle passera la nuit sur place.

En fin de cérémonie, cocktail en extérieur puis brouhaha généralisé. Le temps de regarder tout autour d'elle pour voir ce qui se passe, Grace aperçoit plusieurs voitures de police qui arrivent en trombe. C'est le branle-bas de combat, les gens se dispersent. Elle a à peine le temps d'apercevoir des hommes à qui on passe les menottes et qu'on embarque *illico*, que Sam l'entraîne à l'intérieur de l'hôtel, avant même que les policiers n'aient quitté. Il fait le guet à la fenêtre de leur chambre et sort un pistolet. Inquiète, Grace ose demander une explication. Il se tait puis lui jette un regard :

— Oublie ça, t'as rien vu.

Grace se tait et observe son compagnon. Puis elle voit Sam quitter la fenêtre et se pencher vers une petite table, tout en lui

tournant le dos. Elle l'entend aspirer puis le voici qui se dirige vers elle. Elle est certaine qu'il s'est servi une bonne dose de cocaïne.

Sam l'enlace un peu trop fort, la presse contre lui et lui dit de se dénuder. Considérant le ton de « l'ordre », Grace imagine qu'un petit jeu érotique suivra comme c'est parfois le cas dans le cadre de son travail. Au contraire, une fois qu'elle s'est exécutée, Sam se limite à défaire son pantalon, la jette sur le lit et la baise sur-le-champ, sans aucun préambule. Il lui fait mal. Elle tente de se dégager, en vain. Il lui retient fortement les bras. C'est la première fois qu'elle fait face à un acte d'agression semblable. Il la pénètre durement. Elle est surprise de cet assaut. N'est-elle pas déjà « sa chose » pour la journée ?

Lorsqu'il se retire, Sam ne dit mot. Il lui offre un verre de vin et se prépare pour lui-même un savant cocktail. Grace sirote son verre, assise sur le lit, jambes repliées sous elle, peu loquace après ce qui vient de se dérouler. Justement, comme si rien ne s'était passé, Sam amorce une conversation légère, à bâtons rompus, sans grand intérêt en fait. Il lui demande ce qui l'intéresse dans la vie et lui avoue que, de son côté, il fait de l'import-export et voyage beaucoup. Comme elle lui a dit qu'elle étudiait à la faculté des Arts, il répond évasivement.

— Ça tombe bien, moi aussi j'aime les arts. Particulièrement les tableaux.

Grace n'a aucune envie d'en savoir davantage et Sam demeure peu bavard.

— Je te laisse partir si tu veux, on n'a plus rien à faire ici. Par contre, je veux que tu fasses une chose importante pour moi. Ça fera partie du « compte » de la journée.

Grace le regarde, hésitante.

— T'en fais pas, tu vas être payée pour cet extra.

Elle refuse, sous prétexte de vouloir tout oublier et passer à autre chose, ajoutant qu'elle ne lui demande rien pour son déplacement.

— Allons, ce que je vais te demander est très facile. J'ai un colis à remettre à un ami. Je voudrais que tu fasses un petit détour pour

lui apporter cette petite valise. Je vais te donner l'adresse, c'est aussi simple que ça !

Grace sent qu'elle ne doit pas poser de questions mais a suffisamment de cran pour contrer la peur qu'elle sent encore en elle.

— Que contient cette mallette ?

Sam sourit :

— Cadeau. Pour l'ami dont je te parle. C'est une toile, tiens… regarde, ça devrait justement t'intéresser.

Il lui montre le fameux tableau. Elle ne peut identifier l'artiste. Sam verrouille le tout, lui remet la mallette et elle ne cherche pas à en savoir davantage.

— Je vais même te payer tout de suite parce qu'on risque de ne plus se revoir. Oublie pas que tu seras surveillée.

Il ne précise pas de quelle surveillance il s'agit, mais Grace sent la menace dans ses propos. Puis elle le voit sortir une épaisse liasse de dollars ! Insouciante ou inconsciente ? Elle accepte.

Elle rentre ainsi à Los Angeles, dans sa mini voiture achetée il y a peu. Elle allonge légèrement son trajet pour rendre le service. Sans qu'elle s'en rende compte, un motocycliste la suit.

Elle arrive devant une maison cossue. Un homme lui ouvre, prend le colis et referme immédiatement la porte sans qu'aucun son n'ait été émis. Étonnée de la facilité avec laquelle tout vient de se dérouler, elle décide de ne pas s'en faire davantage et rentre chez elle. Quelqu'un la suit-elle ? Elle ne peut surveiller le flot de véhicules dans la circulation très dense du soir. Le motocycliste est toujours à sa suite. Il note l'adresse où elle s'arrête. Chez elle. Elle n'a rien vu.

Dès le lendemain, elle informe Dinah de cette journée, insistant surtout sur la violence avec laquelle Sam l'a prise. Cette dernière lui répond laconiquement qu'elle ne peut tout prévoir.

— Sam paie toujours bien et personne n'a soulevé de problèmes avec lui dans le passé.

Grace s'étonne :

— Tu devrais mieux protéger tes employés ne crois-tu pas ? J'étais là, dans sa chambre, c'était facile de m'avoir ! Pas besoin de me faire mal ! On aurait dit un viol.

— Laisse les grands mots, Grace. Oublie tout et n'insiste pas. Ça ne t'attirera que des ennuis. Tu n'imagines quand même pas qu'il n'y a aucun risque associé à ton travail ? Moi, je ne peux tout prévoir, je ne demande pas le CV des clients, surtout quand on paie le gros prix ! C'est ce que Sam t'a remis, non ? Pour une simple journée ? Du moment que tu en es sortie indemne, un conseil : tais toi.

Grace n'en revient pas. Elle se dit qu'elle devrait aller porter plainte au service de police. Mais vite, elle réalise que dans ce cas, elle devrait divulguer la raison de sa présence auprès de Sam. Elle n'aura aucune crédibilité. « C'est peine perdue. Je n'aurai pas l'air d'une victime mais d'une aguicheuse dont on a profité, une pute qui est tombée sur un mauvais client ».

Marquée par cette expérience, Grace refuse ensuite quelques offres de Dinah, prétextant un horaire de cours plus chargé. Elle décide aussi de réagir à la menace dont elle a été victime.

Elle se souvient avoir aperçu un petit bijou de revolver dans le sac d'une copine à Stanford. Étonnée, elle lui avait demandé pourquoi elle traînait cette arme sur le campus. La fille lui avait simplement dit qu'elle voulait se protéger « parce qu'ici, on ne sait jamais », avait-elle ajouté. Grace est maintenant portée à croire que la copine avait raison. « Une arme à feu, c'est ce qu'il me faut. Même si je n'y connais rien et que je suis contre le port d'armes ».

Elle se rend dans une boutique et achète le plus petit revolver qui soit, comme si elle craignait davantage les plus lourds. Elle a presque peur d'en prendre possession. Le commis le remarque et lui suggère de s'inscrire à quelques heures d'initiation au maniement de son arme, ce qu'elle pense être une très bonne idée. Elle lui donne suite dès les jours suivants. Quelques semaines plus tard, le pistolet devient un article supplémentaire et permanent dans son sac à main. Il la suivra partout désormais.

Grace reprend du service. Elle se dit qu'elle n'a pas le choix, si elle veut continuer à payer son loyer et s'octroyer des plaisirs autrement impossibles à payer. Elle ne voit pas qu'elle pourrait changer de travail. Non, elle opte pour la facilité. Le discernement ne fait pas encore partie de son jugement.

Plus expérimentée, elle se fait croire que c'est maintenant elle qui va « contrôler » les hommes qu'elle « accompagnera ». Elle ne veut pas percevoir son activité d'escorte comme étant de la prostitution déguisée. Erreur.

Une autre année passe ainsi. Ses activités sont dans la normalité, entre ses sorties d'escorte et ses séances de modèle. En septembre, Grace entame enfin sa troisième année à l'université lorsque Dinah lui demande d'accompagner un marchand d'art à l'ouverture d'une exposition au Musée Getty. Un certain Peter. Grace accepte. Elle est heureuse à l'idée de côtoyer quelqu'un qui partage ses intérêts

Le souper réunit de richissimes collectionneurs d'œuvres d'art. Peter est très excité par la présence des bonzes du milieu du cinéma. Il les sait capables d'acquérir des œuvres d'une grande valeur, tout comme les magnats de l'industrie du pétrole ou les nouveaux riches de la Silicon Valley. Il en connaît déjà quelques-uns pour leur avoir vendu des toiles et pour avoir discuté de celles qu'ils aimeraient bien acquérir un jour.

Peter raconte à Grace ce qu'il dit être l'essence de son travail, l'achat, la vente et l'échange d'œuvres d'art. Il s'agit surtout de peintures et de sculptures. Il affirme être Européen, sans plus. D'allure athlétique, elle trouve Peter élégant et très masculin. Elle est charmée.

Elle remarque que Peter est à l'écoute de chacun. Il sait, par expérience, que parmi ces supposés connaisseurs, il y en a qui sont surtout attirés par la cote d'une toile qui sera exposée dans leurs riches demeures et par la renommée de l'artiste, plutôt que par la connaissance et l'intérêt personnel envers ce même artiste. Selon Peter, ce sont des parvenus qui ne connaissent rien à l'art. Leur seul

intérêt réside dans ce qu'ils possèdent, ce qu'ils montrent lorsqu'ils ont le temps de les contempler ! Ce sont des gens pour qui l'important est d'être vus et de susciter l'envie.

Ce soir là, Peter est fier d'être en compagnie de Grace. Parce qu'elle est non seulement remarquable mais aussi intelligente. Sa connaissance de l'art en étonne plus d'un. Âgée de maintenant 24 ans, elle s'exprime bien et, pour discuter art, elle peut en montrer à bien des gens autour d'eux.

Cette affinité entre eux incite Peter à requérir la présence de Grace lors de ses visites subséquentes dans la ville. Il apprécie sa compagnie, semble s'attacher à elle. Au fil des mois, il lui offre de plus en plus de cadeaux hors de prix. Il change même sa voiture pour un petit bolide d'allure plus sportive. Il est toujours affable et galant.

Un jour, elle se rend à Las Vegas le rejoindre. Ils doivent y passer la fin de semaine. Peter a de très importants clients à rencontrer. Elle doit donc s'attendre à passer du temps seule mais il la veut près de lui par la suite.

Elle arrive dans la suite du Bellagio où se trouve Peter. Elle l'aperçoit rapidement dans le salon adjacent à la chambre. La porte est entrouverte. Elle n'écoute pas la conversation de Peter avec un homme. Mais son attention est soudain attirée vers les propos échangés par les deux interlocuteurs… en allemand, langue qu'elle a apprise de son père !

Elle entend alors les deux hommes parler d'un tableau qui sera exposé dans un musée de San Francisco mais qui est l'objet de la convoitise particulière d'une tierce personne. Les hommes parlent de la sécurité des lieux puis le ton baisse et elle n'entend plus rien. Elle n'insiste pas. Pendant la soirée qui suit, Grace ne reconnaît pas la voix de l'homme de l'après-midi en ceux qui parlent autour de la table. Elle n'y pense plus.

Ce même automne, elle reçoit un appel surprenant. Sam, celui qu'elle a rencontré il y a déjà longtemps, la relance. Chez elle ! Comment a-t-il réussi à la rejoindre ? À part Dinah, personne de

son milieu de travail n'a son numéro ! Sam rit de ses questions. Il lui avoue qu'il en sait pas mal plus qu'elle ne le croit à son sujet. Il ajoute, comme pour le lui prouver, qu'il trouve qu'elle était particulièrement belle sur le dernier numéro du L.A. Fashion Magazine. Il lui demande encore un service parce qu'elle a tellement « bien travaillé » la fois précédente.

Grace pense que cette dernière fois, comme il dit, remonte tout de même à plus d'un an. Il poursuit. Cette fois, elle doit aller à une adresse où on va lui remettre un petit colis et transporter celui-ci à une autre adresse. C'est à ce deuxième endroit qu'on lui remettra « le salaire pour son beau travail ». Il mentionne alors le montant qu'elle recevra. Quelques dizaines de milliers de dollars ! Grace est intelligente. Elle devine maintenant que ces échanges ne sont pas anodins. Mais elle ne peut ou ne veut déjà entrevoir les risques potentiels. « Au fond, c'est si peu de transporter une mallette ou un colis pour autant de fric dans mes poches ». Elle prend bien soin de traîner son arme.

Son appât du gain l'amène à exécuter ce type de « service » à deux autres reprises, ajoutant chaque fois ces milliers de dollars dans son « fonds étudiant ». Encore ignorante ? Elle est mêlée au crime organisé et sert de mule dans un certain trafic dont elle ne connaît ni les tenants ni les aboutissants. La dernière fois que Sam la contacte, elle accepte donc à nouveau l'affectation habituelle.

C'est la fin de l'automne à L.A., la partie désagréable où la pluie est abondante. Pour l'occasion, Grace est vêtue d'un long imper avec capuchon. Elle arrive à l'adresse indiquée, qu'elle a eu peine à trouver dans la pénombre et sous un vent plutôt violent qui lui envoie les gouttelettes en plein visage. Un homme l'attend à l'intérieur. Il l'invite aimablement à entrer afin d'échapper à la pluie pour quelques minutes. Elle accepte. La porte à peine franchie, l'homme s'approche très près, la regarde, sourit et parle d'une voix lente, un peu empâtée.

— Sam m'a dit qu'une belle femme allait venir. Il ne s'est pas trompé. Grace, n'est-ce pas ? Une minute… je t'ai déjà vue… Oui ! Je me rappelle ! … Un mariage, il y a déjà quelques temps ! »

Sur ce, il attire vers lui le bras qu'elle lui avait tendu en guise de salutations. Elle sent son haleine imbibée d'alcool et recule sa tête pour l'éloigner d'elle. Il insiste, la serre plus fort et l'approche de lui. Il lui met la main entre les jambes. Elle résiste mais il réussit à la jeter contre un mur. Elle s'agite et réussit à se dégager. Mais l'homme la tire encore fortement vers lui, tout en cherchant à l'étendre sur le sol.

Elle est affolée, se débat âprement. Elle veut mettre fin à cette agression et pense soudain à son sac à main dans lequel se trouve son revolver. Mais le sac est tombé sur le sol ; impossible de le récupérer. Elle voit rapidement une statuette posée sur la console de l'entrée. D'un geste vif, elle réussit à étirer son bras, l'attrape et en assène un bon coup sur la tête de l'homme. Il s'étale sur le plancher. Une seconde passe, le temps est suspendu… L'homme bouge-t-il encore ? Elle n'ose regarder. Puis elle voit du sang derrière la tête. Le coup a porté.

Grace est saisie d'horreur. Elle ne sait plus que penser, comment penser. « Non, non, pense ! Pense ! Ressaisis-toi ! » Elle se parle et tente de se concentrer sur l'instant présent. « Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ?… Il est mort ?… Oui ! Il ne bouge plus ! Vite, faut que je parte d'ici. » Elle n'entend aucun bruit dans la maison. « J'appelle le 9-1-1 ? Non, pas ça, on va m'embarquer, je vais être accusée ! À moins que j'appelle et que je me sauve tout de suite ?… Non ! Faut que je me sauve ! Quitte cette maison au plus vite, Eva ! »

Elle se ressaisit bien que tout son corps tremble encore. « Avant tout, effacer toute trace de mon passage ». Tout en se parlant, elle regarde autour d'elle, cherchant la meilleure façon de masquer sa venue et de ressortir de la maison. La même porte ? Comment ne rien laisser d'elle ? Elle ramasse son sac et, ce faisant, aperçoit un flacon de parfum au fond. Dans un moment d'égarement ou de tentative de ne pas laisser de traces, elle enduit de son parfum tout ce qu'elle a touché, comme si ce geste allait effacer ses empreintes. Folie ! Elle n'a pas le temps. Elle replace la statuette, laisse la mallette sur place et sort par la même porte d'où elle

est venue, en relevant son capuchon, ce qui lui permet juste de regarder en avant. Elle ne peut rien voir autour d'elle, autour de la maison. Elle démarre rapidement son auto laissée plus bas sur la rue et s'enfuit.

Encore très nerveuse à son arrivée chez elle, elle se verse un verre de gin et le cale. Puis un deuxième. Elle s'assoit enfin et tente de réfléchir à tout ce qui vient de se passer.

Qui savait qu'elle se rendait à cette adresse ce soir-là ? Sam et le client. Sam devinera-t-il qu'elle a tué son client ? Mais est-il mort ce client ? Inconscient ? Pourquoi n'a-t-elle pas vérifié son état ? S'il s'est relevé, a-t-il appelé la police ? Ou Sam ? Lui, il a son téléphone, elle verra bien. Et dans ce cas, y aura-t-il représailles ? Elle tourne en rond. Elle aimerait bien savoir sans se compromettre. Impossible ! Personne ne doit savoir ! Elle décide simplement de ne rien dire, de ne rien faire et d'attendre au lendemain pour voir s'il y aura, ou non, des réactions.

Les journaux et la télé du lendemain matin et des jours suivants ne parlent d'aucun crime relié de près ou de loin à ce que Grace a vécu la veille. « C'est à croire que ça n'a pas eu lieu ». Elle garde un espoir ténu. Elle se traite de tous les noms. Elle se dit qu'elle devrait quitter l'agence. Elle appelle Dinah. Mais une fois qu'elle l'a au bout du fil, elle se contente platement de lui demander une pause afin de réussir un passage plus difficile de la fin de session d'automne. Dinah accepte. « Si facilement ! Sait-elle quelque chose ? »

Janvier arrive. Grace met les choses au point auprès de Dinah : il lui faut terminer sa dernière session en beauté. Elle travaillera juste de façon sporadique à des séances photos. Elle accepte de revoir Peter. Une seule fois.

Eva Van Notten sort un soir dans un bar avec des copains de sa faculté. Elle entend tout à coup parler français près d'elle. Elle jette un coup d'œil discret à la table d'à côté. Deux hommes s'y trouvent.

Ils discutent discrètement mais, comme il s'agit d'une langue qu'elle seule peut détecter autour, elle réussit à comprendre. Elle n'en fait plus de cas, retourne vers la conversation avec les copains.

Quelques minutes plus tard, elle voit tout de même un des deux hommes quitter le bar alors que l'autre reste seul, à terminer son verre. Il lève les yeux et la voit le regarder. Ils se sourient. Eva fait mine de poursuivre sa conversation avec son groupe puis se lève, sous prétexte de se rendre aux toilettes. Elle s'arrête alors à la hauteur de l'homme de la table d'à côté. Elle lui dit qu'elle n'a pu éviter d'entendre parler français québécois. L'homme sourit et se présente. David Langlois. Elle en fait autant.

David indique la chaise près de lui. Eva regarde ses amis à l'autre table. Tous concentrés sur leur propre conversation et faisant bien peu de cas d'elle. Elle accepte donc l'invitation. Ils lient brièvement connaissance. David est avocat. En Californie fréquemment. Sa firme a un bureau dans la ville.

Eva lui raconte à son tour la raison de sa présence en Californie. Ils se quittent après un verre et David lui demande de la revoir, sachant qu'il sera de nouveau dans la ville d'ici quelques semaines. Il lui remet sa carte d'affaires et, pour une des rares fois depuis qu'elle vit dans cette ville, Eva remet son numéro de téléphone. Cet homme lui plaît.

David revient fréquemment à Los Angeles par la suite. Pour le travail et pour voir Eva. D'une rencontre à l'autre, ils tombent amoureux. Eva confie son nouveau rêve à David, celui d'avoir un jour sa propre galerie d'art à Montréal. Cette idée a surgi très récemment, au moment de sa rencontre avec lui.

Juin arrive ; elle a réussi ses examens. C'est le temps de faire ses bagages et de quitter la Californie. David l'attend à Montréal. Ces années universitaires ont passé à la vitesse d'un éclair. Eva les range derrière elle. Elle n'a rien raconté à David au sujet de son travail d'escorte, craignant une réaction négative de sa part.

Elle emménage avec David, dans l'appartement qu'il habite dans le Vieux-Montréal. Les deux tourtereaux partagent tout :

ses succès professionnels à lui ; ses débuts à elle, d'abord plus incertains, comme adjointe au conservateur du Musée des Beaux Arts de Montréal puis, un an plus tard, on la retrouve dans une galerie très prisée de la rue Saint-Paul. La situation de la galerie attire beaucoup de touristes mais aussi beaucoup de gens d'affaires du centre-ville de Montréal. David en profite pour l'introduire auprès de tous ces gens.

En juin 2011, deux ans après son retour, Eva et David se marient. Quelques semaines après la cérémonie, David l'invite au restaurant ; il a une surprise pour elle. Elle est excitée à cette idée. Ils sont à l'apéro ; on dirait qu'ils vont célébrer quelque chose mais Eva ne réussit pas à en deviner la raison. David trépigne d'impatience. Finalement, ne pouvant absolument pas attendre que les plats soient apportés, il sort une pochette de son veston et la lui tend doucement, de l'autre côté de la table, tout sourire. Elle l'ouvre, curieuse ; à l'intérieur, une clé. Eva lui jette un regard interrogatif. David se limite à un sourire et sort de son veston, plus lentement cette fois, une enveloppe qu'il tend vers elle. Eva ouvre et découvre, sous pli, un contrat et un plan. Ceci ne lui en dit pas davantage. David rit de la voir et finit par éclaircir le mystère.

— Ma chérie, la clé, c'est celle de la porte de ta future galerie ! Elle est située dans un immeuble d'époque sur la rue Sherbrooke ouest, tout près de l'hôtel Ritz Carlton et du Musée des Beaux-Arts ! Tu as les plans de l'endroit en main. Le building est à nous, tu peux ouvrir quand tu veux !

— T'es fou ! Quelle idée ! Depuis quand ?

Elle le bouscule de questions sans attendre ses réponses. Elle lui saute au cou et l'embrasse partout sur le visage. La soirée file à toute allure, ils élaborent toutes sortes de plans d'aménagement. Tout y passe et, en même temps, tout n'est qu'hypothèses et fébrilité à l'idée de ce qui s'en vient. Ils voient grand. Eva pourra prendre possession des lieux quand elle le voudra. Elle se dit que la vie est déjà et sera encore belle pour elle.

– Pendant ce temps, Peter Hoffmann –

La ville de Mexico s'ébranlait lentement. Les quelques voitures qui circulaient à cette heure le faisaient en silence, contrastant avec le bruit infernal des heures de pointe. Le soleil, quant à lui, cherchait à percer l'horizon. Ses rayons commençaient à se réfléchir progressivement sur les fenêtres de l'*Hospital Español*.

Mariana Flores sortit par la porte principale. Elle était exténuée de cette nuit à nouveau passée au chevet de sa fille Carlota. Elle alla s'asseoir sur un banc dans le parc public attenant à l'hôpital.

Elle n'avait plus la force de pleurer. Cela faisait maintenant près de dix ans que sa fille avait été diagnostiquée de mucoviscidose. Dix ans où Mariana n'avait cessé de faire la navette entre la maison et l'hôpital. Il y avait bien ce traitement expérimental que les spécialistes avaient louangé et qui lui redonnait de l'espoir pour Carlota. Mais à quel prix ?

À titre de conservatrice adjointe du *Museo Dolores Olmedo*, Mariana pouvait difficilement payer pour un tel traitement. Comme mère monoparentale, son salaire de fonctionnaire couvrait à peine son loyer et ses autres dépenses. Comment pouvait-elle payer pour ce traitement si avancé, qui devait permettre à Carlota de jouir d'une meilleure qualité de vie ?

Ceci se passe avant Peter Hoffmann.

Elle ne savait si elle devait bénir ou maudire le jour où elle avait rencontré Peter. C'était deux ans plus tôt, lors du vernissage d'un artiste de la relève mexicaine dans une galerie de San Miguel de Allende. Elle y était pour des vacances et avait été invitée par un de ses amis peintres de l'endroit. Tout de suite, Peter lui avait plu. Pas qu'il resplendissait de beauté, mais il y avait chez cet homme un magnétisme d'une étonnante puissance. Le soir même, elle tomba dans ses bras et passa finalement la fin de ses vacances avec lui dans sa suite de l'hôtel *Rosewood*.

Mariana et Peter s'étaient ensuite fréquentés à chaque fois qu'il séjournait à Mexico. Très rapidement, Peter apprit dans quelle

situation Mariana et sa fille vivaient. Lorsqu'il lui offrit de lui prêter les sommes nécessaires pour défrayer le coût du traitement de Carlota, Mariana vit en lui un sauveur. Peter ne revendiquait aucun remboursement, se disant simplement heureux d'aider Mariana et sa fille. C'est ainsi que par la suite et à chacune de leurs rencontres, Peter tendait à Mariana une enveloppe remplie de dollars américains, dollars qui lui servaient à payer pour le traitement de Carlota.

Ceci, c'était avant l'an dernier…

En hiver 2012, un jour que Peter était à Mexico, il appela Mariana et demanda à la rencontrer sur-le-champ. Celle-ci lui donna rendez-vous dans un petit café non loin du Musée.

— Mariana, j'ai quelque chose d'important à te dire. Ces dernier mois, les affaires ne sont pas très bonnes. J'ai des dettes envers plusieurs personnes auprès de qui je m'approvisionne en tableaux. Je dois malheureusement arrêter de te verser de l'argent pour ta fille et te demander de m'aider à ton tour.

Mariana ne comprenait pas de quelle forme d'aide il était question.

— Comment veux-tu que je t'aide ? Tu sais, je n'ai pas grand chose. Tout ce que tu m'as donné est allé au paiement des traitements pour ma fille ! Tout ! Tu comprends ? À part ça, je paie mon loyer et le reste avec ma paie du Musée. Je ne peux rien te donner.

Peter la fixait d'un regard de moins en moins conciliant.

— Trouve une source d'argent, Mariana. J'ai absolument besoin de mon fric. Ma vie en dépend et, crois-moi, si ça continue, la tienne en dépendra aussi, tout comme celle de ta fille.

Mariana se sentait désespérée. Elle n'avait personne vers qui se tourner. Elle se mit à pleurer et à implorer Peter de demander de l'aide à quelqu'un d'autre.

— Tu ne connais personne ici, à Mexico, qui soit mieux placé que moi ? Tu viens souvent ici, il doit bien y avoir quelqu'un pour t'aider ? La direction d'une galerie ne pourrait-elle pas te faire une avance d'argent pour les tableaux que tu apporteras dans l'avenir ? J'ai peur pour ma fille, elle n'a rien à voir là-dedans, je veux juste qu'elle soit bien soignée !

Peter savait bien où il voulait en venir et orienta judicieusement la conversation vers son but.

— Écoute Mariana, il y a peut-être une solution qui nous aiderait tous les deux. Ça réglerait notre cas et tu pourrais alors continuer de compter sur moi mais… la seule condition est que tu acceptes ce que je vais te dire. Sinon, je le répète, certaines personnes pourraient s'en prendre à moi, à toi et, plus certainement, à ta fille ! Ces gens n'ont pas de cœur, crois-moi. Ils frappent là où ça fait mal. C'est dans notre intérêt de faire front commun. Il faut travailler ensemble pour ce que je vais te dire.

S'ensuivit le plan si bien monté que Peter présenta alors à Mariana comme étant simple et facile.

Le *Museo Dolores Olmedo* possédait une collection de choix des œuvres de la peintre Frida Kahlo et de son mari, Diego Rivera. Or, une partie importante de cette collection devait être prêtée au Musée de l'Orangeraie à Paris, entre les mois d'octobre et de janvier de l'année suivante, pour une exposition sur les peintres mexicains les plus importants. Comme Peter faisait transporter sur une base régulière des œuvres d'art de grand prix pour le compte de ses clients, il avait ses entrées avec les sociétés de transport spécialisées qui déménageaient ce type de cargaison. Mariana n'avait qu'à fermer les yeux sur un ou deux colis et le tour était joué… Elle jouissait d'une année complète pour tout planifier.

C'est ainsi que, le lundi 12 août 2013, lorsque les déménageurs de la société Art Expositions commencèrent à emballer minutieusement la centaine de tableaux et dessins destinés au musée parisien, deux des caissons firent l'objet d'une substitution savamment orchestrée. Un des caissons contenait « La Columna Rota » – « La Colonne brisée » – The Broken Column »…

– Montréal – automne 2013 –

C'est soir de vernissage à la Galerie Van Notten, située sur la rue Sherbrooke ouest à Montréal. La propriétaire, Eva Van Notten, s'y

trouve en femme sûre d'elle qu'elle est devenue. Après deux ans de mariage, sa vie avec David est toujours harmonieuse. À l'ouverture de sa galerie, elle a choisi de mettre de l'avant les œuvres d'art du Nouveau Monde ; artistes de l'ensemble du continent américain. Les amateurs désirent toujours découvrir de nouveaux artistes et ce que présente la Galerie est très différent des oeuvres d'artistes européens. Le vernissage qui se déroule ce soir-là vise à présenter les oeuvres d'un artiste haïtien.

C'est l'automne naissant, la nuit tombe de plus en plus rapidement, mais il est encore tôt. Le cocktail accompagnant le vernissage débute à 18h. Eva Van Notten est rose de plaisir. C'est son premier événement d'importance depuis qu'elle a ouvert sa galerie. Depuis ce jour, elle a travaillé fort pour se faire un nom.

Son mari, David, se tient non loin d'elle et encourage les visiteurs à se promener un peu partout dans la galerie afin d'admirer les toiles du peintre exposant. David connaît plusieurs des invités qui font partie du même milieu que lui. Les amateurs admirent les peintures, le foisonnement des couleurs, le tracé des personnages à l'allure parfois naïve, mais qui démontrent tellement bien leur complexité réelle.

Vers la fin de la soirée, Eva lève les yeux et remarque David, en pleine conversation avec un homme qu'elle ne voit que de dos mais dont la silhouette lui est vaguement familière. Ils font partie de la foule agglutinée devant la plus belle toile de l'artiste en vedette ; celle qui fait courir tout le monde. Les deux hommes se détachent du groupe et, soudain, elle voit son mari qui tourne le bras vers elle tout en parlant, puis l'homme qui tourne la tête pour la voir. Elle est sous le choc. Elle tente de se maîtriser tout en constatant que l'homme esquisse un léger sourire en l'apercevant, une surprise dans le regard. Lui comme elle détournent les yeux quasi simultanément. Soudainement nerveuse, elle s'empresse de rejoindre un groupe d'invités. Quelques autres brefs coups d'œil vers David ; l'homme n'est plus là. La voici soulagée pour le reste de la soirée. En elle, un doute puis une préoccupation : « Qu'est-il donc venu faire ici ? »

En fermant la galerie ce soir-là, Eva et David sont heureux du succès obtenu. Plusieurs tableaux se sont vendus rapidement auprès d'amateurs désireux de mettre la main sur leur premier choix avant que d'autres ne le fassent. Les prochains jours consacrés à cette exposition sont prometteurs. Ceux qui n'ont pu être au vernissage, ceux qui n'ont pas été invités spécifiquement, les touristes de passage, nombreux seront les gens qui rentreront à la galerie par simple curiosité ou par désir de connaître l'artiste exposé.

En route vers la maison, David conduit la voiture sans dire un mot d'abord. Puis il regarde Eva en souriant.

— Tu sais que j'ai rencontré quelqu'un qui pense te connaître, ce soir ?

Le visage d'Eva ne bronche pas.

— Vraiment ? Ça me surprend, tout le monde du milieu me connaît maintenant mon chéri. J'ai dû rencontrer à peu près tous ceux qui sont intéressés de près ou de loin au monde de la peinture.

David garde le silence puis continue en souriant.

— Oui, mais ce mec a été étonné en te voyant. Il voulait me parler parce qu'il croyait que j'étais le propriétaire de la galerie. Il s'est donc dirigé vers moi en me disant qu'il était marchand d'art et aimerait beaucoup qu'on discute un peu plus tard au sujet d'une bonne affaire. Je ne lui ai pas laissé le temps de finir, tu comprends. J'étais heureux de m'en débarrasser en lui disant que ce n'était pas moi le propriétaire.

— Ah ! Ah ! tu joues au rigolo ? Il est reparti, j'espère ?

— Oui mais avant, il m'a demandé à qui il pourrait parler, qui était propriétaire de la place. Je lui ai alors donné ton nom, en lui rappelant que la galerie s'appelait Van Notten alors que mon nom à moi était Langlois, que j'étais un avocat. Je ne lui ai pas dit que tu étais ma femme. Je préférais garder ça simple et je pensais que ça ne le regardait pas. Mais là, quand il t'a vue, j'ai remarqué son étonnement. Il n'a pas insisté pour continuer à me parler et a juste murmuré qu'il avait l'impression de connaître cette jeune dame. Il m'a redemandé ton nom et il s'est tu en l'entendant, comme s'il

cherchait dans sa tête. Il est parti presque tout de suite, mais en me remettant sa carte d'affaires. Je te la montrerai en arrivant à la maison ; tu pourras voir si ça te dit quelque chose. Il n'est pas de Montréal. Je pense qu'il est français. Son accent à tout le moins.

Français ??? Eva avait reconnu Peter Hoffmann. Européen oui, mais pas Français, elle s'en serait rendue compte ! Et avec un nom pareil ! Mais elle-même n'avait-elle pas un nom à consonance étrangère ? Elle est contente que son mari et lui n'aient pas poursuivi la conversation. David lui montre la carte d'affaires qui n'indique rien de particulier, à part le nom de Peter, son titre de marchand d'art, un numéro de téléphone international ; aucune adresse. Elle ne dit rien.

Les pensées se bousculent dans la tête d'Eva. Peter a-t-il joué la comédie devant son mari ? Sinon, saura-t-il disperser le brouillard de sa mémoire et se rappeler leur passé commun ? Si c'est le cas, il réalisera que Grace et Eva sont la même personne. Non, il ne faut pas !

Que fait-il à Montréal ? Elle ne l'avait pas revu depuis quelques années déjà, quelques mois avant son retour à Montréal. Pourquoi à Montréal et dans sa propre galerie ? Comment s'assurer qu'il ne reviendra pas ? Qu'il ne dévoilera pas son passé ?

Eva dort mal cette nuit là. Elle tourne et retourne la situation dans sa tête. Que Peter séjourne à Montréal pour des raisons professionnelles, soit. Mais est-ce le hasard qui l'a mené dans sa galerie ? Elle n'est plus la même femme qu'en Californie ; elle a vieilli, sa vie a changé. Elle est mariée à un homme qu'elle adore. Elle n'acceptera jamais que qui que ce soit s'interpose dans l'harmonie de sa vie, nuise à son bonheur.

David semble avoir oublié cet événement. Eva est soulagée et ne dit rien non plus. Deux jours plus tard, revoici Peter. Il pénètre dans la galerie alors qu'Eva se trouve seule. On dirait qu'il a planifié sa venue. Simple visite de courtoisie ? C'est ce qui se passe dans la tête d'Eva en le voyant surgir devant elle, tout souriant et aimable. Il s'adresse à elle en anglais :

— Ma très chère Grace, comme je suis content de te voir, tu n'as pas changé ! Toujours aussi belle, aussi élégante et, je dirais même, encore plus racée que lorsque tu étais plus jeune !

Il s'approche d'elle et lui fait la bise, en lui tenant doucement la main. Eva est sans voix. Il continue, en français cette fois, et d'un ton moqueur.

— À moins que ce soit Eva ? Tu as d'autres noms aussi ?

Elle le regarde, toujours muette.

— Peu importe, bravo ! Tu t'es bien débrouillée, belle réussite ma chérie. Je suis fier de toi. Tes études t'auront servie. Je ne suis pas étonné ; tu sortais déjà du lot quand je t'ai rencontrée. Ta carrière est toute jeune et te voici bien installée. Ça tombe bien, je viens régulièrement à Montréal maintenant. Je loge juste à côté, au Ritz. C'est pratique, l'hôtel est près des galeries et musées que je visite et aussi près de la montagne où j'adore aller courir en fin de journée, dès que je suis en ville.

— Tu cours ? Première nouvelle !

— Si on se faisait un petit souper ? J'aimais bien nos sorties, on pourrait reprendre ?

À ces mots, Eva panique intérieurement :

— Je ne crois pas avoir le temps de te fréquenter ici. Je suis très occupée. Mon vernissage a été un succès et chaque jour qui passe m'amène des acheteurs potentiels.

Peter continue sans avoir l'air de l'entendre :

— Tu m'as vu l'autre soir ? J'ai parlé à un homme que je pensais être le propriétaire. Il m'a donné sa carte d'affaires.

Peter sort alors la carte et lit, à l'intention d'Eva :

DAVID LANGLOIS
AVOCAT – LITIGES
Cabinet Langlois, Johnson, Peterson…

— Au fait, j'ignorais que tu parlais français.

Puis il poursuit, avec des sous-entendus :

— Française… Si j'avais su, ma chère Grace, nous aurions pu réaliser plus de trucs toi et moi. J'aurais pu, qui sait, t'emmener en Europe. Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire, qu'en penses-tu ?

— Cesse de m'appeler Grace. Tout le monde ici m'appelle Eva. C'est mon unique prénom. Tu n'imaginais quand même pas que l'agence que tu appelais souvent pour me voir, me laissait partir sans une couverture ? Personne ne connaissait le vrai nom des filles, c'était la règle. Même si je t'ai vu plus souvent que n'importe qui d'autre. Je n'ai jamais voulu divulguer mon nom. Et je n'ai de français que la langue, pas la nationalité.

Peter sourit, moqueur :

— Cet homme, ce David, qui est-ce, ton amoureux de passage ?

— Mon mari, et très protecteur ! Tu devrais te garder une certaine gêne en ce qui le concerne. Il ignore tout de mes activités d'étudiantes et je te demande de garder ça entre nous. C'est du passé.

— Sans problème… Eva. Je ne te veux aucun mal. Désolé que tu sois mariée parce que je suppose que ça veut dire qu'on ne pourra plus se voir comme avant ? J'aurais bien aimé, moi, lors de mes fréquents passages à Montréal…

Puis il reprend, plus sérieusement :

— Mais non, je respecte ton choix, ta vie. En fait, ça m'arrange de savoir que tu es propriétaire de l'endroit. Je suis content de te voir mais c'est pour mes affaires que je suis à Montréal. Quand tu m'as connu, j'avais des clients là-bas qui étaient fous des tableaux d'artistes européens, mais ça a changé. J'ai donc élargi mon champ d'intérêt, si on peut dire. Maintenant, je visite assez souvent le Mexique, le Brésil, l'Argentine. J'en connais donc davantage sur ce qui se fait là-bas. Il y a de ces chefs-d'œuvres ! Tu t'y connais un peu ?

— Un peu ? Tu as dû remarquer l'autre soir que les murs sont couverts de tableaux haïtiens ? Dans la pièce d'à côté, j'ai des tableaux d'autres artistes. La plupart, sud et nord-américains. De plus en plus de gens sont sensibles à ces artistes. Je dirais même que je

suis en train de devenir une référence auprès des amateurs d'ici et d'ailleurs. Ils viennent me voir parce qu'ils savent qu'ils vont trouver ici des œuvres encore inédites.

— Tu m'en vois plus heureux, Eva. Parce que c'est surtout pour un célèbre tableau mexicain que je suis à Montréal. En fait, maintenant que tu es là, je me dis que j'aimerais bien faire des affaires avec toi, pourquoi pas ? Au nom du passé, tiens ! Tu sais que tu peux me faire confiance.

Eva le laisse parler. Il continue d'un air détaché, comme si ce qu'il s'apprêtait à dire était de l'ordre du normal :

— J'ai en ma possession un très beau Frida Kahlo. Un 40X30 plus précisément. Il est cher mais il te rapportera encore plus si tu l'achètes. Il est très recherché. Tu veux le voir ?

Eva est estomaquée.

— Un Kahlo ? C'est pas possible ! Ça fait déjà plus de 60 ans qu'elle est morte ! Ses tableaux ne sont pas en musée ? Il y en a sur le marché ? Ils sont inabordables !

— On peut en trouver encore. Si tu la connais un peu, tu dois savoir qu'elle a voyagé aux États-Unis et en Europe. Quelques-uns de ses tableaux ont été vendus à ce moment-là. Si tu veux, je te l'apporte demain ; tu verras. Je pense qu'il va t'intéresser.

— Et il s'appelle ?

— La Colonne brisée.

Eva est sans mot. Elle connaît cette toile, si célèbre, du mouvement surréaliste, datée de 1944, environ dix ans avant la mort de Frida, en pleine Deuxième Guerre mondiale. C'est l'un des 55 autoportraits produits par l'artiste. Dans celui-ci, elle se représente debout. Sa longue chevelure noire encadre son front au sourcil unique et en forme d'ailes d'oiseaux ; et ses yeux, d'où l'on voit tomber des larmes, synonyme de l'extrême souffrance physique dont elle était affligée. Du thorax, ouvert en son milieu, on voit l'intérieur. Au lieu de sa colonne vertébrale se trouve une colonne antique brisée ici et là. Le thorax est entouré d'un corset, celui que Frida a porté suite à un terrible accident de tramway survenu

lorsqu'elle avait 18 ans. Cet accident, ajouté à la poliomyélite dont elle a souffert à six ans et qui a causé l'atrophie de sa jambe droite et de son pied qui n'a plus grandi, l'a laissée handicapée pour toujours. Tous les éléments du tableau concourent à nous transmettre sa souffrance. On ne peut l'éviter. Des clous sont disséminés partout sur son corps.

En revoyant cette œuvre si forte dans sa tête, Eva n'en revient pas que Peter ait pu l'acquérir.

— Le prix doit être exorbitant ! Comment as-tu pu mettre la main sur ce tableau ? Combien vaut-il ?

Eva se tourne vers ses murs couverts de toiles bien cotées, oui, mais jamais à la hauteur d'un Kahlo ! Elle continue :

— Tu ne penses pas qu'il vaudrait mieux que tu l'écoules sur un marché de richissimes ? À Montréal, le marché est tout de même un peu plus restreint. Et moi, je n'aurai jamais les reins assez solides pour me permettre une œuvre d'une telle notoriété !

— Ne dis pas ça. Tu serais surprise du prix que je te ferais. Attends de le voir surtout !

Il termine à peine ces paroles qu'une image s'impose à Eva. Un de ses clients qui brasse des affaires à Montréal comme à l'international, et à qui elle a vendu un Alex Coleville quand elle travaillait dans le Vieux. Il possède déjà un immense Riopelle et deux Marc-Aurèle Fortin. À la fois un peu fou de tableaux et un important investisseur. Lui et certains autres de sa trempe ont non seulement les ressources financières mais aussi l'intérêt pour ce type de transaction. Bref, elle en conclut qu'un Kahlo n'est pas une vente impossible à Montréal, ni parmi ses relations européennes.

Rapidement, cette image se superpose à une autre, celle de Peter, à Vegas, dans une suite, discutant avec un autre homme. Qu'ont-ils donc convenu ce jour-là, dans leur dialogue à voix basse ? Eva se rappelle qu'il était question d'un tableau hors de prix mais très convoité. Ce souvenir la rend mal à l'aise. Que penser du marchand d'art qu'est Peter Hoffmann ?

— Si tu veux, reviens avec le tableau. Mais tu devras aussi me montrer ses certificats d'authenticité. J'en ai besoin pour pousser ma réflexion davantage.

— Bien sûr, je comprends. Je vais t'apporter tout ça bientôt.

Au départ de Peter, Eva s'installe à son ordinateur. Elle veut en avoir le cœur net. Elle débute une recherche sur internet, la menant aux œuvres de Kahlo. Où sont-elles ? Et La Colonne brisée ? Quels chemins ce tableau a-t-il parcouru depuis sa création ? Où a-t-il été exposé ? A-t-il déjà été acquis par un particulier ? Dans quel pays ? En connaît-on le prix ?

Ses recherches aboutissent au Museo Dolores Olmero de Mexico. Le site web laisse croire que c'est là où se trouve une grande partie des œuvres de Kahlo dont La Colonne brisée. Toujours selon le site, cette toile particulière fait même partie d'une exposition permanente !

Le site est-il à jour ? Il n'est pas trop tard pour le savoir, Eva prend le téléphone et appelle directement le Musée. La directrice, à qui elle réussit à parler, lui confirme que le Kahlo appartient au Museo Olmero mais fait présentement partie d'une exposition en cours au Musée de l'Orangeraie à Paris, et ce, jusqu'en janvier 2014. L'exposition porte sur Kahlo et Rivera, le couple mythique de l'art mexicain. Eva ne comprend plus. La toile ne peut se trouver à deux endroits à la fois. On est le 5 octobre. Qu'est-ce qui se passe exactement ? Quelle toile Peter détient-il ? Y aurait-il une fausse toile en circulation ? Pour le moment, elle ne dit mot à la directrice. Elle ne veut pas l'alerter avant de voir d'abord ce que Peter lui apportera.

Ce même soir, Peter se retrouve dans un restaurant branché de Montréal. La faune y est diversifiée. Il est en compagnie d'un homme portant un tatouage à l'avant-bras. Sam Koffield, celui-là même qui a fait peur à Eva il y a quelques années. Pour l'heure, Peter et Sam discutent fort. Sam, en particulier :

— Écoute Peter, le temps presse. Il est grand temps de refiler le tableau avant que quelqu'un ne découvre le pot aux roses. J'ai fait mes propres démarches ces derniers jours mais j'ai les mains

vides. Faut le passer ici. Pas question de nous pointer en Europe avec, surtout pas maintenant ! Comment ça va avec le filon que je t'ai donné ?

Sam se garde bien de préciser l'identité de ce filon, comme il dit.

— Laisse-moi encore 48 heures, Sam. Et je suis persuadé que ton contact va finir par fléchir. Je pense qu'elle est déjà acheteuse. En fait, j'ai une de ces chances ! Savais-tu que c'est une fille que j'ai connue à Los Angeles ? Une escorte que j'ai beaucoup fréquentée d'ailleurs. Elle est devenue galeriste, faut le faire ! Je n'avais aucune idée que la Galerie Van Notten, où tu m'as référé, appartenait en fait à ma belle Grace.

Sam regarde Peter en se demandant s'il doit tout lui dire. Et puis, pourquoi pas ? Il se lance, faisant mine de rigoler.

— Qu'est-ce que tu t'imagines, Peter ? J'ai tout orchestré. Je sais que tu l'as connue cette fille et que tu semblais avoir un faible pour elle. Moi aussi d'ailleurs. Sans rentrer dans les détails, disons qu'elle a une grosse dette envers moi. Elle ne le sait pas, mais c'est une belle chance de se faire pardonner que je lui tends par ton entremise.

Peter, est étonné. Il tente d'imaginer Grace au bras de Sam mais en vain. Il comprend pourtant que Dinah, avide d'argent, n'avait aucun scrupule à attirer de très riches clients, sans égard à leur statut ni à ce qui constituait leur fortune. Alors, pourquoi Grace n'aurait-elle connu que lui ? Il regarde Sam et se demande ce que Grace a bien pu lui faire pour s'attirer une telle dette à son égard. Mais il n'ose le questionner. Leur relation s'est toujours bornée aux affaires, plus ou moins nettes, d'accord, mais justement, en évitant de trop en savoir sur leurs vies personnelles respectives.

Sam exhorte alors Peter d'en finir dans les plus brefs délais avec cette transaction, car ses partenaires s'impatientent, ce qui le rend aussi très impatient.

— Tu as 48 heures, pas plus. J'ai pris la peine de te dire que j'avais besoin de l'argent de cette vente dans les plus brefs délais ; pas dans un mois ! On est ici depuis déjà une semaine ! Convaincs-la par ses points sensibles, tu sais de quoi je parle ? Elle a quand même été

mêlée à des trucs pas nets, notre Grace. Une escorte ! Rappelle-le lui ! Utilise ton charme auprès d'elle, elle y a toujours été sensible ! Puis menace-la s'il le faut ! Si tu n'es pas capable, je vais devoir m'en occuper moi-même. Et pas juste de Grace ! De toi aussi ! Peter ne relève pas la dernière phrase mais la note, intérieurement.

Sam rentre à son hôtel. La raison de sa venue à Montréal est claire : s'assurer que La Colonne brisée soit vendue. Pour lui, cette œuvre avait été un cadeau béni des dieux. Des dizaines de millions de dollars ! Il repense à la chance qu'il avait eue.

Sa relation avec Peter remontait à environ cinq ans. Les deux hommes s'étaient rencontrés dans un encan de Sotheby's à New York. Ils avaient échangé autour d'un verre et Sam avait vite détecté chez Peter son avidité pour l'argent et la belle vie. Après quelques rencontres, il n'avait pas eu beaucoup de difficulté à obtenir sa collaboration. Peter avait d'abord accepté le recel d'un tableau. « Si facile et sans danger », se disait-il. Puis comme il connaissait beaucoup d'amateurs d'art et tout ce qui gravite autour des plus importants musées dans le monde, Sam lui avait demandé de lui indiquer des acheteurs potentiels. Il voulait aussi qu'il agisse à titre d'intermédiaire entre lui-même et ces acheteurs. Peter avait accepté ; la cote était bonne pour chaque transaction. Peter n'était pas allé plus loin dans la criminalité, jusqu'au vol du tableau de Mexico.

C'est lorsque Peter lui avait parlé de ses visites au Mexique, et de sa fréquentation avec une conservatrice du Museo Dolores Olmedo, que Sam développa soudainement un très grand intérêt pour l'art mexicain. Il avait fait une recherche sur le Musée et sur cette Mariana Flores. Il avait appris qu'elle avait une fille très malade. Il avait persuadé Peter de mettre en marche une situation visant à ce que Mariana lui soit un jour redevable. Le but de Sam : qu'elle et ses amis, petits criminels locaux, organisent le vol de tableaux de grande valeur. Il avait donc commencé à verser de l'argent à Peter sur une base régulière. L'argent était destiné à Mariana ou plutôt, à sa fille. Peter était très bon dans ce rôle.

Réalisant toute la portée de ce que Sam lui demandait et du risque qu'il encourait lui-même, il avait d'abord refusé de participer au stratagème. Sam lui proposa alors un « *deal* » difficile à refuser. Il lui verserait 50 % de la valeur des toiles volées, une fois sur le marché. Aider Mariana à soigner sa fille puis lui faire croire qu'il allait à son tour avoir besoin d'aide, c'est ce à quoi Peter s'était d'abord engagé.

Pour ce vol, c'est le groupe de Sam qui fut le cerveau de l'affaire. Le plan concocté a ensuite été transmis à Peter qui, lui, le suggéra à Mariana, qui n'y vit que du feu. Elle et ses copains ont tout mis en marche. Ils ignoraient que tous ceux à qui ils s'adressaient pour la réussite du vol étaient de proches associés de Sam. Ils se sont donc crus très bons quand ils constatèrent la facilité avec laquelle ils trouvèrent et convainquirent des responsables pour les cargaisons devant transporter des toiles à Paris. Comme par hasard, ils étaient tous disponibles !

En vérité, Sam est plus dangereux que Peter ne le croit. Il fait partie du crime organisé. Son réseau est vaste. Il est mêlé à différents trafics ; celui des drogues, des armes, des œuvres d'art. Tout y passe. Peter ignore qu'il en mène aussi large. Sam ne lui montre que son implication dans le milieu de l'art. C'est ce qui explique qu'il ait si bien réussi à l'impliquer.

Les œuvres d'art servent souvent de monnaie d'échange. On doit de l'argent à quelqu'un ? On le paie en lui donnant une œuvre d'une valeur inestimable, ou du moins, suffisante pour faire oublier la dette. Ou encore, on vend une toile dont le montant sert ensuite à rembourser une dette. Il arrive qu'un groupe cache un tableau pendant quelques années puis qu'on le sorte soudainement pour le vendre.

Sam est aussi acoquiné à des faussaires qui, pour quelques dollars, réussissent à copier une œuvre originale à la perfection. Dans ce cas, la copie peut rester exposée pendant des années dans un musée ou faire l'objet de multiples transactions bien payées avant qu'un jour, quelqu'un réalise qu'il s'agit d'une copie. Enfin, son groupe vole aussi des tableaux sur commande, pour des clients

particuliers qui tiennent absolument à le posséder. La cote qu'il en récolte est très intéressante pour lui.

Sam est donc à Montréal, impatient de se débarrasser du Kahlo. Son impatience s'explique du fait qu'il a lui-même une énorme dette envers un autre chef de clan qui ne joue pas dans la magouille reliée aux œuvres d'art. Inutile donc de vouloir le payer avec un tableau ! Cet homme le tient à la gorge. C'est de l'argent qu'il veut, des millions ! Sam a estimé que la vente du Kahlo arrangerait tout. Il a aiguillé Peter vers la Galerie Van Notten parce que lui-même sait que Grace, devenue Eva, en est propriétaire et qu'elle a, elle aussi, une dette envers lui. Ainsi va ce commerce.

En matinée, le lendemain, Peter se pointe à la galerie. Cette fois, il transporte « La Colonne brisée » dans une housse, accompagnée des papiers d'authentification. Eva admire la toile. Quelle beauté troublante ! Elle a étudié Kahlo à l'université. Elle examine les papiers, ils semblent authentiques. « Que se passe-t-il ? » Elle regarde Peter attentivement puis elle se lance, désireuse de percer le mystère.

— Où as-tu acquis la toile, Peter ? Quand ?

Elle ne dit rien sur la recherche qu'elle a effectuée la veille. Peter répond très évasivement n'importe quoi.

— J'ai cette toile depuis peu. Je l'ai vue et acquise à la galerie d'une connaissance, à Miami. Elle est très connue, tu sais. Elle a fait l'objet de plusieurs expositions un peu partout dans le monde mais mon ami a pu l'acquérir d'un richissime pour qui les affaires ont mal tourné. Il était au bord du suicide, paraît-il. Mon ami a pu l'avoir à bon prix considérant sa valeur réelle. Elle m'a coûté cher. Elle est trop unique.

Eva n'aime pas que Peter mette son intelligence à rude épreuve, sa diplomatie également. Elle passe à l'attaque.

— Je ne sais pas ce qui se passe et je ne veux pas douter de toi Peter. Mais il y a deux raisons pour lesquelles je doute tout de même. J'ai fait mes recherches hier, à ton départ. J'étais curieuse de connaître à qui cette toile avait appartenu dans le passé, où elle

s'était retrouvée, son pedigree quoi. Je me suis retrouvée au Museo Olmedo de Mexico !

Peter avale mais ne dit rien. Eva poursuit.

— Et là, j'ai parlé à la directrice qui m'a confirmé la présence de La Colonne brisée en ses murs. Par contre, elle m'a aussi dit que le tableau se trouvait en ce moment exposé à Paris ! Curieux, non ?

Peter ne dit rien, les yeux rivés sur ceux d'Eva.

— Fais-tu réellement confiance à ton ami de Miami ? Tu ne crois pas qu'il ait pu se jouer de toi ?

— Mais non ! Il avait la toile là, sur un mur de sa galerie ! Je l'ai vue. On a discuté, il m'a raconté l'histoire et tu connais le reste ; je viens de te l'expliquer.

Eva examine attentivement le tableau, soucieuse de bien formuler ce qu'elle s'apprête à transmettre à Peter.

— Tu sais Peter, il m'est arrivé, une fois où je t'accompagnais à Las Vegas, de t'entendre parler avec quelqu'un d'un tableau que vous désiriez absolument acquérir et qui se trouvait dans un musée. Et là, te voici avec une toile qui pourrait venir d'un musée… Je fabule ? Cette toile faisait déjà partie d'un plan ?

Peter joue l'étonnement :

— Non, voyons ! Ce tableau est une acquisition récente. Je ne crois pas que mon ami américain m'ait floué. Je suis sûr qu'il a vérifié. Qu'est-ce qui te dit que le Kahlo de Mexico est un vrai, lui ? On l'ignore ! Qui dit que le *Museo* ne détient pas une copie depuis plusieurs années, sans le savoir ?

— Tu as raison, Mexico pourrait détenir un faux.

Peter continue sur ce qu'Eva lui a dit concernant son souvenir d'une conversation à Las Vegas :

— Ton truc sur Vegas, je ne sais pas à quoi tu fais référence ; il y a longtemps déjà.

Eva lui rappelle alors les détails de cette fin de semaine au Bellagio.

— Oui, oui, je crois que ça me revient. Au Bellagio, tu dis ? J'y suis allé souvent. Attends… la fois où j'y étais avec toi, on y est resté un long week-end, pas vrai ?

Eva confirme. Peter dit qu'il croit se souvenir de cette fin de semaine tout à coup :

— Mais je me rappelle que j'étais avec un Allemand, il me semble. Tu peux pas savoir ce qu'on s'est dit, si ? En allemand ?

Eva lui répond alors précisément en allemand :

— Peter… ein Bild in einem Museum. Das Bild ist sehr beliebt. Die Frage betrifft die Sicherheit des Ortes. Peter ich spreche auch Deutsch[1].

Peter est sidéré. Pourquoi une escorte ne pourrait-elle pas parler plusieurs langues ? Il avait été flatté lui-même par l'intelligence de cette jeune femme lorsqu'il avait fait sa connaissance. Ils avaient eu l'occasion de tenir des conversations démontrant son éducation.

— Bah, je n'ai rien dit de si incriminant. C'était une conversation entre marchands d'art. Rien de répréhensible à ce que je sache. Tu t'inquiètes pour rien.

Peter continue de son ton charmeur :

— Écoute Eva, oublie ce que tu as entendu. C'était il y a longtemps et ça n'a aucun lien avec ce qui nous occupe aujourd'hui. Même si je l'aime, je dois me départir de ce tableau. Je suis un peu serré là, tu ne peux pas m'aider ? Je suis certain que tu possèdes une bonne dose d'influence, de persuasion. Tu dois certainement séduire tes clients ! Tu vas vendre ce tableau dans le temps de le dire ! Fais-le pour moi, pour nous, parce que tu dois admettre que nous avons passé tellement de beaux moments, non ?

Il s'approche très près d'elle, la touche presque et continue doucement :

— T'ai-je déjà mal traitée ? Certainement pas. Mal payée ? Encore moins ! Je t'ai même offert des cadeaux hors de prix. Des bijoux ! Et cette petite bombe décapotable avec laquelle tu te promenais d'un bord à l'autre ? Tu faisais sensation et tu aimais, non ? Ça te changeait de la boîte carrée sur quatre roues ! C'était évident que je te traitais pas mal plus comme une amie que comme une

1. Peter... Un tableau dans un musée. Il est très convoité. La question concerne le système de sécurité des lieux. Peter, je parle allemand moi aussi

femme qu'on paie, conviens-en ! Je t'ai gâtée comme je ne l'ai fait pour aucune autre femme. Tout ça parce que tu me plaisais, oui, mais aussi parce que je me sentais bien en ta compagnie. D'accord, notre relation a pris fin mais je voyageais d'un bout à l'autre du monde à l'époque. Je n'avais pas le temps d'entretenir une relation durable. On n'a d'ailleurs jamais évoqué cette possibilité n'est-ce pas ?

Eva a une parfaite mémoire de cette période de sa vie. Elle convient en elle-même que sa relation avec Peter avait toujours été agréable. Il la sortait dans les meilleurs endroits. En jeune femme admirative, elle s'était même attachée à lui à l'époque, tout en se disant qu'il n'était qu'un client et qu'il ne fallait donc pas se permettre d'imaginer autre chose. Malgré tout, elle hoche la tête, laissant entendre à Peter qu'elle n'achètera pas le Kahlo.

— Je ne peux pas, Peter. C'est trop risqué pour moi. Je n'ai pas les moyens et j'ai peur de me retrouver dans un imbroglio pas possible ! Imagine si ta toile est une copie, en réalité ? Ou la réaction du Musée le jour où la vérité surgira sur leur propre tableau si c'est le leur qui est un faux ? On ignore quand mais un jour, quelqu'un va réaliser la duperie d'un côté ou l'autre. Désolée de ne pouvoir t'aider. J'ai travaillé fort pour établir ce que tu vois ici. Je veux continuer sur ma lancée, ne rien risquer. De plus, mon mari est avocat. Je ne peux pas me permettre la moindre anicroche. Et de toute façon, je ne sais pas encore si j'aurais un acheteur potentiel.

Peter change alors de ton et devient un peu plus menaçant. Il décide d'exécuter les suggestions de Sam.

— Chère Eva, je ne voulais pas me rendre là mais je m'y sens obligé. Puisque tu refuses, je vais devoir rencontrer ton mari. Je te l'ai dit, je « dois » vendre ce tableau. Peut-être que David voudra, lui, l'acheter ? J'ai entendu dire qu'il était plutôt à l'aise. Il est quand même un associé senior de sa boîte. J'ai une arme de persuasion et tu la connais, hélas. Je lui raconterai comment nous nous sommes connus toi et moi ; ce que tu faisais. Il va vite comprendre que sa

réputation, et la tienne, par extension, seraient facilement entachées dans votre milieu si ça se savait.

Eva le regarde, abasourdie ! « Il ne va quand même pas aller jusque là » ! Peter poursuit pourtant en ce sens.

— Il est si facile de répandre une rumeur, de la refiler aux oreilles d'un journaliste indiscret. Tiens, même celui de la revue « Art moderne » à qui je dois accorder une entrevue avant de quitter Montréal. Il sera heureux d'apprendre les dessous d'une certaine propriétaire de galerie et de son juriste de mari ! Montréal est une si petite ville en réalité.

Eva s'affole. Il est hors de question que Peter aille trouver David. Encore moins pour lui raconter ce qu'il sait d'elle. Elle se sentirait humiliée. Elle tergiverse et lui demande encore quelques jours de réflexion, le temps de communiquer avec un client potentiel.

Peter plie à nouveau et c'est donc sans aucune promesse d'achat qu'il quitte la galerie. Il ne peut aller jusqu'à violenter cette femme ! Ce n'est pas son genre. Oui, il nage en pleine activité criminelle mais ça n'a jamais impliqué de violence de sa part !

Comme il doute maintenant du succès de son emprise auprès d'elle, il décide de se rendre *illico* au bureau de David, à l'insu de Eva. Il ne prend même pas la peine de s'annoncer. Il n'est pas midi.

Une rencontre d'environ une demi-heure entre les deux hommes est suffisante. Nul ne connaîtra la teneur de leur discussion à part eux. Il retrouve ensuite Sam pour quelques minutes, le temps d'un sandwich. Il veut lui communiquer ce qu'il croit maintenant être une bonne nouvelle.

— Sam, ta patience sera récompensée, c'est certain, tout est arrangé ; tu vas voir d'ici demain sans doute.

À la fermeture de sa galerie ce jour là, Eva s'assure de bien armer son système d'alarme. Elle se dirige vers sa voiture lorsqu'elle sent quelqu'un la suivre dans le stationnement intérieur. Un homme se tient soudain derrière elle. Elle sent poindre un objet dans son dos. Elle s'apprête à se retourner mais l'homme l'en empêche. Il s'adresse à elle en anglais, dans son oreille.

— Embarque dans ta voiture et démarre.

Eva obtempère et tremble de tous ses membres. L'homme s'assoit sur le siège arrière et continue de lui parler près de l'oreille.

— Si tu ne coopères pas, Grace, tu vas le regretter. Quitte le stationnement et suis mes indications.

— Vous vous trompez de personne. Je suis Eva Van Notten.

Aucune réponse, mais Eva obéit, nerveuse. Elle sort du stationnement par la rue Bishop et se dirige vers le nord. L'homme lui commande de se rendre au Sofitel, situé coin Stanley, à quelques rues de là. Elle rejoint donc la rue Sherbrooke puis tourne à droite pour filer vers l'est.

Eva croit reconnaître cette voix mais ne peut identifier à qui elle appartient. L'homme est assis de telle sorte qu'elle ne peut le voir de son rétroviseur. Elle a peur et pense à son revolver qu'elle laisse toujours chez elle. « Pourquoi n'ai-je jamais pensé à l'avoir à la galerie ? »

Elle roule vers l'hôtel. Cette situation stressante lui fait penser au soir où elle a frappé un homme à la tête. Mais elle n'a pas le temps de fouiller davantage sa mémoire. Elle arrive devant l'hôtel. L'homme débarque alors qu'elle semble figée sur son siège.

Il joue cette fois le rôle du parfait gentleman en demandant au valet de prendre soin de l'auto de madame. Ce faisant, le valet ouvre la portière pour laisser descendre Eva. Elle débarque et se retourne enfin. Sam !

Interloquée, elle le regarde sans dire un mot, alors que le valet éloigne la voiture vers le stationnement.

— Sam ! Que fais-tu ici ? Que me veux-tu exactement ? Et ces menaces ?

Sam ne dit mot et, comme s'il était son compagnon, la prend doucement mais fermement par un bras, tout en marchant tout près d'elle. Elle le suit donc. Ils empruntent un ascenseur et se rendent à une chambre qu'elle suppose être celle de Sam. Il oblige alors Eva à s'asseoir sur un fauteuil et, tout en ne parlant pas, verse deux verres de ce vin blanc qui se trouvait déjà au frais.

— Alors Grace, comment vas-tu ? Je me rappelle tes études à L.A. C'est bon, ça t'a menée quelque part ! Te voici heureuse propriétaire d'une galerie. Sublime ! Tu te rappelles mon intérêt pour l'art, pas vrai ? Je suis certain que tu te rappelles parce que tu as même travaillé pour moi.

Eva le regarde, muette. Elle tremble intérieurement. Tous les souvenirs de ce qu'elle a fait pour Sam remontent à sa mémoire. Surtout la dernière fois qu'il a eu recours à ses services. Est-il venu pour se venger ?

— Croyais-tu que je ne savais pas ce que tu devenais ? En fait, je sais tout depuis que je te connais. Je te l'ai déjà dit ! Ça veut dire, non seulement à Los Angeles, mais aussi ce que tu es devenue depuis que tu es ici.

Eva s'inquiète. Se demande ce qu'il veut d'elle, jusqu'où ira cette histoire. Il continue à l'appeler de son nom d'escorte.

— Grace, tu m'as rendu de si précieux services dans le passé, tu te souviens ? Tu étais d'ailleurs plutôt docile. Tu m'as même aidé à un certain trafic. Tu as tellement bien travaillé que je t'ai payée pas mal plus cher que n'importe quel autre « partenaire ». Rappelle-toi, Laguna, L.A. aussi… le bon temps, quoi.

Eva se souvient tout à fait. Oh ! Et ce fameux soir ! Toutes les images remontent à sa mémoire. Chaque détail lui revient en quelques secondes à peine. Sam la regarde attentivement. Saisie, son regard change, horrifié. Elle voit qu'il voit. Elle sait qu'il sait. Elle devine enfin qu'elle aura un prix à payer pour cet événement qui s'est mal terminé, alors que Sam n'a pourtant plus jamais communiqué avec elle.

— Ah voilà ! Tu comprends, Grace ? Tu sais pourquoi je suis là ? On n'a jamais rien sans rien. Tu ne le sais peut-être pas mais tu ne peux jamais gagner avec moi. Tu as été chanceuse ce soir-là où tout a failli foirer ; par ta faute.

Sam s'approche à nouveau tout près d'elle. Il est debout, elle est assise. Se sent vulnérable. Petite.

— Chanceuse que je ne t'aie pas touchée à l'époque, après ce que tu as fait à mon client. Chanceuse qu'il n'ait pas cherché

lui-même à te faire la peau une fois que tu l'aies laissé là, à moitié mort. J'ai réussi à le calmer mais ça a coûté très cher. Tu n'as pas pensé, dans ta charmante tête, que ces trucs te suivent pour la vie ? Tu n'as jamais pensé que tu ne pourrais pas te sauver pour toujours de ton acte ? Tu as vraiment imaginé que tu vivrais ensuite comme si de rien n'était et que tout le monde oublierait ?

— Qu'est-ce que tu me veux, Sam ? Tu veux m'éliminer, c'est ça ? C'est le jour de la revanche, du règlement de compte ? Au fait, c'est Eva mon nom.

— Je l'ai toujours su, ton nom, Grace. Ou Eva. Joli aussi mais sans importance pour moi. Dans mon milieu, c'est facile de tout savoir de ceux avec qui on fait des affaires. Alors tu n'as pas fait exception. Vois-tu, il y a bien des façons de rendre des comptes. Et sache que je ne suis pas le gars que tu crois. J'ai peut-être déjà été rude envers toi, je t'ai fait travailler pour moi mais avoue que je t'ai grassement payée aussi. Je ne t'ai jamais fait de misère. À chaque transport que tu as fait pour moi, personne ne t'a menacée. Mais toi… oui, oui, il y a eu ton coup sur la tête de Chris…

Sam laisse entendre un petit rire en revoyant cette image.

— Tu l'as pas manqué… Oh qu'il était amoché ! Furieux et… humilié ! Se faire avoir par une femme ! Mais je me répète ; non, je ne t'ai pas fait de mal, même si j'en aurais bien eu l'envie le jour même. Trop compliqué. Non, tu as une dette envers moi et je sais exactement comment tu devras la payer.

C'est d'une voie tremblotante qu'Eva réagit :

— OK, dis-moi comment, Sam. Mais sache que je ne veux plus faire ce que j'ai fait pour toi dans le passé. Ma vie a changé, tu le sais. Je suis responsable d'une galerie, je suis mariée, j'ai des obligations. Je ne peux plus me permettre, et ne veux pas me permettre non plus, de tremper dans des activités louches, pas légales. En plus, mon mari est avocat !

— Justement Grace, il y a autre chose. Et tu pourras m'aider en toute légalité. Par contre, ça va te coûter cher.

— Cher ? Comment ? Je n'ai pas grand chose à part ma galerie.

— Oui et c'est justement grâce à ta galerie que tu vas pouvoir m'aider.

Sam entreprend alors de raconter à Eva son lien avec Peter. Le fait que la toile de Kahlo est importante pour eux et doit absolument être vendue dans les plus brefs délais.

— Je n'ai pas d'argent, Sam. C'est une toile magnifique mais je n'ai jamais possédé une pièce d'une telle valeur.

— Fouille parmi tes clients actuels, tes relations, ici ou à l'international. La balle est dans ton camp. C'est une œuvre pour laquelle plusieurs personnes seront prêtes à gratter le fond de leur poche. Il faut que tu t'en occupes. À toi la *job*. Si tu refuses, ta victime du temps pourrait bien ressurgir. Il ne sera pas tendre à ton égard. Moi non plus d'ailleurs.

Eva sait que Sam est sérieux, elle sait qu'elle a une lourde dette à son égard.

— Laisse-moi la nuit pour réfléchir, Sam. Faut que je pense à ce que je peux faire.

— Pas ce que tu peux faire, Eva, ce que tu DOIS faire et CE QUE TU VAS FAIRE.

Eva quitte les lieux, récupère son auto et rentre chez elle. Elle est fébrile et ne reste plus en place. David est là qui l'attend, inquiet. Il remarque l'état de sa femme.

— Tu rentres tard ce soir, chérie. J'ai essayé de te joindre mais tu n'as pas répondu au téléphone.

— Je sais, je n'avais plus de piles dans mon cell. J'ai dû communiquer avec un client potentiel.

Elle hésite à parler de Peter puis plonge, en omettant des détails.

— Tu sais, le gars qui est venu te voir le soir du vernissage ? Ce Peter ; il est venu me voir. Il veut me vendre une toile de Kahlo. Je vais tenter de lui trouver un acquéreur.

Eva est prudente. Mais il lui faut absolument parler de la situation, de son malaise. David est son unique recours. Il lui sera de bon conseil.

De son côté, David sent bel et bien une certaine détresse dans les propos de sa femme. Elle ignore qu'il a eu la visite de Peter sur l'heure du midi et ce qu'il a appris. Il ne désire pas l'en informer tout de suite.

— Tu n'y vas pas un peu fort ? À ce que je sache, Kahlo est si célèbre que ses œuvres valent une petite fortune ! À qui penses-tu la vendre ? Il te faut une personne très fortunée. Comment ce gars a-t-il pu l'acquérir ? Il a des garanties ?

Eva est muette. Elle sent que son mari attend une réponse. Mais elle ne sait plus que dire. La vérité est qu'elle n'a personne en tête et qu'elle ne veut pas encore parler de sa relation passée avec Peter. David vient alors à son secours.

— Ma chérie, ton vendeur est venu me voir cet après-midi. Oui, Peter. Il a mis de la pression sur moi aussi, afin que j'achète le Kahlo ou que je te persuade de le faire. Je l'ai envoyé promener mais j'ai senti qu'il était très sérieux. J'ai même perçu un malaise en l'écoutant. On dirait qu'il cachait des menaces. Je lui ai demandé une pause, le temps pour nous de trouver un acheteur sérieux. Mais si c'est pas possible, laisse faire ! On ne lui doit rien.

Eva ne relève pas cette dernière remarque.

— Hum… tu parles d'un acheteur sérieux, David. Tu as des noms ?

— Peut-être. J'ai à l'idée un client de notre bureau de Los Angeles ! Le gars est « friqué » et grand amateur d'art si je me fie à ce qu'il m'a déjà raconté. Mais bien sûr, je ne fais que des hypothèses. Demain je me mettrai au travail et je vais t'aider. Peut-être vas-tu faire un bon coup d'argent !

Le lendemain matin, en se quittant, ils conviennent de reprendre la discussion plus tard en soirée, après leur course quotidienne sur la montagne. C'est là qu'ils en profitent toujours pour discuter de leur journée, en rentrant à pied chez eux, encore tout en sueur.

En après-midi, Peter revient voir Eva. Elle ignore que sa conversation de la veille avec David n'a pas porté uniquement sur l'achat de la toile. Elle affirme à Peter qu'il est possible qu'elle trouve un acquéreur mais qu'elle a encore besoin de temps. Elle lui dit que son mari et elle doivent en discuter en quittant le travail, lors de leur course sur le Mont-Royal. Peter comprend que les conjoints se sont parlé du tableau. Connaît-elle aussi le reste de sa conversation avec le mari ? Il accepte encore le délai et ajoute en souriant que c'est un heureux hasard ; il sera lui aussi sur la montagne en fin de journée pour son habituel jogging. Il ne pense déjà plus à sa discussion avec David.

Vers 18h30 ce même jour. La pénombre précoce des soirs d'automne s'étend sur la ville. C'est la période où les jours font rapidement place à la nuit avant même que les gens aient le temps de rejoindre la maison après le boulot. Peter se dirige vers le Mont-Royal par la rue Drummond. Il veut se rendre au Belvédère, celui qu'on nomme Kodiaronk. Il emprunte ensuite le sentier le Serpentin, cette côte abrupte sur les flancs de la montagne. C'est sa période de réchauffement pré-jogging. Peter est un fidèle de l'endroit. Il aime s'y entraîner, relaxer, oublier les soucis de la journée.

Gravissant l'escalier de 260 marches de l'Escarpement en les sautant deux à deux, Peter est profondément préoccupé. Il ne voit pas la beauté de cet immense parc boisé situé au centre de la montagne, poumon de la ville. Il ne voit pas la lune qui brille de plus en plus en montant dans le ciel, ni la constellation des étoiles qui s'allument une à une, au fur et à mesure que la noirceur s'intensifie. Il n'entend rien. Il cherche une solution et craint de plus en plus la réaction de Sam qui, de toute évidence, a perdu patience. Ils doivent se rejoindre au Belvédère de la montagne. Il ignore par quel côté Sam atteindra l'endroit, la montagne étant accessible par différents flancs.

Peter court, maintenant qu'il a atteint le sommet de l'Escarpement. Ceci l'amène de l'escalier à la pente rocheuse et ses

plantations de conifères. Plus essoufflé qu'à l'habitude, parce qu'il n'a pas le temps de rythmer sa respiration, de porter attention à ses inspirations-expirations. Il a le souffle court ; il est nerveux. Ses enjambées sont trop longues, trop rapides pour une montée ; il le sait, il le sent. Mais il ne pense qu'à sa situation, le milieu dans lequel il trempe depuis trop d'années et dans lequel il s'est retrouvé par sa propre faute. Il a dévié de son objectif premier, celui d'œuvrer dans le milieu des arts, qu'il aimait dès son jeune âge.

Peu après ses débuts, alors qu'il était pas mal sans le sou, Peter avait appris que, pour le crime organisé, le vol d'œuvres d'art est le troisième crime le plus rentable dans le monde, après les armes et la drogue. Tout peut se payer avec des œuvres d'art. C'est beaucoup plus facile et rentable, moins susceptible d'être repéré. Il n'avait pas désiré être mêlé à ces activités. Ce n'est que beaucoup plus tard, à la rencontre de Sam, que les événements l'avaient mené vers une autre direction.

Pour avoir porté attention à Frida Kahlo particulièrement, Peter avait lu qu'une de ses œuvres, intitulée « La Table Blessée » était disparue depuis plus de 60 ans ! Un musée de Pologne, celui du Château de Poznan, qui abrite des collections d'art contemporain, avait lancé un avis de recherche pour tenter de retrouver ce tableau d'une valeur de 20 millions d'euros. Il s'agissait d'une immense toile de 2 mètres 44 sur 1 mètre 21. À sa place, une reproduction en noir et blanc, seule photo qui existe de « La Table Blessée ».

Peter avait aussi lu que le tableau avait fait l'objet d'un tour de passe-passe incroyable. Frida l'avait confié à l'ambassadeur d'un « pays frère » comme elle l'appelait, c'est-à-dire un communiste et révolutionnaire, comme elle. La toile avait ensuite été exposée à Varsovie, juste après sa mort à elle. Puis, plus rien. L'entourage de Frida prétendait qu'elle avait eu une liaison avec cet ambassadeur soviétique mais que le tableau n'aurait pas plu ensuite aux ténors du régime. En Pologne, on pense maintenant que ces derniers ont déposé la toile dans des réserves où on stockait les œuvres interdites en Russie, sous Staline.

Kahlo, dont les œuvres sont rares sur le marché, a atteint des records en terme de valeur de vente. Lorsque Peter s'y était intéressé, il était certain que « La Colonne Brisée » valait autant que la toile disparue. Un peu moins parce que d'une taille moins importante. À sa vente, il récolterait 50 % du prix obtenu. Il se promettait d'arrêter ces activités ensuite, de se limiter à ce qu'il aimait.

Tout en courant, il se demande si Sam, tellement furieux après lui, et qui semble lui avoir retiré sa confiance, sera satisfait du montant qu'il en aura. À la condition qu'Eva change d'idée. Il se dit qu'elle l'appellera ce soir lorsqu'il sera de retour à l'hôtel ou demain, au plus tard, pour lui donner son accord. David saura maintenant l'en persuader, c'est certain.

Peter court maintenant à petit trot. Sa respiration est devenue plus régulière. Il entend tout à coup des pas rapides derrière lui. Il regarde de côté mais ne voit rien. « Le coureur doit être tout juste derrière moi ». Il ne veut pas arrêter et casser sa cadence. Les pas se rapprochent de plus en plus. Peter a un drôle de pressentiment et son malaise grandit. Il se retourne et se pousse sur le côté du sentier. L'ombre s'approche. Peter ne peut discerner les traits du coureur qui le dépasse. Impossible de bien distinguer la silhouette. Les arbres cachent le reste de la faible clarté qui subsiste encore au ciel.

Soulagement de Peter. Il oublie cette rencontre et son sentiment. Il poursuit sa course et s'approche maintenant du Belvédère. Sam y est. Il a l'air de l'attendre depuis plusieurs minutes puisqu'il n'est ni à bout de souffle, ni en transpiration. S'est-il donc rendu en voiture jusqu'au stationnement, via Camilien-Houde ou s'il a pris le sentier menant à « Give Peace a chance », en bifurquant sur Serpentin, qui part aussi de la rue Peel ? Les deux se font face dans la quasi pénombre qu'éclairent à peine les lampadaires du soir. Peter se sent nerveux tout à coup. Comme si l'air était soudainement devenu menaçant. Comme si tout cet espace n'était pas suffisamment vaste pour eux deux. Pourquoi s'énerver, en même temps qu'il a l'impression soudaine qu'est arrivée l'heure de la conclusion de cette histoire ?

— Salut Peter, un de mes gars vient de te dépasser sur le sentier, je savais que tu arrivais.

Peter reprend son souffle tranquillement et fixe Sam qui continue de lui parler.

— J'ai repensé à notre conversation. Je ne te fais plus du tout confiance. T'es nul ! Incapable de faire face à la situation ! Je t'ai pourtant dit que tu devais être plus raide avec Grace, Eva, « *whoever* » ! Je sais, t'as jamais eu à faire face à ce genre de pression mais tu m'as promis que tu réussirais !

— Mais ça va aller Sam ! Je te jure que demain, elle va accepter. Écoute je suis même allé voir son mari pour lui faire peur aussi. Je crois qu'il a compris.

— Compris ! Tu penses qu'il a compris ? Mais dans quel monde vis-tu ? Le mari est AVOCAT, « *comprendi* » ? Tu crois qu'il va laisser aller la situation sans tenter de te mettre des bâtons dans les roues ?

— Je te dis, Sam, je l'ai fait chanter et il va chanter. D'ici 24 heures, on aura l'argent. Ils ont déjà un acheteur en tête.

— J'en crois rien. Ça a trop duré, on va finir par avoir la police au cul ! Tu penses qu'il va se la fermer ton avocat ?

— Que veux-tu dire ? Tu peux pas t'immiscer comme bon te semble, voyons Sam ! Ils ne savent pas que tu es dans l'coup. J'ai le *deal* au bout des doigts ! C'est une question d'heures.

— Erreur, j'ai vu la fille. J'ai été obligé de m'en occuper moi-même ! Ton style ne lui fait pas peur. Elle est plus coriace que toi. T'as merdé ! Trop tard Peter. Suis-moi, on s'en va à ma voiture.

Le ton de Sam a changé. Peter sent la menace. Il ne bouge pas et ouvre la bouche pour ajouter quelque chose. Sam l'empoigne fortement par un bras et colle son visage sur le sien.

— Fais ce que je te dis, Peter. On n'a plus de temps à perdre. Mes gars sont pas loin. Ils vont être moins doux que moi. Tu comprends ?

Peter prend peur. Il comprend. Et vite. « Pas le temps de discuter, faut que je me sauve ». D'un geste brusque qui surprend Sam,

il réussit à se dégager de la poigne de celui-ci et quitte en courant. Mais Sam ne l'entend pas ainsi…

Peter court à toute vitesse. Il doit sauver sa peau. Il longe le sentier qui, dans le noir maintenant, cache ses flancs à pic. Il a le plan de la montagne en tête et sait qu'il pourra couper court à un embranchement et peut-être même éviter l'escalier qui ralentira sa fuite. Il y arrive. En approchant, il voit une ombre mouvante. Il n'est pas le seul à connaître le plan de la montagne. Il n'a pas le temps de réagir, l'homme saute sur lui. C'est Sam. « Comment a-t-il pu se rendre, et si vite ? » pense Peter. Mais il ne peut réfléchir davantage.

Sam l'immobilise rapidement et lui envoie un coup de poing au thorax.

— Arrête Peter ! Suis-moi si tu veux pas avoir mal.

Peter a perdu le souffle mais réussit tout de même à se défendre. S'ensuit une bonne empoignade entre les deux hommes. Les coups fusent de part et d'autre. Finalement, Sam y va d'un poing vigoureux qui atteint Peter à la tête. Ce dernier titube, étourdi, ne sachant plus trop de quel côté du sentier il se trouve. Sam en profite pour lui asséner un dernier coup. C'est celui de trop. Peter perd pied et son corps balance vers l'arrière. Il tombe. Plus rien ne le retient. C'est le vide derrière lui.

C'est un désastre. Peter percute une roche, puis une autre. Il crie. Ses mains s'agitent, tentent de s'accrocher à quelques arbustes chétifs ici et là, en vain, il ne fait que les arracher. Il crie encore. Plus fort. Peine perdue. La pente s'accentue et sa chute en est accélérée. Plus rien ne peut le retenir. Il entend ses propres os qui craquent à chaque mouvement. La colonne est brisée. Il émet un dernier gémissement, au moment où sa tête heurte fortement la pointe d'une roche. Puis, plus rien.

Peter n'entend qu'un, puis deux battements de son cœur. Il voit filer une étoile au moment d'un dernier regard au-dessus de lui. Il sait que la vie le quitte. Il gît, inanimé.

Sam a entendu le bruit sourd. Celui du corps qui s'écrase. Il ne croyait pas achever Peter ainsi. Il aurait préféré lui faire peur ou l'affaiblir afin de l'amener à ses hommes. Pas là, sur la montagne, où n'importe quel passant pourrait les voir ! Peter est-il juste blessé ? Mort ? Il n'a pas le temps de réfléchir plus longuement, il doit fuir. Mais des pas approchent plus vite que son propre mouvement. Le voici éclairé par plusieurs torches !

— Les mains en l'air !

« La Police ! » Sam regarde tout autour de lui, cherchant une issue. Il n'y en pas, à moins de sauter dans le même ravin que Peter.

— Les mains en l'air ! *Hands up !*

Cette fois, Sam obtempère.

— Qui vient d'appeler à l'aide ? On a entendu des cris par ici.

Sam ne comprend rien. Il veut gagner du temps. Il répond en anglais.

— *What ? What is going on ? What do you say ?*

Les policiers poursuivent alors dans la langue de Shakespeare :

— Vous avez appelé ? On a entendu des cris.

— Non, j'ai rien entendu.

— Vous n'avez rien entendu ? Pas possible ! Qui a crié ?

Eva qui suivait les policiers, s'approche, impatiente. Son mari l'accompagne.

— Sam Koffield !

Elle se tourne vers les policiers.

— Je le connais ! Attention ! Il peut être dangereux ! Armé même !

Elle s'adresse à Sam.

— Où est Peter ? C'est sa voix que j'ai entendue !

Les faisceaux lumineux balaient la scène. Tous remarquent alors les traces de lutte sur le sentier et un léger glissement de roches et de terre sur le rebord d'une pente. Les marques sont très fraîches.

Sam fait un pas de côté, comme s'il voulait s'enfuir. Deux policiers l'immobilisent. À la lueur de leur torche, les deux autres amorcent péniblement la descente de la pente profondément marquée.

Ils aperçoivent les branches cassées, les roches qui ont dévalé la pente puis…

— Il y a quelqu'un là, en-bas ! Oui, tout en-bas.

L'un des deux policiers crie vers ce qui semble le corps d'un homme.

— Eh, là-bas, ça va ? Répondez, on va vous aider ! Pouvez-vous bouger ?

Aucun son ne leur parvient. Ils crient alors à leurs collègues restés sur le sentier.

— Pas de réponse !

Eva regarde Sam.

— C'est Peter ? Il était avec toi ? Allez réponds, on va le savoir de toute façon dans un instant.

— Oui, c'est lui. C'est un accident…

Sam jette un regard anxieux tout autour de lui :

— Je vous jure ! On marchait ensemble, on s'est arrêtés pour discuter puis il s'est énervé. Il fait sombre, on n'a pas réalisé qu'il y avait une pente derrière. Dans le vif de la discussion, il a fait un faux pas et est tombé. C'est un accident !

Les policiers le retiennent toujours. Ceux qui ont réussi à rejoindre le corps arrivent enfin près de Peter. Il est inanimé. Mort. Sa colonne est désarticulée, brisée. Ses membres ont pris une posture anormale. De toute évidence, Peter a heurté plusieurs roches en tombant.

Les policiers demandent du renfort alors que ceux qui se trouvent encore sur le sentier questionnent Sam.

— Quel est votre nom ?

— Sam Koffield, je n'ai rien à voir là-dedans.

Un policier lui lit ses droits, en anglais.

— Sam Koffield vous êtes en état d'arrestation. Vous vous expliquerez au poste. Vous aurez aussi le droit d'appeler votre avocat.

Sam est menotté. Il cherche à comprendre ce qui vient de se produire. Comment est-ce possible que tous ces gens soient là ? Il regarde Eva, puis David.

— Il vous a dit qu'on se verrait ce soir ?

David le regarde et lui dit en souriant et en montrant son propre cellulaire.

— Géolocalisation, *man*. On a suivi Peter.

Deux policiers demeurent sur les lieux pour attendre l'aide demandée. Les deux autres se chargent d'amener Sam. Eva et David, n'ont plus rien à faire sur les lieux. Ils quittent après avoir assuré le service d'ordre de leur disponibilité. Ils rentrent à la maison main dans la main, silencieux. Eva est sonnée. Le cauchemar est terminé. Elle a plusieurs questions en tête.

Enfin à la maison ! Une fois au salon, David, amateur de grands vins, décide d'ouvrir une bonne bouteille. « La situation l'exige » se dit-il. Il sort une bouteille de Mouton Rothschild 1990, l'ouvre, goûte puis verse le délicieux nectar dans deux verres. L'un pour elle, l'autre pour lui. Les deux se regardent. David a un demi sourire aux lèvres.

— À nous, *Grace* !

Eva fronce les sourcils tout en le regardant dans les yeux. « David sait tout ? Depuis quand ? Pourquoi ne m'en a-t-il jamais parlé ? »

Elle vient pour dire un mot mais il lui met légèrement un doigt sur la bouche pour l'en empêcher.

— Chère, chère Eva. Comme je t'aime, toi ! Je ne permettrai jamais à quiconque de s'attaquer à toi, d'une façon ou d'une autre. Jamais, tu m'entends ? Tu comprends bien ?

Eva comprend mais se sent coupable. De son silence, d'avoir participé en quelque sorte à la tournure des événements. Elle croit que David serait en droit de lui en vouloir et ne sait comment aborder le sujet. Il l'enlace et lui dit que tout ceci fait maintenant partie du passé, qu'il vaut mieux ne plus jamais en parler. Tout s'est heureusement bien terminé pour eux.

Ils terminent la soirée en restant tout près l'un de l'autre. Eva est un peu triste. Elle n'a jamais voulu la mort de Peter. L'homme avait toujours été « réglo » avec elle, même si les derniers jours lui avaient permis d'apprendre qu'il n'agissait pas toujours dans la légalité. C'était une autre histoire en ce qui concernait Sam. Elle est soulagée de son arrestation.

Elle finit par en parler ouvertement à David. Elle lui avoue comment elle avait connu Sam, tout ce qui s'était passé jusqu'à sa visite surprise d'il y a quelques jours. En retour, son mari lui raconte la chronologie des actions des derniers jours. La visite de Peter et ses révélations sur Eva-Grace. Les menaces sous-entendues. Son propre désir de ne pas entacher sa probité ni celle de sa femme en répondant à ces menaces. Sa volonté de protéger Eva. Sa décision de dénoncer Peter à la police le jour même, sous prétexte qu'il avait sans doute volé un tableau ou, du moins, le possédait. Il raconte ensuite l'entente prise avec les policiers le matin même, pour piéger Peter sur la montagne.

Même s'il a entraîné Eva dans la poursuite, David avait invoqué comme raison que Peter devait être arrêté pour vol et recel d'un tableau. Il a omis de lui dire que Peter avait fini par raconter la vie d'Eva en Californie. Comme David, les policiers ne savaient rien de Sam. C'est donc grâce à elle qu'il a pu être arrêté.

L'enquête entourant la mort de Peter Hoffman fut brève. Après l'avoir officiellement identifié et examiné, on fouilla la chambre d'hôtel où il logeait, ce qui permit aux policiers de trouver un tableau signé « Frida Kahlo ». Un enquêteur, spécialiste des œuvres d'art, fit une recherche sur l'origine du tableau, même si Eva lui avait parlé de sa propre recherche. Tout concordait. Aidé d'experts parisiens avec qui il rentra en communication, il fut vite évident que l'œuvre faisant partie de l'exposition des peintres mexicains à l'Orangeraie de Paris était un faux. On analysa tous les autres tableaux qui avaient été expédiés à Paris. Il appert qu'au total, cinq tableaux de différents artistes mexicains étaient des copies.

Une accusation de meurtre s'ajouta à celles de vol, recel et fabrication de faux pour Sam. Des traces de fibres de ses vêtements se retrouvaient sur le corps de Peter. Une enquête plus poussée servit à éclairer son stratagème et celui du groupe criminel auquel il appartenait. Lors d'un interrogatoire plus serré, il finit par admettre le crime,

détaillant comment les tableaux avaient été habilement subtilisés lors de leur transfert du Museo Olmedo vers Paris puis comment on les avait remplacés par d'exactes copies.

L'enquêteur Parenteau rapporta l'escroquerie au Musée mexicain. Il fut convenu qu'il irait là-bas afin de restituer le fameux tableau. Afin de s'assurer du succès de sa mission, il manda Eva Van Notten en tant qu'experte à ses côtés. Ceci ajouterait du vernis à son propre manque de connaissances pointues. David les accompagna.

C'est sous un soleil de plomb que la voiture transportant trois québécois quitta l'aéroport de Mexico pour les amener au sud de la ville, dans l'ancienne *Hacienda de la Noria* qui date du XVI^e^ siècle. L'endroit était situé dans la banlieue de Xochimilco à Mexico. Dolores Olmedo Patino avait acquis l'hacienda en 1962. Elle convertit l'endroit en musée en 1994. Cet écrin gardait des toiles de Diego Rivera et de Frida Kahlo qui, elle, n'avait gardé aucune rancoeur envers Dolores qui avait été un modèle et une maîtresse de son mari.

La construction était située dans de beaux jardins. Ils se dirigèrent à l'intérieur où ils rencontrèrent la direction du Musée. Tout le monde était ému. L'œuvre de Frida retournait enfin dans son pays et dans le lieu de son repos.

En discutant avec la conservatrice, celle-ci les informa qu'une de ses adjointes avait été arrêtée pour complicité de vol lié à ce tableau. Elle ajouta que Mariana Florès, comme elle se nommait, avait avoué le vol. Mariana avait tout dit de la façon dont elle et sa bande « d'amis » s'y étaient pris pour l'extirper d'un lot afin de la mettre de côté et l'envoyer dans une autre cargaison qui se trouvait à proximité. Cette toile et quelques autres. Elle avait crû qu'en collaborant avec la justice, sa sentence serait moins lourde. Elle avait expliqué ses agissements par son désir de faire soigner sa fille gravement malade. C'est pourquoi

elle ne regrettait rien. Elle était quand même touchée du fait que Peter y avait laissé sa vie.

Assise dans sa cellule, et regardant le soleil qu'elle percevait de sa petite fenêtre, Mariana venait de recevoir la visite de sa fille qui vivait chez une de ses sœurs pendant qu'elle faisait son temps en prison. Carlota, devenue ado, lui apprit le retour du Kahlo au Musée. Mariana fut particulièrement émue de savoir ce tableau revenu à bon port. Elle n'était pas une voleuse de carrière et nul autre qu'elle ne savait l'effort qu'elle avait dû déployer pour mener à bien la commande de Peter. Mais sa fille avait été sa priorité.

Tout s'expliquait de cette unique volonté. Que valait un seul tableau parmi les milliers qui circulaient dans le monde, sans compter ceux qui « dormaient » en musée, en comparaison de la vie de sa fille ? Pour elle, le choix avait été facile. Carlota était maintenant bien traitée et son état était stable. « Grâce à Peter tout de même ».

FIN

JONATHAN GINGRAS, LA DERNIÈRE PASSE

Pierre Parent

Jonathan Gingras aurait bien aimé jouer pour le Canadien de Montréal. Le hockey a toujours été son sport préféré. 6' 2", 220 livres, c'est un véritable athlète. Plusieurs éclaireurs l'ont vu jouer pendant ses années comme junior pour les Voltigeurs de Drummondville. Son père, Gaétan, l'a aidé dès son enfance à développer sa carrure et son habileté. Ce dernier a déjà joué dans la ligue américaine mais n'avait pas le talent pour aller plus loin. Sa mère est une personnalité connue à Drummondville. Elle a été élue à trois reprises comme conseillère municipale. Elle avait parmi ses responsabilités celle de la construction et de l'entretien des infrastructures sportives et récréatives de la ville. C'est elle qui avait fait agrandir le Centre Marcel-Dionne afin d'aider l'équipe des Voltigeurs à mieux rentabiliser leurs opérations sans avoir besoin de subventions de la municipalité. De plus, le Centre avait été équipé pour recevoir de grands spectacles qui nécessitaient un plus grand nombre de sièges que ceux que contenait le Centre culturel.

Jonathan a aussi une sœur, Lucie, d'un an sa cadette. La famille Gingras est unie et solidaire. Tout comme son frère, Lucie est une sportive. Elle fait partie de l'équipe junior de basketball de Drummondville. L'équipe joue des matchs hors-concours plusieurs fois par année contre d'autres équipes du Québec. Grande et forte, on dit de Lucie qu'elle est la meilleure de son groupe. Ses études pour devenir infirmière constituent toutefois sa priorité. Elle est belle et souvent courtisée par plusieurs jeunes gars du coin bien

qu'elle ne démontre aucun intérêt pour les aventures amoureuses. Elle préfère consacrer son énergie au basket et aux études.

Un jour, sa meilleure amie Jocelyne informe Jonathan que Lucie fait souvent l'objet de tentatives de séduction et d'attouchements. Elle ajoute que certains gars manquent carrément de respect envers elle. Elle lui raconte un incident particulier et unique où un gars l'a prise dans ses bras pour tenter de l'embrasser tout en lui mettant les mains sur les seins et les fesses et en se collant sur elle. Lucie s'est débattue et a essayé de frapper l'agresseur pour l'éloigner. Jocelyne, qui assistait à la scène, est intervenue en lui criant de laisser Lucie tranquille. Le gars a persisté, refusant de partir. Jocelyne raconte à Jonathan qu'elle a dû crier davantage afin d'attirer l'attention des passants. L'agresseur s'est alors enfui. Sans doute pour éviter d'être vu par ses patrons du CEGEP dont les bureaux se trouvent à proximité.

Secouée par cet événement, Lucie fit l'objet de l'affection et du réconfort de Jocelyne. Celle-ci l'attira vers un banc tout près en lui tenant la main. Elle l'entoura doucement par l'épaule. Ce que Jocelyne omet de raconter à Jonathan, c'est l'émotion ressentie par les deux filles à ce moment-là. Même si elles étaient amies de longue date, ni l'une ni l'autre ne savait encore la tendance que prendrait leur vie amoureuse. Cependant, ce jour là, la proximité physique leur procura à toutes deux un léger frisson, un besoin d'une plus grande intimité. Lucie se sentait sécurisée par le geste de tendre affection de Jocelyne, alors que celle-ci savait déjà qu'elle aimerait la prendre dans ses bras et l'embrasser tendrement. Compte tenu de l'agression que venait de subir Lucie, Jocelyne pensa que le respect était de mise. Elle n'osa donc émettre de paroles plus amoureuses ni de révéler, par un geste, sa grande attirance envers Lucie. Elle se limita à lui dire, en la regardant dans les yeux : "Lucie, tu peux toujours compter sur moi, tu sais. Je t'aime tellement que je ne permettrai jamais à qui que ce soit de te faire du mal". Lucie la regarda, lui prit le visage entre les mains et la remercia en lui laissant un baiser sur la joue. C'en était assez pour ce jour-là. Les deux

amies venaient de réaliser leur attirance mutuelle sans présumer de l'avenir intime de leur relation.

Lucie n'avait aucune envie de reparler de l'agression. Elle demanda à Jocelyne de garder le secret à ce sujet. Mais Jocelyne prit l'initiative d'en parler à Jonathan, croyant qu'il serait plus à même de décider du suivi à prendre envers l'agresseur. Elle soupçonne ce dernier de vouloir profiter à nouveau de Lucie alors qu'elle serait seule, dans un endroit isolé, discret.

En apprenant la nouvelle, Jonathan est en furie. Il demande à Jocelyne de l'amener au CEGEP et d'identifier discrètement le fameux gars. C'est une chose facile car celui-ci s'occupe de la sécurité de la cafétéria. Du corridor, Jocelyne le pointe du doigt et Jonathan lui fait signe qu'il le reconnaît. Il l'avait déjà remarqué au hockey. Serge Dion était un amateur qui assistait à toutes les parties locales des Voltigeurs. Tous les joueurs le connaissent de vue parce qu'il est particulièrement bruyant lors des parties. Jonathan le jauge rapidement. Environ 35 ans, grand, apparence de bonne forme physique, mais rien qui puisse impressionner Jonathan.

Quatre heures trente, Serge termine sa journée. Il marche vers sa voiture située dans le stationnement du collège. Jonathan le suit, se rapproche et lui met la main sur l'épaule :

— Salut, j'ai affaire à toi.

Serge se tourne vers lui étonné de la présence du joueur de hockey.

— Je suis Jonathan Gingras, le frère de Lucie. Ce nom doit t'être familier ? La semaine passée, t'as agressé ma soeur. Des gens t'ont vu, c'était en public. Mais peu importe l'endroit, j'ai su que tu avais tenté d'avoir une relation forcée avec elle. Elle ne voulait rien savoir de toi et c'est toujours le cas ! Je veux juste te dire que si tu t'approches encore d'elle ou de sa copine Jocelyne, gardien de sécurité ou pas, tu vas en manger une dont tu te souviendras longtemps.

Dion rétorque aussitôt : Pour qui tu te prends ? Même si t'es un joueur de hockey, ça ne m'énerve pas. T'as l'habitude de te battre contre des juniors mais pas contre un gars comme moi. Alors viens

pas essayer de me faire peur. Va-t'en chez vous ou je vais te sacrer ta première volée. Tu vas voir que je ne suis pas un junior.

Même s'il vient de lui dire de partir, Serge décide impulsivement d'attaquer Jonathan à l'instant en lui lançant son poing en plein visage.

Le père de Jonathan lui avait déjà enseigné comment se battre sur et hors de la glace. Ses nombreux entraînements au gymnase et sur un ring de boxe avaient fait de lui un joueur agressif, capable d'attaquer et de se défendre. Il savait donc comment bloquer les coups, frapper et se protéger. Il savait aussi qu'une bagarre sur la glace se gagne généralement pendant les trente premières secondes. Enfin, il savait surtout que pour gagner un combat, il ne faut pas craindre son adversaire. Il faut même essayer d'être le premier à frapper et à l'atteindre là où ça fait mal. Toutefois hors de la patinoire, c'était la première fois que quelqu'un osait l'affronter.

Voyant arriver le poing de Dion, Jonathan met donc en pratique ses connaissances. Il le bloque de son bras droit. Dion se retrouve en déséquilibre. Jonathan l'atteint ensuite d'une terrible gauche qui jette l'autre par terre, assommé. Des passants accourent pour voir ce qui se passe. Ils voient Jonathan se préparer à frapper à nouveau Dion, devenu incapable de se défendre. Paul Leblanc, un voisin, lui enjoint d'arrêter :

— Tu risques de te blesser juste au moment où tu t'achemines vers une carrière professionnelle de hockey. Tu as sorti ton adversaire de la bataille. Tu n'as plus rien à gagner !

Jonathan baisse les bras et suit les conseils de son voisin. En honnête bagarreur, il aide Dion à se relever et le reconduit à sa voiture en s'assurant qu'il soit en état de se rendre chez lui.

C'est en 2000 que Jonathan Gingras est repêché au deuxième tour par les Sénateurs d'Ottawa. L'automne suivant, à 20 ans, il débute sa carrière professionnelle dans la Ligue américaine. Son camp d'entraînement avec les Sénateurs se déroule bien. Le directeur général, Jacques Giroux, a vite constaté qu'il avait entre les mains un excellent joueur d'avenir : costaud, bon coup de patin,

bon lancer et une bonne tête. Pour protéger cette recrue et ne pas lui faire sauter des étapes, il décide de l'envoyer continuer son apprentissage à Binghamton, leur filiale dans la Ligue américaine.

Par la suite, Gingras a joué 16 ans à Ottawa. Sa carrière a été un succès. Surtout utilisé sur les 3ème et 4ème trios. Avec une moyenne d'une quinzaine de buts par saison, il était reconnu comme un joueur de soutien dur mais efficace.

Après ses années à Ottawa et dans la Ligue américaine, après des bagarres et du jeu rude, Jonathan prend la décision bien conseillée de se retirer de son rôle de joueur. Le Canadien de Montréal lui offre un poste d'éclaireur. Tout le monde sait que Jonathan est une vedette au Québec et c'est justement ce territoire qui est disponible. La direction de l'équipe sait très bien que, partout où il ira, sa présence apportera une plus-value à l'image du Canadien.

Jonathan s'est marié jeune. Il a rencontré Cécilia juste avant son séjour dans la Ligue américaine. Tout est survenu lors d'une sortie entre amis, un samedi soir du mois d'août, alors qu'il participait à une fête organisée pour célébrer son entrée dans le hockey professionnel. Cécilia était là, parmi quelques autres belles femmes invitées par Yves, l'organisateur de la soirée, soucieux du succès du party spécial.

Bien sûr, Jonathan étant la vedette de cette fête, les femmes le remarquent immédiatement. Non seulement en raison de son statut mais aussi parce qu'il est le prototype parfait du « mâle alpha ». Le genre de type dont le charisme et la force tranquille donnent un sentiment de sécurité aux femmes tout en étant aussi très sexy. La musique et l'alcool sont donc propices aux jeux de séduction de part et d'autre. Les plus audacieuses se rapprochent de la vedette de la soirée. Jonathan accepte les nombreuses invitations à danser de plusieurs d'entre elles.

Cécilia ne fait pas exception. Comme les autres femmes, elle est attirée par Jonathan. Elle décide de danser à quelques pas de lui afin d'être proche. Ça réussit. Il la trouve grande et belle et se demande qui elle est puisqu'il ne l'a jamais rencontrée. Chacun danse de son

côté, tout en tournant plus souvent qu'autrement son regard vers l'autre. Le désir est palpable et ils espèrent que la prochaine danse pourra les rapprocher.

Le disc jockey, désireux de plaire à la vedette du party, l'observe et se rend compte du début de flirt entre Cécilia et Jonathan. Elvis devient complice : « *Love me tender, love me true all my dreams fulfilled; for my darling…* ». Jonathan en profite pour inviter Cécilia à danser. Elle accepte spontanément. Dès les premiers pas, ils se sentent complices. Il n'a nul besoin de se présenter. C'est donc Cécilia qui se présente et lui dit délicatement à l'oreille qu'elle le trouve très sexy.

Le reste de la soirée tourne autour de cette rencontre. Jonathan attire Cécilia à une table située un peu à l'écart, désireux de faire plus ample connaissance. Il lui demande de parler d'elle. Cécilia Alesi, issue d'une famille italienne, vit à Montréal près du Marché Jean-Talon, lui-même situé au cœur d'une communauté d'immigrants italiens. Ses parents ont immigré au Québec il y a longtemps. Son père possède justement un kiosque au Marché et c'est là qu'elle travaille. Elle y vend, outre les produits locaux, des produits importés d'Italie : pâtes, sauces, huiles, etc.

Elle avoue à Jonathan ne pas connaître grand chose au hockey. Il lui raconte donc sa vie d'hockeyeur et l'informe qu'il quittera bientôt pour Ottawa et ensuite Binghamton, là où l'équipe est une filiale des Sénateurs. Cette ville est située à 300 km de New York. Malgré cet obstacle que représente la distance, Jonathan avoue à Cécilia qu'il aimerait bien la revoir. Elle lui confirme que ce sera possible car elle aussi le désire. Plus la soirée avance, plus l'attirance mutuelle se confirme. Les fauteuils se rapprochent, les mains se touchent, les yeux se parlent et les lèvres expriment l'attirance de l'un pour l'autre.

Impatients de vivre ensemble, de fonder une famille et malgré leur jeune âge, 21 ans, les deux amoureux se marient un an plus tard à la Basilique Notre-Dame du Vieux-Montréal. Une vedette du hockey et une femme issue d'une famille italienne, il n'en faut pas

plus pour remplir l'église. Outre les membres de leurs familles respectives, plusieurs amis et admirateurs sont présents. On remarque même la présence de Lucie, la soeur de Jonathan, accompagnée de Jocelyne. Une immense surprise pour ses parents.

Les nouveaux mariés décident que leur résidence sera localisée à Montréal, y compris pendant la période où Jonathan passe l'hiver à Binghamton. La proximité de leur maison à celle des parents de Cécilia joue un rôle important dans cette décision.

L'automne qui suit, Cécilia réserve une grande nouvelle à son nouveau mari : elle est enceinte ! D'un garçon ! Jonathan est ravi, tout comme les parents de l'un et de l'autre. Ils ont tous hâte de voir ce nouveau membre de la famille. Les parents de Cécilia sont particulièrement heureux et s'impliquent beaucoup auprès d'elle. C'est ainsi qu'ils l'accompagnent quotidiennement et tentent de combler l'absence de Jonathan, trop loin pour apporter sa contribution normale. Le 14 juin suivant, elle accouche d'un bébé qui, comme pour les autres parents, « est le plus beau du monde » ! Jonathan est ravi et de plus en plus amoureux de sa femme. L'enfant se prénommera Mario. Les parents désirent ainsi faire honneur à leurs propres parents issus d'une part de la culture italienne et d'autre part de la culture québécoise francophone.

L'été est mémorable, joyeux, rempli d'apprentissage, de nouveautés pour les deux parents. Ils ne sont plus seuls. Ils doivent tenir compte maintenant de la place importante que prend Mario. Ils doivent se familiariser aux soins que nécessite l'enfant. Son bien-être et son réconfort sont importants, tout autant que l'amour qu'ils veulent lui démontrer. Ils apprennent à changer les couches, à l'amuser et pour Cécilia, à l'allaiter. Jonathan compense son impossibilité à nourrir l'enfant en se levant aussi la nuit pour en prendre soin.

La mi-septembre arrive trop rapidement. Jonathan doit retourner à son camp d'entraînement à Ottawa. Il part ensuite à Binghamton où il est cédé. Il est triste de laisser sa femme et Mario à Montréal. Il sait qu'il va s'en ennuyer. Toutefois il doit gagner sa

vie et celle de sa famille. Il promet à Cécilia de les inviter à faire quelques séjours dans la région de New York. Malheureusement il réalise rapidement que le faible budget dont il dispose en raison des salaires peu élevés de la Ligue américaine ne lui permet pas d'offrir ce genre de voyage à Cécilia. C'est donc lui qui, profitant de quelques congés, peut venir à Montréal voir sa femme et son fils. À Noël, Cécilia le surprend à nouveau. Devant l'arbre de Noël, c'est une deuxième grossesse qu'elle lui offre en cadeau. Cette fois ils auront une fille. Cette annonce crée autant de joie à Jonathan que celle vécue un peu plus d'un an auparavant.

Laura naît en août suivant. Elle est magnifique et semble moins agitée que son frère. Heureux parents d'un fils et d'une fille, Jonathan et sa femme sont comblés. Les deux enfants ont à peine un an de différence, ce qui crée une complicité entre eux dès leur enfance.

Peu de temps après la naissance de Laura, Jonathan informe sa femme qu'il devra partir dans moins d'un mois, soit en septembre, pour se rendre à nouveau au camp d'entraînement des Sénateurs à Ottawa. Les deux espèrent grandement que la direction des Sénateurs va le garder avec le grand club au lieu de le retourner à Binghamton. Ceci signifierait un salaire beaucoup plus élevé, une résidence beaucoup plus près de Montréal et une chance inouïe pour Jonathan de passer plus de temps avec sa famille. Leur vœu est exaucé. Début octobre, on informe effectivement Jonathan qu'il va rester à Ottawa.

Jonathan réussit bien son entrée dans la Ligue nationale. Dès les premières années, il s'adapte et réalise que la vitesse des joueurs, leur robustesse et la rapidité nécessaire pour marquer des buts le forcent à hausser sa qualité de jeu à un niveau supérieur. Il est très apprécié par ses coéquipiers et par la direction du club. Son salaire est à la mesure de ses attentes. La première année, il est de 750 000 $ par saison. Au début de la troisième, son agent réussit à lui obtenir 1 500 000 $ par année, salaire qui par la suite a bénéficié de deux autres augmentations.

La maison principale du couple est toujours localisée à Montréal. Cécilia élève leurs deux enfants, maintenant âgés de quatre et cinq ans. Ses parents, toujours voisins, l'aident grandement. Depuis quelques mois elle a repris son travail au kiosque de son père au Marché Jean-Talon. Elle reste ainsi occupée et ceci lui permet de rencontrer des gens tous les jours au lieu de rester seule à la maison. Elle s'ennuie de son mari et aimerait le voir plus souvent. Cela permettrait aussi à Jonathan de mieux connaître ses enfants, de jouer avec eux, de leur démontrer son amour, bref, d'établir une relation paternelle dite normale. Cécilia constate rapidement que le métier de joueur de hockey, bien qu'une occupation payante, n'est absolument pas le meilleur pour bâtir une famille tissée serrée.

Sa meilleure amie d'enfance, Monica, vient la voir régulièrement. Devant l'ennui et la quasi-solitude de Cécilia, Monica lui propose de s'offrir au moins une belle sortie par semaine afin de se distraire et de vivre autre chose que ce train-train quotidien qui la tue. Elles alternent leurs sorties hebdomadaires entre le cinéma et une longue marche sur le Mont-Royal. Lorsqu'elles sortent en soirée, elles optent pour une sortie dans un bar ou dans une disco.

Après quelques semaines de ce scénario, les sorties nocturnes prennent de plus en plus d'importance. Jonathan apprend que sa femme se divertit désormais à chaque semaine. Il est d'accord avec cette décision. Il souhaite qu'elle dissipe l'ennui que suscite son absence et dont elle lui parle si souvent au téléphone lorsqu'il est en pleine saison de hockey. De son côté il est très accaparé par le hockey et tout ce qui en découle : non seulement les voyages toutes les semaines mais aussi, depuis quelques temps, de petites rencontres discrètes dont sa femme ignore tout. Bref, il est de moins en moins présent pour sa propre famille.

Cécilia adore ses soirées de danse. Encore jeune et jolie, elle est très courtisée. Elle résiste d'abord, intéressée par le divertissement mais pas nécessairement par une aventure amoureuse. Et pourtant…

Le soir de la St-Valentin, le 14 février, Jonathan est à Los Angeles et Cécilia n'a nulle envie de passer cette soirée seule chez elle. Elle a besoin de voir du beau monde.

C'est le soir où Monica et elle décident de s'offrir une sortie spéciale. Elles vont au Bella Vita Club, le plus chic de Montréal. Peu après leur arrivée, elles voient à une table voisine deux hommes qui semblent passer une belle soirée. À chaque danse, ils invitent une nouvelle partenaire, toujours une jolie femme.

L'un d'eux, Luca, un homme d'environ 30 ans, a aussi remarqué les deux femmes assises près de lui. Son attention s'est portée vers Cécilia qu'il trouve magnifique et fort attirante. Une musique entraînante commence ; il décide de se rendre à sa table et l'invite à danser. Cécilia accepte avec joie.

Elle souhaitait secrètement cette invitation car elle trouvait Luca séduisant. Les deux partenaires prennent plaisir à partager le rythme et les pas. Ils se sourient mutuellement, les yeux très lumineux. Peuvent-ils aller plus loin ? Parler d'eux-mêmes, de leurs parents issus de la communauté italienne, de leur famille, de leur travail ? Cécilia finit par inviter Luca à sa table, tout en lui proposant d'inviter son copain à les rejoindre. Impossible, car il danse avec la copine de Cécilia.

C'est donc ainsi que se noue la nouvelle relation. Ils se confient différents aspects de leur vie personnelle. Luca démontre beaucoup d'intérêt et Cécilia est sous le charme. Il lui raconte être le propriétaire d'une boutique de décoration et de vente de produits design importés d'Europe, surtout d'Italie. Il a hérité cette boutique de son oncle mort un an plus tôt, atteint d'une balle, alors qu'il mangeait dans un bon restaurant italien sur la rue Jean-Talon. Il ajoute que la police recherche encore le coupable. La famille ne comprend pas. Pourquoi a-t-il été attaqué et tué ? Jamais il n'avait évoqué qu'il était impliqué dans des activités criminelles. On le saura peut-être un jour.

— Quant à moi, j'ai bien l'intention de faire un succès de ma boutique d'importation. Mon immeuble à lui seul vaut 1 750 000 $.

Ce premier soir entre eux donne suite à de multiples rencontres successives. La mère de Cécilia, toujours très présente dans la vie de sa fille, s'inquiète rapidement de l'intérêt grandissant de Cécilia envers ce fils d'immigrant Italien. Quant à son père, il réalise qu'il connait le père de Luca. Il semble même heureux de constater discrètement que, s'il devait avoir un nouveau gendre, il serait Italien comme lui. Mais Cécilia est toujours mariée.

Après une douzaine d'années de mariage, le couple Cécilia et Jonathan prend fin. Les deux ont encore beaucoup d'affection l'un pour l'autre mais leur éloignement physique et l'arrivée d'un autre homme dans la vie de Cécilia provoquent la séparation. Le divorce se règle à l'amiable. Cécilia a la garde des enfants et Jonathan peut les voir à volonté. La relation des deux ex-époux demeure amicale.

De son côté, Luca profite du divorce de Cécilia pour l'inviter, elle et ses enfants, à venir vivre avec lui. Il les aime tous les deux et se sent prêt à compenser l'absence du père dans leur éducation.

Jonathan entreprend sa quatorzième année à Ottawa. Il doit soigner plusieurs blessures mais, pour être certain de garder sa place dans l'alignement, il joue chaque partie. Ses blessures l'empêchent cependant d'être aussi efficace qu'auparavant. Son instructeur s'en sert de plus en plus sur le quatrième trio et en désavantage numérique. Il sent que sa carrière achève. Il est persuadé qu'à la fin de son contrat l'an prochain, l'équipe ne voudra plus retenir ses services. Sa rémunération totale pendant les derniers seize ans aura été de près de 30 000 000 $ US. Après impôts, les frais de son agent et ses coûts annuels de subsistance il lui restera environ 12 000 000 $ US. Il n'a pas à payer de pension à son ex-femme, Luca tient à prendre charge de tous les frais.

Pendant sa dernière année sur la glace Jonathan évalue ses options pour l'avenir. Un ami lui fait part confidentiellement qu'un poste d'éclaireur pour l'équipe du Canadien sera disponible dès juin suivant au Québec. Cette option l'intéresse grandement. Son ami le sait et agit comme intermédiaire dans ce dossier.

Avril se termine et son équipe, les Sénateurs, ne se qualifie pas pour les séries. On l'informe que son contrat ne sera pas renouvelé

alors que son ami lui confirme l'intérêt du Canadien pour le poste qu'il désire. Une rencontre est alors organisée et une entente est rapidement conclue.

Jonathan est heureux dans ce poste d'éclaireur. Il parcourt le Québec pour assister à plusieurs parties où de jeunes joueurs démontrent un talent prometteur. L'entente avec Cécilia fonctionne bien. Plus libre, il veut maintenant avoir les enfants avec lui au moins une fois par mois. Son aîné, Mario, est sur le point d'avoir 18 ans. La dernière fois qu'il l'a vu, Jonathan s'est inquiété de voir son fils amaigri, agressif et sans trop d'intérêt à voir son père. En fait, les deux hommes se connaissent peu, compte tenu de l'absence trop fréquente de Jonathan depuis la naissance de son fils. Le hockey, les nombreux déplacements, ses divers intérêts ont contribué à le garder loin de l'éducation de ses enfants. Pour la première fois, Jonathan se sent coupable. N'ayant pas vu ses enfants assez souvent, il réalise que ce qu'il a pu leur transmettre équivaut à peu de choses.

L'hiver suivant son entrée en fonction à titre d'éclaireur, Jonathan est en tournée et reçoit un appel de son ex-épouse.

— Ton fils a disparu depuis trois semaines. On le recherche sans succès.

Jonathan se trouve alors à l'hôtel Le Dauphin de Drummondville. Il est en compagnie de sa maîtresse Lisanne, qu'il voit chaque fois qu'il dort dans sa ville natale où il a également joué son « Junior ». Après l'appel de Cécilia, il se dit qu'il doit mettre fin à sa relation avec Lisanne. La priorité devient autre. L'urgence se situe au niveau de sa famille.

Il rappelle ensuite Cécilia :

— J'ai pris une décision, je rentre à Montréal. Je vais trouver notre Mario. Il y a trop longtemps que je le néglige, tout comme Laura d'ailleurs. Je tiens absolument à être plus présent dans leur vie, à rétablir une relation plus stable avec eux. Il faut qu'on discute de tout ça toi et moi. Es-tu libre ce soir ? Si oui, je t'invite à souper au resto thaïlandais de l'hôtel Crystal. J'ai beaucoup de questions à

te poser. Le Crystal est l'hôtel où ses coéquipiers et lui dormaient lorsqu'ils venaient affronter le Canadien à Montréal.

Il communique ensuite avec son patron, Guy Cournoyer. Il l'informe de la situation et lui donne sa démission.

— Effective dès maintenant. Quand j'aurai retrouvé mon fils je te reviendrai. Si tu veux qu'on travaille de nouveau ensemble, il faudra que mes fonctions me permettent de rester près de Montréal. J'ai beaucoup de temps à rattraper auprès de mes enfants.

Le vendredi 31 mars 2017, c'est une nouvelle vie qui commence pour Jonathan Gingras. Il veut retrouver son fils. Il décide de faire sa propre enquête. En communiquant avec la police, il apprend que plusieurs agents consacrent beaucoup de temps à essayer de retrouver les jeunes disparus. Mario sera de la liste des jeunes à retrouver. Il apprend aussi que la drogue est la plupart du temps la principale raison des fugues. Le sergent, qui connaît Jonathan à cause de sa notoriété, lui demande de ne pas s'impliquer. « C'est le travail de la police». Jonathan lui transmet son numéro de téléphone et ajoute « De mon côté, malgré ce que vous me demandez, je vais me consacrer à plein temps à la recherche de mon fils dès maintenant. Si j'ai des nouvelles avant vous, je vous appelle ».

Le problème de Jonathan est qu'il ne connait pas beaucoup Montréal. De plus, n'ayant jamais consommé de drogue il ne sait trop par où commencer ses recherches. Il pense à qui pourrait l'aider parmi ses amis. Le premier qui lui vient en tête est son ancien entraîneur-adjoint lorsqu'il était junior à Drummondville. Il se rappelle qu'à l'époque, Richard Labrie avait parmi ses mandats celui de dépister les produits défendus chez tous les joueurs de son équipe. Il l'appelle.

Richard est justement à Montréal et Jonathan lui demande de le voir rapidement. Le soir même, ils soupent ensemble. Jonathan explique son problème. Il veut retrouver son fils. Il veut savoir à quel endroit le chercher. Il veut rencontrer quelqu'un qui peut l'aider. Il est prêt à payer ce que ça va coûter. Richard connaît quelqu'un

mais il doit lui en parler avant. Ils conviennent de se rappeler le lendemain matin.

C'est ainsi que Richard organise une rencontre à trois à son bureau afin de préserver la confidentialité des échanges. Luigi ne veut pas dévoiler son nom de famille. Il est Italien d'origine et vit à Montréal depuis 30 ans. Jonathan lui explique toute la situation et communique l'urgence de retrouver son fils.

— Si tu es disponible je vais t'embaucher à plein temps. Nous allons travailler ensemble à retrouver mon fils.

— Combien ?

— 4 000 $ par semaine. Un minimum de trois semaines. Une promesse : une stricte confidentialité.

— On commence demain matin. Rencontre tous les jours à midi sur la rue Jean-Talon. L'adresse précise te sera communiquée chaque jour. Voici mon numéro de cell, donne-moi le tien. Le mien va changer toutes les semaines.

— Demain, coin Jean-Talon et St-Denis, à midi. Tu arrives le premier et je vois à ce que personne ne nous surveille.

La rencontre se fait dans la voiture de Jonathan. Luigi a réservé une chambre pour la semaine dans un petit hôtel situé à proximité. Ils s'y rendent afin d'établir leur plan de travail. Luigi explique que chaque jour, on pourra identifier un secteur où les ventes de « dope » se font. Les deux présument que l'effet provoqué sur Mario doit provenir de l'héroïne, du LSD ou de la cocaïne.

Leur stratégie est la suivante : visiter les quartiers chauds et les parcs, rues et ruelles où ces drogues se vendent. Le quartier près de la rue Jean-Talon sera le premier sur la liste. Le plan : parcourir les parcs identifiés comme des zones rouges. Luigi amène Jonathan vers 21 heures dans ces parcs, commençant par ceux qu'il juge les plus susceptibles d'attirer Mario. Chacun s'habille négligemment comme un client potentiel. Ils ne marchent pas ensemble pour éviter d'être identifiés comme étant des policiers. Ils déambulent lentement. Des revendeurs les approchent. Discussion sur le prix,

sur le produit. « Trop cher ! Je veux trouver des produits à meilleur prix. J'ai des réseaux pour les revendre ».

Après avoir marché dans les parcs, c'est la visite des ruelles et des rues plus suspectes. Ils essaient de retrouver Mario à travers ces revendeurs. Ils quittent ensuite ce quartier pour celui d'Hochelaga-Maisonneuve. Des clients plus pauvres, surtout à la recherche de cocaïne. Il s'y trouvent beaucoup d'acheteurs potentiels mais avec des moyens plus limités. Marche sur Ontario. Plein d'appartements et de commerces défraîchis où se retrouvent des consommateurs à faible revenu. Les contacts ne sont pas intéressants.

La troisième destination vise les rues St-Hubert et Berri, entre Sherbrooke et René-Lévesque. Plusieurs piqueries sont identifiées par Luigi. À proximité se trouve aussi le Parc La Fontaine. Après 10 heures le soir, tous ces endroits représentent un moment propice à la rencontre des toxicomanes et des vendeurs de drogues. Luigi garde la photo de Mario à portée de main. Les deux hommes visitent des appartements, en grande partie délabrés. Des consommateurs couchés par terre et d'autres sur des divans défraîchis. Mario n'est pas là. Lorsqu'ils se trouvent enfin au Parc La Fontaine, légèrement éclairé et avec plusieurs sentiers, les deux décident de marcher ensemble dans le périmètre du parc. Ils y trouvent des jeunes à moitié gelés qui offrent de la dope et des relations sexuelles. Après deux heures de marche, juste avant de prendre la décision de partir, ils voient un homme d'âge mûr qui semble solliciter les services d'un autre homme à demi caché par un arbre. Ils s'approchent doucement afin de mieux cerner la situation et de tenter d'identifier les deux hommes dans le noir. Jonathan y reconnaît Mario ; il est très secoué.

Son fils en train de vendre son corps en échange d'une drogue ! Son fils amaigri et vacillant qui ressemble à un vrai toxicomane ! « Est-ce possible ? Mon fils en serait rendu à cet extrême ? » Lorsque Luigi et lui s'approchent, l'homme d'âge mûr s'enfuit alors que Mario s'apprête à s'allonger sur le sol. Luigi surveille la scène pendant que Jonathan s'assoit près de son fils.

— Mario, peux-tu me voir ? C'est moi, ton père. Je suis si heureux de te retrouver. Tu ne le sais peut-être pas assez mais je t'aime. Plus que tu peux l'imaginer. Je suis ici pour t'aider.

Mario le regarde d'un air hagard sans avoir entendu les paroles ou reconnu Jonathan.

— T'es qui toé ? J'ai besoin de personne. Je peux me débrouiller tout seul. Va-t'en ! Va-t'en !

Jonathan persiste et touche Mario du bras.

— Mario, regarde-moi, je suis ton père. Crois-moi, je suis ici dans le but réel de t'aider, de te soigner aussi. Tu en as besoin. J'ai même laissé mon emploi d'éclaireur pour ça. Je suis sérieux, tu dois me croire. Ta soeur et toi vous êtes mes priorités.

Mario le regarde, soupçonneux, puis, d'une voix embrouillée par la drogue :

— J'ai pas besoin de toé, ni d'être soigné. Ça fait des années qu'on ne te voit pas. Pourquoi maintenant ? Va-t'en et laisse-moi tranquille !

— Mario, tu ne comprends pas. Je suis là juste pour toi. Allez, lève-toi et viens avec moi.

— Tu rêves ! Y en est pas question !

— T'as le choix, Mario. Ou tu te lèves et me suis ou je m'occupe de toi et tu sais très bien que je vais te mettre debout.

Mario hésite. Il se lève enfin mais se met à courir pour fuir son père. Faisant fi des arbustes, des bancs et des autres équipements récréatifs, Mario court. Jonathan, toujours athlétique et beaucoup plus en forme que son fils, réussit assez rapidement à le rattraper. Cette fois, il le tient fortement par le bras.

— Mario ça suffit. T'es parti de la maison sans avertir ta mère et tu traînes partout à faire toutes les folies. T'es bourré comme ça se peut pas. Faut que tu me suives. Comprends bien que t'as pas le choix maintenant.

Mario tente de résister et de se défaire de la prise de son père.

— Écoute moi, fiston. Si tu refuses, je devrai appeler la police qui te recherche aussi. T'es chanceux. Je t'ai trouvé avant eux. Sinon, tu dormirais derrière les barreaux ce soir. Tu le sais, ça ?

La police niaise pas avec des gars comme toi qui se prostituent et qui sont en possession de drogue ou en train d'en « dealer ». Ils ont ta description. Ta mère et moi on leur a tout transmis à ton sujet parce qu'on voulait absolument te trouver et t'empêcher de t'enfoncer davantage dans la merde. On ne veut pas ça pour aucun de nos deux enfants. T'es pas mal mieux avec nous que là où je viens de te trouver ou que là où tu aurais pu dormir ce soir.

Mario décide de suivre son père. Il se dit qu'en dépit de ses paroles, ce sera plus facile de le semer une fois avoir obtenu sa confiance. Jonathan et Luigi amènent Mario avec eux. Ils trouvent un motel. Jonathan met son fils dans la douche et discute avec Luigi de la meilleure option pour la suite.

— Luigi, Mario doit suivre une cure de désintoxication d'au moins un mois. Peux-tu m'en trouver une ? Je voudrais le rentrer dès demain. Je veux le convaincre que c'est ce qu'il doit faire. Je sais qu'il va résister mais tous les deux on va lui expliquer où il en est et où il s'en va.

En sortant de la douche, Mario vomit. Il se vide de la merde qu'il a consommée. Graduellement il revient à lui. Épuisé, il ne veut qu'une chose, dormir.

Jonathan et Luigi passent la nuit près de lui. L'un sur le divan et l'autre sur le deuxième lit. Ils conviennent qu'un des deux doit toujours être éveillé. Mario pourrait être malade et il pourrait aussi opter pour une nouvelle tentative de fuite. Jonathan conseille à Luigi de dormir. Il va surveiller Mario.

Finalement, aucun des deux ne dort. Vers 9 heures du matin, Mario se réveille. Il voit son père et Luigi et se demande brièvement où il se trouve, ce qui s'est passé. Son cerveau devient rapidement un peu moins embrouillé que la veille. Il comprend vite ce qui lui arrive. Jonathan propose de faire venir un petit déjeuner. Mario n'a pas faim et ne peut voir ou sentir de la nourriture.

— Mario on va manger. Puis on va parler de toi, de ta vie actuelle. Je veux savoir ce que tu consommes et depuis combien de temps. Je veux qu'on trouve la meilleure façon de t'aider.

— Pa, tu connais rien là-dedans. Tu peux pas m'aider. Je veux partir d'ici, on m'attend.

— Personne t'attend ! T'as juste besoin et hâte de consommer. T'es rendu là. Que consommes-tu surtout ?

Mario regarde son père d'un air hargneux, ce qui ne touche nullement Jonathan.

— Tu sortiras pas d'ici tant que tu ne répondras pas à mes questions. Si j'appelle la police, t'es mûr pour un séjour en prison. La police va t'interroger et tu n'auras pas le choix de répondre. T'es mieux de me répondre au lieu d'avoir à affronter la police, tu penses pas ?

Mario finit par avouer à son père qu'il consomme de l'héroïne et de la cocaïne. Qu'il paye cette drogue par la prostitution avec d'autres hommes. Qu'il n'aime pas avoir du sexe avec des hommes mais n'a pas d'autre choix. Jonathan est profondément touché, ébranlé même.

Lui, l'homme qui ne pleure pas souvent, retient difficilement ses larmes. Il s'approche de son fils et lui serre les épaules tout en le regardant droit dans les yeux.

— Mario, crois-moi, on va te sortir de là. Faut que tu changes de vie. À partir de maintenant la consommation est terminée. Je veux t'amener dès aujourd'hui dans un centre de désintoxication. Tu peux guérir de tout ça. L'avenir peut être et sera tellement meilleur pour toi. Ce n'est qu'un passage obligé mais ensuite, tu seras fier de toi. Ta mère et moi, on va t'épauler tout le temps et je te promets qu'ensuite je vais t'accompagner dans tes projets.

— Je suis prêt à y aller mais j'ai besoin de consommer maintenant. J'en peux plus !

— Non Mario, c'est terminé. Faut que ça s'arrête quelque part et c'est maintenant que ça va se passer.

Le fils tente de convaincre le père. Son besoin de consommer est très fort. Mais le père résiste.

— Non seulement la drogue c'est fini, mais la prostitution avec des hommes, c'est terminé également. Ça devrait pas te manquer vu que tu dis que tu le faisais obligé.

Luigi a trouvé un centre au nord de Montréal, la Maison Pierre-Péladeau. Le directeur est un de ses amis. Les trois partent dans l'auto de Jonathan. 90 minutes plus tard, ils arrivent à destination et sont reçus par le directeur et un de ses intervenants. Le directeur les informe des conditions de traitement et de séjour. « Nous allons le garder et le soigner. Vous pourrez revenir dans trois jours mais pas avant».

Mario sait que les prochains jours de désintoxication seront extrêmement pénibles. Il sait aussi que, pendant sa cure, il devra revoir ses valeurs, son comportement, ses activités, ses amis et ses objectifs de vie. Il informe son père qu'il ne se sent pas prêt à passer un mois au centre. Il prétend vouloir rester avec lui et lui promet qu'il ne consommera plus jamais.

— Si tu veux une chance sérieuse de ne plus jamais consommer, c'est ici que tu dois vivre pendant le prochain mois. Tu dois changer beaucoup de choses. Tu devras amorcer une nouvelle vie. Je vais t'aider mais la personne qui doit le plus investir pour changer cette vie de merde, c'est toi !

Jonathan et Luigi repartent. Jonathan assure son fils qu'il sera de retour samedi, trois jours plus tard.

— Ce ne sera pas facile mais tu vas t'en sortir. Le bonheur est au bout de cette thérapie.

Les deux hommes retournent à Montréal. Jonathan invite Luigi au restaurant. Son implication n'a duré que deux semaines alors que l'entente entre les deux parties était de trois semaines. Jonathan demande à Luigi de passer la semaine restante à faire avec lui le tour des principaux grossistes et fournisseurs de drogue.

— Je veux surtout connaître l'adresse des points de vente.

Luigi l'assure de sa coopération. La tournée doit se faire dans les principaux quartiers où la revente est importante.

— Je veux savoir où l'action se passe. Je vais noter les adresses.

— La drogue est vendue un peu partout à Montréal. Il y a toutefois quatre secteurs plus névralgiques. On va faire le tour. Je pense que trois ou quatre jours devraient nous suffire. Deux conditions. Je

vais te donner les adresses mais je ne serai pas avec toi lors de chaque visite et tu dois changer de voiture tous les jours. C'est dangereux ce que tu t'apprêtes à faire là.

Luigi fournit une vingtaine d'adresses de vente de différentes drogues. Jonathan amorce un processus qu'il répétera chaque jour. Il passe devant chaque adresse. Il observe discrètement les allées et venues des différents visiteurs. Il essaie d'identifier le type de personnes qui s'y rendent tout en ignorant s'il s'agit de clients ou de vendeurs. Chaque jour, il vérifie ainsi quatre ou cinq repaires de vente.

Au cinquième jour, une surprise l'attend ! Il voit un homme entrer à une adresse fournie par Luigi. Il s'agit d'un commerce de vente de produits de décoration pour la maison. Il constate qu'à cet endroit, personne ne peut entrer dans le local sans avoir d'abord sonné à la porte ou sans avoir une clé. Jonathan se demande pourquoi, étant donné la nature du commerce.

« Rien ne justifie un tel manège pour y accéder. Serait-ce un faux commerce qui en cache un autre ? » Jonathan observe attentivement le va-et-vient des gens. « Ce petit jeu en est-il un de revendeurs de drogue ? » se demande-t-il. Les hommes qui circulent autour portent manteau long et petite valise. Ils sortent du commerce assez rapidement, sans s'attarder, semble-t-il.

Jonathan reste sur place et prend des photos discrètement. Vers quatre heures, il voit le propriétaire sortir du commerce et se diriger lentement vers sa voiture stationnée dans la cour de l'immeuble. Il s'y installe et ne bouge pas.

Jonathan tient parole ; il retourne voir son fils. Justement, il est en crise. Jonathan est patient. Il attend le temps nécessaire. Il peut enfin lui parler. Mario lui parle de ses crises d'angoisse, de révolte, de désir de s'enfuir. Il vit une période extrêmement difficile. Jonathan lui confie que sa thérapie va grandement aider sa mère et Laura à se sortir de cette crise. Mario est touché par le dévouement de son père qui lui avoue avoir encore beaucoup d'amitié pour Cécilia. Jonathan lui promet de revenir le

voir régulièrement. Il l'aime et se sent coupable d'avoir négligé sa famille aussi longtemps. Il réussit à insuffler un peu d'espoir chez Mario qui commence à percevoir un avenir plus heureux. Une dose d'espoir qui l'aidera à se rendre au bout de sa thérapie.

Le lendemain matin, Cécilia appelle Jonathan. Elle l'invite à souper. Il accepte tout en lui demandant si Luca y sera car il dit avoir des infos à leur communiquer.

18 heures, Jonathan arrive chez Cécilia. Luca est là. Jonathan remarque qu'il a le visage tuméfié et qu'il marche difficilement. Cécilia prépare les pâtes pour le souper et offre l'apéro. Les trois prennent ensuite place à la table. Leur fille Laura se joint à eux, heureuse de manger avec son père. Les pâtes sont bonnes et le vin italien apporté par Jonathan est excellent. À la fin du repas, juste avant le dessert, Jonathan informe Cécilia qu'elle n'a plus à s'en faire. Il a trouvé Mario il y a quelques jours et celui-ci se trouve maintenant en désintoxication. Il lui explique les différentes étapes de la thérapie.

— Notre fils était devenu un clochard qui ne pouvait plus vivre sans consommer de drogues. Elles allaient le tuer graduellement. La thérapie va contribuer à le sortir de cet enfer. Toutefois, s'il veut être sérieux dans sa démarche, il devra ne plus jamais consommer ni drogue, ni alcool pour le reste de sa vie. Il aura besoin de nous deux et de sa soeur. C'est en l'épaulant tous qu'il pourra réussir à rester sobre et éloigné des gens qui lui ont vendu toutes ces cochonneries.

Cécilia pleure de bonheur. Elle est très reconnaissante envers Jonathan.

— Même si tu as été très absent, je suis persuadée que tu viens de rendre un grand service à ton fils et tu me rends heureuse et remplie d'espoir pour son avenir.

Jonathan est fier. Il poursuit la conversation en informant Cécilia, Luca et Laura qu'il a maintenant des photos à leur montrer. Il explique le fait qu'il a visité plusieurs points de vente de drogues après avoir amené son fils au centre. Qu'il a pris des photos de chaque endroit, dont celles qu'il désire leur montrer maintenant.

— J'ai quelques photos qui vont particulièrement vous intéresser. Elles ont été prises à l'un des repaires que j'ai observés. J'ai été très surpris moi-même car on n'aurait jamais pu deviner la véritable vocation de cet endroit.

Cécilia s'imagine que les gens photographiés sont ceux qui sont les gros vendeurs de drogue dans une bonne partie de Montréal. Mais Jonathan commence à défiler une à une les cinq photos qu'il a apportées.

La première montre un commerce dont on peut très bien lire le nom sur l'affichage avant. Luca et Cécilia voient immédiatement de quel commerce il s'agit mais ne disent mot, un peu figés sur leur chaise. La deuxième photo montre un homme de dos gravissant les marches du magasin. La troisième montre des clients et les deux dernières montrent clairement le propriétaire sortir de son commerce. Il s'agit de Luca.

Luca regarde Jonathan sans dire un mot, incapable de réagir. Cécilia regarde son conjoint. Elle sait mais se tait aussi. Laura est renversée. Elle s'écrie :

— Depuis tout ce temps tu diriges un commerce de drogues ? T'as contribué à faire de Mario ce qu'il est devenu ? T'es un monstre !

Jonathan informe Cécilia, Laura et Luca que ces photos ont été montrées à la police.

— Le sergent Maurice Langlois et deux policiers de la brigade des stupéfiants seront ici d'ici quinze minutes.

Luca bouge sur sa chaise comme pour s'en aller.

— N'essaie pas de te sauver je vais prendre soin de toi et je ne crois pas que tu vas apprécier. Notre fils est en désintoxication. Il en a encore pour trois semaines. Ensuite, je le prends avec moi pour poursuivre sa réhabilitation.

On cogne à la porte qui s'ouvre sans que personne n'ait eu à intervenir.

— Ici le sergent Maurice Langlois. Luca Rossi vous êtes en état d'arrestation pour vente de drogue dans un commerce qui vous appartient.

Les deux policiers lui passent les menottes et l'amènent, suivis du sergent.

Après le départ de Luca et des policiers Jonathan demande à Laura de se retirer.

— J'ai des sujets confidentiels à discuter avec ta mère.

Laura monte l'escalier pour se rendre à sa chambre. Elle ouvre la porte et la referme fortement pour faire croire qu'elle y est entrée. Elle demeure en-haut de l'escalier pour entendre la conversation entre son père et sa mère.

Jonathan sort cinq autres photos.

— Cécilia, j'ai ici la preuve que toi aussi tu es impliquée dans ce commerce merdique. Lorsque Luca est sorti de la boutique, je croyais qu'il était le dernier à en sortir et qu'il verrouillerait la porte. Il ne l'a pas fait et s'est acheminé vers son auto. Au lieu de quitter il l'a démarrée et a attendu. Quelques minutes plus tard, j'ai compris. La personne qu'il attendait c'était toi. Tu es sortie du local par la même porte que Luca et les autres visiteurs qui ont précédé.

Cécilia regarde Jonathan, honteuse et avec un air de culpabilité. Jonathan défile les photos devant elle.

— Ces cinq photos démontrent ta présence et, j'en ai bien peur, ton implication dans ce sale commerce. Je ne les ai pas montrées à la police, pas encore. Parce que tu es la mère de mes deux enfants. Mais tu fais partie de ces bandits qui droguent des milliers de personnes, sans égard à leur santé et en défiant la loi. Parmi eux, quelques milliers meurent chaque année des effets de ces produits toxiques faits à base de n'importe quoi et que tu ne donnerais même pas à ton chien.

Laura a tout entendu et est sidérée. Elle descend l'escalier en pleurant.

— Maman tu fais partie des gens responsables de ce qui est arrivé à mon frère ? Je ne pourrai plus jamais te respecter, vivre avec toi, te considérer comme une vraie mère, qui devrait normalement juste vouloir notre bien ! Comment as-tu pu, d'abord accepter que

ton conjoint soit un dealer de drogue, et qu'ensuite tu te joignes à lui pour en distribuer toi aussi ?

Cécilia pleure à chaudes larmes pendant qu'elle reçoit les reproches de sa fille et qu'elle découvre les photos. Jonathan veut calmer la situation. Il demande à sa fille de se retenir ; ils vont discuter plus calmement. Il met sa main sur celle de la femme qu'il a mariée et dont il est séparé depuis plusieurs années. Il ne comprend pas qu'elle ait pu se lancer dans le commerce de la drogue. Elle n'avait pas besoin d'argent et si cela avait été le cas, il était là pour les aider, elle et leurs enfants.

— Luca a été comme un père pour nos deux enfants. Tu as été très absent et il s'en est occupé, même si Mario a mal tourné. Il a été très présent, il a tout payé sans y être tenu et il a répondu à tous leurs besoins. Il y a quelques semaines il a dû avouer d'où venait tout cet argent qu'il gagnait. Les motards qui agissaient comme ses fournisseurs ont découvert que Luca avait des clients qu'il ne déclarait pas. Ils ont fait une enquête, sont venus à la boutique, ont vérifié sa liste secrète d'acheteurs et ont mis à jour son stratagème : des voleurs qui se font voler par un faux commerçant italien !

Jonathan et sa fille sont attentifs à ce que raconte Cécilia. Elle en a gros sur le coeur.

— Mon Luca a été amené de force dans un local dont personne ne connaissait l'existence. Il a avoué aux motards que les sommes qui auraient dû leur être versées en plus représentaient environ 500 000 $. Les gars lui ont alors administré une raclée dont il se souviendra toute sa vie. Vous l'avez vu, il est revenu à la maison le visage enflé, le nez cassé, une jambe et un bras en piteux état. Il a dû aussi leur promettre de rembourser sa dette à raison de 50 000 $ par semaine pendant dix semaines, plus les intérêts au taux de 50 %. Au total, ça fait 750 000 $ en dix semaines. 75 000 $ par semaine ! Il a passé plus de 24 heures hors de la maison sans prévenir, j'étais très inquiète. Lorsque je l'ai vu arriver, j'étais terrifiée. Il n'a pas eu le choix de répondre à mes questions, tu me connais.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a avoué ses activités. Il m'a aussi expliqué que sa vie était toujours en danger parce qu'il devait remettre tous les montants dont je viens de te parler. Il m'a dit qu'il devait continuer son commerce jusqu'à complet paiement et qu'ensuite, il voulait arrêter tout ça. Son principal problème a été sa grande difficulté à ramasser la somme qu'il devait remettre à chaque semaine aux motards. Il a négocié pour allonger la période de paiement. Les motards ont refusé. Il s'est servi de ses économies pour compléter la somme chaque semaine. Il lui reste encore deux semaines de paiements.

Elle reprend son souffle, un peu moins émotive.

— Son idée était de demander ensuite aux motards la permission de se retirer de cette vie criminelle. De mon côté, chaque semaine tenant compte de ses blessures j'ai dû souvent le remplacer pour fournir les vendeurs et aller payer les motards. La dernière fois, mardi passé, je n'ai pu ramasser que 50 000 $. Il me manquait 25 000 $. Tu imagines ma crainte d'aller voir les deux motards qui collectaient les montants.

Jonathan s'exclame :

— Non, dis-moi pas que tu es allée là !

— Fallait bien ! J'ai essayé de leur expliquer que je reconnaissais la dette et que j'essaierais de leur remettre ces 25 000 $ le plus rapidement possible. Je leur ai dit que, puisque Luca était blessé, les revenus avaient baissé en son absence. Je leur ai aussi dit que j'étais incapable de les payer en entier cette semaine. Je leur ai confirmé qu'on leur devait encore 150 000 $ plus les 25 000 $ que je n'avais pu apporter ce jour là. « Fiez-vous sur moi, je vais vous payer » leur ai-je dit.

Mais les gars n'ont pas été très compréhensifs, c'est le moins qu'on puisse dire. J'ai subi de l'intimidation. Ils m'ont dit que c'était inacceptable qu'il me manque 25 000 $. Puis là, Bob s'est levé de sa chaise, m'a empoignée et m'a attachée à une poutre au milieu de la pièce.

« On va te faire payer autrement ce qui te manque et après on sera quitte pour cette semaine, à la condition que tu ne résistes pas

et que tu gardes ça pour toi. En te regardant on pense que tu vaux 25 000 $. Une femme, début de la quarantaine, bien conservée, ça vaut le coût. »

Cécilia poursuit son récit.

— J'étais désemparée. Quel choix avais-je ? Les deux motards m'ont déshabillée brutalement. Comme j'étais attachée ils savaient que je ne pouvais bouger. J'ai fermé les yeux tout en souhaitant que tout se passe le plus vite possible. Les deux motards se sont déshabillés ne conservant que leur gilet. Les deux étaient en érection et tournaient autour de moi en me caressant et en me frappant à mains ouvertes sur les fesses et les jambes. Ces coups me faisaient souffrir mais j'ai gardé le silence.

Ensuite, le plus gros des deux a décidé de me mordre les seins, d'abord délicatement et, ensuite, avec plus de fermeté. L'autre a caressé mes deux ouvertures, mon vagin et mon rectum en même temps. Il m'a ensuite détachée et a installé mes fesses face à lui. Il m'a pénétrée. D'abord par le rectum, ce qui m'a fait crier de douleur car c'était la première fois que ça m'arrivait. Les deux m'ont ensuite baisée à tour de rôle jusqu'à éjaculation sur mon ventre.

Comme je disais tout à l'heure, j'ai gardé le silence jusqu'à la fin, malgré tous les abus dont ils ont fait preuve. Une fois l'agression terminée, ils m'ont dit : « Tu gardes ça secret et les deux prochaines semaines on veut le montant au complet. Tu peux oublier les 25 000 $ qui restent. Mardi prochain on veut nos 75 000 $ et le mardi suivant aussi. Après, on ne veut plus vous voir dans notre réseau, ton mari et toi. Puis on va récupérer vos clients ».

Aujourd'hui, nous sommes vendredi. Ce que je raconte s'est déroulé mardi. Je sais déjà que je n'aurai pas assez d'argent mardi prochain pour leur donner 75 000 $. Luca a déjà utilisé toutes ses économies pour payer et il est en prison pour plusieurs années. Tu as donné à la police des preuves suffisantes pour le faire condamner et je vais aussi lui demander de plaider coupable.

À sa sortie de prison, il devra gagner sa vie honorablement. Je ne suis pas inquiète ; il est intelligent. Sa famille et son réseau de contacts vont l'aider. De mon côté je ne suis pas une pute pour essayer de payer avec mon corps ce qui manque dans le montant dû. Mais si je n'ai pas le choix pour sauver ma vie et celle de mes deux enfants, je le ferai.

Une fois que j'aurai terminé ce à quoi je m'étais engagée, je vais aussi mettre fin à ma relation avec Luca. Si j'avais su au début de notre relation, qu'il était un distributeur de drogues, jamais je ne me serais approchée de lui. Je veux recommencer ma vie maintenant et essayer de reconquérir l'amour et le respect de nos deux enfants. Ils sont ce qu'il y a de plus important pour moi.

Cécilia regarde tendrement sa fille :

— Laura je te demande pardon. J'espère qu'un jour tu comprendras que ce que j'ai fait, c'était pour sauver tous ceux qui vivent autour de moi. Mario et toi, je vous aime et je vous aimerai toujours.

— Maman, Maman ! Je sais que tu nous aimes et je veux te dire que, moi aussi, je vais t'aimer toute ma vie. Tu n'as pas à me demander pardon car ce que tu as fait, c'était pour Mario et moi. Tu as toujours été une mère extraordinaire… Merci.

Jonathan essaie de retenir ses larmes. Il prend la main de Cécilia dans les siennes.

— Mardi je vais aller avec toi porter ce qui est encore dû à ces bandits. Ce sera ma contribution pour te sortir de ce milieu et pour te permettre, ainsi qu'à nos enfants, de commencer une nouvelle vie. Vous méritez que je vous aide. Ca va compenser un peu pour mes absences et mon manque d'implication pendant toutes ces années. Je veux me faire pardonner. L'avenir sera différent.

Jonathan et Cécilia se préparent à la rencontre du mardi suivant. Elle lui remet la liste des clients. Il met dans une enveloppe les photos de plusieurs de ces acheteurs. Il amène Cécilia devant l'immeuble où la prochaine rencontre avec les motards doit avoir lieu et prend des photos.

Ils se rendent ensuite chez les parents de Cécilia. Ces derniers sont surpris de revoir Jonathan après toutes ces années. Après les salutations, Jonathan demande à son ex femme de raconter à ses parents le drame dans lequel elle est impliquée actuellement.

Elle leur raconte comment elle était en contact avec les motards criminalisés et qu'elle avait peur pour elle et ses enfants.

— Je vais m'occuper d'aller payer ce qu'ils attendent.

Jonathan s'adresse alors au père.

— J'aimerais aussi que vos contacts dans la communauté italienne les informent qu'ils n'apprécieraient pas que votre fille et vos petits-enfants subissent des violences ou du chantage.

Les parents sont catastrophés. La maman pleure. Le père regarde sa fille.

— C'est terrible ce que Luca t'a fait vivre. Je n'ai jamais su qu'il avait une implication dans le monde de la drogue, surtout avec les motards ! Je vais faire les démarches requises avec les personnes que des amis connaissent pour faire passer le message. Finis-en avec eux, sors de ce monde criminel et ne t'inquiète pas pour l'avenir. Personne ne va toucher, ni à toi, ni à tes enfants. Merci Jonathan, d'abord d'avoir trouvé Mario, et aussi de ce que tu fais pour aider ma fille à sortir de cet enfer.

— Monsieur Alesi, j'ai été très absent pendant toute ma carrière de hockey et j'ai beaucoup à me faire pardonner par Cécilia et mes enfants. Je sais que ce que je vais faire est dangereux mais ce que j'ai appris dans ma carrière de hockeyeur, c'est de combattre sans avoir peur. Sinon vous êtes sûr de perdre. Alors ensemble nous allons gagner.

La dette de Luca était de 100 000 $ en capital et 50 000 $ en intérêts. Avant qu'elle n'arrête ses activités de vente, Cécilia avait pu ramasser environ 25 000 $. Lundi arrivé, Jonathan va rencontrer le directeur de la sécurité du Centre Bell, avec qui il a pris rendez-vous. Il lui explique le drame dans lequel sa famille se trouve. Il lui remet une enveloppe contenant le nom des deux motards, le nom du groupe auquel ils appartiennent, une lettre racontant la

chronologie des événements, les montants déjà payés, la liste des clients de Luca et les photos montrant les acheteurs et celles des locaux des motards. Il lui donne aussi une photo de Cécilia et de ses deux enfants. Il lui remet 5 000 $ en argent, prix du travail délicat qu'il lui demande.

— Si un jour tu vois que mon ex-femme et mes enfants ont été maltraités, j'aimerais que tu ailles porter cette enveloppe à la police. Je veux les sortir de ce monde de crapules et je vais m'occuper de mettre fin à cette relation. N'ouvre jamais l'enveloppe et cache-la dans un endroit connu uniquement de toi et d'un adjoint. Jamais je ne dirai que je t'ai rencontré et que je t'ai remis une enveloppe contenant toutes ces informations qui pourraient faire condamner ces bandits. Acceptes-tu de m'aider à la suite de tout ce que je viens de te raconter ? Est-ce que ce montant de 5 000 $ te convient pour garder cette enveloppe et gérer le suivi que ça pourrait engendrer, le cas échéant ? Je pense que tu es un homme honnête et j'ai confiance en toi.

Eric, assis en face de Jonathan, prend l'enveloppe contenant les 5 000 $ et la lui remet.

— Jo, j'accepte sans hésiter de t'aider et de faire ce que tu me demandes. Par contre, je n'ai pas besoin d'être payé pour ça. Ce sera ma contribution contre ces criminels.

Le lendemain matin, Jonathan passe à la banque retirer les billets de 100 $ requis. Il passe ensuite chercher Cécilia pour l'emmener au rendez-vous avec les deux motards. Cécilia lui remet son enveloppe contenant 25 000 $, venant des ventes effectuées avant son retrait. Jonathan refuse l'enveloppe.

— Garde cet argent, je vais m'occuper de ce qui reste à payer.

Cécilia insiste pour lui remettre l'enveloppe.

— Ce n'est pas à toi à rembourser la dette de Luca, déjà que tu souhaites en assumer une bonne partie.

Jonathan refuse.

— Cécilia, garde cet argent, il est à toi et je m'occupe du reste.

Arrivés sur place, Jonathan stationne sa voiture sur la rue Christophe-Colomb, en face du garage où tous les rendez-vous

ont eu lieu. Cécilia et lui se présentent à la porte. Le plus gros des motards ouvre. Surpris, il reconnaît Jonathan. Il demande à Cécilia pourquoi elle a amené avec elle cet ancien joueur de hockey.

— Luca a été arrêté et emprisonné. Je n'ai pas d'argent pour vous payer. Jonathan est mon ex-mari et le père de mes enfants. Il est ici pour régler avec vous.

Le motard les introduit à son collègue, tout en lui expliquant la raison de la présence de Jonathan.

— OK, payez les 150 000 $ et crissez votre camp. On ne veut plus vous voir. Et on veut la liste des clients avant que vous partiez.

Jonathan jette un rapide coup d'œil autour de lui.

— Je vois une table là-bas, on va s'asseoir pour discuter. On va mettre un terme à ce dossier.

Tous se dirigent vers la table sur laquelle Jonathan pose l'enveloppe. Jo, assis près de lui, allonge le bras pour la ramasser mais Jonathan l'en empêche.

— Reste tranquille, on n'est pas rendu là. D'abord si vous voulez être payés, il y a des conditions à remplir. La semaine passée, vous avez violé Cécilia. C'est mon ex-femme. Comme elle est respectable et gentille, elle voulait juste honorer la dette de son conjoint et vous payer. Parce qu'il lui manquait une partie du montant qu'elle s'engageait à vous remettre, vous avez décidé de la violer, sous prétexte d'effacer ce montant. Vous êtes juste des maudits trous de cul, une vraie gang de sauvages.

— James se lève pour sauter sur Jonathan qui a prévu le coup. Il l'assomme en lui administrant une droite et une gauche. Il s'adresse ensuite à Jo.

— Toi, un geste de plus et je te fais une fête dont tu te souviendras toute ta vie. Maintenant, va aider ton gros à se lever, j'ai autre chose à vous dire.

Une fois les deux hommes assis, Jonathan explique.

— Votre taux d'intérêt est trop élevé. Non seulement vous êtes importateurs de drogue, vous êtes aussi des shylocks. Je vous ai apporté 100 000 $ pour clore le dossier. Si vous le refusez, on sort

et on se rend au poste de police d'à-côté pour vous dénoncer. Quant à la liste de clients, vous vous la bâtirez vous-mêmes ! C'est pas moi qui vais vous aider à vendre votre merde. Ce paiement met fin à notre relation. Si on s'entend, Luca ne dévoilera aucun nom, même s'il sait que son silence va lui coûter quelques années de plus de prison. Il sait que vous allez le massacrer dans le cas contraire.

L'un des gars fait un geste pour intervenir mais Jonathan ne lui laisse aucun répit et poursuit :

— De votre côté, vous vous engagez à ne plus jamais entrer en contact avec Cécilia et nos enfants, à ne jamais les menacer, les blesser ou leur faire connaître un mauvais parti. Vous acceptez le paiement comme étant final. Les hauts dirigeants de la mafia italienne que vous connaissez bien sont au courant de notre rencontre et de nos conditions. Ils sont d'accord avec notre proposition.

Jonathan regarde fixement les deux hommes et poursuit très lentement, sur un ton plus menaçant :

— Si l'un de vous ou un des membres de votre groupe ne respecte pas cette entente, sachez que j'ai remis à un personnage très près de la police, une enveloppe cachetée qui contient l'ensemble des informations que vous ne souhaitez pas qu'on dévoile. Il a le mandat de la garder sans l'ouvrir ou de la remettre à la police si notre entente n'est pas respectée. C'est le temps de prendre l'argent que je vous donne ici. Si vous prenez l'enveloppe, tout le monde assis autour de la table et les membres de votre groupe s'engagent à respecter notre entente. Compris ?

Jo regarde son partenaire encore amoché et prend l'enveloppe ! Jonathan invite ensuite Cécilia à le suivre tout en dévisageant les deux motards. Ces derniers comprennent qu'il est sérieux et que la peur ne l'habite pas. Ils savent qu'ils ont intérêt à respecter l'entente conclue.

Jonathan au volant de sa belle Mercedes 550 est en route pour reconduire Cécilia chez elle.

— Tu viens de poser un geste très courageux et très généreux. Nos enfants et moi allons en bénéficier toute notre vie. Nous étions entre leurs mains et les conséquences de ce que Luca a fait auraient

pu être terribles. Merci pour Mario et Laura, et un énorme merci pour ce que tu as fait pour moi.

— Cécilia, je suis heureux d'avoir pu vous aider tous les trois. Vous m'êtes les personnes les plus chères au monde. Mario va mieux et notre fille te ressemble de plus en plus. Elle est belle et capable de réussir sa vie.

Jonathan sort son téléphone.

— Tiens, écoute. Ca va te rappeler de beaux souvenirs et te dire ce que je ressens depuis toujours.

Il appuie sur la touche du haut. À la surprise de Cécilia, la voix d'Elvis envahit l'habitacle de la voiture et chante à nouveau les mêmes mots d'amour qu'ils avaient tous les deux entendus lors de leur première danse, le soir de leur première rencontre :

LOVE ME TENDER, LOVE ME TRUE, ALL MY DREAMS FULFILLED,

FOR MY DARLING, I LOVE YOU AND I ALWAYS WILL…

Pendant qu'Elvis continue sa chanson, des larmes coulent des yeux de Cécilia, visiblement touchée. Jonathan lui prend la main en lui disant qu'il est heureux qu'elle se souvienne encore de cette première danse.

— Il est peut-être trop tard mais je veux que tu saches que je n'ai jamais rencontré personne que j'aime autant que toi. "Je t'aime".

Il lui embrasse la main avec beaucoup de tendresse. Et elle, la voix éraillée par les pleurs qu'elle essaie de contenir…

— Chéri, malgré mes quinze années passées avec Luca, je veux te dire que tu es l'homme de ma vie et que j'aimerais beaucoup te retrouver. Je n'ai jamais cessé de t'aimer.

FIN

CÉLIBATAIRE DE MÈRE EN FILLE

Michèle Tessier

Il y a des réalités qui dépassent la fiction et, plus rarement, des rêves qui se substituent à la réalité… Il y a des vies qu'on a envie de raconter parce qu'elles voyagent sur des chemins peu fréquentés, hasardeux, pavés d'ombre et de mystère. Mais comment trois personnes peuvent-elles s'insérer dans une situation en apparence inextricable ? Comment peuvent-elles s'en sortir ? Ou pas ? A quel prix ? L'histoire commence pendant la seconde guerre mondiale !

JOLIETTE 1942

La vie s'écoule doucement à Joliette, paisible et dynamique ville-région du Québec, regroupant plusieurs municipalités dont St-Jacques, Ste-Marie-Salomée, Crabtree, St-Charles-Borommée et St-Thomas et dotée d'excellentes institutions d'enseignement et de santé, majoritairement dirigées par des communautés religieuses.

Joliette jouit d'une bonne santé économique et déborde d'optimisme pour sa jeunesse malgré les incertitudes de la guerre en Europe et les pressions exercées par le gouvernement du Canada pour recruter de futurs soldats dans toutes les provinces.

Incidemment, pour éviter la conscription qui menace, il est discrètement suggéré aux jeunes hommes qui ont des responsabilités de travail, des études en cours, ou qui ont entrepris l'apprentissage d'un métier, de prendre épouse et de ne pas trop attendre pour fonder une famille. Les familles de souche, souvent nombreuses, sont tissées serrées et il est bien difficile dans cet environnement de

garder secrets, rumeurs et commérages à l'exception de très délicates affaires que l'on confie à son confesseur.

Malgré l'opposition farouche du clergé de l'époque, Adélard Godbout, premier-ministre du Québec, donne le droit de vote aux femmes, annonce l'instruction obligatoire et gratuite et se démarque en passant des lois ouvrières progressistes.

ELOÏSE ET JULIEN

Fraîchement diplômée de l'École Normale, Eloïse Jetté savoure le bonheur d'avoir obtenu les plus hautes notes de sa promotion. Elle a la certitude d'être embauchée comme titulaire d'une classe de primaire à Montréal, un privilège obtenu par la sœur de son père qui est religieuse de Ste-Anne et qui l'a fortement recommandée aux autorités compétentes. Son rêve de toujours se réalise : elle sera enseignante, elle ouvrira les portes de la connaissance à ses jeunes élèves et leur donnera accès au monde et à toutes ses merveilles. L'avenir appartient aux gens instruits.

De leur côté, ses parents prennent arrangement pour qu'elle soit pensionnaire chez une tante, à Pointe-aux-Trembles, à proximité de l'École primaire Ste-Eulalie, où elle débutera en septembre sa nouvelle vie d'enseignante. Il est convenu qu'elle reviendra passer le temps des Fêtes et les grandes vacances chez eux à St-Jacques.

À 18 ans, la jeune fille rayonne d'intelligence et de joie de vivre. Deuxième d'une famille de cinq enfants, elle se démarque par son regard lumineux, d'un bleu fusionné de mauve et qu'on dirait saupoudré de poussière d'or. Mais, les garçons qui croisent son chemin, remarquent davantage ses courbes harmonieuses, ses jambes qui n'en finissent plus et les boucles blondes qui dansent sur ses épaules.

Eloïse partage une tendre amitié avec Julien Lacoste, étudiant de 4e année au baccalauréat classique et stagiaire dans un grand cabinet de notaires. Ils se sont connus lors d'une fête paroissiale à laquelle étaient invités jeunes gens et jeunes filles de 16 ans et plus à assister au spectacle folklorique de la meilleure troupe du Québec.

Une soirée qui connut un tel succès, que le curé de St-Jacques prit l'initiative d'offrir à cette belle jeunesse, comme il disait, l'utilisation et l'animation de la salle paroissiale tous les deux samedis pour cette saine activité de loisirs.

Des soirées inoubliables pour Eloïse, qui devient rapidement la partenaire de danse préférée de Julien, son amie et alter ego dans presque tous les domaines. Elle l'a même présenté à ses parents qui le voyait d'un bon œil et l'invitaient souvent à prendre un verre de liqueur ou une tasse de thé lorsqu'il la ramenait à la maison.

Fin juin, lorsqu'elle obtient confirmation de son futur poste d'enseignante, elle invite Julien à passer après le travail et le reçoit sur la grande galerie de la maison familiale, bordée de pivoines odoriférantes. La voix tremblante d'émotion, elle lui annonce sa grande nouvelle en même temps qu'elle promet de lui écrire chaque semaine et de le revoir à St-Jacques pendant les vacances de Noël. Pas vraiment surpris puisqu'elle lui avait parlé avec enthousiasme de cet objectif professionnel, Julien la félicite et l'assure de son affection sincère tout en promettant de garder le contact. Au-delà de son physique athlétique, elle admire son intelligence et sa curiosité intellectuelle. Dans ses yeux noirs et doux à la fois, il lui semble lire son propre avenir.

Quel beau couple ils font, lui si grand et extraverti, elle si menue et si secrète. Ils profitent pleinement de l'été 1942, ce temps de guerre et de restrictions qui leur offre quand même un peu plus de liberté que durant l'année scolaire. Ils profitent pleinement des mois d'été, renforçant leurs liens affectifs et discutant sans fin au cours de longues promenades, des excursions en chaloupe sur la rivière l'Assomption et même de la cueillette des petits fruits sauvages, tellement délicieux en cette saison.

Quelques semaines avant la rentrée, le cœur en bandoulière et les hormones en ébullition, ils s'aiment au-delà de ce qui leur est permis alors que les mots ne suffisent plus à combler leur passion et que, de toute façon, ils s'aimeront toujours.

Fin septembre, le destin frappe et Julien, qui vient d'entreprendre sa première session d'études universitaires à la Faculté de

droit, est appelé, par courrier recommandé, à se présenter au Centre de recrutement régional de l'Armée canadienne avant le 30 novembre. Selon toute prévisibilité, s'il se qualifie physiquement, il sera sur les champs de bataille d'Europe dès l'hiver 1943 à moins d'une raison de force majeure.

Atterré, il en fait part au notaire Leblanc, son mentor et l'associé principal du réputé Cabinet Leblanc, Lenoir et Léger où il travaille depuis deux ans à temps partiel pour payer ses études.

Il écrit ensuite une longue lettre à Eloïse pour lui transmettre les dernières nouvelles et lui annoncer son départ prochain pour la guerre et en lui demandant également d'être patiente et de prier pour lui. Il lui réitère ses sentiments sincères tout en promettant de lui écrire le plus souvent possible.

Mais rien ne se déroule comme prévu.

La semaine suivante, à l'invitation pressante du notaire Leblanc qui avait semble-t-il une importante proposition à lui présenter, Julien, à la fois anxieux et intrigué, se rend à son imposante résidence privée dans le quartier le plus cossu de Joliette. On était samedi matin, le soleil brillait de tous ses feux et l'automne affichait déjà ses plus belles couleurs.

Julien avait déjà visité son bureau privé à la maison et avait eu le plaisir, par la même occasion, de rencontrer l'épouse du notaire et leur fille Agathe, étudiante en piano au Conservatoire de Montréal. Agathe était une belle grande brune aux yeux couleur noisette bordés de longs cils et qui semblait toujours sourire. Avec sa mère, qu'on aurait dit sa sœur tellement elles se ressemblaient, elle partageait une passion pour les arts mais surtout pour la musique classique. Jouer du piano à quatre mains était un rendez-vous obligé du dimanche après-midi, une pause familiale appréciée.

Julien entend résonner le carillon à la seconde où il appuie sur le timbre de la porte d'entrée. La domestique le reçoit et l'installe dans le bureau du notaire où il n'attend pas plus de trois minutes avant son arrivée.

— Alors, mon garçon, tu sais que j'ai beaucoup d'estime pour toi, tant pour tes capacités intellectuelles que les qualités de cœur que tu as toujours su démontrer. J'aspire à ce que tu rejoignes notre cabinet dès la fin de tes études de droit et je t'aiderai de mon mieux à atteindre tes objectifs. À la lumière de la confidence que tu m'as faite en lien avec la conscription obligatoire, j'ai bien réfléchi, consulté mes associés et aussi ma femme et ma fille. Je t'ai fait venir pour te transmettre de vive voix une proposition confidentielle dont dépend ton avenir et, jusqu'à un certain point, ta vie, si tu l'acceptes. Et, j'ai besoin de ta réponse samedi de la semaine prochaine sans faute.

Julien sort du bureau les jambes flageolantes, le cœur battant et un mal de tête à en avoir la nausée. Étant orphelin de père depuis tout petit, comme il aurait voulu pouvoir le consulter et obtenir sa bénédiction avant de prendre une décision ! Quant à sa mère, qui faisait tous les sacrifices possibles pour lui fournir le nécessaire, il est convaincu qu'elle serait heureuse et soulagée que l'avenir de son fils soit assuré.

Le samedi suivant, après avoir réfléchi, pleuré et prié, Julien retourne chez le notaire, prêt à faire face à son destin. Il le remercie avec respect et gratitude et lui confirme qu'il accepte sa proposition. Ce faisant, Victor Leblanc, son mentor et bienfaiteur, lui confie sa fille unique, lui permet de terminer ses études universitaires et, ultimement, d'échapper aux périls de la guerre.

Le notaire prie Julien de le suivre au salon pour annoncer la nouvelle à son épouse et à sa fille, qui attendent impatiemment le dénouement de leur entretien.

Il est convenu que Julien et Agathe qui, de toute évidence, se plaisaient instinctivement, prendraient le temps de mieux se connaître pendant les semaines suivantes et que les parents de la future mariée s'occuperaient d'organiser la cérémonie et de faire aménager pour le couple un confortable appartement dans l'une de leurs propriétés.

Julien, ignorant toujours le sort d'Éloïse, lui écrit une lettre d'amitié et de tendresse pour lui expliquer la situation, en imaginant bien qu'elle serait déçue, voire choquée, d'apprendre la nouvelle en retard et ou par personnes interposées. Il la savait forte et totalement investie dans sa nouvelle mission d'éducatrice et il se convainquit qu'elle comprendrait malgré tout, et même s'ils avaient tous deux rêvé d'un avenir ensemble… plus tard.

Julien Lacoste et Agathe Leblanc se marient fin octobre 1942, et en toute intimité, dans la chapelle de la Cathédrale de Joliette avec, pour seuls témoins, leurs parents respectifs et deux associés du cabinet du notaire.

L'ENFANT DU SECRET

Complètement démolie par la nouvelle du mariage de Julien avec une jeune femme de la bourgeoisie locale, Eloïse vit son début de grossesse dans le déni le plus total, malgré ses nausées matinales, la sensibilité de ses seins et une fatigue qui lui pèse comme une chape de plomb. Elle met ses malaises sur le dos de ses chagrins et tente de trouver l'apaisement en se dédiant à son travail et à toutes les recherches et lectures qu'il comporte.

Lorsque sa tante et gardienne commence à s'inquiéter de sa pâleur, elle contacte son médecin de famille et prend rendez-vous pour Éloïse. Sans surprise, le verdict de grossesse tombe comme un couperet et ses jambes se dérobent ; il n'est plus possible de se mentir à elle-même.

La jeune institutrice dissimule sa grossesse pendant quelques semaines encore avant d'écrire une longue lettre à ses parents pour les informer de la situation et les priant de lui pardonner. Ses parents l'assurent de leur amour indéfectible et de leur discrétion et exigent qu'elle garde le secret sur son état. Malgré leur insistance, elle refuse de dévoiler le nom du père, prétextant qu'elle ne saurait, ni ne voudrait, le rejoindre.

Pris de panique, ses parents prennent alors l'initiative de consulter l'abbé Grandbois, vicaire de la paroisse depuis presque 20 ans (il connaît bien les jeunes de la région et serait lié par le secret de la confession, se disaient-ils), pour l'informer du grand malheur de leur fille et lui demander s'il peut aider à trouver les ressources pour l'accouchement et, peut-être même, l'adoption du bébé.

Dès le week-end suivant, le prêtre prend rendez-vous avec Eloïse et sa tante Jeanne chez qui elle logeait depuis qu'elle avait pris son poste d'enseignante. Jeanne était une jeune veuve de 39 ans, sans enfant et sans travail, qui pouvait subvenir à ses besoins grâce à la pension que lui avait léguée son défunt mari et, depuis peu, la modeste contribution que lui payaient chaque mois les parents d'Éloïse.

Le prêtre connaît bien la famille de la jeune fille et leur morale exemplaire et il se rappelle Eloïse toute petite, une enfant joyeuse qui lui chantait des chansons lorsqu'il faisait sa visite paroissiale. Il se rappelait aussi le beau couple qu'elle formait avec Julien lors des soirées de folklore supervisées. C'est pourquoi il avait été aussi surpris lors de la publication des bans et du mariage de ce dernier, en début d'automne.

Il reçoit la confession et les larmes de la jeune fille et promet de l'accompagner pour qu'elle reçoive de bons soins pour l'accouchement et des conseils pour la suite des choses. Elle veut garder ce bébé mais il savait que c'était presque mission impossible. Il connaissait des gens merveilleux qui mettraient leur cœur sur la table pour avoir et chérir un enfant, pour lui offrir une belle vie et l'aider à bâtir un avenir. Il la réconforte du mieux qu'il peut et la quitte avec la promesse de garder son secret tout en l'aidant à trouver des solutions.

Marie-Juliette vient au monde en mai 1943 à la Crèche de la Réparation à Pointe-aux-Trembles Elle est parfaite de la tête aux pieds, pèse 6 livres et 3 onces et pleure de toute la force de ses petits poumons. Comme Eloïse avait manifesté son intention de la confier à une personne de la famille (sa tante en l'occurrence) elle promet aux religieuses de la Crèche de payer pension pour le bébé

en attendant qu'elle soit adoptée officiellement. On lui permet de la tenir dans ses bras et de la visiter à la pouponnière pendant les trois jours de son hospitalisation.

L'enfant est baptisée le troisième jour par l'aumônier sur place, le certificat ne portant d'autres détails que la date, le prénom de l'enfant. En lieu et place du nom des parents, seul figure le nom de la mère.

Eloïse retourne chez sa tante avec le cœur brisé, le corps meurtri, et les seins lourds du lait qu'elle ne peut pas offrir à sa fille. Elle a bon espoir de convaincre sa tante d'adopter Marie-Juliette, étant donné qu'elle disait toujours que « n'avoir pu avoir d'enfants était sa plus grande peine. »

Quelques semaines puis quelques mois passent, l'espoir diminue et l'argent se fait rare pour payer les mensualités de la pension de Marie Juliette. Sa tante, de santé fragile, avait fait une pneumonie en début d'été, dont elle arrivait difficilement à se sortir.

De leur côté, les religieuses de la Crèche attendaient impatiemment la personne qui devait adopter la petite fille car c'était là une situation hors norme et elles étaient tenues à une gestion rigide, qu'elles avaient exceptionnellement outrepassée par compassion.

Et comme pour compliquer davantage la situation, la direction de l'école où elle enseignait la priait instamment de confirmer qu'elle serait de retour au travail pour la rentrée scolaire de septembre, faisant monter la pression.

Eloïse prie tous les jours pour que Dieu envoie un miracle et, de fait, il s'en produisit un lorsque l'abbé Grandbois lui fit parvenir une lettre pour annoncer qu'il avait de bonnes nouvelles dont il voulait discuter avec elle et suggérant qu'ils se rencontrent au parloir de la Crèche de la Réparation, le lundi suivant.

Et c'est là qu'il lui parle de ce couple à la réputation impeccable, qui lui a été référé par un collègue curé à la paroisse de l'Immaculée-Conception de Montréal, et qui souhaitait adopter une petite fille pour enfin fonder une famille après huit ans de mariage et un diagnostic médical laissant peu d'espoir sur leur fertilité. Il explique

que son collègue a vérifié les références des aspirants parents de même que leur capacité à offrir de la stabilité financière et émotionnelle à un enfant.

De son côté, le curé avait raconté aux aspirants parents qu'une jeune fille brillante, aimante et tendre avait laissé son bébé à la crèche depuis déjà neuf mois, payant pension pour l'enfant en attendant qu'un membre de sa famille l'adopte, mais que, malheureusement, la personne en question était trop malade pour prendre cet engagement. Aimeraient-ils rencontrer cette enfant ?

Gilbert et Cécile Lavigne avaient visité des orphelinats à quelques reprises et arpenté les salles où des dizaines et des dizaines de petits lits blancs étaient alignés sagement, chacun occupé par un enfant attendant qu'on le choisisse, qu'on l'aime, qu'on le stimule, qu'on le caresse… Parcourir ces salles était presque une torture pour des gens sensibles et émotifs… C'est ce qui les amena à consulter leur curé pour demander conseil, lequel contacta son ami de longue date, l'abbé Grandbois… Et c'est ainsi que se tissa la toile, fine et solide comme un parachute, qui transporta Marie Juliette dans les bras de ses futurs parents…

À la demande de l'abbé Grandbois, les Lavigne se présentent à la Crèche de la Réparation pour faire la connaissance de Marie Juliette, une adorable et délicate petite fille de 9 mois, en parfaite santé. En cet instant de leur visite et, pendant qu'ils chuchotent tendrement à l'enfant pour attirer son attention, elle esquisse un semblant de sourire et lève sur eux de grands yeux tristes d'un rare bleu-mauve qu'on aurait dit constellé d'étoiles.

Émus et conquis par cette rencontre, le couple dépose le jour même sa demande officielle d'adoption et, quelques semaines plus tard, l'enfant commence une nouvelle vie dans un foyer chaleureux, avec des parents aimants et totalement dédiés à son bonheur.

Le reste n'est que paperasse et formalités pour donner une nouvelle identité à l'enfant et la mettre à l'abri, pour toute sa vie, de commérages ou médisances faisant état de ses origines inconnues. C'est ainsi qu'à la demande des nouveaux parents,

une brève cérémonie a lieu à l'église de l'Immaculée-Conception pour bénir l'enfant et confirmer son baptême par l'émission d'un nouveau certificat en lieu et place de l'original. Les parents, de même que les parrain et marraine de l'enfant, signent tous le registre officiel de la Paroisse. À partir de ce moment, Marie Juliette devient officiellement Annabelle et prend le nom de famille des nouveaux parents.

Des années plus tard, après que la famille se soit agrandie avec l'arrivée d'un petit frère, et à l'âge où les enfants posent plein de questions, ses parents lui racontent que ses parents biologiques étaient morts dans un accident de voiture. Un vieux prêtre, ami de la famille, leur avait confié la garde d'Annabelle sachant qu'ils voulaient tellement avoir une enfant à aimer mais que Dieu ne les avait pas encore exaucés.

Une recherche, plus tard dans sa vie, lui fit réaliser qu'il serait impossible de retracer ses parents biologiques, la Crèche n'existant plus et les archives de la maternité s'étant volatilisées, ce qui fut confirmé par le mouvement Retrouvailles dans les années soixante-dix. Ce secret allait demeurer secret… croyaient-ils tous.

JOLIETTE – MONTRÉAL – QUÉBEC 1948-1970

En novembre 1948, Julien et Agathe célèbrent à Joliette leur 5e anniversaire de mariage. Ils ont développé une belle complicité et la vie leur sourit. Le temps a filé tellement vite entre le travail et les études de l'un et de l'autre.

Julien vient de réussir les examens du Barreau, après avoir acquis un premier diplôme en notariat. Il veut se spécialiser dans les fusions et acquisitions, un secteur prometteur qui, selon lui, permettra de plus en plus aux Canadiens-français de se démarquer dans le monde des affaires et de négocier d'égal à égal avec les anglophones du pays. Il travaille à temps plein au cabinet de son beau-père, dont l'excellente réputation et la compétence rayonnent maintenant jusqu'à Montréal et Québec.

Il lui arrive parfois de penser à Éloïse, tentant d'imaginer où elle est et ce qu'elle fait de sa vie. En y repensant, Julien réalise qu'ils n'avaient jamais échangé de photos et ne s'étaient jamais posé de questions sur leurs familles respectives. Il lui avait écrit, à l'adresse de ses parents, l'année suivant son mariage, mais elle n'avait jamais répondu et il en avait déduit qu'elle lui avait gardé rancune. Jamais plus ni l'un ni l'autre n'avaient tenté de communiquer ensemble.

Il a croisé ses parents l'été dernier. Ils lui ont dit qu'elle était dédiée à son travail et passionnée par les études qu'elle poursuivait le soir pour se qualifier comme professeure au Secondaire. Elle avait pris racine à Montréal et ne comptait pas revenir vivre dans Lanaudière, commenta son père.

De son côté, Agathe fait maintenant carrière comme pianiste de concert, en même temps qu'elle a accepté de diriger la chorale mixte de Joliette, un projet cher à l'archevêque, un grand ami de son père. Mais ce qu'elle souhaite vraiment, c'est que Julien et elle fondent une famille comme ses parents et ses grands-parents avant eux. Deux enfants seraient bienvenus, si Dieu le veut.

Me Leblanc est enchanté que son cabinet prenne de l'expansion et prévoit déménager dans de nouveaux locaux près du Palais de Justice, où il offrira une plus large gamme de services professionnels. Il a déjà entamé des négociations pour développer des affaires avec le groupe d'Étienne Jetté, des courtiers en assurances commerciales avec lesquels il travaille régulièrement. Tout comme Julien, son gendre, il a développé ces dernières années un appétit pour la politique et les affaires et s'intéresse à tous les nouveaux investissements visant à enrichir le Québec et qui, selon lui, passent presque toujours par les Anglos et c'est encore pire depuis la fin de la guerre.

La province est dirigée par Maurice Duplessis, premier ministre populiste de l'Union Nationale, qui se maintiendra en poste pendant quinze ans (de 1944 à 1959) en défendant les champs de compétences provinciales, le maintien du rôle de l'Église catholique dans les domaines de l'éducation et de la santé, en faisant obstruction aux réformes mises de l'avant par le gouvernement du Canada.

La période de son règne sera d'ailleurs qualifiée, à tort, de Grande Noirceur par ses adversaires.

Sous son règne, mais malgré lui, naît un mouvement d'affirmation de la majorité francophone, qui réclame un contrôle plus important sur l'économie et la vie intellectuelle et artistique du Québec : la Révolution tranquille est en route mais Duplessis refuse tous les changements qui impliquent les syndicats et les manifestations des francophones. En 1948, le manifeste du Refus global fait de lui la bête noire des réformateurs, ce qui ne l'empêche pas de faire un legs durable à la province avec l'adoption par décret du drapeau du Québec, le fleurdelisé, qui a pris la place de l'Union Jack au sommet de l'Hôtel du Parlement.

Pendant ce temps, insidieusement, l'argent et le pouvoir sont aux mains des anglophones. Ils sont en voie d'angliciser le centre-ville de Montréal et le milieu des affaires, en contrôlant les grandes industries, les compagnies de transport, les banques et le commerce national et international, ainsi que les finances. Pour avoir un bon emploi, les francophones doivent comprendre et parler l'anglais.

Les francophones, dont la majorité a été instruite par des frères et des religieuses dans les écoles catholiques, ont développé des valeurs différentes. Ceux qui accèdent à l'éducation supérieure font le choix de professions nobles ou libérales telles que médecine, arts et architecture, génie, sciences sociales, sciences pures, enseignement, droit, prêtrise, etc. On ne le dit pas crûment, mais on le pense : l'argent gagné honnêtement, c'est nécessaire pour vivre mais, en faire un objectif, c'est sale et ça avilit.

ÉLOÏSE ET SON DESTIN

Célibataire et entièrement dédiée à son travail, Éloïse ne retourna jamais à Joliette, sachant que, si le destin lui permettait de retrouver Marie Juliette, ce serait à Montréal. Elle avait gardé le contact avec l'abbé Grandbois qui l'avait rassurée en lui disant qu'elle était aimée et protégée dans une famille partageant de belles valeurs.

En 1956, après le décès de sa tante qui lui légua un modeste capital, Éloïse déménagea à Ahuntsic, un nouveau quartier du nord de Montréal, qui se développait de façon exponentielle. Elle suivit à temps partiel des cours en psycho-éducation, aux fins d'obtenir un poste au Centre Rosalie-Jetté, un projet pilote des Sœurs de la Miséricorde visant à accueillir des jeunes filles enceintes (pour la plupart adolescentes) et leur offrir une préparation à leur futur rôle de mère ainsi que les cours du programme scolaire, jusqu'à la naissance de leur enfant. On y offrirait également des services de soutien, de même que des unités d'hébergement temporaire pour mères et enfants.

Le Centre était voisin d'une petite école secondaire pour filles (Ste-Anne-Marie), un aménagement temporaire en attendant le transfert des élèves dans une grande école toute neuve. Annabelle y étudiait en 2e secondaire, bien intégrée dans un groupe d'adolescentes, insouciantes comme on l'est à cet âge. Les professeurs avaient expliqué aux élèves la vocation du Centre éducatif voisin, séparé de l'école par une haute clôture de broche et un univers d'expériences de vie. Fascinées, Annabelle et ses amies étaient toujours curieuses de voir les filles-mères (une honte à cette époque) lorsqu'elles promenaient leur gros ventre pour aller à l'église du Sault-au-Récollet, à deux pas de là.

Éloïse adorait son nouveau travail, même si elle avait été bouleversée, en début d'année, de rencontrer toutes ces jeunes filles en détresse, dont la plupart étaient rejetées par leur famille. Elle avait un don pour communiquer avec elles et sa propre expérience de vie pour les écouter et les conseiller sagement. Ce travail était une véritable révélation pour elle. Pour la première fois depuis très longtemps, elle se sentait heureuse et comblée d'être au bon endroit au bon moment.

Jamais elle n'aurait pu imaginer que Marie Juliette (maintenant Annabelle), sa propre fille, étudiait dans la petite école voisine et jamais elles ne se croisèrent, malgré la proximité et leur étonnante ressemblance

Dix ans plus tard, lorsque le Centre déménagera dans de nouveaux locaux permettant une meilleure offre de services, elle sera promue à un poste de direction, qu'elle conservera jusqu'à un âge avancé.

ANNABELLE AU FIL DU TEMPS

L'enfance d'Annabelle fut on ne peut plus stable. À l'arrivée d'un petit frère, trois ans après son adoption, ses parents prirent la décision de quitter leur appartement du centre de Montréal et d'acheter leur première maison à Ahuntsic, ce nouveau quartier tranquille mais avec très peu de services. Le trajet au travail serait plus long pour le père de famille mais le bonheur des siens était à ce prix.

À partir de 1947, sous l'égide de la Ligue ouvrière catholique, il se construisit dans le nord de Montréal des milliers de maisons à prix abordables, vite habitées par des familles des classes ouvrière et moyenne, ce qui leur permit, non seulement d'accéder à la propriété, mais d'y vivre dans un environnement sain et sécuritaire.

Cet immense quartier fut en chantier pendant des années, pour le plus grand bonheur des enfants qui profitèrent pleinement de l'omniprésence de la verdure, de la proximité de la rivière des Prairies et des surfaces toutes lisses des dizaines de nouvelles rues qu'ils étrennèrent avec leurs bicyclettes, leurs voiturettes et leurs patins à roulettes. En bonus, ils eurent accès à des écoles neuves équipées de gymnases et de vastes terrains de jeux extérieurs.

La vie s'écoulait doucement entre la maison et l'école. Chacun connaissait ses voisins et les enfants de ses voisins. Par tous les temps, les enfants allaient dîner à la maison et les parents n'hésitaient pas à socialiser entre eux. Pendant les premières années, tout ce beau monde allait à la messe dans le garage municipal en attendant la construction d'une église, qui finit par arriver avec cinq ans de retard mais combien de fierté pour les résidents.

Élève douée et voulant faire plaisir à ses parents, Annabelle réussissait bien à l'école et traversa sans difficultés les années de

Primaire. Elle fréquenta assidûment la bibliothèque municipale dès l'âge de 10 ans et sut très tôt qu'elle irait longtemps à l'école parce qu'elle serait bibliothécaire plus tard.

Au secondaire, elle eût la chance de faire partie des élèves pouvant accéder au cours classique dispensé gratuitement par la Commission scolaire de Montréal via les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame et se maintint toujours avec de hautes notes pour la plus grande fierté de ses parents.

Ceux-ci l'encouragèrent à trouver un travail d'appoint, en lui disant qu'elle pourrait ainsi accumuler un peu l'argent pour ses dépenses personnelles car, malheureusement, si les programmes de bourses d'études étaient disponibles aux familles avec plusieurs enfants, ils ne s'adressaient pas aux parents avec de petites familles et des revenus modestes.

Son père, fidèle abonné au journal La Presse, lui réserva pendant des années les journaux de la semaine, dont elle faisait ses beaux dimanches. Ce fut lui qui, parfaitement bilingue, lui obtint un travail à temps partiel dans un magasin anglophone pour qu'elle se familiarise avec l'anglais, une langue, disait-il, dont elle aurait besoin, peu importe son choix de carrière.

Tout comme Éloïse autrefois, elle rejoint à 15 ans un groupe folklorique mixte qui se réunissait tous les samedis soir dans un gymnase du quartier, pour apprendre et pratiquer des danses inspirées des traditions des quatre coins du monde. Bel exutoire pour une adolescente qui passe la moitié de sa vie dans les livres et dont c'est le seul exercice physique.

Elle se lie d'amitié avec Pierre Briand, un bel étudiant rencontré à la bibliothèque et qui participe aux danses du samedi soir. Au fil des mois, il devient son partenaire de danse préféré. Seulement avec lui peut-elle maîtriser les pas les plus complexes et se laisser diriger dans des chorégraphies au rythme endiablé ; étonnant, si l'on considère leur différence de taille qui pourrait la faire s'envoler dans le fil de l'action. Ils marchent souvent ensemble vers leurs écoles voisines en se tenant la main et roulent des kilomètres à bicyclette

lorsqu'il fait beau les fins de semaines. Ils seraient probablement devenus plus intimes, n'eut été du déménagement de sa famille dans le Mile-End, où il poursuivit ses études classiques dans le meilleur collège. Et puis, la vie les emporta chacun de leur côté, mais elle garda longtemps dans sa main l'empreinte de la sienne.

Quand vient le temps de choisir un programme d'études supérieures, elle hésite entre les Lettres et le Droit (sait-on vraiment ce qu'on veut lorsqu'on n'a aucune expérience de vie et personne qu'on connaisse qui soit déjà allé à l'université ?). Elle opte finalement pour le Droit, une formation qui mène à tout selon sa famille.

Ses parents l'assurent qu'elle pourra continuer de rester chez eux aussi longtemps qu'elle étudiera et sans devoir payer de pension. Elle devra cependant payer ses petites dépenses avec son travail à temps partiel chez Eaton, travail qui lui a permis ces dernières années de parfaire ses connaissances en anglais. Il leur faut aussi penser à son frère qui devra bientôt choisir une carrière et faire des études supérieures pour bien gagner sa vie (contrairement aux femmes, les hommes doivent travailler toute leur vie selon la culture populaire).

Bien qu'intimidée au début, Annabelle adore l'ambiance et le décorum de l'Université de Montréal, la vaste culture des enseignants et les rencontres avec des jeunes gens et jeunes filles qui sont là pour refaire le monde avant de rentrer dans les rangs de la vraie vie.

Dès les premiers mois, elle plonge avec rigueur et discipline dans l'apprentissage de nouvelles matières, plus arides que ce à quoi elle s'attendait mais avec la volonté inébranlable de réussir sa formation d'avocate.

Sur le campus, elle s'intègre rapidement à un groupe qui milite pour la survie de la langue française au Québec. La province est en effervescence et les milieux de l'enseignement et du syndicalisme estiment que la langue de la majorité des Québécois est menacée. « Éteindre la langue d'un peuple c'est faire disparaître sa culture », entend-on répéter les intellectuels et les activistes.

Au fil du temps, elle collabore à de nombreux événements organisés par les associations étudiantes et les groupes syndicalistes à Montréal et en région. Excellente communicatrice, elle devient une référence pour organiser des événements spéciaux, une source de revenus modeste mais essentielle.

C'est ainsi qu'elle fait la connaissance de Guy Chevrette, fraîchement élu premier vice-président de la Centrale des enseignants du Québec, avec qui elle collaborera à maintes reprises jusqu'à ce qu'il devienne député du Parti Québécois de Joliette-Montcalm en 1976. Lorsque le Parti Québécois prendra le pouvoir cette même année, elle aura l'occasion de revoir Bernard Landry, qui avait négocié avec les étudiants lors de la grève étudiante de 1968 et accepté, cette même année, de joindre le Parti québécois, un parti nationaliste fondé par René Lévesque.

UN DEUIL DÉCHIRANT

À sa 4e année d'université, le père d'Annabelle décède d'un cancer généralisé, laissant son épouse dévastée par le chagrin mais en sécurité financière pour le reste de ses jours. Il a été un mari amoureux, un père aimant et un citoyen d'une intégrité exemplaire.

Il laisse à ses deux enfants (maintenant adultes) des enveloppes personnalisées et confidentielles, une façon de leur dire combien chacun est unique et important. des notes, des photos et, à chacun, une petite médaille souvenir de leurs grands-parents… C'est au notaire qu'il incombe de leur remettre les enveloppes lors de la lecture du testament.

Dans la sienne, Annabelle trouve également le document original de son certificat de naissance, portant le nom de sa mère naturelle (Eloïse Jetté), avec une note manuscrite de son père lui donnant toute liberté pour retrouver sa famille d'origine, dans le cas où elle voudrait elle-même fonder une famille et prévenir toute situation médicale en lien avec son bagage génétique.

En discutant avec sa marraine quelques jours plus tard, elle apprend que la seule personne qui pourrait l'aider dans sa recherche serait le prêtre de Joliette qui avait servi d'intermédiaire pour son adoption (s'il vivait toujours).

Mais cette courte piste s'efface d'elle-même lorsque les archives révèlent qu'il est décédé, il y a une dizaine d'années.

Motivée à trouver des renseignements crédibles, Annabelle s'adresse à une amie de toujours, originaire de Crabtree, dont le père est archiviste en généalogie pour le gouvernement du Québec. Aurait-il la gentillesse de faire une recherche à partir d'un seul indice, à savoir, le nom de jeune fille de sa mère naturelle native de St-Jacques-de-Joliette. Même si ses parents adoptifs lui ont dit que ses parents naturels étaient décédés, elle serait tellement heureuse de retrouver les parents de sa mère pour en savoir davantage sur leur famille et voir des photos de sa jeunesse, si elles existent.

Reste à attendre, sans oser trop y croire.

UN ÉVÉNEMENT MÉMORABLE

Dans le cadre d'une tournée provinciale pour promouvoir et faire mieux connaître le nouveau Parti Québécois et présenter messieurs René Lévesque, Guy Chevrette et Bernard Landry, une importante conférence est organisée à Joliette par les associations professionnelles de Lanaudière et différents groupes de notables et de gens d'affaires de la région.

Situation hors norme, l'archevêché mandatera quelques représentants sur place aux fins d'être bien informé de tous les sujets qui pourraient influencer la foi et l'obéissance civile.

Consultée par un groupe de personnalités publiques qui sont en même temps ses anciens étudiants, l'Université de Montréal leur propose les services de Mlle Annabelle Lavigne comme coordonnatrice et relationniste, pour cet événement qui se tiendra dans la grande salle du Palais de Justice de Joliette. Elle a l'expérience

et les compétences qu'il faut pour les aider à faire un succès de l'événement.

Le réseau local peut compter, entre autres, sur les associés du Cabinet Leblanc, Léger et Lacoste qui s'impliqueront dans la planification, la logistique et le bon déroulement de l'événement. Ils disposent d'un imposant réseau d'affaires et jouissent d'une réputation sans faille.

C'est Julien Lacoste, gendre de l'associé principal et lui-même associé du Cabinet, qui prend le dossier et qui distribue les mandats, ses compétences l'ayant amené à produire plusieurs événements spéciaux et, plus récemment, à recruter de nouveaux talents professionnels pour le groupe. C'est lui qui sera responsable du mandat d'Annabelle Lavigne pour la livraison de cet événement historique (sait-on jamais ?).

Ce contrat s'avéra tout un événement, en même temps qu'un miracle du destin, pour Annabelle, qui impressionna les organisateurs et l'auditoire par sa compétence et son excellent travail.

Les politiciens furent tous ovationnés, la période de questions démontra la curiosité et l'intérêt des participants et la soirée se termina par une opération de charme et de relations publiques autour d'un cocktail dînatoire qui permit à tous et à chacun d'échanger leurs opinions.

Quant aux médias présents, ils reçurent de la main d'Annabelle un dossier de presse parfaitement documenté pour leur faciliter la tâche et éviter tout oubli ou omission.

Me Leblanc et Me Julien la félicitèrent chaleureusement au nom des organisateurs de l'événement, des collaborateurs et des commanditaires, tous impressionnés par cette magnifique et talentueuse jeune femme recrutée sur la base de références et que personne ne connaissait auparavant.

Au moment où Annabelle rassemble ses affaires pour partir, Julien l'aborde une dernière fois pour lui demander ses coordonnées personnelles afin d'organiser un prochain rendez-vous à Montréal.

Il souhaiterait mieux la connaître (dans le cas où le courant passe) et peut-être lui proposer un nouveau défi professionnel.

Cette jeune femme le fascine… en même temps qu'il a l'étrange sentiment de l'avoir déjà rencontrée…

Il promet que sa secrétaire l'appellera dans quelques jours pour planifier une rencontre.

Pourrait-il l'intéresser à joindre le cabinet, demeuré exclusivement masculin depuis sa fondation ? Elle pourrait contribuer de façon importante à la promotion et au rayonnement du groupe tenant compte de la croissance des affaires et de nouvelles situations incluant le déménagement dans les nouveaux locaux ainsi que l'ajout et l'intégration de partenaires d'affaires dans des domaines stratégiques et complémentaires. C'est l'âge d'or du cabinet et on aura besoin d'expertise et de support permanent en communications et en relations publiques.

Dans les notes de présentation que l'Université lui a transmises à son sujet, il avait noté qu'Annabelle était diplômée en droit et que sa plus importante expérience était en lien avec le militantisme syndical et la politique. Elle avait collaboré à des campagnes de souscription pour l'Université et établi un excellent réseau de contacts avec les principaux médias de la province de Québec.

C'est sûr qu'elle serait une belle acquisition et une valeur ajoutée pour le cabinet.

UN RENDEZ-VOUS AVEC LE DESTIN

Annabelle porte bien son nom… Elle est aussi belle dehors que dedans et ses longs cheveux bruns montés en chignon mettent en valeur ses rares yeux bleu-mauve et un sourire à faire damner les saints. Jeune femme moderne et libre, elle est d'un naturel souriant et sociable mais garde privée sa vie intime. Pas du tout pressée d'abandonner sa liberté, elle savoure son célibat, qui lui permet de poursuivre ses études à son rythme, de vivre la vie qu'elle aime et de faire ses propres choix, sans obligation de rendre des comptes.

Malgré son grand réseau d'amis et de connaissances, jamais elle n'a été amoureuse à en perdre les pédales. Les jeux de flirt sont partout en cette époque du love and peace ; parfois drôles, parfois flatteurs, mais généralement inintéressants et sans lendemain. Et pour ce qui est de l'amour avec un grand A, le côté cérébral de sa personnalité semble incapable de lui donner place ou quelque crédibilité que ce soit.

Elle rêve occasionnellement à ses parents naturels qui sont morts dans un accident de voiture. Elle est certaine qu'ils la protègent de là-haut et que c'est grâce à eux qu'elle a une si belle vie dans une famille qui l'aime et sur laquelle elle peut compter en toutes circonstances.

Elle prétend ne pas croire aux phénomènes paranormaux mais repasse en boucle, dans sa mémoire, son étonnante rencontre, l'été précédent, avec une voyante participant à un symposium sur les sciences occultes et les arts divinatoires, dont elle avait géré les relations de presse pour rendre service à une amie.

¨Tu vivras bientôt un amour fusionnel avec un homme plus âgé que toi, lui avait-elle dit. Il te fera fondre de bonheur et planer au-dessus du quotidien. Il saura parler à ton cœur avec sincérité mais, si tu ne prends garde, il pourrait noyer ton âme dans un torrent d'émotions. Avec lui, tu partageras un grand secret mais, peu importe la conclusion, il en résultera sagesse et sérénité.

Quelques jours après l'événement, Julien demande à sa secrétaire d'organiser une rencontre avec Mlle Annabelle Lavigne qu'elle confirma immédiatement pour le mercredi de la semaine suivante à la salle à manger du Club St-Denis, rue Sherbrooke à Montréal (le cabinet y avait ses habitudes et utilisait très souvent le Club pour des rencontres professionnelles).

De son côté, Annabelle avait trouvé Julien très séduisant. Grand et encore mince pour son âge, un sourire franc, quelques cheveux argentés et, selon sa perception, une main de fer dans un gant de velours… Elle aurait vraiment souhaité pouvoir lui parler plus longtemps lors de leur première rencontre. Même s'il n'était pas de

sa génération, elle était curieuse de le mieux connaître. Aujourd'hui lui en donnerait l'occasion.

Tel que convenu, il l'accueille à l'entrée du Club et la conduit à la salle à manger, où le maître d'hôtel les installe à la table qu'il avait réservée.

Il est souriant et décontracté et lui dit vouloir profiter de cette rencontre pour faire plus ample connaissance car il a été impressionné par son entregent, sa maîtrise des situations et ses compétences organisationnelles. Il a également noté son aisance à parler la langue de Shakespeare, ce qui était une rareté à l'époque chez les professionnels de Lanaudière.

Pendant qu'elle parle, Julien l'examine discrètement et ce qu'il voit lui plaît infiniment. Lorsqu'ils entrent dans le sujet de la politique, elle devient tout feu tout flamme, dévoilant sa passion pour le Québec et son implication dans le mouvement souverainiste.

Il a l'étrange sentiment de l'avoir déjà rencontrée. Mais le parcours qu'elle lui décrit n'a aucun lien avec le sien, ni aucune proximité. Elle est née à Montréal et, à l'exception des villes de Québec, Ottawa et des Hautes-Laurentides, elle n'a jamais voyagé ni habité d'autres régions.

Il ne peut s'empêcher, lorsqu'elle lui parle, de voir la rougeur lui monter aux joues, ses yeux briller, la courbe de ses seins frémir sous son classique chemisier de soie blanche, en même temps qu'elle croise et décroise nerveusement ses longues jambes sous la table.

À son tour, il évoque sa jeunesse et sa vie dans la région de Joliette et la chance qu'il a de faire carrière dans un cabinet progressiste et ouvert aux opportunités. Il décrit son travail de façon plus technique, fournissant moult détails sur l'ouverture d'esprit et la mixité des compétences de ses associés et collègues.

Pourrait-elle considérer une carrière au sein de leur équipe multidisciplinaire où elle utiliserait sa formation d'avocate et surtout ses remarquables compétences en communication et son bilinguisme, une rareté à Joliette ? Ce serait un précieux atout pour tout savoir sur l'autre Canada, celui qui profite depuis toujours du manque de

curiosité et de compréhension des francophones, les maintenant ainsi en situation de minorité.

Elle l'écoute à présent avec les yeux plantés dans les siens pour être totalement concentrée lorsque, soudainement, son regard le frappe droit au cœur. Il ne voit plus Annabelle mais, émergeant du passé, Eloïse qui le regardait avec ses yeux bleu-mauve saupoudrés de poussière d'or. Il en a le souffle coupé et, regardant sa montre, il se lève brusquement, prétextant devoir faire un appel urgent.

Lorsqu'il reprend contenance et retourne à sa table, il lui demande de considérer sa proposition d'explorer la possibilité de faire carrière dans leur organisation et exprime le désir que, dans une prochaine rencontre, à Joliette cette fois, elle fasse connaissance avec son l'équipe et leur nouveau partenaire d'affaires, Les Assurances commerciales Étienne Jetté, de Crabtree. Il s'agit d'une famille souche dans la région de Lanaudière, dont le réseau et l'expertise devraient ouvrir des opportunités pour des collaborations et des projets conjoints.

Il ressent le besoin de prendre l'air, de respirer à pleins poumons et de marcher un peu pour retrouver son calme intérieur.

Il est ébranlé par cette jeune femme, à en avoir le vertige. Il lui faut la revoir. Il lui faut tout connaître de sa vie. Il résiste à la tentation de la prendre dans ses bras et de l'étreindre. Jamais depuis le départ d'Éloïse, il n'a éprouvé une telle émotion pour une femme. Jamais depuis son mariage avec Agathe il n'a eu de pensées concupiscentes pour d'autres femmes.

Il lui faut comprendre quel possible lien elles pouvaient avoir en commun… si lien il y avait. Il lui fallait urgemment la revoir et tenter de trouver des pistes, si pistes il y avait.

Eloïse était disparue depuis l'époque de la conscription, pendant la Grande Guerre. Il ne l'avait jamais revue, ne savait rien d'elle sinon que sa famille s'était déplacée du côté de St-Côme quelques années plus tard. Là, maintenant, Annabelle avait fait surgir un fantôme du passé qui le hanterait jusqu'à ce qu'il trouve des réponses à ses questions… il n'avait aucune idée de comment il allait procéder pour la retracer.

Il lui pressait de revoir Annabelle et c'est ce dont il s'occupa en priorité.

Après avoir consulté ses associés et suggéré qu'elle aurait peut-être de l'intérêt à travailler pour eux, ils conviennent de la recevoir dès que possible avant le grand déménagement du bureau et l'aménagement des nouveaux locaux qu'ils partageraient avec les courtiers d'assurances. On discute également de la possibilité de lui fournir un appartement qui deviendrait son pied-à-terre à Joliette. Car c'était évident, dans un premier temps que, si elle acceptait le poste de directrice des communications, il lui faudrait une période de probation avant de s'installer en permanence à proximité de son travail.

Julien et son adjointe préparent une proposition à lui présenter lors de sa rencontre avec l'équipe la semaine suivante et, dans le cas où elle se montrerait intéressée par ce beau défi professionnel, les associés seraient prêts à lui proposer une offre à la hauteur de ses compétences.

Tout se déroule comme prévu et, après avoir pris connaissance de l'offre qu'on lui faisait, Annabelle, émue jusqu'aux larmes, demande une semaine pour réfléchir. Elle se dit très intéressée par leur proposition mais se doit d'abord de vérifier si elle peut déléguer les mandats en cours à des collègues disponibles avant d'accepter formellement. Un bon point pour elle se dit Julien… elle n'est pas juste compétente mais responsable et respectueuse de ses engagements.

Annabelle rappelle Julien au début de la semaine suivante pour lui dire qu'elle accepte le poste et qu'elle pourrait l'occuper dans trente jours. Pas de meilleure occasion pour lui de l'inviter à dîner au Club St-Denis, où ils pourraient parler tranquillement et sans être dérangés. C'est sûr qu'il commanderait du champagne pour célébrer son nouveau poste. Il voulait tellement la revoir en tête-à-tête. Il voulait en apprendre davantage sur la généalogie de sa famille. Elle le fascinait totalement et il voulait en savoir plus sur son histoire. Il souhaitait plonger encore et encore dans ses incroyables yeux mauves, comme pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Il voulait respirer à nouveau son parfum légèrement épicé et poser les lèvres sur ses joues qui semblaient douces comme de la soie. Elle était comme une drogue dont il ne voulait plus se passer. Elle était essentielle à son bien-être.

Perdu un long moment dans son introspection, il s'imagina être terrassé par ce qu'on appelle un coup de foudre, une sorte d'état second qu'il n'avait jamais ressenti.

Comme la première fois, il l'accueille à l'entrée du Club avec un grand sourire qu'elle lui retourne chaleureusement. Ils portent un toast à leur nouvelle collaboration et se laissent envelopper par la douce chaleur du moment présent. Autour d'un excellent repas, les langues se délient de part et d'autre. Ils se racontent des tranches de vie : pour elle Montréal… pour lui Joliette et sa région.

Elle parle de son enfance sans histoire, de ses parents et de son frère cadet. Il lui raconte avec humour le Joliette de sa jeunesse, les difficultés des jeunes pendant la Grande Guerre et son travail de stagiaire avant et pendant ses études universitaires.

Puis, il lui décrit, de manière colorée, ses futurs collègues qui ont très hâte qu'elle arrive pour apporter une bouffée d'oxygène (ça lui donnerait l'occasion d'interdire la cigarette dans les nouveaux bureaux du centre-ville lui dit-il) et des compétences dont ils avaient de plus en plus besoin.

Si elle a du temps aujourd'hui, il aimerait lui faire visiter un appartement qui serait disponible pour son arrivée et localisé à distance de marche des bureaux. Elle pourrait y installer ses affaires personnelles avant d'entrer en poste. Il s'occuperait de le lui faire livrer clé en mains dans une semaine, si ça lui convenait.

Deux heures plus tard, ils sont à Joliette. Il prend le temps de lui faire visiter le chantier des nouveaux bureaux de même que l'appartement de courtoisie réservé pour elle.

Il est si heureux du temps passé avec elle et, fort évidemment, elle semble apprécier chaque instant partagé avec lui.

Ils terminent l'après-midi aux bureaux actuels du cabinet, où il confie à leur chauffeur-commissionnaire le soin de la ramener à

Montréal, étant donné qu'il y aura, à partir de 17h, une première réunion du conseil d'administration avec Étienne Jetté, le président directeur-général des Assurances commerciales du même nom.

Ce fut une assez longue, mais fort productive, réunion qui se termina à 19h30 autour d'un bon scotch où l'on parla davantage de chasse et de pêche que d'affaires.

Julien, qui pense encore et toujours à Annabelle, eut l'idée de prendre Étienne Jetté à part pour lui demander un service, si possible, en lien avec sa lignée familiale. Il lui parle de Maurice Jetté, père d'une famille de St-Jacques dans les années 40 et qui serait déménagé quelque part, plus au nord, dans le village de St-Côme. Aurait-il un lien de parenté avec lui ? Il avait connu sa fille Éloïse lorsqu'elle était étudiante mais ne l'avait jamais revue. J'ai appris, dit Julien, qu'elle est devenue institutrice mais ne serait jamais revenue à Joliette ; des amis communs et moi cherchons à la revoir. Pourrait-il se renseigner pour lui, sachant que les Jetté ont de longues racines à travers Lanaudière ? Je vais confier ça à ma femme, dit-il, et je peux vous assurer que vous aurez des nouvelles.

Julien était un mari comblé, dans une relation stable qu'on décrirait comme une tendre amitié, enveloppée dans un bonheur tranquille. Tout récemment, il s'était résigné à ne jamais avoir d'enfants, à moins d'en adopter. Et il se rendait bien compte que le travail était devenu l'avant, l'arrière et le centre de sa vie. En contrepartie, son travail acharné lui avait mérité très jeune une place d'associé dans le cabinet de son beau-père, avec le statut social et la notoriété dans sa région. Son avenir était assuré par d'excellents revenus et une participation aux bénéfices (ce qui lui avait permis d'assurer le confort de sa mère jusqu'à ce qu'elle décède). En cas d'imprévus, ses investissements immobiliers le mettaient à l'abri des fluctuations des affaires.

Mais la rencontre avec Annabelle, et maintenant le fantôme d'Éloïse, avaient déclenché une cascade d'émotions qu'il contrôlait difficilement.

En présence d'Annabelle, l'adrénaline du désir et de la passion lui montait à la tête. Il réalisa qu'il la désirait plus que tout et que, selon qu'elle soit proche ou éloignée, il ressentait le besoin de la voir, de la toucher et de se perdre en elle. Et lorsque ses yeux bleu-mauve plongeaient dans les siens, le passé, le présent et le futur se conjuguaient ensemble et rien n'avait plus d'importance.

Il était convaincu qu'Annabelle ressentait les mêmes émotions, le même appel des sens, le même besoin d'être dans ses bras et de fusionner avec lui. Elle le regardait toujours droit dans les yeux, sans sourciller, et frémissait légèrement chaque fois qu'il la frôlait. De fait, pour Annabelle, c'était la première fois qu'un homme la mettait dans cet état et c'était infiniment agréable.

Quels que soient les sujets dont ils avaient discuté depuis qu'ils avaient fait connaissance (travail, politique ou actualités), ils respectaient chacun l'opinion de l'autre mais c'était évident qu'ils étaient à force égale et qu'ils se préparaient à de belles joutes intellectuelles durant leur collaboration professionnelle.

Ils se virent à quelques reprises avant qu'elle n'entre officiellement en poste et il profita de la seconde visite à l'appartement pour la prendre amoureusement par la taille avant de l'embrasser avec passion et de se laisser tomber sur un lit tout neuf… Ils restèrent ainsi un long moment, silencieux, étendus, écoutant le cœur de l'un qui répond à celui de l'autre, comme un état de grâce que rien ne peut troubler.

Quelques semaines après l'arrivée d'Annabelle à son nouveau poste, Julien reçoit un appel d'Étienne Jetté qui veut lui dire qu'il ne l'avait pas oublié et que sa femme pensait avoir retrouvé Maurice Jetté, un lointain cousin dont un autre cousin obtiendrait les renseignements qu'il avait demandés. Il devrait avoir des nouvelles très bientôt.

Julien se demande comment gérer cette situation mais en n'y portant pas d'urgence, maintenant qu'Annabelle et lui se voient régulièrement, savourant leur intimité dans son petit appartement

quelques soirs par semaine. Il ne veut pas penser à Agathe, il veut vivre pleinement cette passion… pour l'instant.

Annabelle est une femme libre mais responsable et elle s'assure que personne ne puisse se douter de sa relation avec Julien. De son côté, il est infiniment prudent et respecte la routine de son couple, pour lequel il ne sent plus aucun intérêt sinon une grande responsabilité.

Annabelle et lui développent leur amour-passion à l'abri des regards… appréciant chaque jour comme si c'était un événement unique. Ils réussissent quand même à voler tout un week-end de liberté dans une petite auberge champêtre du Centre-du-Québec, à l'occasion d'un congrès du Parti Québécois.

Ce fut magique, inoubliable et imprimé à jamais dans leur mémoire.

La semaine suivant leur retour, Germaine, l'épouse d'Étienne Jetté, demande à le rencontrer au bureau de son mari. Elle a de surprenantes nouvelles qu'elle ne voulait à aucun prix discuter au téléphone. Curieux et intrigué, il lui propose de les voir ensemble. Seraient-ils disponibles demain pour dîner avec lui à la Bonne Fourchette, rue Principale ? Il serait heureux de les inviter. Aussitôt dit, aussitôt fait ; Julien réserve une table dans une alcôve discrète du restaurant pour le lendemain midi. Après les salutations d'usage, chacun choisit son repas et ils peuvent discuter tranquilles. Après avoir parlé abondamment des ramifications de la famille Jetté, Germaine explique qu'une cousine était restée proche de cette famille et avait appris qu'un grand malheur leur était arrivé en 1943, lorsque Éloïse, enceinte en dehors du mariage et voulant protéger la réputation de ses parents, était partie vivre en permanence à Montréal où elle travaillait déjà comme institutrice. C'était un secret de famille, de ceux qui restaient bien enterrés pendant des générations. Julien serait le seul à savoir la vérité et il devrait la garder pour lui.

Julien sent sa gorge se nouer et, s'il n'avait pas été assis, il serait tombé à la renverse. Il remercie Étienne et Germaine pour leur

confiance et promet de n'en jamais parler à quiconque. Il s'excuse quelques minutes pour soi-disant téléphoner et les quitte en leur souhaitant bon appétit et prétextant une urgence au cabinet. Et si son instinct avait raison de reconnaître les yeux d'Éloïse dans ceux d'Annabelle ?

Une douleur intense se répand soudain dans sa poitrine et il s'écrase sur le trottoir, à quelques pas de son bureau, incapable de bouger, terrassé par un malaise cardiaque. Il veut crier à l'aide mais aucun son ne sort de sa bouche. Il a vaguement conscience d'être dans une ambulance qui file à toute vitesse, sirène hurlante. Un masque d'oxygène est collé à son visage pendant qu'un infirmier vérifie ses signes vitaux. À ses côtés est assis son beau-père, silencieux et blanc comme un drap.

Il avait eu de la chance dans sa malchance, se trouvant à quelques pas du bureau et à la vue d'une secrétaire qui revenait de dîner et qui l'avait vu tomber.

Comme il était inconscient et qu'il ne réagissait pas, on avait immédiatement appelé les secours, croyant, à juste titre, qu'il était terrassé par un infarctus et peut-être même décédé.

Il referme les yeux, épuisé, le bruit assourdissant de son cœur résonnant dans ses oreilles.

On le garde aux soins intensifs pendant quelques jours avant de le transférer dans une chambre privée. Il n'a pas été capable de parler depuis son arrivée à l'Hôpital Notre-Dame de Montréal mais les spécialistes qui s'étaient succédés à son chevet diagnostiquèrent une crise d'angine qui ne devrait pas avoir de conséquences s'il prenait les médicaments prescrits et qu'il se reposait pendant quelques mois. Il était encore aphone mais cela était dû au choc qu'il avait subi et il allait graduellement récupérer la parole.

Agathe, son épouse, était à son chevet tous les jours, en alternance avec son père et sa mère qui aimaient Julien comme un fils.

Inutile de décrire le choc émotif ressenti par Annabelle qui se sentait totalement impuissante mais n'avait pas eu, comme aucun de ses collègues d'ailleurs, la permission de le visiter. Cinq longues

journées passèrent avant que Julien lui fasse suivre le message de venir le voir tel jour, à telle heure, alors qu'il serait seul.

En présence l'un de l'autre, ils ne peuvent que se regarder intensément et voir rouler les larmes sur leurs joues. Julien prend sa main dans la sienne, la baise longuement avant de la poser sur son cœur en murmurant « je t'aime ».

Ignorante du drame qui se joue insidieusement dans la tête de Julien, Annabelle quitte l'hôpital avec le sentiment qu'il va bien et l'assurance qu'il l'aime.

En attendant que Me Julien Lacoste reprenne ses activités professionnelles, Annabelle reçoit le mandat de travailler sur un plan de communication et de relations publiques pour l'inauguration du nouveau siège social de l'entreprise et l'annonce conjointe des nouvelles alliances commerciales du cabinet.

Entretemps, architectes et décorateurs dont tous les plans ont été approuvés, auront 60 jours pour livrer les nouveaux bureaux clés en main pendant qu'un discret branle-bas dans le cabinet permettra le déménagement dans les meilleures conditions possibles.

Et pendant que tous s'activent au travail, Julien obtient de Germaine Jetté les coordonnées des parents d'Éloïse. Il leur téléphone dès son retour à la maison pour se rappeler à leur mémoire et en mentionnant qu'ils se sont connus à l'époque où ils habitaient St-Jacques. Après avoir échangé salutations et politesses d'usage, il mentionne qu'il est maintenant associé dans un cabinet d'avocats de Joliette et qu'il aurait urgemment besoin de contacter Eloïse pour une affaire confidentielle et urgente dont dépend la vie d'une jeune femme de la région. Pourraient-ils la rejoindre et obtenir qu'elle le rappelle urgemment ?

La mère d'Eloïse, qui l'aimait bien à l'époque, lui explique que sa fille occupe maintenant un poste supérieur dans le domaine de l'enseignement spécialisé et qu'elle vient très rarement dans Lanaudière. Elle promet quand même de transmettre son message en priorité.

Julien la remercie et raccroche le récepteur d'une main tremblante, espérant s'être fait convaincant car urgence il y a… sa vie à lui en dépend et, par ricochet, celle d'Annabelle.

Trois semaines s'écoulent avant qu'il ne reçoive l'appel qu'il n'osait plus attendre de la part de Mlle Eloïse Jetté. C'est le bureau qui lui transfère l'appel.

Après un instant d'hésitation, suivi d'une profonde respiration, il décroche le récepteur et répond doucement : « Bonjour Eloïse et merci infiniment de m'avoir rappelé ». Eloïse enchaine rapidement en lui disant d'emblée qu'elle retourne son appel uniquement pour aider sa cliente en difficulté mais qu'elle ne souhaite pas avoir une conversation personnelle avec lui.

« Je ne suis pas rancunière, j'ai pardonné ton silence il y a longtemps, mais je ne veux pas entretenir de liens avec toi », lui dit-elle tout de go. Lors de notre dernière rencontre à l'été 1942, tu allais partir pour la guerre, on s'aimait tendrement et on allait rester en contact. À peine deux mois plus tard, c'était le silence et le vide. Je me concentrais sur mon premier travail d'enseignante pour ne pas pleurer ton absence. Je me rappelle le choc lorsque j'ai appris que tu étais resté à Joliette et que tu t'étais marié avec la fille du notaire tout en poursuivant tes études. Je n'aurais jamais cru que l'argent et la carrière avaient autant d'importance pour toi… C'était ¨Vive la vie¨ pour toi… pendant que la mienne s'effondrait. Même si c'est loin derrière, je n'oublierai jamais car ce fut ma pire année à vie. Alors de quoi s'agit-il maintenant qui ait une telle importance pour que tu veuilles urgemment me parler ? ».

« Il s'agit d'une jeune femme de la région qui risque de perdre sa réputation, voire sa vie, à moins que toi et moi ne retrouvions la mémoire de certains événements survenus à Joliette et dont nous avons été témoins dans notre jeunesse. Il y a urgence dans ce dossier qui est d'une importance capitale et je souhaite te proposer une rencontre au Club St-Denis, qui est devenu, pour ainsi dire, notre succursale montréalaise pour des rencontres professionnelles.

« Laisse-moi quelques jours pour y penser et je promets de te rappeler. Je vais bien, maintenant que l'âge et la sérénité se sont installés dans ma vie. J'ai une carrière dans l'enseignement que j'adore, en même temps que je fais un travail social très gratifiant. Ma vie est bien remplie… Je suis célibataire et heureuse de l'être ».

Tel que promis, Eloïse le rappelle deux jours plus tard pour convenir d'un rendez-vous, à l'heure du lunch, le lundi suivant. De son côté, Julien lui-même contacte le Club afin de réserver un salon privé pour une réunion avec deux personnes. Après avoir appris la vérité sur sa probable paternité, il se sent prêt à affronter le monde entier pour protéger Annabelle, la femme de sa vie, mais qui est peut-être aussi sa propre fille, dont il n'a jamais connu l'existence.

Puis il appelle Annabelle en lui demandant de réserver son lundi pour une rencontre potentielle à Montréal avec madame Eloïse Jetté pour un dossier hautement confidentiel, au sujet duquel il aura besoin de ses compétences. Ce nom lui semble familier mais elle est incapable de faire le lien.

Il prend le temps de lui parler un peu et de prendre des nouvelles de ses dossiers en cours. « Nous devrions pouvoir nous rencontrer bientôt en toute intimité, lui dit-il, dès que j'aurai le OK de mes médecins pour reprendre un rythme de vie normal. Entretemps, je pense beaucoup à toi et j'espère que tu te sens bien avec l'équipe du cabinet. Tu as plusieurs admirateurs et… zéro détracteur dit-il avec humour.

« Et comment ça va pour toi, demande-t-il ? Après toutes ces émotions, dit-elle, je me sens un peu fatiguée au point de devenir somnolente en milieu de journée. J'ai beau prendre plusieurs cafés dans la journée mais, rien que de le sentir, j'ai mal au coeur. Sinon, j'aime mon travail et l'ambiance chaleureuse du cabinet. Et surtout, je vous aime toi et cette nouvelle vie que tu m'as offerte ».

Julien a un nœud dans la gorge, sachant ce qu'il savait, prévoyant ce qui allait bientôt se passer. Il avait espoir qu'Annabelle ne soit pas sa fille, à défaut de quoi ils allaient tous se retrouver dans un contexte de tragédie grecque.

Lui revenaient soudain en mémoire des mots dont il ne se rappelait pas l'auteur (peut-être Marc-Aurèle) mais qui s'étaient gravés en lui pendant ses années de philosophie au collège :

¨Seigneur, donne-moi la sérénité pour accepter ce que je ne peux changer, la force pour changer ce qui peut l'être, la sagesse pour distinguer l'un de l'autre¨

Plus que jamais, il devait faire preuve de sagesse et, par-dessus tout, d'amour et d'altruisme, peu importe ce qu'il lui en coûterait.

L'HEURE DE VÉRITÉ

Au jour dit, Julien et Eloïse arrivent pile à l'heure au Club St-Denis. On les installe dans un petit salon où des rafraichissements et quelques grignotines attendaient leur arrivée sur la table ronde. Une fois assis confortablement, Julien prend la parole pour résumer l'affaire dont il souhaitait discuter avec Eloïse.

Eloïse, la jeune fille réservée qu'il avait connue à l'époque, était devenue une belle femme, au port de tête altier et au sourire facile. Vêtue d'un tailleur classique et sobre et ne portant pas de maquillage, elle lui semble quand même lumineuse et empathique. Ses yeux, toujours aussi magnifiques, sont soulignés de quelques rides de sagesse et le regardent intensément, en attente d'explications.

« Eloïse, dit doucement Julien en la regardant droit dans les yeux, je veux te parler de l'enfant que tu as mise au monde en 1943 et dont j'ai retracé les origines et le parcours de vie par le plus pur des hasards. J'ai levé toutes les pierres de son chemin, incluant celle de l'époque de son adolescence où, sans jamais le savoir et jamais le voir, vous avez été voisines pendant toute une année dans des écoles du Sault-au-Récollet, à Montréal ».

« Je réalise maintenant combien je t'ai fait mal en disparaissant sans mot dire pour éviter l'enrôlement obligatoire et protéger mon avenir professionnel. Tu étais si lumineuse et si joyeuse à cette époque, si optimiste aussi lorsque tu es partie vivre ton rêve à Montréal. Pas un instant, je n'aurais pu imaginer que tu pouvais

être enceinte après la seule et unique occasion que nous avions eue de faire l'amour. Et lorsque je t'ai écrit quelques mois plus tard, tu ne m'as pas répondu et j'en ai déduit que Joliette et moi étions déjà derrière toi. Crois-moi, Eloïse, quand je dis que je ne t'ai jamais oubliée et crois-moi encore lorsque je te demande mille fois pardon pour le mal bien involontaire que je t'ai fait ».

« Tu sais Eloïse, lorsque j'ai rencontré Annabelle Lavigne, la merveilleuse et talentueuse jeune femme dont il est question, j'ai eu un coup de coeur pour sa beauté et son talent dans un contexte professionnel. Nous avons eu plusieurs collaborations et fait le projet de travailler ensemble au cabinet. Au fil des mois, je suis devenu son mentor. Sa présence me comblait de bonheur ».

« Et puis un jour, en plongeant les yeux dans son fascinant regard bleu-mauve, il y a eu comme un coup de foudre qui a libéré une cascade d'images de toi, de tes expressions, comme si ton fantôme m'interpelait. J'ai alors compris pourquoi j'avais toujours eu le sentiment de l'avoir déjà rencontrée. Je la connaissais dès notre première rencontre à travers son regard… ton regard… pareil à nul autre ».

« Après qu'on se soit mieux connu et qu'elle m'ait raconté son parcours professionnel, Annabelle m'a confié avoir été adoptée à 9 mois à Montréal par une famille aimante et soudée et elle m'a raconté les petits et grands bonheurs de son enfance avec son frère, dans un quartier quasi champêtre, devenu urbain au fil du temps. Ses parents biologiques, m'a-t-elle dit, sont décédés dans un accident et c'est un prêtre qui a servi d'intermédiaire pour son adoption ».

« J'ai soudain eu la certitude ou l'instinct (ou les deux) qu'il y avait un lien familial, proche ou éloigné, avec toi. Et, par affection pour Annabelle et aussi par curiosité te concernant, j'ai entrepris une recherche exhaustive pour retrouver ses racines. J'ai consulté des archives, rencontré des enquêteurs, contacté des experts en généalogie et rencontré des lointains parents dans la lignée des Jetté pour finalement trouver le chaînon manquant, c'est-à-dire votre lien mère-fille, un secret de famille qui n'a plus sa raison d'être ».

« Eloïse, dit tendrement Julien, pourrais-tu nous confirmer qu'Annabelle est notre enfant et qu'elle a été adoptée à Montréal, grâce aux démarches de l'abbé Grandbois qui avait beaucoup d'affection pour toi et qui a tout organisé pour qu'elle ait les meilleurs parents possibles. Je t'en supplie, Eloïse, accepte de la rencontrer. On ne peut pas continuer comme ça. Fais-le pour l'amour d'Annabelle et pour notre sérénité à tous les trois. Fais-le au nom de la vérité ».

Pendant quelques secondes Eloïse est tétanisée par cette déclaration de Julien. Sans voix, elle est livide d'émotion et de peur. Julien entend, pour la deuxième fois de sa vie, son coeur qui martèle douloureusement ses tempes alors qu'il tente de réprimer la crainte d'une autre attaque.

C'est Eloïse qui met fin à cette torture en s'adressant à Julien d'une voix qu'on aurait dit enveloppée de velours, tant elle se fit douce et émouvante. « Tu as été le seul amour de ma vie, le seul qui m'a inspiré le bonheur et transporté au 7e ciel, avant de me laisser tomber dans un enfer de chagrin et de honte. Malgré tout, j'ai tenté l'impossible pour garder notre enfant mais je n'ai pas pu. J'ai dû renoncer à voir mes parents pour qu'ils ne perdent pas leur bonne réputation à cause de moi. J'ai dû renoncer à revenir travailler dans la région de Joliette pour les mêmes raisons. Sache cependant que, dans le plus grand secret, je me suis renseignée sur elle à différentes étapes de sa vie, mais sans jamais me manifester, ne voulant pas perturber sa nouvelle vie ».

« Est-ce que tu accepterais de la rencontrer avec moi ? Pour savoir si cette Annabelle est vraiment notre fille ? »

Long silence. L'émotion est vive. Eloïse digère cette demande. Elle voit l'émotion dans les yeux de Julien.

« Oui ! D'accord ». Julien ferme les yeux. Vient-il d'ouvrir la porte à une catastrophe appréhendée ? Il regarde Eloïse et sourit.

Quelques jours plus tard, la rencontre a lieu au même endroit. Annabelle croit qu'il s'agit d'une réunion d'affaires en compagnie d'une femme dont Julien lui a vanté les mérites.

Annabelle est toute de vert vêtue, comme pour un rendez-vous avec l'espérance. Ses yeux remarquables rayonnent d'intelligence et elle a libéré ses cheveux mi-longs qui dansent en boucles au-dessus de ses épaules. Des escarpins à talons hauts permettent d'apprécier le galbe parfait de ses longues jambes, qu'elle a l'habitude de croiser et de décroiser lors qu'elle est nerveuse ; et c'est le cas, pour cette réunion qu'elle sent importante mais qui n'a pas d'ordre du jour précis.

Julien, en les regardant toutes deux, ne peut résister à la fierté d'être si bien entouré. Après avoir échangé quelques phrases banales, Eloïse signale à Julien qu'il s'agit bien de sa fille. Annabelle sent le regard d'Eloïse fixé sur elle. Elle ne comprend pas.

Julien croit que le temps est venu.

« Annabelle je te présente Eloïse, ta mère ». Tout un électrochoc ! Vivement émue, Eloïse enlace Annabelle qui est en état de choc. Elle caresse doucement ses cheveux en murmurant : « Ça va aller ma chérie, on va prendre le temps qu'il faut et partager cet immense amour que j'ai déposé dans ton cœur lors de ta naissance… il y en a assez pour tous les trois… Julien a vu vrai, tu es ma fille, notre fille et ma seule enfant ».

Annabelle, atterrée, regarde Julien. « Oui, je suis ton père ! »

Eloïse serre la main de sa fille. Annabelle se dégage brusquement alors qu'Éloïse enchaine : « Je ne veux plus te perdre. C'est un gros choc pour nous tous. Il faut prendre le temps de digérer tout ça et je te promets que nous le prendrons… Nous aurons bientôt l'occasion de célébrer nos retrouvailles et d'apprendre à nous connaître. Tu es si belle et, selon ton père, si parfaite et si talentueuse ! C'est sûr que tous les deux, on souhaite ton bien-être et ton bonheur. Ce qui nous arrive est un formidable cadeau du destin ».

Annabelle regarde Julien et dans un cri du cœur…

« Je suis enceinte… de toi ».

Eloïse regarde Julien, à son tour sous le choc. Il hausse les épaules. Il ignorait qu'Annabelle était enceinte et elle ignorait que Julien était l'amoureux de Annabelle.

« Je n'ai fait l'amour qu'avec toi au cours des deniers mois ».

Eloïse en rajoute. Elle confronte Julien. « Mais tu es marié et tu as une épouse ».

Le tonnerre vient d'éclater dans sa tête. Il regarde Eloïse dont le regard devient dur, accusateur. Il se tourne vers Annabelle et, avec douceur, il s'adresse à elle :

« Tu pourras te faire avorter. Je t'aiderai ».

Annabelle répond avec colère. « Il n'en est pas question ! »

Eloïse est furieuse contre Julien. Elle se tourne vers sa fille.

« Il n'est plus question que tu revois… ton père ! Je vais t'aider à… »

Elle est interrompue par sa fille, révoltée par la situation dans laquelle ses parents l'ont mise. « Je vais garder mon enfant. ».

Julien est livide. Il tente d'apaiser sa fille. « Mais, Annabelle, on ne peut pas continuer comme ça ! »

Frondeuse : « Qui parle de continuer ? »

« Ben voyons ! Tu ne peux pas garder cet enfant !! », renchérit Eloïse.

Annabelle regarde ses parents. Elle est révoltée. « J'aurai cet enfant. Et je l'assumerai seule ».

Elle se lève d'un bond et quitte. Eloïse et Julien se regardent avec un sentiment de culpabilité dévastateur. Eloïse, les larmes dans les yeux, se lève et quitte à son tour sans un mot.

Julien reste seul. Son monde vient de s'écrouler. Il ne voit comment se sortir, et sortir Annabelle, de cette histoire. Tout est perdu. Pour lui, pour Eloïse et pour Annabelle.

Pendant les mois qui suivirent, Annabelle refusa systématiquement de revoir ses parents malgré leur insistance. Mais contre toute attente, Julien et Eloïse reçoivent une invitation conjointe. Annabelle veut les revoir. Après des mois d'enfer, ils retrouvent l'espoir.

Une infirmière entre dans la chambre d'hôpital d'Annabelle. Elle porte le bébé dans ses bras et vient le déposer dans les bras de sa maman, une Annabelle heureuse. Elle serre son bébé adoré.

Elle le cajole, radieuse. Elle fait signe à l'infirmière de faire entrer ses parents. Cette dernière sort pour laisser place à Julien et Eloïse.

Ses parents entrent sans trop savoir ce qui les attend. Ils se tiennent à distance l'un de l'autre. Annabelle leur sourit. Un long silence. Ils ne savent pas quoi dire. Finalement, après avoir observé leur inconfort, elle leur sourit. Eloïse sent la pression diminuer. Julien qui voit l'amour de sa vie heureuse se détend également.

« Je vous présente Emilie. Une belle petite fille… en SANTÉ. »

Eloïse veut s'en approcher. Annabelle l'arrête aussitôt.

« Et maintenant que vous nous avez vues, s'il-vous-plaît, partez et ne revenez plus. »

Julien et Eloïse se regardent, interloqués. Sous le choc. Annabelle poursuit.

« Je ne veux plus vous revoir. Et surtout n'essayez pas de nous contacter. J'ai obtenu un poste exécutif dans une agence internationale basée à New York et tout est organisé pour un nouveau départ et en tenant compte du bien-être d'Émilie »

Julien et Eloïse hésitent, se regardent, mais devant la détermination de leur fille, ils n'ont d'autre choix que d'obéir. La mort dans l'âme.

Une fois la porte refermée derrière eux, Annabelle serre son bébé dans ses bras en l'embrassant. La digue cède et un torrent de larmes inondent la mère et l'enfant.

FIN

MEDIA FRATER

Serge Rémillard

- 1 -

« *Dis maman, c'est qui ma mère* » par le groupe Tamaris

L'ADOPTION
Mai 1998

— Je n'en peux plus avec les formalités, l'évaluation psychosociale et la paperasse ! Tu te rends compte, ça fait un an que nous avons rempli les formulaires d'adoption, que nous avons rencontré un million de fonctionnaires, et là, ils nous demandent de nous inscrire à la banque mixte. Nous pourrions peut-être accélérer le processus d'adoption, mais nous devrons, si l'occasion se présente, héberger un enfant retiré à sa famille par la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ).

Alice Tougas est comptable. Au cours d'une grossesse difficile, elle a accouché d'un beau bébé solide, Julien, en 1995. Mais le médecin lui a déconseillé, pour sa santé et celle d'un futur bébé, de renouveler la mise au monde d'un second enfant. Son mari, Bertrand Gauthier, actuaire, a finalement donné son accord pour une adoption.

24 décembre 1998

— Viens Julien, viens voir Mamie.

— Mammmie, mammmie.

Julien court maladroitement vers Pauline, sa grand-maman. Elle le prend et lui fait des chatouilles. « Ah toi ! Je te mangerais tout

rond, petit chenapan ! Alice, as-tu eu des nouvelles concernant ta demande d'adoption ? C'est lent !

— Nous sommes toujours sur la liste mixte pour accueillir un enfant de la DPJ. Nous sommes très loin d'une adoption.

Onze mois plus tard

— Bonjour madame Gauthier,

— Non ! Tougas, Madame Tougas !

— Ah ! Désolée madame Tougas ; je me présente, je suis Carmen Després de la DPJ de la Montérégie-Centre. Nous avons une urgence. Il faut placer un petit garçon dans une famille d'accueil. J'ai devant moi votre dossier et vous êtes notre premier choix, car votre profil familial correspond parfaitement au cas présent. Nous venons de retirer Nicholas, trois ans, de sa mère, Nathalie Bastien, monoparentale, toxicomane récidiviste qui a mis la vie de son fils en danger. Elle est actuellement suivie au Centre de désintoxication Le Virage. Il va sans dire qu'elle n'est pas autorisée à voir son fils pour le moment. Nous aimerions, si vous êtes toujours disposés à accueillir un enfant dans le programme de la banque mixte, vous confier Nicholas.

— Bien sûr que nous le sommes, nous attendons ce moment depuis des lunes !

— Comme vous le savez déjà, vous devez agir à titre de famille d'accueil avant même de songer à une adoption éventuelle et, dans le cas du petit Nicholas, il est beaucoup trop tôt pour envisager quoi que ce soit.

— Nous savons ça.

— Il est, à l'heure actuelle, en observation à l'hôpital Charles-LeMoyne. Nous devrions avoir le rapport médical d'ici la fin de la journée.

20h17

— Madame Gauthier ? Ici, l'infirmière de garde de l'hôp…,

— Madame Tougas !

— Madame Tougas ? Ah ! Oui, je vois. Mes excuses madame Tougas, je vous appelais pour vous dire que Nicholas est en bonne santé, mais un peu sous-alimenté. Rien de bien grave et vous pouvez venir le chercher demain matin après 8 heures. Présentez-vous à la consultation externe de pédiatrie.

12 novembre 8h35

À l'hôpital Charles-Le Moyne.

Alice et Bertrand attendent patiemment qu'on leur amène Nicholas. Alice se demande à quoi il ressemble. Beau ? Timide ? Enjoué ou introverti ?

— Bonjour Nicholas ! Comme tu es beau ! Viens-tu me voir ? Je m'appelle Alice, lui c'est Bertrand. Nous allons bien prendre soin de toi. Tu verras, tu auras un petit frère et une jolie chambre pleine de jouets.

— Elle est où ma maman ?

— Elle a besoin de repos. Nous irons la voir lorsqu'elle prendra du mieux.

— Je veux ma maman, *snif* !

— Viens mon beau, viens dans mes bras, allez viens Nicholas.

Nicholas tend les bras et continue de pleurer.

— Chut, chut, chut mon bébé.

12 novembre, 10h11, l'arrivée à la maison

— Nicholas, voici Julien.

— Bonjourrr Julieeen !

— Je n'en veux pas !

— Julien, voyons, dis bonjour à Nicholas.

— Non !

— Laisse-le faire, Alice, laisse-lui le temps…

Alice et Bertrand laissent momentanément les garçons seuls et Julien en profite pour mordre l'avant-bras de Nicholas. Les pleurs alertent les parents…

2 février 2000, 7h30

Nathalie Bastien est retrouvée morte dans son logement. Selon toute vraisemblance, elle est décédée d'une overdose d'opioïde, combinée à une intoxication à l'alcool. Alice prend son courage à deux mains et annonce à Nicholas la triste nouvelle.

— Ta maman a été très malade et, malheureusement, elle nous a quittés. Elle est maintenant au paradis.

— Je veux aller la voir au paradis !

— Ce n'est pas possible, Niko, le paradis accueille que les personnes très, très malades.

Nicholas pleure et s'en va dans sa chambre. « Je veux ma maman ! *Snif* ! »

Alice va le retrouver pour le consoler tant bien que mal. Elle finit par lui changer les idées et lui fait un gros câlin.

— Julien ? Viens jouer avec ton petit frère.

— Tu veux jouer à quoi Niko ? Aimerais-tu que l'on fasse des LEGOS ensemble ?

— Oui, *snif* !

— OK ! Nous allons faire la plus grosse maison ! Nous allons commencer par faire une immense base.

— Wow ! Ce sera la plus grosse maison du monde !

Alice se dit : « c'est tellement beau de les voir jouer ensemble ».

11 août 2000, 17h34

Comme tous les jours de la semaine, Alice va chercher le courrier à sa boîte postale. Le même amoncellement de circulaires. Puis du courrier : Hydro-Québec, Vidéotron… DPJ de la Montérégie-Centre ! Même impatiente, elle préfère attendre Bertrand pour l'ouvrir avec lui. Elle place l'enveloppe en évidence sur la petite table d'appoint, juste à côté du fauteuil où Bertrand ira sans doute s'asseoir en arrivant du travail.

18h02

— Bonsoir mon amour ! Ouf ! Quel trafic ! Je pense que l'on devrait songer à déménager à Montréal.

— Y penses-tu vraiment ?

— Non, non, mais il y a de ces jours !

Bertrand, comme d'habitude, va s'asseoir dans son fauteuil et voit l'enveloppe de la DPJ. Il revient dans la cuisine.

— Alice ! Tu m'as attendu avant de l'ouvrir ?

— Ouvrons-la ensemble, mon amour !

JUGEMENT D'ADOPTION.
Greenfield-Park, le 8 août 2000

Monsieur, Madame,

La Direction de la protection de la jeunesse de la Montérégie-Centre est heureuse de vous délivrer le certificat d'adoption pour NICHOLAS BASTIEN.

Après avoir examiné attentivement le dossier d'adoption de Nicholas Bastien, et faisant suite aux recommandations très favorables de la directrice responsable du dossier, en l'occurrence madame Carmen Després, nous avons le plaisir de vous remettre ci-joint le certificat d'adoption.

Nous souhaitons beaucoup de bonheur à la famille ainsi qu'à Nicholas qui en fait dorénavant partie.

Je vous prie d'agréer, Madame et Monsieur, mes salutations distinguées,

Robert Jutras, Directeur général

Direction de la protection de la jeunesse, Montérégie-Centre

— C'est officiel, mon amour, Nicholas est notre fils !

— Il faut que j'appelle Maman !

-2-

« *Les contraires* » par Zazie

LES ANTIPODES
8 avril 2001

— Les garçons, le dîner est prêt !

Nicholas, qui bricolait avec ses LEGOS, lâche tout et se précipite vers la cuisine. Julien lui fait un croc-en-jambe. Nicholas trébuche violemment et se met à pleurer. Alice court à son secours.

— Niko, il n'est pas nécessaire de courir quand Maman t'appelle. Tu sais combien tu as les deux pieds dans la même bottine, tu tombes tout le temps.

Julien a un sourire narquois. Puis, pour lui-même : « pourquoi, ils m'ont fait ça ? J'aurais aimé mieux un chien ».

1er décembre 2002

À la radio, on joue « petit papa Noël, quand tu descendras du ciel, avec des jouets par milliers… »

— Les garçons, si vous êtes sages, le père Noël va vous apporter de très beaux cadeaux.

— Oh ! Je veux avoir une Batmobile et pis… une maison Playmobil… le docteur Maboul… Et Waouh !

— Nicholas. Je ne crois pas que le père Noël pourra t'apporter tout cela ! Même si tu as été très sage.

— Le père Noël, il n'existe même pas : c'est juste pour les bébés ! Hi ! Hi ! Hi !

— Maman ! Julien, dis que le père Noël, il n'existe pas. *Snif* !

— Julien !

— Mais, quoi ?

Julien, tout bas, presque inaudible, dit dans l'oreille de Nicholas, « tu sais quoi !? Le père Noël aime juste les vrais frères pas les demis… »

Nicholas pleure tout en avalant ses larmes et va se réfugier dans sa chambre. Julien est ravi.

24 décembre 2002, 19h17, à Brossard

— Allez les garçons, habillez-vous, nous partons et n'oubliez pas vos pantoufles. Mamie et Papi nous attendent pour réveillonner.

— C'est quoi réveillonner, papa ?

— C'est se mettre à table très, très tard, juste avant l'arrivée du père Noël, Nicholas.

Julien pour lui-même, « il n'existe même pas ! »

20h45, à St-Jean-sur-Richelieu

— Papi ! Mamie !

— Viens ici mon beau Nicholas, viens voir ta Mamie, fais-moi un gros câlin ! Ah ! Que c'est bon, que c'est bon, que c'est bon ! Tu viens, Julien, me faire un bisou ?

— Non ! Je suis grand maintenant.

— Même les grands font des bisous Julien.

— Bertrand, tu viens donner une bise à ta belle-maman ?

— Avec plaisir, Pauline.

— Tu vois Julien, même ton père donne des becs.

— Papa ?

— Quoi Niko ?

— Il y a Papi et Mamie Tougas.

— Oui ?

— Où sont-ils ? Grand-papa et Grand-maman… Gauthier ?

— Oh ! je vois. Il y a très longtemps, mon papa et ma maman ont eu un grave accident d'auto et le petit Jésus est venu les chercher pour les emmener au paradis.

— C'est comme ma maman ?

— Oui, c'est comme ta maman.

— Où c'est le paradis ?

— Tu as déjà vu les étoiles dans le ciel ?

— Oui.

— Alors, le paradis, il est juste derrière.

— Comment fait-on pour y aller ?

— C'est comme le traîneau du père Noël, le petit Jésus a envoyé des rennes et un traîneau pour les emmener.

— Julien a dit que le père Noël, ce n'était même pas vrai !

— Il ne faut pas toujours croire ton frère, il est taquin des fois.

— Papa ?

— Oui Niko.

— Est-ce que nous aussi on va aller au paradis ?

— Bien sûr, je te présenterai mes parents, mais on a le temps, beaucoup de temps devant nous.

— Alice, pendant que nous sommes toutes les deux seules, écoute, c'est peut-être un sujet délicat, mais… Je ne sais pas, si c'est le bon moment pour aborder ça, hum !

— De quoi s'agit-il Maman ?

— Des enfants.

— Quoi, les enfants ?

— Nicholas est curieux, enjoué, rieur, beau comme un dieu, je ne sais pas ; il est tout sourire, il vient à moi facilement. Julien est tout son contraire. Il est renfrogné, on dirait qu'il ne comprend pas toujours du premier coup et qu'il a un comportement très négatif envers Niko. Ça fait tout de même trois ans que Niko est arrivé dans la famille.

— Mais non Maman, Julien est différent c'est tout. Il est un peu lent à l'école, mais je ne suis pas inquiète. Ne t'en fait pas Maman, tout va bien.

— Il me fait penser à mon frère Gérald, quand il était petit ; il faisait ce genre de fixation envers le plus jeune, ton oncle Honoré. Tu sais que, dans son adolescence, il a fait une psychose sévère, il a été hospitalisé à l'Hôpital Douglas et il y demeura jusqu'à ses vingt et un ans. Il est resté des plus marginaux et on ne peut pas dire

qu'il est très sociable aujourd'hui. Une chance que Madeleine, ta tante, s'en occupe ; une vraie sainte !

— Maman ! Il n'y a pas de comparaison, voyons !

— Je ne dis pas ça, mais tu devrais tout de même consulter.

22 juin 2006

Julien termine de justesse son primaire : faible en français et en mathématiques. Son dernier instituteur l'a évalué comme ayant un déficit d'attention, mais non professionnellement diagnostiqué. Il entrera à l'école secondaire Antoine-Brossard au mois d'août alors Nicholas entamera sa dernière année du primaire, à l'école Georges-P. Vanier.

La maison familiale : le 6810, rue Beaune à Brossard.

Les Tougas, Gauthier et Bastien habitent une maison à deux niveaux, pas très loin de l'école primaire de Nicholas et à 3,5 km de l'école secondaire de Julien. Alice et Bertrand ont acheté ce split level en juin 1994, en partie avec l'héritage de Bertrand, enfant unique de Jeanne et Maurice Gauthier, tous deux décédés dans un tragique accident d'auto le 4 janvier 1988. La propriété a une cour arrière typique des banlieusards de la Rive-Sud de Montréal, avec une piscine hors terre, un ensemble patio et quatre chaises blanches en PVC, un BBQ, un petit potager où l'on fait pousser quelques plants de tomates, des radis, des carottes et de la ciboulette avec, au fond de la cour, un cabanon fourre-tout.

Chacun des garçons possède sa chambre au deuxième niveau, juste à côté de celle des parents. Les chambres de Julien et de Nicholas donnent sur la rue, tandis que la chambre principale donne sur la cour. Julien entretient le désordre dans le sienne autant que Nicholas est rangé, ce qui exaspère Alice au plus haut point. Elle a beau chicaner, menacer de punir Julien, rien n'y fait : il aime le désordre et surtout contrarier ses parents et enquiquiner son demi-frère. Il ne lit pas et les livres ne l'intéressent pas. Il a depuis un certain temps des amis avec qui il aime faire des coups pendables.

À l'opposé, Nicholas a une chambre rangée et il aime lire. Il est curieux de tout. Bertrand et Alice lui ont offert le guide des minéraux et roches pour débutants. Il a sa collection de roches, qu'il prend plaisir à examiner et à identifier. Il passe des heures dans sa chambre, assis à son petit bureau d'écolier, l'un de ceux que l'on retrouvait jadis dans les écoles de rang. Bertrand l'avait déniché chez un brocanteur à Bromont.

Vendredi, 23 juin 2006, 17h15

Alice et Bertrand sont songeurs, en prenant l'apéro, assis sur le patio. Les enfants jouent dans le parc avec les jeunes voisins.

— Je ne sais pas ce qui se passe avec Julien. On dirait qu'il fait tout pour me faire sortir de mes gonds ! Sa chambre c'est un vrai bordel, je ne suis pas sûre de la vertu de ses amis et il est toujours sur le dos de Niko. Il faudrait que l'on fasse quelque chose Bertrand.

— Tu as raison, il semble prendre un mauvais pli. Je vais lui parler mon amour.

Samedi 24 juin 2006, 9h30

— Julien, j'ai à te parler.

— Quoi encore !

— Baisse le ton et viens ici. Qu'est-ce qui t'arrive Julien ? Ta chambre est toujours à l'envers. Tu es toujours après ton frère et il me semble que tu as de drôles de fréquentations. Lequel déjà qui fume ? Ce n'est pas un bon exemple.

— Mais 'Pa !

— Pas de, mais 'Pa ! Tu viens de commencer tes vacances. Si tu ne veux pas les passer dans ta chambre, tu ferais bien mieux de te placer mon gars ! Je veux que ta chambre soit bien rangée et pas juste aujourd'hui ! Que tu arrêtes d'agacer ton frère et trouves-toi donc de bons amis avec qui tu pourrais passer un bel été.

— Mes chums sont corrects !

— Je vais passer voir ta chambre dans une heure ; elle a besoin d'être en ordre.

Julien va de mauvais cœur ranger sa chambre et sort voir Nicholas pour faire la paix.

— Pourquoi tu m'en veux toujours, Julien ? J'essaie continuellement d'être gentil avec toi. Ça commence à être lourd à la fin !

— S'cuse-moi Niko, j'ai été pas mal chiant avec toi ces derniers jours. Il y a des fois où je ne me comprends pas moi-même ! Je vais faire attention, promis ! Du moins, je vais essayer.

Les deux partent à rire et se font une accolade.

— Viens-tu avec nous, moi et mes potes nous allons au Mail Champlain ?

— Non merci, je vais au parc avec Mathieu et Julie.

— Waouh ! Une chance que Mathieu sera là !

Nicholas rougit et s'en va.

5 juillet 2006, 10h45

En cette journée chaude et humide, Julien et ses amis Alexandre, Maxime et Samuel flânent, tout en se promenant sans but précis sur l'avenue Boniface pas très loin de la maison.

— Allez-vous en vacances quelque part Julien ?

— On est censé aller en camping la première semaine du mois d'août.

Les gamins racontent à tour de rôle ce que sera leur été. Mais, pour le moment, ils s'ennuient.

— Regardez ! C'est le chat du bonhomme Borduas, il est presque aveugle et « y'é lette ». On l'attrape. Allez, les gars !

— Pourquoi faire Julien ?

— On l'amène, sur le bord du chemin de fer. Attrape-le Max !

— Je le tiens.

Miaou ! *Miaou* !

— Ben oui ! Ben oui le chat ! Ta gueule ! Vite ! Il ne faut pas qu'on nous voie.

— Qu'est-ce que tu veux faire Julien ?

— Je ne le sais pas encore !

— On devrait lui brûler la queue !

— T'es con Sam.

— Con toi-même ! Ici, on ne nous voit pas.

Miaou ! *Miaou* ! *Miaou* !

— Échappe-le pas Max.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— T'inquiète pas !

Julien aperçoit une grosse roche. Il la ramasse pour assener un dur coup à la tête du chat.

Miaouu ! *Miaouuuu* !

— T'es dégueulasse ! Merde !

— Y'é pas mort, Julien !

— Achève le Sam !

— T'es malade ?

— Regardez, bande de mauviette !

Julien frappa à répétition et de toutes ses forces la tête du chat. Qui rend l'âme. Il y a du sang partout.

— On fiche le camp !

Tous ont le froid dans le dos.

— Non ! Avant de partir, faisons un pacte.

Julien trempe son index dans le sang du chat et fait une croix sur son poignet gauche.

— Allez les boys ! Vous faites pareil et vous jurez que jamais vous n'allez parler de ça. Ce sera notre secret, ce sera notre serment !

Alex, Max et Sam l'imitent. À leur retour au parc Beaune, il y a un silence de mort. Le lendemain matin, le voisin, monsieur Borduas, cherchant son chat Gaspard, appelle à répétition.

— Julien ? Tu n'aurais pas vu Gaspard par hasard ?

— Ben non, monsieur Borduas. Je ne l'ai pas vu ! Y'é pas là ?

— Ben non, je le cherche depuis hier soir.

— Il va revenir, vous savez ben !

— Je l'espère bien.

Julien se retourne, s'en va et prend son sourire narquois et mesquin des beaux jours.

21 août 2006, 8h45 – L'entrée de Julien et ses amis à l'école secondaire Antoine-Brossard.

Dans la cour d'école, Julien, Alexandre, Maxime et Samuel jasent de leur été et de tous les mauvais coups qu'ils ont faits. En plus de l'assassinat du chat de M. Borduas, ils ont également mis le feu dans sa poubelle, ce qui alerta les pompiers. Ils ont bien ri en cachette tous les quatre. Plus tard, ils ont aussi volé du courrier sur la rue Beaumont, papier qui a servi à alimenter le feu de la poubelle de monsieur Borduas. Pour sceller leur pacte, à la vie, à la mort, ils ont tous les quatre volé de l'alcool à leurs parents, en remplaçant le gin ou la vodka par une même quantité d'eau !

Lors de la fin de semaine du 12 août, ils ont ainsi pu fêter royalement chez Alexandre, pendant que ses parents étaient en visite à Québec.

8h55

— J'espère qu'on est dans la même classe.

— Ouais, ça serait cool Max !

— Vous avez apporté votre horaire ? Le nom du titulaire est inscrit juste à côté du numéro de la classe. Moi, je suis avec Tremblay ! Toi Sam ?

— Moi aussi, youpi !

— Toi Julien ?

— Patientez ! Je n'ai pas vraiment fait attention. Voilà ce fichu horaire. Non, les boys, je suis avec Nadeau. Dommage, on se verra aux récrés. Toi, Alex ?

— Attendez un peu, je suis avec… madame Nadeau. Cool ! On est ensemble Ju.

— À plus, il faut que l'on y aille. Ils ont sonné la cloche. On se voit à la première récréation.

Pendant ce temps, à l'école primaire Georges-P. Vanier, Nicholas fait connaissance avec sa professeure, madame Hurtubise, 34 ans, au si beau sourire. Sa vocation paraît dans ses yeux. L'enseignement. La classe est agréable, le soleil abondant et

l'atmosphère générale de la classe laisse présager une belle année scolaire. Nicholas connaît à peu près tous les élèves, mais il n'est pas très enclin à fraterniser. Il aime être dans sa bulle et pour lui, l'amitié, c'est sacré et pour la vie. Nicholas aime bien Julie Labonté. Elle est la plus grande, même si elle est la plus jeune de sa classe. Elle est belle avec ses cheveux châtains, attachés en queue de cheval, son joli nez retroussé, ses taches de rousseur et ses grands yeux glauques.

Comme elle savait déjà lire et compter jusqu'à cent, elle eut la permission de commencer l'école à 5 ans. Une surdouée. Toujours réservée et timide, Nicholas trouvait qu'elle portait bien son nom, la bonté. Au chapitre des notes, et cela depuis la première année, elle était plus forte que lui en maths et lui plus fort qu'elle en français. Ils étaient, plus souvent qu'à leur tour, cités en exemple : ce qui les faisait immanquablement rougir et avoir un sourire niais. Lui et son meilleur ami, Mathieu Roy, se connaissaient depuis la maternelle. Il ne demeurait pas très loin de chez lui, sur la rue Berne, au coin de Beaumont. Il a toujours trouvé ça fascinant que, dans son quartier, tous les noms de rue commencent par un B. Comme si la Ville n'avait pas eu d'imagination !

Un mois plus tard, le 21 septembre 2006, 17h45

— Bonsoir, mes chéris, comment a été votre journée d'école ?

Julien a les yeux rivés sur la télé et ne répond pas, pendant que Nicholas fait ses devoirs dans sa chambre.

— Julien ! Pourrais-tu baisser le volume de la télé ? On ne s'entend même pas respirer ici, tellement le son est fort.

Julien baisse le son de la télé tout en maugréant des sons à peine audibles.

— Bon ! Maintenant, comment a été ta journée ? Tu n'as pas de devoir, pas d'études ? Il me semble qu'au secondaire, il y a beaucoup de nouvelles matières et pas nécessairement des plus faciles ?

— J'é z'ai faites !

— Bon, nous allons voir ça dans ton premier bulletin. Et on dit : je les ai faits. Essaie donc de mieux parler, Julien. Bien parler le français, c'est très important, c'est se respecter et…

— Maman, s'il te plaît ! Arrête de toujours me reprendre ! Je ne suis plus un bébé.

— Je vais arrêter lorsque tu parleras convenablement ta langue maternelle !

18h25

— Julien ! Niko ! Le souper est prêt !

— Il est où Papa ?

— Il travaille ce soir, car il doit faire une présentation importante demain.

— Parle-moi donc de tes professeurs ; aimes-tu toutes tes matières ?

— Ouin !

— Toute une réponse !

— Moi, j'aime beaucoup madame Hurtubise ; elle est très gentille et j'aime beaucoup le français pis…

— Ah ! ferme là, demi-puceron !

— Julien ! On ne parle pas comme ça à son frère !

— Ce n'est pas mon frère.

— Julien ! Va réfléchir dans ta chambre. Allez !

— Maudite famille…

— Julien ! Je t'ai entendu ! Dans ta chambre et ça presse.

Bertrand arrive du bureau passé 21 heures.

— As-tu soupé ?

— Oui, oui, j'ai mangé un sandwich sur le bout du bureau. Où sont les enfants ?

— Niko sûrement dans ses livres et Julien dans sa chambre, en pénitence.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait celui-là ?

— Je suis découragée, il n'a pas l'air de prendre ses cours au sérieux et il a encore injurié Niko en le traitant de demi machin-truc. Je l'ai envoyé dans sa chambre et privé de son souper.

— Je vais lui parler.

— Je suis inquiète, Bertrand. Très inquiète ! Je pense que l'on devrait lui faire voir un psychologue. Je n'aime pas ses changements de personnalité. Parfois, il peut être le plus gentil de tous alors que, plus souvent qu'à son tour, il n'est pas du monde.

— C'est peut-être l'adolescence. Je vais lui parler.

— J'aimerais vraiment que l'on consulte.

Après une brève discussion à ce sujet, ils décident d'aller consulter.

Bertrand va ensuite parler à Julien, en essayant la méthode douce : un peu de morale et du renforcement positif.

— Allez, viens prendre une bouchée, tu ne vas quand même pas te coucher le ventre vide !

Le reste de l'année scolaire se passe avec beaucoup de bas et quelques hauts.

22 Juin 2007, 15h32

— Enfin les vacances ! Youpi ! Ju ?

— Quoi ?

— Il paraît que tu dois reprendre ton cours de maths pour passer en deuxième ?

— Ouin !

— Bonne chance ! J'ai entendu dire que c'est Dumas qui donne le cours.

— Je m'en crisse !

3 juillet 2007, 9h00

— Bonjour, je suis monsieur Claude Dumas.

Il inscrit son nom en gros caractères au tableau.

— Vous serez avec moi tous les treize, pour tout le mois de juillet. Je vais essayer de vous apprendre, notamment, comment

résoudre une équation du premier degré à une inconnue. Julien Gauthier, peux-tu venir au tableau et trouver l'inconnue ?

— La seule inconnue que je vois ici, c'est la dernière assise au fond de la classe.

Les douze autres s'esclaffent.

— Fais encore une fois ton niaiseux avec moi et tu recommenceras ta première année du secondaire au complet. As-tu compris ?

— Oui !

— Isabelle Lenoir, s'il te plaît, pourrais-tu venir au tableau et résoudre l'équation :

X/4 + 3 = 7?

— D'accord. Je soustrais 3 de chacun des côtés, ce qui donne, X/4 + 3 - 3 = 7 - 3. Donc, X/4 = 4, ensuite on multiplie par 4 également de chaque bord, X/4 x 4 = 4 x 4. Ce qui fait que, X = 16

— Bravo !

Fin juillet 2007

Julien passe de justesse ses mathématiques et est admis en deuxième secondaire.

Le 4 août 2007

Toute la famille part en camping au parc du Mont-Tremblant. Nicholas et Julien ramassent le petit bois et préparent le feu de camp. Souvent, ils partent se promener dans les sentiers du parc. Tout se déroule bien entre eux : aucune chicane, que des fous rires, de la complicité et des taquineries sans conséquence.

Alice et Bertrand lézardent la plupart du temps, assis sur leur chaise longue, à dévorer leurs polars. C'est sans contredit leurs plus belles vacances en famille depuis longtemps.

Un an plus tard… juin 2008

Julien 13 ans et Nicholas 12 ans se chicanent encore pour des peccadilles. En fait, Julien continue de faire passer sur le dos de Nicholas une sempiternelle maladresse de sa part. Il vient de renverser, par

inadvertance, un pot de peinture que Bertrand avait laissé contre le solage de la maison, le temps d'aller prendre un verre d'eau.

— Papa ! Nicholas a renversé la peinture ! Il l'a fait exprès ! Il a fait un détour avec son vélo pour l'accrocher !

— Nicholas ! Tu ne pouvais pas faire attention ? Dans ta chambre et vite !

— Mais papa !

— Pas de mais ! Allez ouste ! Tout en lui donnant une tape derrière la tête. Nicholas obtempère en pleurant à chaudes larmes. Julien est fier de son coup. Il affiche son habituel sourire hypocrite et s'en va rejoindre ses copains.

12 septembre 2008, 16h10

Pour l'anniversaire de Julien, Pauline et Jacques sont venus de Saint-Jean.

— Bonjour Nicholas, ton frère n'est pas là ?

— Il est sûrement avec ses copains dans le parc. Vous êtes de bonne heure, Papa et Maman ne sont pas encore arrivés.

— Nous le savons, nous avons apporté ce qu'il faut pour préparer le souper. Comment aimes-tu ça le secondaire, Niko ?

— J'adore ça, nous changeons de professeur pour chacune des matières. C'est cool.

— Je suis certaine que tu vas réussir haut la main ! Peux-tu aider ton grand-père à mettre la table ? Je prépare le souper.

19h45

C'est le temps des cadeaux ! Alice arrive avec le gâteau illuminé de ses 13 chandelles. Julien a juste hâte de retrouver sa gang et d'en fumer une.

Alice et Bertrand offrent un baladeur MP3 et un chèque-cadeau de 200 $ à Julien, alors que Nicholas lui remet un CD « Les saisons s'tassent, de Kaïn ». Pour leur part, Pauline et Jacques, comme à l'habitude, offrent une carte de souhaits dans laquelle ils ont pris soin de glisser un billet de cinquante dollars. Julien remercie tout le

monde, sans grande conviction, et quitte la fête pour aller rejoindre Max, Alex et Sam. Laissé seul, Nicholas va regarder la télé dans la salle familiale. Cette pièce avait été ajoutée dans le garage.

Alice et Bertrand avaient décidé en 2001 de convertir les trois quarts du garage en salle familiale, mais de garder la porte du garage telle quelle et de mettre une cloison pour conserver une chambre à débarras. Ils avaient installé une porte-fenêtre, côté cour, ce qui rendait plus accessibles l'ensemble patio et le BBQ. Ce faisant, la pièce qui servait de salon est devenue une grande salle à manger et la cuisine avait gagné en espace.

Alors que les garçons sont éloignés, Alice, Bertrand, Pauline et Jacques jasent autour d'un café.

— Nous n'avons pas voulu faire un autre cadeau à Julien et également à Nicholas dont c'est l'anniversaire dans moins de deux mois, sans vous en parler d'abord. Dis-leur, Jacques, c'est quoi ton idée de fou !

— Vous savez combien j'aime la chasse au petit gibier. C'est justement le temps de l'année où…

— Je t'arrête papa, ils sont trop jeunes.

— Laisse-moi finir, Alice. Je n'ai pas l'intention de les amener à la chasse cette année ! À 12 et 13 ans, ils peuvent suivre, sur la supervision, bien sûr, d'un professionnel, un cours de maniement des armes à feu à autorisation restreinte. Comme tu sais, Bertrand, il y a un champ de pratique à Saint-Jean, le Club de tir l'Acadie, dont je suis membre. Nous devons tout d'abord, avoir votre consentement parental pour pouvoir les inscrire.

— Papa !

— Comprends bien Alice, il s'agit, pour sûr, d'un cours hautement sécuritaire. Ils apprendront à se servir d'un fusil 410 et d'une carabine 22. Les armes que j'utilise tout le temps.

— C'est trop dangereux !

— Mais non, ils seront toujours encadrés et supervisés. C'est un cours qui s'adresse justement aux jeunes. Ils ne pourront pas partir seuls avec une carabine. Il va sans dire que je conserverai les armes

à la maison, dans l'armoire à fusil verrouillée. Alice, j'aimerais bien amener mes petits-fils à la perdrix l'an prochain. Je te jure qu'il ne leur arrivera rien de mal après qu'ils auront réussi le cours de sécurité dans le maniement des armes à feu.

— Bertrand, dis quelque chose !

— Comme vous le savez, je ne suis pas un chasseur. Je n'ai même jamais tenu un fusil dans mes mains et ce n'est pas demain que ça va changer. À bien y penser, je crois que nous pouvons faire confiance à Jacques, c'est sa passion. Je le sais extrêmement prudent et je suis persuadé qu'il saura bien transmettre aux garçons tous les rudiments des armes et de la chasse.

— Ah ! Vous, les hommes !

— Bon ! Je vais m'occuper de la paperasse ! Youpi ! J'aurai des compagnons de chasse dès l'an prochain. Nous leur annoncerons la nouvelle à l'anniversaire de Nicholas.

Samedi, 8 novembre 2008, 17h09

C'est ce soir que l'on va souligner l'anniversaire de Nicholas, Pauline et Jacques sont attendus d'une minute à l'autre. Alice a expliqué à ses parents qu'il serait plus facile pour elle de préparer le souper d'anniversaire un samedi. Elle a dû insister pour les convaincre de faire cela à Brossard plutôt qu'à Saint-Jean-sur-Richelieu.

Le souper se déroule rondement. Julien, pour une fois, se tient tranquille, mais il a hâte de sortir. Alice arrive avec le gâteau d'anniversaire de Nicholas et ses 12 chandelles. Bertrand chante « Bonne fête à Niko, Bonne fête à… »

Alice corrige le tir en chantant « Mon cher Niko, c'est à ton tour de te laisser parler d'amour ». Pauline, Jacques et Bertrand, sauf Julien, entament en chœur, la suite de : « Mon cher Niko, c'est à ton tour de te laisser parler d'amour ».

— Bonne fête Niko !

Julien n'a pas prévu de cadeau pour Niko. Il ne voit pas comment il aurait pu dépenser une cenne pour ce demi-frère. Alice et Bertrand offrent à Niko un nouveau vélo dix-huit vitesses. Pauline

et Jacques lui remettent une carte de souhaits, avec sous-pli, et sans surprise, un billet de cinquante dollars.

— Bon, j'peux-tu y aller là ? s'exclame Julien

— Attends Julien, Grand-papa a un autre cadeau pour vous deux.

— Hein ?

— Bon, les garçons, écoutez ceci. J'en ai discuté longuement avec vos parents et j'aimerais vous inscrire à un cours sur le maniement des armes à feu. Dans un an, si vous êtes sérieux et que vous réussissez votre examen, vous pourrez m'accompagner à la chasse au petit gibier.

— Wow ! Grand-papa ! Nous allons pouvoir tirer avec un vrai fusil !

— Bien oui ! Niko, un vrai fusil et une vraie carabine de calibre 22.

— Merci, grand-papa, c'est cool ! ajoute Julien.

— Il vous faudra suivre attentivement tous les cours et je le répète, que vous réussissiez les examens. Sinon : pas de chasse ! Vous viendrez tous les samedis des mois de mars, avril et mai à la maison. Et si tout va bien, vous passerez votre permis de chasse pour mineur l'été prochain.

— OUI ! Youpi ! Merci Papi !

— C'est avec un grand plaisir, Niko. La chasse, c'est sérieux ! Il vous faudra suivre à la lettre toutes les directives, les conseils et les recommandations.

— Cool ! Grand-papa, je vais être le meilleur chasseur que tu n'as jamais vu !

— Je te crois, Niko.

— Hé ! Grand-papa, tu as pris ma chaise !

— Ah ! N'oublie pas Julien, qui va à la chasse perd sa place !

— Ah ! Grand-papa arrête de plaisanter !

— Julien !

— Quoi ?

— Peux-tu me faire une phrase avec hippopotame ?

— L'hippopotame se promène dans la brousse !

— Non ! Si tu n'es pas gentil avec Grand-papa « Y PO PAS T'EM'ner » au champ de tir.

— Ah ! Est même pas drôle Papi !

— Jacques ! Arrête donc avec tes sempiternels jeux de mots.

— C'est juste pour rire, Pauline ! Souris ! Hippie ! Au rat !

— Ah ! J'en peux plus !

— OK, je ferme ma trappe ! Je prends mon trou…

— Il faut toujours qu'il ait le dernier mot !

22 décembre 2008, 19h30

— Julien, j'aimerais que l'on discute.

— Mais Papa, je dois sortir avec Alex et Max ce soir.

— Je viens de prendre connaissance de ton relevé de notes. Ce n'est pas jojo ! Il n'est pas question que tu sortes ce soir.

— On est en vacances jusqu'à la mi-janvier !

— Je veux avoir des explications. Si tu continues comme ça, tu vas échouer dans presque toutes les matières. Enfin, Julien, quand est-ce que tu vas te préoccuper de ton avenir ? C'est maintenant que tu dois établir la base de ton futur. On ne bâtit pas une maison sur une mauvaise fondation, sinon tout va s'effondrer. Le secondaire c'est l'assise de la compréhension. Tu ne peux pas être un architecte si tu ne connais pas le théorème de Pythagore !

— Hein !

— C'est ça, la curiosité intellectuelle. Il n'y a pas que les amis et les jeux vidéo dans la vie. Il faut que tu te reprennes en main Julien. Il n'est pas trop tard, mais il est minuit moins cinq. Regarde, ton frère Niko, il est toujours à lire et à réviser ses devoirs. Il est premier de classe.

— Là, on est en vacances des Fêtes ! J'peux-tu y aller ?

— Ah ! Tu me décourages. Pas ce soir ! Prends-toi un livre !

— Papa !

— Non !

— Stie !

— Bang ! Une tape derrière la tête.

— Ce n'est pas vrai que tu vas sacrer, ici, dans notre maison. Dans ta chambre et va réfléchir à ton avenir.

La porte de la chambre claque. Quelques minutes plus tard, pendant que le reste de la famille est quasi endormie dans la salle familiale à écouter la télévision, Julien sort en douce de sa chambre sur le bout des pieds, prend son manteau dans le garde-robe de l'entrée et sort de la maison avec son petit air malicieux.

20h45

— Salut Max.

— Salut, Ju. T'es ben en retard !

— C'est le paternel qui s'est énervé ! Où sont Alex et Sam ?

— Ils nous attendent derrière la polyvalente. Ils ont des cigarettes et de la bière.

— Cool.

Et il rentre saoul à 3h45 du matin. Il fait tout de même attention de ne pas faire trop de bruit. Alice, qui s'était aperçue de sa fugue, est réveillée depuis un bon trois heures. Même très inquiète, elle n'a pas cru bon de réveiller Bertrand. Elle s'imagine la scène ! Ce n'est pas la première fois que Julien fait des sorties nocturnes et rentre ivre.

« Mon Dieu ! Qu'est-ce je peux faire ? » Elle ne se rendort pas. Le matin arrive. Julien se lève passé midi, avec toute une gueule de bois. Bertrand est parti avec Nicholas finaliser les derniers achats de Noël. Alice lui parle.

— Julien ? Peux-tu me dire ce qui t'arrive ?

— Quoi ?

— Ne pense pas que je ne suis pas au courant de ta sortie en catimini d'hier soir, malgré l'interdiction de ton père.

— Ben quoi ! Ce n'est pas une prison ici. J'ai bien le droit de faire ce que je veux.

— C'est les vacances. Ce n'est pas vrai que je vais rester encabané en regardant le plafond.

— Tu vieillis mal, mon garçon. Tu n'as pas de respect pour nous. Nous sommes tes parents, tu n'as que 13 ans !

— Tu n'as rien dit à 'Pa ?

— Mais tu vas venir avec moi ; cette fois nous allons consulter, Julien, et pas de discussion !

10 janvier 2009

Alice et Julien ont rendez-vous à la clinique de psychologie de Longueuil, Alice ayant demandé de l'aide pour son adolescent. Julien s'est montré des plus récalcitrants. Il répète sans cesse qu'il est correct et qu'il n'a pas besoin de rencontrer un psy. Mais là, il a dépassé les bornes et il n'a pas eu le choix. À la clinique, Julien passe plus d'une heure avec la psychologue, Marie Lajoie. Ils discutent de tout, à commencer par l'arrivée de Nicholas dans sa vie, de l'école, de ce qu'il aime, de ce qu'il déteste et, finalement, de ses parents. Marie Lajoie suggère de le revoir pour au moins une autre séance, car elle juge avoir besoin de plus de temps d'analyse avant de porter le bon diagnostic. De prime abord, elle a l'impression qu'il développe un début de ce qu'elle qualifie de « personnalité borderline ».

15 février 2009

Julien rencontre de nouveau sa psychologue, sans grand enthousiasme. Il joue tellement bien la comédie, dans son rôle du garçon gentil avec plein de projets et de belles paroles pour chacun des membres de sa famille, qu'il déjoue habilement Marie Lajoie. Et Dieu sait qu'elle en a vu des cas et des manipulateurs ! Cette fois-ci, elle tombe dans le panneau et conclut que Julien ne souffre pas de maladie mentale et qu'il n'est donc pas utile de répéter les visites. Elle recommande tout de même aux parents d'être attentifs à ses changements d'humeur et à son comportement en général et assure qu'elle sera toujours disponible pour de nouvelles consultations, le cas échéant.

Au cours des mois suivants, Julien tente de se montrer plus aimable, surtout envers son père et sa mère. Il prend même l'initiative

de leur rendre plusieurs services. Il garde le profil bas, désireux qu'on s'intéresse le moins possible à ce qu'il fait. Pendant ce temps-là, il monte sa petite affaire de vente illicite de cannabis à l'école. Ceci lui permet d'accumuler suffisamment d'argent pour mener la grande vie et surtout pour imposer sa loi dans la cour de l'école et dans le quartier.

Samedi, 15 août 2009

Les deux frères ne manquent aucune journée de pratique au centre de tir. À la fin de l'été, ils réussissent, haut la main, les examens de maniement des armes à feu.

Nicholas est de loin le plus talentueux, autant à l'écrit que dans la pratique, ce qui enrage Julien au plus haut point. Il garde toute sa haine en dedans. Cette activité devient une coutume et c'est ainsi que tous les automnes suivants, ils iront rejoindre leur Papi pour le congé de l'Action de grâce. La plus grande partie de leur sortie de chasse était prodigieuse, car ils revenaient chaque fois avec leur lot de lièvres et de perdrix. Pauline en profitait pour faire sa fameuse tourtière du Lac-Saint-Jean.

Printemps 2010

Julien, un peu grassouillet à force de ne rien faire, de manger de la « malbouffe » et de consommer beaucoup de bières, décroche de l'école avant d'avoir pu compléter son secondaire IV. Il fume, boit, sort tard le soir. Il a son petit réseau de truands au sein duquel il est devenu le leader des revendeurs de cannabis, de « poppers » et de cocaïne. Il a aussi infiltré de nombreuses écoles où il vend à des mineurs des cigarettes et de l'alcool provenant notamment de Kahnawake. Il fait beaucoup d'argent, mais ses dépenses dépassent ses revenus, ce qui éveille quelques soupçons. Alice et Bertrand veulent à nouveau consulter la psychologue Marie Lajoie, mais Julien s'y oppose fermement tout en menaçant de quitter la maison.

— Comment vas-tu faire pour gagner ta vie ? Peste Bertrand.

— Je me suis trouvé un bon boulot. Je commence comme commis chez Canadian Tire la semaine prochaine.

Ce qui n'est pas vrai.

— Bel avenir devant toi ! dit Alice en élevant la voix.

— Tu m'as toujours dit : « il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens ».

— Ne fais pas ton malin, tu vas reprendre tes cours cet été ! s'exclame Bertrand.

— Oui, oui, je vous le promets !

Il n'en fit rien, au grand désarroi des parents.

14 septembre 2011, 15h37

Julien et sa bande de malfrats flânent au parc Beaune. Nicholas y passe tout naturellement.

— Tu vas où le demi-puceron ?

— Ce n'est pas de tes affaires !

— Hé ! Les gars, l'avez-vous vu, avec sa mallette de studieux ?

— Où vas-tu ?

— Pourquoi veux-tu savoir ça ?

— Parce que je te le demande !

Alex et Max en profitent pour lui enlever son porte-documents.

— Aïe ! Rendez-moi ça !

Max lance le cartable à Sam.

— Wow ! C'est lourd. Tiens, Ju !

— Vous deux, retenez-le ! On va regarder ce qu'il y a dedans.

— Arrêtez ! Ce sont des livres que je rends à la bibliothèque. Tu n'en as jamais lu !

— Tiens, tiens, oups ! Ils sont tous tombés par terre, espèce de rat de bibliothèque !

Tout en lui assenant un coup de poing dans le ventre :

— Dégage ! Demi-rat de bibliothèque ! Allez les boys ! On s'en va. Il n'y a plus grand fun à y avoir icitte.

Un peu plus tard à l'automne 2011

Julien est arrêté pour possession et trafic de stupéfiants et d'alcool. Il est condamné à six mois de détention dans un centre de réadaptation à la Cité des Prairies. C'en est trop, Alice et Bertrand sont sens dessus dessous. Devant cette crise, ils prennent congé le vendredi 7 octobre et partent trois jours à La Malbaie pour réfléchir et essayer de comprendre ce dérapage. Pourquoi et comment ont-ils pu laisser faire ça ? Pauline et Jacques sont tout aussi inconsolables. Pauline s'exclame :

— Notre petit-fils, de notre propre lignée, enfermé dans une école de réforme !

— Quelle honte pour la famille ! Fini les automnes de chasse avec lui. J'irai dorénavant seul avec Nicholas.

Durant leur retraite fermée, Alice et Bertrand ont beaucoup pleuré, passant en revue leur vie de parents.

— Où avons-nous failli Alice ? Quand ? Comment en sommes-nous arrivés là ? J'ai bien remarqué, au début de son adolescence, que nous passerions une période difficile. Je me disais, c'est normal, il se forge une personnalité à lui. Nous étions à ses yeux tous des imbéciles !

— Nous avons même consulté !

— Mais, de là à devenir un sale petit « pusher » ! Je suis découragé. Je ne sais vraiment pas comment je vais m'en remettre Alice.

— Je ne sais pas moi non plus. Snif ! Je ne peux pas y croire. Notre fils, notre Julien, avec un dossier criminel, mais qu'est-ce qu'il va devenir, mon Dieu !

— Je ne crois pas que l'on ait été de mauvais parents. Regarde Nicholas, nous l'avons élevé de la même façon et tout lui réussit.

— Je suis tellement triste, snif, snif.

— Viens dans mes bras, mon bel amour.

La fin de semaine est pénible, avec son lot de remises en question et de souvenirs déchirants. Ils concluent que jamais ils n'abandonneront leur fils. « Julien a besoin de nous. Il aura toujours besoin de nous ».

12 Mars 2012, 17h30, à La Cité des Prairies
Julien sort de l'établissement de réadaptation, amaigri mais souriant. Alice, Bertrand et Nicholas l'attendent à la sortie. Il leur demande de lui laisser du temps, malgré les six mois qu'il a passés en dedans, il a encore besoin de réfléchir à son avenir.

Fin de l'été 2012
Nicholas s'efforce, jour après jour, de gagner l'amitié de Julien. Il lui rend même des tas de services, allant jusqu'à le remplacer, plus souvent qu'à son tour, pour la tonte du gazon de monsieur Borduas, sans même exiger les dix dollars que cela paye. Mais rien n'y fait. Au contraire, Julien lui voue une haine de plus en plus grande. Il déteste devoir partager ses parents, sa maison et ses journées avec un demi-frère dont il n'a pas voulu, pas désiré et qu'il n'a jamais aimé. Qui plus est, il tourne souvent autour de Julie. Julien en est terriblement jaloux.

Au cours des derniers mois, Alice et Bertrand essaient de remonter le moral de Julien et l'encouragent à reprendre ses cours. Ils ne sentent pas monter en crescendo la haine maladive qu'entretient Julien envers Nicholas. Malgré l'évidence, ils ne prennent que rarement la défense de Nicholas. La très grande différence du comportement, des aptitudes et des efforts des deux demi-frères font en sorte qu'ils ont tendance à soutenir Julien, sans trop s'en rendre compte, faisant inconsciemment un contrepoids entre le talent et la médiocrité. Pour eux, Julien n'a pas eu de chance et, il faut bien l'admettre, il est moins intelligent et plus paresseux. Nicholas a la capacité de s'en sortir tout seul, avec le talent et l'ambition qui l'animent.

Bertrand, sans le dire tout haut, pense à ce que la vie aurait pu être avec Julien sans l'adoption. « Est-ce que Nicholas a été une distraction pour Julien ? Pourquoi, ai-je toujours ce maudit réflexe de vouloir le comparer à Nicholas ? Si nous avions mis tous nos efforts à soutenir et entourer notre fils, est-ce que le résultat aurait été le même ? Si, si et si ! Si nous avions pris une autre décision que

l'adoption, est-ce que notre vie aurait été différente ? Dieu seul le sait et le diable s'en doute ».

Même si Nicholas essaie d'être gentil en prenant même le blâme des gaucheries de Julien, leur relation s'envenime. Cette animosité semble viscérale, ancrée au plus profond de Julien, tel un volcan sur le point de se réveiller. Au début de ce même automne, Nicholas, à presque 16 ans, est devenu un très beau jeune homme, athlétique, doux depuis son enfance et toujours aussi brillant et affable. Pas étonnant que Julie ait voulu s'inscrire au même CÉGEP Saint-Laurent. Complices depuis la fin de l'école secondaire, ils partagent les mêmes passions pour la réussite scolaire, leur intérêt pour protéger l'environnement et leur engagement bénévole en faveur des plus démunis.

11 mai 2013

Ils sortent souvent en groupe, il y a toujours Julie, une ou deux de ses amies et Mathieu pour faire une balade en vélo ou pour aller flâner au Mail Champlain. Ça se termine souvent, et agréablement, par un jeu de société chez l'un ou l'autre. C'est maintenant officiel, Julie Labonté est la petite amie de Nicholas. C'est aujourd'hui qu'ils se sont embrassés pour la première fois : un grand frisson ! Elle a accepté de l'accompagner au cinéma pour voir *Les Âmes Vagabondes* ; les critiques sont élogieuses. Durant le générique, il l'a fixé dans ses yeux olivâtres et l'a embrassé passionnément. Elle a répondu avec toute la passion qui l'habite depuis la maternelle. Jamais auparavant, Nicholas n'a ressenti pareil frisson, comme une nuée de papillons envahissant son estomac.

Opiniâtre, Julien ne lâche pas son acharnement envers son demi-frère. Par-dessus tout, il est de plus en plus jaloux qu'il soit avec Julie. Lui, n'a pas encore de petite amie. Il a certes butiné ici et là avec certaines filles, mais il ne connaît pas l'amour. Il appelle une certaine Valérie quand il a besoin qu'on lui vide les couilles. De petite taille, un peu ronde, des yeux bruns trop maquillés, des cheveux courts teints en mauve foncé, des piercings aux oreilles, aux sourcils et dans le nez. Elle a redoublé son secondaire III et

a fini par devenir serveuse au restaurant chinois, sur Taschereau. Elle aime bien satisfaire les boys en échange d'un peu d'argent et de beaucoup de compliments. Julien se remémore avec nostalgie la fois qu'ils ont, lui et sa gang, tabassé gaiement Nicholas dans le parc. C'était le bon temps !

2015

Julien finit par se caser après avoir complété un diplôme d'études professionnelles (DEP) en transport par camion, au Centre de formation du transport routier de Saint-Jérôme. Il devient camionneur pour Robert Transport inc. Il n'en peut plus de sentir la présence de Nicholas, de le voir réussir avec autant de facilité et surtout de le voir avec Julie. Il déménage alors à Longueuil, dans un modeste trois et demi. Julien fait grande impression au travail. Assidu et travaillant, les propriétaires de l'entreprise l'apprécient au plus haut point. Pour les Fêtes, il reçoit un avantageux boni et une carte de souhaits très élogieuse, signée par le grand patron lui-même ! Il visite régulièrement ses parents en évitant le plus possible de croiser Nicholas et Julie. « La période des Fêtes est assez pénible comme ça ! »

-3-

« *Quand les hommes vivront d'amour* » par Raymond Lévesque.

GUET APENS

Au cours des années suivantes, Nicholas, toujours aussi studieux, réussit haut la main ses études secondaires, collégiales et universitaires. Le 19 mai 2017, il complète son baccalauréat en droit et choisit de prendre une longue pause avant les examens du Barreau afin de réaliser son rêve : partir en Croatie avec Julie et passer tout l'été à Split, sur la mer Adriatique.

À l'automne 2017, Julie fait son entrée à la maîtrise en éducation, avec concentration en orthopédagogie. Nicholas s'inscrit à l'École du Barreau, du 5 février au 12 mars 2018 et, le 12 décembre de la même année, Nicholas réussit son examen avec distinction. Il entreprend ensuite son stage de six mois au cabinet Jolicoeur Lacasse et, le 23 juin 2019, celui-ci l'intègre sans surprise à son équipe d'avocats spécialisés en droit des affaires.

Vendredi 7 juin 2019, 15h05

Sur l'autoroute 20, près de Drummondville, Julien se fait arrêter pour un contrôle routier ; l'un de ses feux arrière était défectueux. En demandant le permis de conduire de Julien, le patrouilleur observe son comportement erratique. Il remarque aussi que son haleine sent fortement l'alcool. Le policier le somme de passer un alcootest, qu'il échoue lamentablement. Avec 145 milligrammes d'alcool par 100 millilitres de sang, il est mis en état d'arrestation et immédiatement accusé de conduite avec les facultés affaiblies. Le camion est également saisi et le policier lui signifie une suspension

immédiate de son permis de conduire pour 90 jours. Pour finir, il lui remet une contravention salée de 1 500 $.

Lundi matin, 10 juin, 8h02, au bureau de Robert Transport inc.
— Julien, tu connais notre code de conduite, c'est tolérance zéro. Nous avons sincèrement apprécié ton travail ; tu es un exemple pour tous tes compagnons à ce niveau. C'est bien triste mais, compte tenu de ta récente arrestation, tu es congédié sur-le-champ. Tu prends tes affaires et tu quittes les lieux !

Julien quitte le bureau sans rien dire. Les jours suivants, il reste enfermé chez lui à boire de la bière du matin au soir. Il n'a donné signe de vie à personne et il veut qu'on lui fiche la paix.

Jeudi 13 juin, 19h45
Alice appelle Julien pour prendre de ses nouvelles et l'inviter pour le samedi suivant à venir partager un BBQ.

— Nicholas et Julie y seront et ils seront assurément heureux de te voir.

Julien décline l'invitation, en donnant comme excuse qu'il a un chargement à faire ce samedi ; du temps payé une fois et demi son taux horaire. Il ne peut pas se permettre de rater une pareille occasion. Julien demande à Alice d'aviser Nicholas qu'il ne pourrait malheureusement pas les aider à les déménager le 1er juillet, parce qu'il a accepté de travailler sur une « grosse job », qui lui prendra toute sa journée. Alice est déçue qu'il ne puisse pas venir samedi, mais elle se réjouit qu'il soit bien dans son travail, ne se doutant pas qu'il avait été congédié.

— Quand viendras-tu nous voir Julien ?

— Je ne sais pas maman, j'ai un boulot de fou en ce moment.

— Sois prudent, car trop d'heures sur les routes c'est dangereux, tu pourrais t'endormir au volant.

— T'inquiète pas Mom, je suis prudent.

— Bonne soirée et appelle-nous. Ton père et moi, aimons ça quand tu nous donnes de tes nouvelles. Bonne nuit.

Le 1er juillet 2019

Nicholas et Julie filent le parfait bonheur et emménagent ensemble dans le Plateau. Ils ont déniché un beau grand appartement de quatre pièces et demie. Ils ont glané ici et là des meubles, des articles de cuisine, un téléviseur 48 pouces offert par Jacques et Pauline qui en profitent, de leur côté, pour s'offrir le nec plus ultra des appareils. Ils trouvent aussi sur Kijiji un réfrigérateur et une cuisinière de seconde main en excellent état. Ils ont la stupéfaction de voir arriver Julien de bonne heure pour leur donner un coup de main.

— Quelle belle surprise, Julien ! dit Julie.

— Maman nous a dit que tu étais occupé aujourd'hui ! Je me suis libéré, qu'est-ce que je peux faire ? Il y a tout à faire mon frère !

Julien aide Nicholas à déplacer les plus gros appareils. Julien a pensé apporter des sangles de camionneur pour moins forcer. Ils transportent toutes les boîtes à trois, puis leur installation est complétée à la fin de l'après-midi. Julie arrive avec trois bières, et ils trinquent à la santé de leur nouvel appartement. Ils se font livrer une pizza.

Pour Nicholas, cet après-midi représente l'un des plus beaux moments qu'il passe avec son frère depuis longtemps. C'est ce qu'il confie à Julie sur l'oreiller avant de s'endormir, tous deux crevés.

Julien sur le chemin du retour, se dit : « comment, puis-je être aussi con et gentil avec lui ? Il a tout, même la belle Julie, et moi rien. Des fois je me hais ! Maudit que je me hais ! »

Samedi 6 juillet, vers 17h

Julien appelle ses potes : Max, Alex et Sam. Il veut organiser des retrouvailles comme dans le bon vieux temps ! De la bière, des joints et pourquoi pas un peu de cocaïne ? Les trois déclinent les uns après les autres. Ils sont passés à autre chose. Il appelle Valérie. En voyant le numéro sur son afficheur, elle ne répond pas. Il maudit le monde.

Vendredi 12 juillet, 7h45

Le bruit aigu et assourdissant d'un camion qui recule réveille Julien. Il a une drôle d'impression. Il ne comprend pas tout de suite ce qui se passe. Soudain, il se rappelle qu'il a fait un curieux rêve où les rôles entre Nicholas et lui avaient été inversés. Une bizarre de sensation ! Dans son rêve, Nicholas était devenu un clochard et lui un brillant avocat. Il se souvient aussi qu'il lui fallut faire le sacrifice de la vie de Nicholas pour changer le cours des événements de sa vie. C'était flou, pour y arriver, il devait le tuer. Ainsi, Nicholas se réincarnait en mendiant alors que lui devenait un avocat brillant et reconnu. Il aurait beaucoup d'amis, de clients et des relations enviables. Il vivrait avec Julie. Il habiterait une très belle maison de Saint-Lambert. Il conduirait une décapotable scintillante. Ils seraient heureux.

Au cours des jours suivants, il repasse souvent dans sa tête ce drôle de rêve. Il en fait même une obsession, comme si c'était la solution à tous ses malheurs. Et si c'était une prémonition ?

Julien continue de s'enfoncer : il est de plus en plus ivre du matin au soir. Il juxtapose ce délire à sa vie, en s'imaginant que… depuis l'arrivée de Nicholas dans sa famille, il a été malheureux. Nicholas lui avait jeté un mauvais sort. Toujours est-il qu'il revient toujours à la même conclusion. Ce demi-rat est responsable de tous ses déboires. Mais comment l'éliminer ? De toute façon, il reviendrait à la vie... mais en clochard !

Un jour, il trouve son idée de le tuer complètement farfelue, inimaginable, alors que les jours suivants, bien au contraire, il doit le faire pour se libérer de la guigne qui s'est abattue sur lui depuis l'arrivée de Nicholas. Sa santé mentale bascule dans le délire et il se persuade de passer à l'action. Il commence à consulter sur Internet, des sites comme : Le crime parfait existe-t-il ? Comment faire passer un meurtre pour un accident ? Comment réaliser le crime parfait ? Comment réussir le meurtre parfait ? Il maquille le meurtre de son amie en accident. Il provoque un accident pour tuer sa conjointe et sa fille. Il loue le film : Meurtre parfait ! Une adaptation de : Dial M for Murder.

Son rêve continue de le hanter jour et nuit. En fait, il ne pense qu'à ça maintenant. L'obsession lui a coupé l'appétit ; il mange mal, mais toujours avec une bière à la main et son ordinateur ouvert à la recherche de la SOLUTION finale. Il se construit une raison et plus il s'enfonce dans cette obsession, plus elle lui parait souhaitable et réaliste. Mais COMMENT faire ?

Il passe le reste de l'été à alimenter son délire, à se documenter de plus en plus sur des sites illicites et sombres. Il trouve enfin le filon : le chaînon manquant. La chasse ! Un accident de chasse ! Il imagine son scénario : l'invitation à Nicholas, la réservation d'un chalet dans un endroit reculé, le moment propice du meurtre et comment parfaire une justification en béton de l'accident de chasse.

Lundi 2 septembre

Alice et Bertrand sont très heureux d'avoir tout leur monde réuni en ce lundi de la fête du Travail. Pauline et Jacques arrivent vers les 14 heures, voulant profiter de cette belle journée chaude et ensoleillée. Ils apportent leur maillot de bain. Nicholas et Julie arrivent vers 16h30 avec les mains remplies de victuailles et une bouteille de vin, un Liano, le préféré de Bertrand. Julien arrive passé 17 heures et, comme à son habitude, les mains vides. Alice propose un toast aux retrouvailles et tous lèvent leur verre à la famille réunie.

Bertrand et Jacques échangent sur le résultat prévisible des élections fédérales à venir. Jacques affirme avec conviction que les libéraux seront majoritaires lors du scrutin du 21 octobre prochain, tandis que Bertrand n'en est pas si convaincu. Dans la cuisine, Pauline, Julie et Alice préparent les condiments et les burgers pour le BBQ.

— C'est tellement beau de les voir ensemble, Niko et Julien, et de les voir discuter. Ils semblent bien s'entendre, s'exclame Pauline.

— Comme toi maman, je ne peux pas en espérer davantage. T'en penses quoi, Julie ?

— C'est bien le souhait de Niko ! Se rapprocher de Julien.

— C'est aussi le mien ! S'ils peuvent se trouver des affinités, je serai la maman la plus heureuse !

Julien et Nicholas se sont déplacés au fond de la cour afin de bénéficier des quelques rayons de soleil encore présents.

— Comment ça se passe au bureau, Nicholas ?

— Que du boulot, 12 heures par jour ! Mais, j'adore ça : j'apprends un millier de détails. Tu sais, le droit c'est plus que des lois. C'est également et surtout savoir les interpréter astucieusement à la faveur de nos clients. Et toi le boulot ? Toujours aussi occupé ?

— Bah ! Un tas de voyages, mais pas tous payants, il y a beaucoup trop de jobbers qui réduisent les prix. Dis donc, Nicholas, ça te dirait que nous allions au petit gibier ensemble en octobre ? J'ai déjà vérifié auprès de la SEPAQ[2], juste au cas où. Nous pourrions avoir un chalet du 22 au 25 octobre à Rimouski, au Chalet Modik, si ça te le dit.

— À Rimouski !

— C'est, paraît-il, le meilleur spot pour la perdrix et le timing est bon, juste avant la fin de la saison de chasse au petit gibier.

— Quelle bonne idée ! Je vais voir avec mon bureau si je peux me libérer. Comme je n'ai pas pris de vraies vacances depuis des lunes, ça devrait fonctionner, je te reviens demain ou mercredi sans faute.

— Nous aurons besoin de prendre nos permis de chasse et de demander à Grand-papa de nous prêter ses carabines.

— Wow ! Plus j'y pense, plus ce serait plaisant !

— On va retrouver le reste de la famille ?

Bertrand et Jacques sont toujours en grande conversation sur l'issue des élections.

— Non Bertrand, les conservateurs n'ont pas de chance au Québec, Scheer est trop ennuyeux, il n'a pas de charisme, il ne passe pas au Québec ; en plus son français est couci-couça.

— Voyons donc Jacques ! Les libéraux n'ont aucune chance dans les Prairies, en Colombie-Britannique et même en Ontario, avec le scandale de SNC-Lavalin.

— On verra bien !

2. Société des établissements de plein air du Québec

— Ah ! vous voilà tous les deux ! Nous discutions des élections fédérales. Vous irez voter, j'espère !

— Pas pour moi, Papi, je n'y connais rien à la politique et surtout, ça ne m'intéresse vraiment pas ! Que des profiteurs !

— C'est un gros jugement de valeur, Julien. Tu ne peux pas dire en même temps que tu n'y connais rien et affirmer du même souffle qu'ils sont des profiteurs !

— Moi j'irai voter ! affirme Nicholas. Je pense que c'est un devoir de citoyen. Nous avons les gouvernements que nous choisissons, donc que nous méritons.

— Bien dit Niko.

— Papi, est-ce que l'on pourrait t'emprunter ta 410 et ta 22 ?

— Pour quoi faire ?

— Julien aimerait que l'on aille à la chasse à la perdrix à la mi-octobre. Il me reste à demander congé, mais je ne vois pas comment on pourrait me le refuser ?

— Avec un grand plaisir ! Je suis tellement heureux de vous voir enfin devenir de véritables frères. Mais à la condition que vous nous rapportiez quelques prises. Pauline pourra nous faire sa fameuse tourtière du Lac.

Dans son for intérieur, Julien pense à son sombre dessein : « attendez de voir la surprise ! »

Mercredi 4 septembre 8h08

Nicholas obtient sans difficulté son congé pour la semaine du 20 octobre. Il n'en revient tout simplement pas de la nouvelle attitude de Julien ; « pourvu que cela dure ». Dès l'heure du midi, il se présente chez Canadian Tire de la rue Sherbrooke pour acheter son permis de chasse. Puis, le soir, croyant que Julien travaille toujours pour Robert Transport, il l'appelle après l'heure du souper. Julien répond à la première sonnerie.

— Oui allô ?

— C'est Nic, j'ai eu mon congé. C'est donc réglé pour notre escapade de chasse, si c'est toujours bon pour toi ?

— C'est toujours OK pour moi. Je vais m'occuper de finaliser les réservations. Comme j'ai déjà donné un dépôt, il ne devrait pas y avoir de problème.

— Au fait Julien, j'ai déjà pu acheter mon permis chez Canadian Tire.

— Oui, oui, je sais, c'est toujours là que je le prends.

— Je vais chercher les carabines chez Papi, samedi prochain, veux-tu venir avec moi ? Je n'ai qu'à les appeler. Je suis sûr que cela leur ferait un grand plaisir de nous voir.

— Non, ce n'est pas possible, car je travaille samedi. Tu les salueras de ma part.

Le plan de Julien était très simple. Peaufiner l'accident de chasse. Nicholas est tout sourire. « Enfin, l'heure de la réconciliation avec Julien est venue, j'espère qu'il va finalement devenir le frère que j'ai toujours désiré. »

Les jours suivants, Julien s'affaire à tout organiser. Il s'efforce d'être plus présent et attentif envers Nicholas lors des rencontres familiales, à multiplier les faux-semblants de réconciliation, ce qui ravit ses parents et autant Julie. Enfin, une vraie famille unie. Il révise chacune des étapes de son scénario avec minutie : l'arrivée au chalet le 22 octobre en fin d'après-midi, suivie d'un bon souper, de la bière. Le lendemain matin, lever dès 5 heures, préparation du petit déjeuner et, à 6 heures, départ pour la chasse. Puis, il faudra trouver le meilleur endroit pour la levée des perdrix, suggérer à Nicholas de se mettre quelque part en avant de lui et *BANG*! Le coup final. « Il faut m'en tenir à ça ! » se répète-t-il inlassablement.

22 octobre 10h02

Le compte à rebours débute. Nicholas va chercher Julien chez lui, à Longueuil. Julien l'attend déjà à l'extérieur avec son sac à dos. Mais auparavant, Julien a pris soin d'effacer l'historique de son ordinateur. Il faut tout prévoir et ne rien laisser au hasard. Nicholas a acheté deux cafés chez Tim Horton et lui en tend un.

— Merci, c'est bienvenu, hum ! Ce n'est pas chaud dehors !

— Pourquoi, tu ne m'as pas attendu à l'intérieur ?

— J'avais trop hâte de partir !

— Bon, je mets le GPS : Chalet Modik, Rimouski, voilà, c'est fait. Je nous souhaite une excellente partie de chasse, mon Julien ! Si je ne m'abuse, c'est notre toute première fois seuls ensemble !

Ils arrêtent manger chez Normandin à Lévis à 12h25. Durant le repas, Nicholas est très volubile, contrairement à Julien qui reste très songeur.

— Julien ? Tu es dans la lune ! À quoi penses-tu ?

— À rien, le boulot.

— Hé ! Nous sommes en vacances !

Ils reprennent la route à 13h15. Ils font le plein d'essence au Irving sur Monseigneur-Bourget. Ils arrivent à la réception de la SEPAQ à 16h37 et à leur chalet Modik au numéro 5, à 17h15. Une fois la voiture vidée et leurs affaires rangées. Ils mettent au four, vite fait, un spaghetti préparé par Julie. Julien s'ouvre une bière.

— En veux-tu une ?

— Avec plaisir, trinquons à notre amitié !

— À notre amitié !

Julien, en se retournant, serre les dents.

Le chalet, quoique rustique, est très confortable. Les deux chambres sont à l'étage, séparées par une salle de bain commune. Le passage qui mène aux trois pièces fait office de mezzanine. Cette dernière surplombe le salon et la cuisine à aire ouverte. Cela donne l'impression que le chalet est immense. Un colossal foyer en pierre des champs trône au milieu de la place. Il est paré d'une tête de cerf empaillée qui semble les observer avec méfiance. Un lot de babioles disparates orne le manteau de la cheminée. En attendant que le spaghetti soit prêt, Nicholas fait un feu, tout en prenant sa bière.

Julien, pensif, repasse mentalement son scénario du lendemain. Pour détendre l'atmosphère, Nicholas lui raconte son expérience chez Jolicoeur Lacasse. Comment il s'est rapidement intégré à l'équipe du droit des affaires et combien l'associé principal du bureau de Montréal était impressionné par son travail et sa

progression. Julien écoute sans vraiment écouter. Il répond par des ah ! Oui ! Tant mieux pour toi. Sans grand enthousiasme.

Il rage à l'intérieur de lui. « Tu peux te vanter tant que tu veux, mon vieux, demain ce sera silence radio ! »

18h30

Le spaghetti est prêt. Ils soupent rapidement tout en s'échangeant des banalités. Julien louvoie sur son travail inexistant et Nicholas, sur ses projets avec Julie.

21h30

Ils se couchèrent tôt. Nicholas fait le tour des événements de la journée et songe à la chance qu'il a de nouer cette nouvelle amitié avec Julien. Ce dernier laisse la lampe allumée sur la table de chevet. Il examine un à un les objets qui l'entourent : la commode campagnarde écorchée, sans doute abîmée par les nombreux locataires de chasse qui n'en ont rien à foutre de faire attention au mobilier.

Tout dans la chambre lui apparaît à la fois artificiel et vrai. Un bibelot représentant un hibou insipide, sûrement acheté au Dollarama du coin, et des livres que personne ne semble avoir lus. Une peinture à l'huile, représentant un trappeur et son chien marchant en forêt, des perdrix mortes attachées à l'épaule du chasseur. C'était indubitablement l'automne d'après les couleurs oranges et rouges des arbres. Le reflet de la lampe murale crée une ombre ressemblant à un long tunnel et sa lumière au bout lui fait penser à son rêve et à son dénouement annoncé pour le lendemain. Il met le réveil à 5 heures.

23 octobre, 4h50

Avant même que le réveil ne sonne, Julien l'arrête. Perdu dans ses sombres pensées, il n'a pas fermé l'œil de la nuit. Il voit par la fenêtre un lampadaire qui éclaire un court ruissellement d'eau menant à un petit étang peu profond. Cela lui rappelle l'une des phrases à double sens qu'affectionnait particulièrement son grand-père. Il y a fort

longtemps, dix ans peut-être, Jacques, un fervent calembourgeois, avait fait un jeu de mots avec la mare et la mort. Julien l'interprète à sa façon : « La mare, c'est l'eau de là, de l'avis de Julien. La mort, c'est l'au-delà, de la vie de Nicholas ».

Nicholas se réveille en sursaut avec la sonnerie de réveil de son téléphone. Il est 5 heures du matin. Bâillant à pleins poumons, il s'étire à s'en faire mal aux bras. L'odeur âcre du café le fait sourire et le ramène au projet du jour : la chasse. Il enfile sa tenue de chasse : pantalons de camouflage, chemise matelassée à carreaux rouges et noirs, bottes en caoutchouc Huntshield qu'il avait sorties des boules à mites pour l'occasion.

En descendant les escaliers, Nicholas aperçoit Julien en train de faire cuire le bacon.

— J'ai une faim de loup !

Il reste les œufs à frire et les toasts à faire, le café est prêt.

— Tu n'as pas chômé ! Je m'occupe des œufs. Toujours tournés, pour toi Julien ?

— Ouais !

— Je pense que la chasse va être bonne. Il me semble bien avoir entendu le cri de la perdrix grise en me levant.

— Bon, attaquons le déjeuner.

— Me passerais-tu le beurre, avant que les toasts refroidissent ?

— Voilà !

— Merci.

6h12

Ils sont prêts à sortir.

— Bon Niko, il vaudrait mieux y aller avant la levée totale du jour. Nous pourrons mieux nous positionner et avoir l'avantage sur les perdrix qui ne vont pas tarder à s'envoler.

— OK, allons-y !

Ils sortent du chalet avec leur fusil. Julien a la 22 et Nicholas la 410. Ils portent leurs cartouches en bandoulière. Avec toute la pluie tombée, la température semble plus froide et humide qu'en

réalité. Nicholas souffle dans ses mains pour les réchauffer. La nuit n'a pas encore dit son dernier mot, même si on peut apercevoir à l'horizon une légère lueur annonciatrice d'un changement de garde avec le jour. Julien met son plan en marche et suggère à Nicholas d'aller en avant vers la gauche, pas trop loin, mais juste assez loin pour couvrir le flanc nord-est. Nicholas obtempère sans discuter et avance lentement vers la bonne position. Julien s'empresse d'armer sa carabine mais au même moment, Nicholas se tourne vers lui tout en suggérant qu'il se mette parallèle à lui. « Comme ça, nous aurons un meilleur angle d'attaque et une couverture à 180 degrés. »

Julien baisse légèrement son arme et avance à pas feutrés vers le côté nord-ouest. Il élève de nouveau son fusil et pointe le canon sur la tête de Nicholas. Au même moment, ils entendent : « Bon matin les chasseurs ! » Julien baisse son fusil et rage à l'intérieur.

— Bonjour !

— La chasse est bonne ?

— Nous n'avons pas encore commencé.

— Laissez-nous, nous présenter. Moi c'est André et voici Marc.

— Enchanté ! Mon frère, Julien, et moi, c'est Nicholas. Niko pour les intimes. Bienvenue !

— Est-ce que ça vous dérangerait beaucoup si l'on restait pour chasser avec vous ? Nous ne sommes pas très habitués. Ce n'est que la deuxième fois que nous venons à la chasse et la toute première ici. Vous pourriez peut-être nous donner quelques trucs ?

Julien réagit rapidement :

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée ! Ici c'est chacun pour soi !

Ben voyons Julien ! Qu'est-ce que cela peut bien faire qu'ils nous accompagnent ? Nous pourrions leur inculquer les méthodes de chasse de Jacques. Nous avons été chanceux d'avoir eu grand-papa pour tout nous apprendre.

Julien n'y tient pas et lève le ton :

— Ben voyons donc ! Je n'ai jamais vu ça ! La chasse ! Ça ne se fait pas comme un voyage organisé de touristes disparates prenant des photos à la con !

— Mets-toi un peu à leur place, Julien !

— Fais donc à ta tête, Niko !

Julien fait un petit geste de la tête que le groupe prend pour une certaine approbation. Intérieurement, il sacre.

— C'est bon ! Venez, dit Nicholas. Ne prenez pas mal les commentaires de Julien. Dans le fond, il est bien content que vous vous joigniez à nous.

— Merci, c'est gentil ! Nous sommes tellement pourris avec une carabine ! L'an dernier, nous sommes allés en Mauricie et il y avait de la perdrix en masse. Te souviens-tu André ?

— Ah ! oui ! Nous avons tiré au moins à une vingtaine de reprises et nous sommes revenus bredouilles !

Nicholas prend l'initiative du déploiement du groupe.

— Formons une ligne imaginaire à quatre. André, tu te mets à gauche de Julien et toi, Marc, entre Julien et moi. Julien ? Tu leur expliques les consignes de Papi ou j'y vais ?

— Vas-y, tu es meilleur que moi pour expliquer les choses.

— Bon OK. Il y a quatre règles fondamentales à connaître et qui sont essentielles à maîtriser. La première : éviter d'être repéré. Il faut se déplacer très lentement, en faisant le moins de bruit possible, poser son pied au sol tout doucement, en amortissant les craquements de branchages. Le gibier est toujours aux aguets du moindre son et du moindre mouvement. La deuxième : être stratégique. Imaginons des perdrix s'envoler devant nous. André, comme tu es à la gauche du groupe, tu dois rapidement te faire une idée de la direction que prendront les volatiles et de leur nombre. Par exemple, s'il y a huit perdrix qui lèvent et bifurquent tout de suite vers la gauche, alors tes cibles, André, sont les deux premières bécasses de ton côté. Julien, tu tires les deux du centre gauche. Marc, tu vises les deux du centre droit et moi les deux dernières à droite. Comme ça, nous aurons une bien meilleure chance d'en abattre un plus grand nombre.

— Wow ! C'est brillant comme plan. Hein André ? Nous avons bien fait d'oser vous demander de nous joindre à vous !

Nicholas continue :

— La troisième : Ne pas rater sa cible. Lorsque nous mettons en joue une perdrix, nous devons mirer plus ou moins à 15 centimètres devant elle. Comme ça, il y a une plus grande probabilité que le projectile et l'oiseau fassent connaissance ! Vous me suivez ? Si nous visons en plein cœur, nous raterons notre cible à coup sûr.

— Wow !

— La quatrième et non la moindre : toujours penser sécurité. Lorsque nous marchons en groupe, il faut toujours pointer son arme vers le sol et avoir le cran de sûreté bien en place. Un accident est si vite arrivé !

— Merci encore, Nicholas. Tu ne peux pas t'imaginer combien cela va nous être utile.

— De rien André.

— On dirait que ton frère a sauté un cours, Nicholas, s'exclame Marc.

— Comment ça ? répondit Julien.

— Quand nous vous avons croisé tout à l'heure, tu pointais ta carabine dans les airs.

— Ça ne se peut pas ! Je suis toujours extrêmement prudent.

Julien le fusille du regard.

— Ah bon ! J'ai probablement mal vu ! Excuse-moi !

— Allons-y maintenant, c'est la meilleure heure, si nous voulons voir des perdrix, dit finalement Nicholas.

Les conseils payèrent. Ce fut la manne !

15h47

Les quatre chasseurs rentrent au camp avec sept perdrix grises bien dodues. André et Marc ont tué chacun leur première perdrix, alors que Julien en a tué deux et Nicholas trois.

— Quand est-ce que vous quittez, Marc ?

— Nous plions bagage juste après le souper. Nous devions partir en fin d'après-midi, mais pour nous donner une meilleure chance, nous avons prévu quitter le chalet plus tard en début de soirée.

— Avez-vous le temps pour une bière, demande André.

— Ça te le dit Julien ? Juste une et on rentre.

— Ouin ! Une et nous le méritons bien !

Finalement, Julien et Nicholas soupent avec Marc et André. Nicholas ne se fait pas prier pour raconter de grands pans de sa vie et aide Julien pour, disons, embellir la sienne. Ils apprennent que Marc Tanguay est professeur de mathématiques au CÉGEP de Matane et qu'André Robillard est propriétaire d'un commerce en informatique, Logimat, également à Matane. Ils apprennent également que les deux comparses se connaissent depuis leur enfance et qu'ils sont tous deux mariés à des sœurs. André et Jocelyne, sa conjointe, ont deux fils qui fréquentent l'école primaire : Philippe, en première et Olivier en troisième. Pour leur part, Marc et Marie n'ont pas d'enfant. Marie est infertile. À regret, ils ont fait une croix sur la marmaille.

Comme toujours, Nicholas aide à ramasser et à faire la vaisselle. Quant à Julien, impatient de les voir décamper, il aide sans enthousiasme Marc à paqueter son VUS. Finalement, d'un commun accord, Julien et Nicholas offrent à Marc et André de garder pour eux toutes les perdrix sous prétexte qu'il leur reste, à eux, deux autres journées pour se rattraper. Les quatre chasseurs s'échangent leurs coordonnées et se promettent de garder le contact. Qui sait, pour refaire un jour un voyage de chasse ensemble ?

Ils se disent un dernier au revoir et la voiture de Marc s'éloigne tranquillement. Le chemin est presque impraticable, la pluie a laissé des flaques d'eau et des trous immenses qu'il faut éviter délicatement. Finalement, le véhicule bifurque à droite du chemin privé et il prend de la vitesse.

9h21

Julien bâille et fait signe de la main à Nicholas qu'il va se coucher. Nicholas écrit un texto à Julie.

— Bonsoir mon amour, tu me manques. Nous avons passé une très belle journée. Nous avons fait connaissance avec deux néophytes, mais sympathiques chasseurs de la région. Je leur ai même donné les trucs de chasse de Papi. Nous avons soupé avec eux. Julien a été gentil, taciturne comme toujours mais, dans l'ensemble, nous faisons un beau voyage de chasse. Bisous ! Niko.

Julie répond dans la minute.

— Bonsoir Niko. Je m'ennuie également de toi. Le lit est trop grand sans toi ! Je suis heureuse que tout se passe bien entre Julien et toi. Je suis tout de même inquiète, son changement soudain d'attitude, je ne sais pas, mais sois sur tes gardes. Tu sais combien il peut être imprévisible ! Je t'aime, Julie XXX

24 octobre 5h00

Julien éteint son réveil en même temps que Nicholas. Il a dormi profondément, contrairement à sa nuit blanche de la veille. Il se rappelle sa sombre mission.

— Julien ! Tu es réveillé ?

— Oui, oui, je me lève.

— Prends ton temps ! Il pleut à boire debout. Je crois bien que la chasse est à l'eau pour probablement une bonne partie de la journée.

Julien regarde par la fenêtre.

— Ah ! Non ! Maudite malchance ! Tabarnak !

— Quoi Julien ?

— Rien ! Il n'y a rien !

Ils prennent le petit déjeuner sans trop se parler. Que des banalités.

6h30

Nicholas se verse un autre café et va lire *la Presse* + sur sa tablette. Il commence par la chronique d'Yves Boisvert : « Quand Bouchard et Charest causent politique », puis il lit un dossier exclusif : « Plomb

dans l'eau : des cas "hors normes" dans 120 villes ». Julien se prend également un deuxième café et s'en retourne dans sa chambre. Dans son for intérieur, il rage. Découragé par ce précieux temps perdu, il songe de nouveau à son plan, « s'il pleut toute la journée, il va me rester que demain matin pour en finir. À moins que : pourrais-je, peut-être, imaginer qu'un accident de chasse se passe à l'intérieur du chalet ? »

8h58

Nicholas met de côté son ordi tout en bâillant un grand coup. Il regarde de nouveau par la fenêtre pour constater qu'il pleut de plus belle. Il s'empare de son roman, *L'Appel du Coucou*, un roman policier de J.K. Rowling, alias Robert Galbraith, et s'installe dans le fauteuil en face du foyer. Avant de se plonger à fond dans sa lecture, il décide d'allumer un feu. Quoi de mieux que de sentir l'odeur subtile du bois qui se consume, d'entendre le crépitement du feu et d'observer les reflets multicolores de la flamme dans le salon. Julien ressasse encore une fois dans sa tête tous les scénarios possibles : « si je tente de le tuer dans le chalet, je devrai prétendre qu'en nettoyant la 22, le coup est parti par inadvertance ? Hum ! Ça vaut peut-être le coup d'essayer, pendant qu'il est évaché sur le sofa. » Il sort de sa chambre et il va chercher les deux fusils laissés dans l'entrée du chalet.

— Te voilà ! Que veux-tu faire ?

— Je vais astiquer les carabines, tant qu'à ne rien faire.

— Veux-tu que je t'aide ?

— Non ! Non ! Ça va m'occuper.

— Comme tu veux !

Nicholas se replonge dans son roman au dénouement captivant, Robin vient d'entrer dans le bureau de Cormoran. Julien regarde constamment dans la direction de Nicholas, tout en nettoyant la 410. « Un fusil à pompe qui apporte le meilleur de tous les mondes aux chasseurs » selon la publicité du détaillant Sail, qu'il se rappelle avoir lu dans la revue *Chasse et Pêche* trônant sur la table du salon. Il procède avec minutie. Il défait d'abord le canon de la cuirasse et passe une longue tige à embout ouaté afin d'enlever les résidus de

poudre. Il fait toutes ces manœuvres pour rien, car Jacques nettoie immanquablement ses carabines à la fin de chacune de ses saisons de chasse. Julien sent la pression monter d'un cran et ressent un mal de tête soudain et insupportable, tout en réfléchissant au moment fatidique où il exécutera son plan B.

Nicholas est pris par son roman, l'enquête palpitante de Cormoran Strike sur la mort suspecte d'une célèbre mannequin britannique. Il lève les yeux et voit que Julien l'observe drôlement.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien.

— Pourquoi me fixes-tu ?

— Je ne te fixe pas !

— Bon, il est midi quinze, je me fais un sandwich. Aimerais-tu que je t'en prépare un ?

— À quoi ?

— Nous avons du jambon, du fromage et de la salade.

— Oui, merci.

— C'est prêt ! Tu veux une bière avec ça ?

— Pourquoi pas ?

Tout en prenant une bouchée, Nicholas se tourne vers Julien.

— Il me semble que ça fait un bon bout de temps que tu n'as pas eu une blonde !

— Pas si longtemps que ça ! J'ai une copine depuis la mi-septembre, mais je n'ai pas eu le temps de vous la présenter.

Il ment, à l'évidence.

— Comment s'appelle-t-elle ? Que fait-elle comme travail ? Elle doit être jolie !

— On se calme ! Ça en fait des questions ! Elle s'appelle Christine et elle travaille chez Bell et oui, elle est très jolie.

— J'aimerais bien la rencontrer et j'en suis sûr, Julie aussi. Vous pourriez venir souper pour l'Halloween.

— Je vais voir ça avec elle.

— Bon je retourne à mon nettoyage de carabine.

— Laisse-moi faire Julien, tu as déjà passé l'avant-midi sur une, je peux m'occuper de la 22.

— Pas la peine, j'ai les deux mains dedans !

— Non, non, j'insiste et, par-dessus le marché, j'aime ça.

Le plan B de Julien a du plomb dans l'aile. Avec la pluie qui ne cesse de tomber, c'est le cas de le penser. Julien se fait à l'idée que son plan A était sa seule issue. Il va s'allonger sur son lit pour une courte sieste. Il s'endort profondément et fait un rêve très étrange.

Pendant ce temps-là, Nicholas voulant nettoyer la carabine 22 s'aperçoit rapidement que celle-ci est d'une propreté exemplaire. Il se rappelle que Jacques astiquait toujours ses fusils après la saison de chasse. « Mais pourquoi Julien a-t-il passé la matinée à démonter et nettoyer la 410 ? Curieux ! Mystère et boule de gomme ! » Il retourne donc à sa lecture.

Julien se réveille en fin d'après-midi. Il se rappelle avoir rêvé que son plan d'éliminer ce demi-morveux s'était finalement bien terminé. Il avait réussi à vaincre, malgré une multitude d'embûches. Tout d'abord, dans son rêve, la chasse avait déjà eu lieu. Dans le sous-sol de ses grands-parents, des milliers de serpents rampaient autour de lui et l'empêchaient de tenir son arme. Il voyait aussi Nicholas et Julie qui riaient de lui. Pris de panique, son cœur s'emballa mais, à la fin, il finit par se débarrasser des reptiles.

Tout de suite après, il dut parcourir des kilomètres et des kilomètres dans les égouts de Montréal, entouré de demi-rats, des demi-corps n'ayant qu'une tête avec les pattes de devant, qui arrivaient de partout. Puis il se rappela son corps meurtri par des centaines de morsures que lui avaient infligées ces bestioles, l'odeur écœurante qui s'en dégageait et empestait l'espace. Il aperçut enfin le vrai demi-rat, incarné par Nicholas et sa souris, Julie, fuir par l'échelle d'un trou d'homme ! Ils disparurent de sa vue. Il se précipita vers la même sortie, d'où il put les apercevoir de nouveau, dans le parc Beaune ! Max, Alex et Sam retenaient le minus qui se tordait de douleur sous les yeux horrifiés de Julie.

« J'ai pris la 22 et je lui ai tiré une balle dans la tête et me suis réveillé en sursaut. Mon plan va fonctionner, c'est sûr ! ». Il repasse encore une fois le scénario dans sa tête.

17h33

Julien jette un coup d'œil par la fenêtre : on dirait que la pluie a cessé ; dommage qu'elle ait tant tardé, ça a « scrapé » notre journée et mon plan !

— Tu veux une bière Julien ? Il doit en rester quelques-unes.

— Est-ce qu'il reste de la Molson ?

— Deux.

— OK pour une Mol.

Ils préparent le souper ensemble, comme si de rien n'était, et décident de manger dans le salon devant le feu de foyer. Nicholas résume avec force et détails son roman à Julien. Julien n'écoute que d'une oreille distraite, pris dans ses pensées et sa partie de chasse du lendemain matin. Ils terminent le souper vers 20 heures. Nicholas reprend sa lecture de *L'Appel du Coucou*, blotti dans le canapé, face au feu de foyer crépitant de plus belle. Il ne lui reste qu'une cinquantaine de pages à lire. Julien bâille, même s'il a dormi une bonne partie de l'après-midi.

— Bon, moi je vais me coucher, salut.

— Déjà ! Il n'est que 20 heures 10 !

— Je suis crevé !

— Bonne nuit !

Julien ne répond pas. Il met le réveil à 5 heures et retourne à ses pensées diaboliques. Nicholas lit le mot « fin » de son livre à 21h45 et va se coucher en mettant aussi son réveil pour 5 heures. Il s'endort en moins d'une minute. Julien se retourne mille fois dans son lit ; le sommeil ne vient pas.

25 octobre, 5h

Le réveil de Nicholas le sort de son rêve : il est en Croatie avec Julie sur un catamaran. Il y a un soleil radieux et ils discutent de leur

désir d'avoir un bébé. « Hum ! ça pourrait être le fun d'avoir un enfant. Il faut que je lui en parle à mon retour. »

Julien est déjà debout depuis au moins une bonne heure. Il a encore préparé le petit déjeuner. En descendant les marches, Nicholas sent les arômes du bacon, du café et des pains grillés. Il exclame sa joie et sa faim. Ils prennent le petit déjeuner en revoyant ensemble leur programme de chasse de la matinée.

— Il faut que l'on tue de bonne heure si on veut rapporter du gibier à Papi et Mamie.

— Ce serait catastrophique de revenir bredouille. Hein Julien ?

— Je pense bien que l'on tuera, sans problème.

— J'espère bien !

— Bon ! Fini le jasage, on se prépare.

— Tiguidou !

6h10

Ils sortent du chalet. Une lueur du soleil se profile au loin derrière un ciel voilé. Le sol est détrempé par toute cette pluie tombée la veille. Elle a laissé de gros trous remplis d'eau. Ils perçoivent les sons coutumiers du bruant à gorge blanche, de la grive, de l'alouette et, avec un grand sourire, ceux de la perdrix grise. Julien propose de se déployer selon la tactique connue : l'un se positionne devant pour lever les perdrix pendant que l'autre suit en arrière, pour les abattre.

— Je ne crois pas que ce soit la meilleure stratégie Julien. Car avec un seul tireur à l'œuvre si tu manques ta cible, nous n'aurons rien à nous mettre sous la dent. Je pense que la ligne droite, chacun de son côté, est une tactique plus efficace.

Comme Julien est toujours derrière, il lève son fusil et l'arme, tout en visant la tête de Nicolas. Il se dit à lui-même « Prends ça demi-bâtard ! » Au même moment, Nicholas se tourne en sa direction et il voit la 22 pointée sur lui.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Il saisit avec force le canon de la carabine. S'ensuit une échauffourée effroyable. Les deux tombent et roulent l'un sur l'autre.

Puis on entend un coup de feu partir. Pendant une fraction de seconde, Nicholas est par terre, perdu entre la réalité et l'irréel de vivre pareil cauchemar. Il revoit la scène en accéléré. Julien pointait bel et bien son arme sur lui. Puis, son propre réflexe d'agripper rapidement le canon. Enfin, l'empoignade qui s'ensuivit, puis le coup de feu. Tout cela est bel et bien arrivé et si vite. Il s'interroge sur son état. « Je n'ai pas mal ». Il bouge ses mains et ses jambes et se relève. En se levant, il voit Julien étendu sur le ventre, gémissant. Du sang coule de son dos. Dans l'échauffourée, il a reçu une balle dans le haut du dos.

— JULIEN !

Nicholas vient immédiatement près de Julien. Il n'ose pas le toucher, ne connaissant pas la gravité de sa blessure.

— Julien, réponds-moi ! Julien pourquoi ? Pourquoi Julien ? Réponds-moi, je t'en supplie !

Nicholas se met à pleurer en cherchant une réponse sensée à ce qui vient de se produire. Julien émet un son de douleur, presque inaudible.

— Aïe, je ne sens plus mes mains, je ne sens pas mes jambes. Aïe ! Ouf !

— Ne bouge pas Julien ! J'appelle le 9-1-1. Pourvu que j'aie un signal. Ne bouge pas !

Julien a quand même la conscience et la force de se réjouir intérieurement d'avoir réussi son coup. Il sent la métamorphose : l'engourdissement de ses membres fait partie de la téléportation de son esprit vers sa nouvelle vie ; il est sur le point de devenir célèbre.

6h33

— 9-1-1, qu'elle est votre urgence ?

— Nous avons eu un accident de chasse. Vite, à l'aide, mon frère est gravement blessé.

— Parlez doucement, s'il vous plaît, nous allons pouvoir vous envoyer du secours. Comment vous appelez-vous ?

— Nicholas Bastien.

— Bien, monsieur. Vous êtes en sécurité ?

— Mais oui, c'est mon frère ! il a du sang partout !

— Est-il conscient ? Respire-t-il ?

— Oui, oui, il a même parlé. Il dit qu'il ne sent plus rien !

— Assurez-vous que ses voies respiratoires sont dégagées. Ne le bougez pas ! Nous vous envoyons du secours à l'instant. On va utiliser la géolocalisation de votre cellulaire. Il est important de rester en ligne. Répétez-moi vos noms, s'il vous plaît.

— Nicholas Bastien et mon frère, Julien Gauthier. Nous sommes au chalet Modik, le numéro 5, c'est à la SEPAQ de Rimouski.

— Parfait, nous allons vous localiser. Avez-vous remarqué de quel endroit il saigne ?

— J'ai vu du sang dans son dos, il est allongé à plat ventre ! Je n'ai pas osé le bouger alors je ne sais pas s'il y a du sang ailleurs. Il semble ne pas pouvoir remuer ses mains et ses jambes ! S'il vous plaît, envoyez les secours !

— Restez calme monsieur. Essayez d'appuyer là où ça saigne, pour tenter de diminuer la perte de sang. Surveillez bien votre frère. Maintenant, dites-moi en gros ce qui s'est passé.

— On marchait dans le bois, c'était le début de notre journée de chasse. À un moment donné, il a trébuché sur une grosse branche, il est tombé par terre. J'ai entendu un coup de feu. Faites vite s'il vous plaît !

— Continuez de rester auprès de lui. Si vous avez une couverture, couvrez-le et surtout ne le bougez pas et attendez les secours.

6h36

Nicholas enlève son manteau et couvre Julien.

— Tu m'entends ? Julien !

Malgré sa situation et le fait qu'il se sente « sonné », Julien a quand même la force d'agresser son frère en paroles.

— Tu as eu ce que tu mérites, clochard !

— Ne bouge pas, les secours arrivent. Pourquoi Julien, pourquoi ?

— Tu as tout et je n'ai rien. Tu m'as volé ma famille. Tu es arrivé dans ma vie en me prenant tout. Tu n'aurais pas dû être adopté. Voilà pourquoi.

— Mais Julien, j'y suis pour rien. J'ai toujours voulu être ton frère et ton ami. Essaie juste de me donner un seul exemple, un fait, un geste répréhensible que j'ai eu à ton égard, juste un.

— Tu m'as jeté un mauvais sort ! Si j'ai toujours été aussi incapable et dans la merde, c'est à cause de toi !

— Ben voyons donc ! Jamais je n'ai eu, ne serait-ce qu'un seul instant, une mauvaise intention envers toi.

— Ne fais pas l'innocent. Tu es un ensorceleur et tu as volé mes capacités à réussir et ne dis plus jamais que tu es mon frère, sale itinérant !

— Tu délires ! Écoute Julien, j'ai raconté que c'était un accident de chasse, ce qui t'évitera d'être accusé de tentative de meurtre. Tu vois, je veux encore te sauver les fesses… mon frère.

— Quel accident ? Parle pour toi. Je me sens très bien, plus jamais tu ne seras admiré. Je suis supérieur à toi ; tu dois t'y faire, morveux !

6h55

Nicholas aperçoit les faisceaux des lampes de poche des secouristes.

— Par ici ! Par ici, vite !

— On arrive, nous vous voyons.

— Il semble avoir été blessé au haut du dos.

— Laissez nous faire. Nous allons nous occuper de lui.

— Monsieur Bastien ? Agent Richard Blais de la SQ et ma collègue Nicole Beaulieu. Nous sommes venus avec les ambulanciers parce qu'il s'agit d'un accident avec coup de feu. Laissons les ambulanciers prendre soin de votre frère, il est entre bonnes mains. Nous savons que cela est pénible pour vous, mais nous aimerions vous poser quelques questions, revoir un peu le fil des événements.

— Puis-je appeler mes parents ?

— Rentrons au chalet. Vous pourrez les appeler après, ce ne sera pas très long, juste quelques formalités.

7h10

Tout le monde est assis, une tasse de café à la main, générosité de Nicholas.

— Pouvez-vous nous raconter comment c'est arrivé ?

Nicholas fait le récit des événements, à partir de leur réveil à 5 heures. Il invente l'accident de chasse. Il dit plutôt comment Julien s'est pris les pieds dans une branche, sa chute, le bruit assourdissant du coup feu et l'appel au 9-1-1.

— Monsieur Bastien, nous devons saisir les carabines. Il nous faut reconstituer l'accident et tirer nos propres conclusions. C'est la routine. Nous vous demandons de vous présenter, d'ici 24 heures, à un poste de police de la Sûreté du Québec, idéalement à celui de Rimouski, pour une prise d'empreintes digitales.

— Bien sûr, je le ferai.

7h51

Le rapport des événements est rédigé, relu et signé par Nicholas. Tout cela ressemble bêtement à un accident de chasse. Mais l'enquête doit suivre son cours.

— Nous vous demandons de rester disponible, car il se pourrait que nous ayons d'autres questions à vous poser ou pour préciser certains détails. Avez-vous besoin que l'on vous dépose quelque part ?

— Non merci, agent Beaulieu, j'ai ma voiture. Au fait, à quel hôpital il sera amené ?

— Sûrement à celui de Rimouski.

— Merci.

8h02

Nicholas appelle à la maison de ses parents. Aussitôt que son père décroche, il s'écrie :

— Papa, c'est moi, Julien a eu un accident de chasse. Il s'est blessé en tombant. Il s'est pris les pieds dans une branche, il est tombé et le coup de feu est parti. Les secours viennent de repartir avec lui pour l'amener à l'hôpital de Rimouski.

— Est-ce grave ?

— Je ne le sais pas vraiment, mais il ne pouvait pas remuer ni ses bras ni ses jambes.

— Je ramasse nos affaires et je me rends tout de suite à l'hôpital. Je te redonne des nouvelles plus tard.

— Appelle-moi lorsque tu arriveras à l'hôpital.

— OK, sans faute !

— Qui c'était au téléphone ? demande Alice.

9h36

Nicholas arrive à l'hôpital de Rimouski. Il questionne le bureau de la réception sur le numéro de chambre de son frère. En attendant, il envoie un message à Bertrand pour l'informer de son arrivée et ajoute qu'il appellera dès qu'il aura plus d'informations. Il revient à la réception et apprend que Julien est au bloc opératoire. Il attend.

11h45

— Monsieur Bastien ? Votre frère vient d'être transféré à l'hôpital de l'Enfant-Jésus, à Québec. Le médecin s'en vient vous voir.

— Hein ! Quoi ? Pourquoi ? Je ne l'ai pas vu encore !

11h56

— Monsieur Bastien, oui ? Je suis le docteur Yvon Théberge, urgentologue. Je fais également partie de l'équipe de traumatologie de cet hôpital. C'est moi qui ai reçu votre frère.

— Bonjour. Pourquoi l'avez-vous envoyé à l'Enfant-Jésus ?

— Votre frère a reçu un projectile dans la colonne cervicale au niveau des vertèbres C4-C5 ; la moelle épinière est atteinte. Les spécialistes de l'Enfant-Jésus ont une plus grande expertise pour ce genre de cas. Nous n'avons pas voulu courir de risques étant donné la gravité de sa blessure.

-4-

« *Le jugement* » par Tandem

LA SENTENCE
25 octobre à midi.
Nicholas appelle Julie. Il raconte tout, sous la thèse de l'accident. Il ne voit pas comment il peut lui dire la vérité. Il lui donne quelques bribes d'informations : Julien a été transporté à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, à Québec. Julie, paniquée, lui coupe constamment la parole. Il a beaucoup de mal à lui expliquer la situation. Elle finit par comprendre la gravité du moment et lui promet d'être à ses côtés le plus tôt possible.

Pendant ce temps-là, Alice et Bertrand filent en voiture vers Québec. Bertrand a transmis à Alice les grandes lignes de ce qui s'était passé à la chasse. Du moins, ce que Nicholas en avait raconté ; un accident de chasse des plus bêtes.

Avant de partir pour Québec, Nicholas fait un détour au poste de police de la SQ sur la rue Vanier à Rimouski, pour sa prise d'empreintes.

25 octobre, 15h45
Alice et Bertrand arrivent à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus.

— Bonjour Maman, bonjour Papa, dit Nicholas en les apercevant.

— Comment ça va Niko ?.

— Comment va-t-il ? lui demande Alice à son tour.

— Nous n'avons pas encore de ses nouvelles.

— Comment vas-tu, Niko ?

— Secoué, dans les circonstances. C'est tellement triste, j'espère qu'il va s'en sortir sans séquelle.

16h10

Julie arrive inquiète. En apercevant Nicholas assis près du poste de travail des infirmières, elle court l'enlacer et se met à pleurer à chaudes larmes. Elle lui chuchote à l'oreille : « as-tu des nouvelles mon amour ? »

— Pas encore chérie, nous sommes toujours en attente.

Elle aperçoit du coin de l'œil Alice et Bertrand, appuyés l'un sur l'autre. Elle va les embrasser. Les larmes perlent sur leurs trois visages.

18h15

— Quelqu'un aimerait-il un café, un sandwich ? Je vais à la cafétéria.

— Bonne idée Bertrand. J'y vais avec toi, nous aurons besoin de nos quatre mains. À moins que nous y allions tous les quatre, ajoute Alice.

— Non, non, allez-y tous les trois. Moi je n'ai pas très faim. J'aimerais mieux attendre ici, dit Nicholas.

— Vient avec nous Julie, nous allons prendre une bouchée vite fait et on apportera un sandwich à Nicholas. Aimerais-tu un sandwich au jambon Niko

— Avec un café ?

— Merci mais un coca pour moi.

20h17

— Bonjour, je suis le docteur Paul Chiasson, vous êtes la famille de monsieur Julien Gauthier ?

— Oui, je suis son père. Nous sommes tous de la famille. Comment va-t-il ?

— Votre fils est maintenant hors de danger, mais il a subi des dommages importants au niveau de la colonne cervicale : la moelle épinière a été sectionnée au niveau des vertèbres C4-C5.

— Ce n'est pas trop grave, j'espère ?

— Je le crains, madame Gauthier, un domma…

— Madame Tougas.

— Désolé, madame Tougas. Je disais qu'une blessure aussi importante entraîne indubitablement des séquelles permanentes. Tous nos pronostics, même les plus optimistes, nous font dire qu'il sera malheureusement paraplégique. Nous avons travaillé très fort, je peux vous l'assurer, pour éviter la tétraplégie. Nous ne sommes pas sûrs à cent pour cent de pouvoir l'éviter. Les prochains jours seront critiques.

— Ah mon Dieu ! Pas ça !

— Je regrette, Madame Tougas, de vous transmettre un bilan médical aussi peu reluisant. Mais, sachez que mon équipe et moi avons fait tout ce qui était humainement possible pour lui sauver la vie.

— Merci Docteur.

Tous les membres de la famille s'étreignent en pleurs.

27 octobre 7h18

Julien se réveille, la bouche terriblement sèche et l'air perdu. Il demande un verre d'eau à l'infirmière qui se trouve à son chevet.

— Bonjour, vous êtes réveillé ? Je vous apporte de l'eau tout de suite.

Il essaie de remuer son bassin légèrement, mais en vain. Rien ne bouge.

— Je vais redresser votre lit : ce sera plus pratique pour vous faire boire un peu.

— Où suis-je ?

— Vous êtes à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus. Vous avez eu un accident de chasse.

Il se souvient soudain qu'il était à la chasse avec Nicholas et qu'il avait pointé son fusil vers lui et après, c'était le vide total.

L'infirmière lui fait boire un peu d'eau. Tout en reposant le verre sur la table de chevet, elle lui dit : « je préviens le médecin que vous avez repris connaissance. Je reviens vous voir. »

Julien, incrédule, examine la chambre. C'est vraiment une cellule d'hôpital. Il a un cathéter dans son bras gauche, relié à un soluté, une table de repas, un moniteur de signes vitaux avec des bips constants qui le font parfois sursauter. Il ferme les yeux et se rendort.

8h33

Installée à l'hôtel Ambassadeur, pour être près de l'hôpital, Alice revient à la chambre de Julien. On l'a appelée sur son cellulaire pour l'informer de son réveil.

Le médecin se rend au chevet de Julien. Il prend quelques instants pour examiner son dossier médical, puis s'approche de lui pour l'ausculter et évaluer ses réflexes aux bras et aux jambes. Peu volubile, il note ses observations au rapport.

Docteur, et puis, quel est votre pronostic ?

— J'aimerais que Julien écoute également, madame Tougas. Julien, est-ce que vous m'entendez bien ?

Pas de réponse. Le médecin persiste.

— Vous souvenez-vous de ce qui vous est arrivé ? Vous avez été gravement blessé à la nuque. Vous avez subi des dommages irréversibles à la moelle épinière.

« Pauvres eux ! Ils ne savent pas encore que la transformation est en cours ! Le blessé, ce n'est pas moi, mais l'autre ambulant. Vous verrez » ! se dit Julien.

Le médecin lui parle encore, ne sachant pas s'il comprend.

— Vous êtes paralysé des deux jambes et de votre tronc. Nous avons pu éviter la paralysie de vos bras, suite à une longue et très délicate intervention chirurgicale que nous avons pratiquée à votre arrivée à l'hôpital, il y a de ça quatre jours.

Julien ferme les yeux et sourit.

— Je suis désolé d'être le messager d'une si mauvaise et douloureuse nouvelle, mais dans les circonstances, je préfère celle-ci, que d'avoir eu à vous annoncer que vous êtes tétraplégique. Cela va prendre beaucoup de courage et beaucoup de temps pour vous habituer à votre nouveau corps. Prenez ça au jour le jour et vous verrez combien vous avez de ressources. Commencez par bien guérir. Nous verrons en temps et lieu à organiser votre programme de réadaptation. Bon courage, je vous revois demain.

Julien n'en a cure des explications du médecin. Dès le départ de celui-ci, il demande à voir Julie. Alice croit mal entendre. Elle se penche au-dessus de Julien et lui dit « Je suis là Julien. Je t'aime ». Il continue.

— Chérie, il faudra bien s'assurer que notre résidence de Saint-Lambert soit bien gardée pendant la transition.

Abasourdie, Alice ne sait que répondre. Elle se détache du lit, très inquiète. Julien se rendort. Alice reste près de lui, pensive.

13h49, réveil de Julien.

Julien délire et tient des propos de plus en plus incohérents.

— Où est ma secrétaire ? Il y a des clients qui ne peuvent pas attendre. Je dois y aller, pourquoi vous m'avez drogué ! Qui êtes-vous ?

— Je suis ta mère !

— Ah ! Elle est bonne celle-là. Madame Lenoir, vous devriez être à votre poste, il y a des clients à la réception. Appelez mon chauffeur, s'il vous plaît, je dois être à la cour. Détachez-moi !

— Julien, tu es malade, très malade. Tu ne vas pas bien, vraiment pas bien. J'ai tellement de peine.

Alice décide de demander une consultation en psychiatrie. Julien continue de s'adresser à elle comme si elle était quelqu'un d'autre.

— Il fallait qu'il meure pour me donner ma chance. Comprends-tu ? Je le hais.

— C'est un ensorceleur ! Laisse-moi, tu es sa mère, plus la mienne.

Alice sonne pour que l'on vienne à son aide.

— Infirmière ! S'il vous plaît, appelez son médecin. Il est en plein délire. Julien ! M'entends-tu ? Je ne t'abandonnerai pas, mon fils.

Épilogue

« *Soir d'hiver* » par Émile Nelligan.

Décembre 2019
Julien est transféré en urgence à l'aile psychiatrique de l'hôpital où il est vu par le docteur André Laflèche, psychiatre en chef de l'hôpital de l'Enfant-Jésus. Quelques jours plus tard, le diagnostic tombe : personnalité paranoïaque, avec trouble psychotique de la schizophrénie.

Pendant ce temps, à Rimouski, au poste de police de la SQ, où les agents Blais et Beaulieu poursuivent leur enquête :

— Richard ?

— Oui Nicole !

— Nous avons presque terminé notre enquête dans le dossier Bastien/Gauthier.

— C'est bien triste, ce qui est arrivé à Julien Gauthier. Non seulement il est devenu un handicapé physique, mais aussi un handicapé mental. Nous n'avons pas pu corroborer la version de l'accident soutenue par son frère.

— J'ai de la difficulté à comprendre pourquoi il y a les empreintes de Nicholas Bastien sur le canon de la 22 que tenait Julien Gauthier, lors du présumé accident de chasse, dit l'agente Beaulieu.

— Il a peut-être manipulé le fusil durant leur séjour, suppose l'agent Richard Blais.

— Ho ! J'aimerais vérifier cette hypothèse, ajoute l'agente Nicole Beaulieu.

— Nous n'avons pas trouvé de mobile pour prétendre à une tentative de meurtre.

— Moi, je conclurais à un accident de chasse.

Et l'agent Blais ferme son dossier.

— Avant de boucler notre enquête, je vais tout de même appeler Bastien, afin de vérifier qui a manipulé les carabines durant leur séjour.

L'agente Beaulieu signale le numéro de téléphone de Nicholas Bastien. Celui-ci relate sans difficulté la journée où tous les deux ont nettoyé les fusils et que c'était lui qui s'était occupé de la carabine 22.

Les deux enquêteurs finalisent leur rapport le jeudi 12 décembre, en concluant à un accident de chasse. Le dossier est fermé, sans accusation.

Pour sa rééducation motrice, Julien a suivi son programme de physiothérapie à l'Institut de réadaptation en déficience physique François-Charron et a passé le reste du temps à l'Institut universitaire en santé mentale de Québec.

Au cours de l'année suivante, Alice et Bertrand l'ont visité régulièrement. Julien, mis sous forte médication dans le but d'atténuer son délire et ses hallucinations, les a rarement reconnus et, la plupart du temps, a tenu des propos incohérents.

Alice, a toujours gardé en tête la phrase délirante de Julien : « Il fallait qu'il meure pour me donner ma chance. Comprends-tu ? Je le hais. C'est un ensorceleur ! Laisse-moi, tu es sa mère, plus la mienne ». Elle a trop mal pour essayer de résoudre ou de vouloir comprendre cette énigme. Elle se tait. Elle n'est plus cette femme enjouée et souriante. Bertrand, quant à lui, se réfugie dans son travail sans trop d'enthousiasme. Il perd le compte de la CDPQ.

Jacques et Pauline, sous les recommandations d'Alice et de Bertrand, ne sont pas allés visiter Julien à Québec. Ils ont essayé d'imaginer la gravité de l'état mental de Julien. Pauline s'est remémoré les hospitalisations de son frère Gérald en se disant : « maudits gènes ». Pour sa part, Jacques, qui a récupéré ses carabines, s'est dit qu'il n'irait plus jamais à la chasse. C'est trop douloureux.

Sam, Alex et Max sont allés visiter Julien une fois. Ils ont eu tout un choc en le voyant. Lui, leur ancien leader de la bande des

cinq ! Il n'est plus que l'ombre de lui-même. Sam a de la difficulté à camoufler une larme.

Dans le salon de la demeure familiale, assis l'un près de l'autre, Nicholas et Alice se regardent. Ils sont seuls. Le silence est lourd. Nicholas n'a jamais osé raconter ce qui s'était produit à quiconque.

— Il faut que je te parle, maman !

Alice, par intuition, se doute bien que le drame était plus grave mais s'était bien gardée de questionner Niko à ce jour. Elle croit deviner ce qui va suivre.

— Maman !... C'est trop lourd… je ne vous ai pas dit la vérité… je sais que ça va te faire mal, mais…

Elle le regarde avec amour, se doutant bien de la suite.

— Je pense avoir deviné, Niko.

Nicholas sent les larmes remonter à la surface.

— Julien avait pointé son arme sur moi… et…

— N'en dis pas plus… j'ai tout compris…

Elle le serre dans ses bras. Il pleure.

— Il faut que je le dise à Papa et à Julie. Je ne peux plus garder ça pour moi.

— Je peux m'en occuper.

— Non c'est à moi de…

— Je comprends !

Suit un long silence empreint d'émotions.

24 décembre 2020, 17h

À l'Institut universitaire en santé mentale de Québec. Plus d'un an après le drame, Nicholas se décide enfin. Il voit Julien, seul, assis dans un fauteuil roulant.

— Comment vas-tu Julien ?

Avec un regard hagard, il lui répond :

— Appelez-moi, maître, maître Julien Gauthier.

FIN

LE VOYAGE D'ULYSSE

Lisette M. Therrien

J'aimerais dédier cette nouvelle à celui qui m'a inspiré
le personnage d'Ernest, notre ami, Éric Huguet
qui est malheureusement décédé le 24 septembre 2019.
Nous gardons de lui un souvenir ému.

Ouf!!! Enfin arrivés dans notre merveilleux petit village français.

Ce charmant village que j'ai connu bien avant de rencontrer Raymond, celui qui est devenu mon mari. Heureusement pour moi, il n'a pas pu résister au charme du Sud de la France et est maintenant, comme moi, un amoureux de cette vie calme et heureuse. Nous venons nous y ressourcer chaque année.

Vernois est un petit village d'environ 2 500 âmes que j'ai connu il y a une trentaine d'années. Je venais y visiter mon amie, Joanne, qui y habite depuis son mariage avec Marc.

Et, grâce à elle, nous louons une « maison de village » comme on les appelle là-bas. Elle appartient à une parente par alliance de Joanne, Marylin. Celle-ci habite en Suisse depuis son mariage mais a tenu à conserver la maison familiale qu'elle occupe à l'occasion. Elle nous fait la faveur de nous la louer de temps en temps.

Dans le village, tout le monde nous connaît, nous sommes pour eux « les Canadiens de la rue des Casernes ». Les villageois sont toujours là à vouloir nous faciliter la vie tout en nous posant plein de questions sur notre vie de Québécois.

C'est ainsi qu'au hasard d'une conversation avec un membre de la famille de Joanne, j'apprends que leur cousin Ulysse, l'ancien propriétaire de la maison, donc le père de Marilyn et d'Ernest, a eu une vie secrète pendant une bonne partie de la Deuxième Guerre mondiale.

Pis encore, on me raconte que la maison où nous passons nos vacances, et qui était la sienne à l'époque, pourrait nous révéler de grands secrets. Lesquels ? On ne veut pas m'en dire plus… À moi de découvrir ! Le seul indice qu'on me donne c'est que la grande cave d'Ulysse est au centre d'un mystère sur la rue des Casernes…

Il va sans dire que, tout l'après-midi et même les jours suivants, je scrute tous les aspects de la maison, mais plus particulièrement de cette cave lugubre où je n'avais jamais osé m'aventurer précédemment.

Elle est sombre, avec son sol en terre humide et quelques petits invités à quatre pattes que l'on peut rencontrer au hasard de nos recherches. Il n'y a jamais eu d'installation électrique dans cet endroit et on m'avait toujours dit qu'Ulysse utilisait cet espace pour ranger tout son fourbi de métal, de vieilles roues de vélo, de boîtes de clous ou encore les restes de laveuses qu'il pouvait accumuler.

En y regardant mieux, toutefois, je décèle un coin où une petite plateforme de bois a été construite. Et, sur cette plateforme, des restes de quelques matelas, tous défoncés, et dont les ressorts, tout rouillés, émergent du coutil qui n'a pas résisté au temps et à l'humidité.

J'y retrouve aussi quelques ustensiles, de vieux plats, des assiettes… On y voit également des coulées de cire provenant sans doute de chandelles ayant longtemps brulé. Enfin, tout un attirail qui semble démontrer que certaines activités se sont déroulées dans ce coin de cave.

Il ne m'en faut pas plus pour chercher à savoir ce qui a bien pu se passer dans cet endroit sans autre issue qu'une trappe dans le coin du salon.

Ma curiosité est plus forte que tout. Après en avoir longuement discuté avec mon chéri et que nous ayons échafaudé toutes sortes

de théories, nous concluons qu'il nous faut plus d'informations. Bien que Marilyn soit maintenant la propriétaire de la maison, comme elle habite la Suisse, nous savons que son frère Ernest peut tout aussi bien satisfaire notre curiosité.

Nous décidons d'inviter Ernest et sa femme Marielle. Ce sont des gens que nous apprécions beaucoup. Le soir de ce repas convenu, nous les recevons donc chaleureusement et, subtilement, au cours de la soirée, nous ferons glisser la conversation sur les découvertes faites dans la cave.

Les discussions vont bon train. Ernest nous raconte, entre deux bouchées de magret de canard, tout plein de petites anecdotes de son enfance. Le récit de son père, Ulysse, en train de recueillir le miel de ses abeilles nous fait bien rire. Sa façon de faire lui était bien personnelle et pas toujours conforme aux us et coutumes. Il nous raconte comment la salle à manger et le salon actuels de la maison étaient auparavant l'atelier d'Ulysse, là où il réparait les vélos, les laveuses à linge, les tondeuses, enfin, les machins de tous genres que voulaient bien lui apporter les villageois.

Ernest se souvient que sa maman, Lucie, se plaignait souvent que l'atelier de son mari avait plus l'air d'un dépotoir qu'autre chose. Elle aurait bien aimé qu'il soit plus attentionné à ranger ses outils et tout son foutoir.

Ma curiosité d'en savoir plus sur les secrets d'Ulysse prend le pas sur tout le reste. Je me hasarde à poser une question directe à Ernest.

« Dis-moi donc Ernest, j'ai trouvé plein de trucs dans la cave. On dirait que quelqu'un y aurait vécu. Je serais curieuse d'en savoir plus là-dessus ».

C'est un sujet dont notre ami n'aime pas parler. Ça lui rappelle trop de moments difficiles, stressants et dangereux ; mais pour ses amis Québécois, il lève le voile sur ces mystères. Il commence donc un récit que je qualifie d'historique et qui nous subjugue totalement. Nous sommes pendus à ses lèvres.

Avant de commencer il nous précise qu'il avait lui-même un peu plus de huit ans à cette époque et que c'est donc avec ses yeux et ses

souvenirs d'enfant qu'il pense à toute cette période. Il nous relate donc le contexte politique et social qui régnait en France.

« Il faut se transporter au début de la 2ème guerre mondiale, dans la région de l'Alsace pour trouver une explication aux indices que vous avez trouvés dans la cave d'Ulysse, mon père.

En juillet 1940, le 15 plus précisément, les Allemands ont procédé à l'expulsion de tous les juifs identifiés sur le territoire de l'Alsace et plus particulièrement à Strasbourg. Les associations sportives, politiques ou autres devinrent à partir de ce moment, interdites et particulièrement le scoutisme qui semblait être perçu comme menaçant par l'armée allemande.

Cependant, ce mouvement, qui a toujours eu pour but, entre autres, d'aider les plus démunis, continuait clandestinement à œuvrer dans les grandes villes. Les scouts constituèrent presque une petite armée de résistance. Ils s'occupaient d'aider ceux qui avaient maille à partir avec l'armée allemande qui, à ce moment, contrôlait déjà la totalité de l'Alsace.

Puis, il y avait les habitants qui résistaient encore du mieux qu'ils le pouvaient aux ordres allemands. Ceux qui étaient identifiés et capturés étaient alors envoyés sur le front russe. On les appelait les « malgré nous ». Peu en sont revenus vivants d'ailleurs.

Il y avait aussi ceux qui avaient été embrigadés presque de force dans l'armée allemande pour sauver leur vie ou celle de leur famille. Ils ont même été obligés, à un certain moment, sous la direction d'Heinrich Himmler, d'empêcher que les forces de libération ne traversent le Rhin. Imaginez, des Alsaciens, pas du tout désireux de devenir Allemands, obligés de combattre contre les alliés auprès desquels, peut-être, certains membres de leurs familles combattaient.

C'est ainsi que plusieurs batailles se sont déroulées dans cette région. Tous les habitants de Strasbourg, Français devenus Allemands Juifs ayant réussi à se fondre dans la ville, ou encore Allemands d'origine, vivaient au gré des batailles, des attaques et des descentes quotidiennes qui faisaient de leur vie un calvaire.

La capitulation fut heureusement signée le 7 mai 1945. »

C'est ainsi qu'Ernest met la table au récit qu'il s'apprête à nous faire. Pour nous, ce sont plein d'informations nouvelles.

Il reprend donc.

« Il faut comprendre qu'après la signature de l'Armistice entre la France et l'Allemagne d'Hitler, le 22 juin 1940, Vernois faisait partie de la zone libre. Cette situation permettait donc aux habitants de notre petit village de continuer à mener une vie relativement calme, bien que frugale. Papa s'occupait donc de son atelier de réparation, continuait de fabriquer son miel (qui prenait une grande valeur en ce temps où la nourriture était de plus en plus rare) et poursuivait sa petite vie, vaille que vaille, à Vernois avec Maman, Marilyn et moi. Bien sûr, nous étions quand même rationnés mais on arrivait à bien s'en sortir.

Un après-midi où papa était en train de remplacer une roue de son vélo, son cousin Joachim se présenta à l'atelier. Il avait habité longtemps l'Alsace et s'était plutôt installé près de Lyon depuis quelques années. Il venait faire un tour dans le coin pour visiter sa famille, disait-il. En fait, il s'était installé pour quelques semaines chez Jean, notre autre cousin qui habitait le village voisin.

Après avoir discuté longtemps avec mon père de tout et de rien, avoir fait quelques blagues de son cru, avoir posé toutes sortes de questions sur ses opinions politiques et religieuses, il s'était senti rassuré. Il en arriva donc à lui parler plus directement des problèmes rencontrés par les enfants strasbourgeois. Ces temps de guerre dont il avait écho par des amis qui vivaient encore là-bas lui étaient rapportés comme ayant été très durs pour ceux qui n'étaient pas partis.

Il faut dire que Joachim avait régulièrement des échos de la vie de Strasbourg, car il était un membre assidu de la filière scout dont je vous ai parlé et que celle-ci était très active. En effet, à l'instar de son cousin Ulysse, il faisait partie du mouvement scout depuis son adolescence et avait, depuis des années, la charge d'une troupe de

jeunes garçons. C'est par le biais de ce canal qu'il gardait le contact. Ainsi, il savait tout de ce qui se passait en Alsace ».

Raymond et moi sommes totalement subjugués par le récit qui nous est fait. Sa femme Marielle, bien qu'elle semble en connaître les grandes lignes, écoute aussi avec grande attention. Ernest prend tout de même le temps de boire une gorgée de liqueur avant d'apporter des précisions.

« Il faut se rappeler que le mouvement scout, fondé en Grande-Bretagne, s'est développé en Europe entre 1907 et 1940 de façon assez importante. Si bien qu'au moment de l'invasion allemande en Alsace, on comptait plus de 140 000 membres. La jeunesse hitlérienne nous menait cependant la vie dure. Impossible de représenter les scouts en Allemagne. C'est ainsi qu'une lutte de tous les instants était menée contre eux, sous prétexte, entre autres choses, que nous avions une fonction d'espionnage. En fait, en y pensant bien, ce n'était pas totalement faux !

Évidemment, suite à tous ces évènements, lorsque l'Alsace était devenue allemande, le mouvement scout y avait été carrément interdit.

Au cours d'une de ses visites, Joachim décrivit à mon père la vie affreuse de la population restée en Alsace, mais également le fait que la population avait l'obligation d'adhérer aux idées germaniques et nazies. Il y avait une chasse effrénée contre les Juifs qui avaient réussi à se soustraire à la première déportation. Les récalcitrants étaient incarcérés dans des camps de rééducation comme celui de Schirmeck ou carrément au camp de concentration. Joachim précisa encore que tout le monde craignait tout le monde à Strasbourg et que certains n'hésitaient pas à trahir leur voisin pour espérer recueillir quelques faveurs de la part de l'oppresseur. Car il faut bien comprendre que, même si la majorité de la population devait faire un genre d'acte de foi envers le Reich, la plupart ne s'exécutaient que pour acheter leur liberté ou encore leur vie. À peine 3 % de la population alsacienne adhérait réellement aux idées nazies.

C'est alors que Joachim informa mon père qu'il avait ainsi réussi à avoir, par le biais de sa filière, quelques informations sur la situation rocambolesque de leur cousine Myriam, la fille de tante Pauline. Il l'expliqua à mon père ».

Ernest prend donc l'accent alsacien pour rapporter les propos de Joachim :

« Tu te souviens de la cousine Myriam, qui avait déménagé aux États-Unis depuis quelques années ? Tu sais, elle travaillait à New York, et c'est là qu'elle avait rencontré, il y a une dizaine d'années, un Allemand qui travaillait dans la même société qu'elle. Ils avaient décidé de se marier après quelques mois de fréquentations et ils filaient le parfait bonheur là-bas. Ils ont eu une petite fille qu'ils avaient prénommée Sarah. Comme la petite grandissait et ne connaissait pas la famille de son père, ils avaient décidé, il y a environ 2 ans, de faire le voyage par paquebot et ainsi visiter la famille d'Heinrich à Hambourg. »

Puis, reprenant sa voix, il poursuit son récit. Nous pouvons entendre une mouche voler, tellement nous sommes subjugués par ce qu'il nous raconte.

« Imaginez donc qu'en toute innocence, ils sont arrivés tous les trois en Allemagne, au printemps de 1939, avec l'idée d'y rester pour environ six mois. Ils désiraient prendre tout le temps voulu pour visiter leurs familles respectives à Hambourg et Strasbourg et en profiter pour prendre un peu de bon temps.

Malheureusement, Myriam et Heinrich n'avaient pas évalué à sa juste mesure le risque qu'ils prenaient en retournant en Allemagne à un moment où le nouveau Führer avait mis en marche son plan pour dominer l'Europe et avait ouvert la chasse aux Juifs.

En fait, de New York, ils ne pouvaient pas avoir un juste aperçu de la situation réelle qui se tramait en Allemagne. La famille d'Heinrich avait prudemment omis de décrire leur quotidien depuis l'avènement du III^{ème} Reich. Tous se savaient épiés par les autorités et, lorsque ce n'étaient pas les autorités, on ne pouvait se fier à personne.

C'est ainsi que peu de temps après leur arrivée à Hambourg, Heinrich reçut une lettre émanant de l'armée allemande. Lui qui n'avait malheureusement jamais renoncé à sa nationalité allemande avait eu la très mauvaise surprise d'être réquisitionné par l'armée, et ce, très peu de temps avant qu'elle ne procède à l'invasion de la Pologne, le 1er septembre 1939 ; invasion qui entraînait le déclenchement de la 2ème guerre mondiale.

Catastrophée par cette absence aussi subite qu'inattendue, Myriam dut se résigner à rester dans sa belle-famille, étant dans l'impossibilité de retourner à New-York. Cependant, plus les mois passaient et moins elle avait de nouvelles de son mari. Elle vivait une insécurité incroyable. La situation en Allemagne devenait donc intenable pour elle.

Sa belle-famille lui semblait de moins en moins hospitalière, particulièrement à cause de la situation que les Allemands vivaient. Le gouvernement allemand avait forcé l'engagement d'à-peu-près tous les hommes valides. La plupart des biens produits par les usines allemandes servaient aux visées d'Hitler. La population allemande se retrouvait privée de tout, en plus d'avoir très peu de moyens financiers.

La présence de Myriam devenait donc plus gênante pour la famille d'Heinrich. Elle sentait bien qu'elle n'était plus la bienvenue et dut ainsi se résigner à se réfugier dans sa propre famille. Elle prit donc le train un matin de février à destination de Strasbourg, avec sa fille Sarah.

À leur arrivée à Strasbourg, la famille de Myriam était très heureuse de l'accueillir avec la petite mais, quelques mois plus tard, lorsque les Allemands prirent possession de l'Alsace, la situation commença à se dégrader entre Myriam et sa famille ».

Ernest reprend la voix de Joachim :

« La guerre faisant ses œuvres, notre cousine était très oppressée par la présence de l'armée allemande dans la ville. Sa mère, son père et ses deux soeurs vivaient de plus en plus mal l'enrôlement, même involontaire, d'Heinrich auprès de l'armée ennemie. En plus,

comme le seul frère de Myriam s'était porté volontaire pour combattre les Allemands et qu'il avait rejoint la résistance, la situation devenait intenable pour elle : son frère et son mari, ennemis de guerre ! Tu imagines cela, Ulysse ? »

« Tu comprends pourquoi Myriam se sentait de moins en moins bienvenue dans la maison paternelle. Elle ne supportait plus que ses proches traitent son mari de « sale boche ». D'ailleurs, elle n'avait plus eu de ses nouvelles depuis son enrôlement forcé. Elle ne savait même pas à quel endroit il était ni ce qu'il faisait. Cela faisait presque dix mois… »

Myriam et sa fille ont donc pris la décision de quitter la maison paternelle pour trouver un refuge temporaire et vivoter tant bien que mal. Elle était bien consciente que leur entourage les considérait toutes les deux presque comme des nazies. Pourtant, elles vivaient tout aussi difficilement la situation de domination des Allemands que la population strasbourgeoise. Myriam regrettait amèrement ce voyage dans la famille de son mari. Heinrich lui manquait cruellement et leur vie paisible à New York semblait n'être devenue qu'un lointain souvenir.

Elle était dans une situation d'extrême pauvreté, en plus d'avoir peur pour sa sécurité, pour sa vie et celle de sa petite Sarah. Elles étaient menacées, tant par les Strasbourgeois que par les nazis. Elles vivaient, toutes les deux, presqu'en état d'itinérance, se cachant le mieux possible pendant la journée et errant la nuit ».

Ernest nous précise à ce moment que, ce soir-là, après avoir écouté son cousin lui raconter le quotidien de Myriam, pendant le repas, son père était resté songeur. Il repensait à la discussion de l'après-midi et en discutait avec sa femme et les enfants. Après tout, cela concernait directement la famille !

Et il poursuit :

« Papa se sentait très concerné par la situation que vivait sa cousine. Il trouvait que sa tante Pauline manquait cruellement de jugement sur son gendre et, pis encore, qu'elle laissait sa propre fille dans une situation effrayante. Comment une femme, à la fois

mère et grand-mère, pouvait agir de la sorte ? Il se disait qu'il fallait que la présence allemande en Alsace soit bien difficile à vivre pour ainsi altérer le bon jugement qu'une personne devrait avoir envers sa propre fille.

Marilyn et moi étions très intrigués par cette situation. Il faut bien comprendre que pour de jeunes enfants de 6 et 8 ans, la guerre c'était un truc dont on entendait parler, bien sûr, mais dont nous n'avions pas encore pris la mesure de tout ce que ça impliquait. Nous trouvions nos parents très ébranlés par cette situation.

L'oncle Joachim venait maintenant faire son tour à l'atelier presque tous les après-midis. Les discussions continuaient et s'approfondissaient. Comme notre oncle avait la possibilité de communiquer presque de façon quotidienne avec son réseau, la situation de Myriam et de sa petite Sarah était devenue le principal sujet de conversation.

Si bien qu'après en avoir longuement discuté avec Maman, et avoir réfléchi aux conséquences que pourrait avoir son projet sur la famille, Papa avait décidé de faire sa contribution pour sortir sa cousine et la petite de cet enfer. En père de famille, il était, bien sûr, particulièrement sensible au sort réservé aux enfants. Et puis Sarah avait à peu près le même âge que moi !

C'est donc avec cet élan de solidarité familiale, de bonté d'âme et un peu d'inconscience, qu'il se mit à élaborer, avec Joachim, un plan pour tenter d'aider sa cousine à sortir de Strasbourg et pouvoir se réfugier en zone libre. Elle et sa fille pourraient ainsi se refaire une vie plus décente, en attendant que la guerre soit terminée et qu'elles retrouvent Heinrich et leur maison de New York.

Il fallait organiser l'expédition, qui promettait d'être longue et périlleuse. Passer de la zone occupée à la zone libre était très risqué et pouvait à tout moment tourner à la catastrophe. Les Allemands tiraient à vue !

Oncle Joachim et Papa avaient planifié le voyage. Pour que leur scénario ait encore plus de crédibilité, je devais accompagner mon père pendant ce périple. Évidemment, Maman s'était fermement

opposée à cette idée, mais Papa avait réussi à la convaincre qu'il n'y avait pas vraiment de danger pour moi et que ma présence pouvait faire en sorte que Papa soit moins soupçonné d'une quelconque manigance. Aucun père digne de ce nom n'exposerait son jeune enfant de cette façon. C'est du moins ce que les Allemands se diraient en nous voyant.

Ils avaient déterminé que le meilleur canal pour procéder au sauvetage de Myriam et Sarah était celui de leurs confrères scouts, sur qui ils savaient pouvoir compter. Oncle Joachim était très confiant d'y trouver l'aide nécessaire, bien qu'il sût devoir toujours assurer ses arrières. On ne pouvait malheureusement se fier à personne. Cette vérité devait toujours être présente à l'esprit si on voulait réussir à s'en sortir vivant !

Papa et moi devions donc nous rendre à Strasbourg et ramener Myriam et Sarah. Donc, il fallait justifier notre présence là-bas, faire préparer tous les papiers justifiant notre passage en zone occupée, mais également de faux papiers pour ramener la cousine et sa fille.

Par son réseau, Joachim avait appris que le photographe du village voisin, monsieur Mongrain, avait décidé de mettre ses talents au service des membres de la résistance, mais aussi des Juifs et de toutes les personnes qui en avaient besoin. Il en fit donc part à mon père qui le contacta rapidement. Monsieur Mongrain avait en effet réussi à se forger, auprès de la résistance, une solide réputation dans la fabrication de faux en tous genres.

Cet habile photographe réussit donc, en quelques jours, à confectionner les cartes d'identité de Myriam et Sarah, pour qu'elles deviennent la femme et la fille de Papa. Il avait été convenu que Papa cacherait les documents dans la doublure de son costume, afin de les soustraire à quelque vérification que ce soit, mais également pour ne pas les abîmer. Par le biais de l'habile faussaire, Papa avait également eu les coordonnées d'un homme, qui avait sa boutique tout près du Parc de l'Orangerie à Strasbourg et qui pouvait prendre

en photo les deux fugitives et ainsi achever la confection des fausses cartes.

Après avoir pris livraison des précieux documents chez monsieur Mongrain, nous nous sommes arrêtés au bar du village pour que Papa prenne son « petit jaune » habituel. Il discutait avec les habitués, comme il le faisait toutes les fins d'après-midi. Cependant, ce jour-là, notre voisin Charles posait beaucoup de questions au sujet des visites chez le photographe ».

Raymond interrompt le récit d'Ernest :

— Tu parles bien du Bar qui est toujours là, juste à côté de la boulangerie ?

— Bien sûr. Et cela n'a pas changé depuis la guerre, on s'y retrouve encore pour prendre l'apéro avec les potes !

Le ton de joyeux luron d'Ernest entraine un éclat de rire général, ce qui détend un peu l'atmosphère.

— Alors, comme je le disais, Charles interpella Papa en lui disant :

« Alors mon cher Ulysse, on dirait que tu fréquentes pas mal les photographes ces temps-ci ».

Papa se demandait bien comment le voisin pouvait être au courant de ces visites que nous gardions discrètes. C'était un temps où, même si nous avions besoin des gens, on devait se méfier de tout un chacun. Les questions de Charles inquiétaient particulièrement mon père. Il décida d'utiliser la raillerie pour répondre aux questions de l'impertinent copain de bar.

« Bon, qu'est-ce que tu racontes aujourd'hui, Charles ? Tu n'as rien d'autre à faire qu'à contrôler la circulation dans le village ? Tu épies encore et toujours les honnêtes gens, on dirait. Tu n'as pas envie, des fois, de te mêler de tes affaires et de laisser les autres respirer à leur rythme ? »

Charles ne répondit pas à la remarque et poursuivit sur sa lancée, après avoir avalé une lampée de son verre de pastis.

« Ne joue pas à l'innocent Ulysse ! Mongrain serait devenu un de tes bons amis dernièrement ? Il me semble que tu y es allé très fréquemment ces derniers jours, non ? »

Papa, de plus en plus inquiet, décida cependant de continuer à se moquer un peu de Charles.

« Souvent… n'exagérons rien ! Tout d'abord, je dirais que tu as du temps à perdre pour surveiller les allées et venues dans le village. Ensuite, si tu réfléchissais un peu, tu comprendrais qu'il arrive, dans certaines occasions, qu'on puisse avoir besoin d'un bon photographe. Toi, tu n'as peut-être pas le sens de la famille ; tu préfères fouiller dans la vie des autres mais ce n'est pas le cas de tous. »

« D'ailleurs, même avec sa réputation d'excellent photographe, s'il n'en tenait qu'à toi, il ne vivrait pas riche notre ami Mongrain… »

« Alors, bien que ça ne soit absolument pas de tes affaires, mais comme je n'ai rien à cacher, je vais quand même te donner les raisons de mes récentes visites au studio de photographie de notre ami Mongrain. Dans ma famille, on considère important de se réunir et de conserver certaines traditions qui permettront à nos descendants de se souvenir. C'est pourquoi nous avons décidé de réunir la grande famille Arnoult et Pradal à l'occasion des fêtes de Pâques et d'immortaliser ces moments en photo. Car, avec tout ce qui se passe actuellement, la guerre et tout, les familles risquent d'être séparées et bien des choses peuvent changer. Nous, on trouve important de laisser des traces et des souvenirs de la famille. Les photos, on trouve cela important ! C'est pourquoi j'ai rencontré Mongrain quelques fois, histoire de bien planifier la séance de photos que nous voulons faire avant d'inviter les autres membres de la famille à faire le voyage et, bien sûr, de négocier un peu ses tarifs qui sont quand même assez costauds. »

On voyait bien que Charles n'était pas très content de s'être fait rabrouer comme ça devant tous les habitués du bar. Il ne voulait pas perdre la face. C'est pourquoi, avec une voix quasi menaçante, il répondit à mon père.

« Fais pas le mariole Ulysse, les gens parlent, tu sais. Il n'y a pas de fumée sans feu ! Il semblerait que tu y sois allé bien plus souvent que nécessaire, chez Mongrain. Même avec ton explication à la con, on se demande ce qu'il a de si intéressant. À ta place, je ferais attention. »

Me faisant signe de la main qu'il était temps de partir, Papa a lancé 3 francs sur le comptoir et nous sommes sortis sans un mot de plus.

Et il semble qu'il savait de quoi il parlait, le Charles, car, quelques jours plus tard, on a eu la surprise de voir deux visiteurs inattendus à la porte. Deux types à la mine patibulaire se sont présentés à l'atelier pour poser des questions à Papa. Ma mère, dans la cuisine, était morte d'inquiétude, car elle voyait bien que quelque chose n'allait pas. Les deux hommes faisaient visiblement partie de la milice. Ils entrèrent directement dans le vif du sujet.

« Monsieur, on nous rapporte vos visites fréquentes chez le photographe Mongrain dans les derniers jours. Comme ce monsieur nous intéresse beaucoup, on aimerait bien que vous nous donniez la raison de toutes ces visites. »

Leurs questions ne laissaient aucun doute. Quelqu'un leur avait transmis des informations sur les allées et venues de mon père au cours des derniers jours. Un bavard ? Un jaloux ? Un collabo ? On a évidemment tout de suite pensé à Charles, mais… qui sait ? Il avait la langue bien pendue, le Charles, mais peut-être pas au point de « vendre » un de ses compagnons de bar. Mais si ce n'était pas lui, c'était encore plus inquiétant…

Ça roulait vite dans sa tête, mais Papa n'avait pas le temps de répondre à ses propres questions intérieures. Il leur servit donc la même histoire qu'il avait précédemment racontée à Charles, en insistant sur le fait qu'il avait dû négocier avec Mongrain et même lui proposer quelques petits travaux pour adoucir la note. Il insistait sur la réputation du photographe afin d'orienter la conversation sur ses tarifs élevés ».

Ernest imite alors la voix de son père :

« Si vous le connaissez, vous savez que ses prix dépassent souvent nos moyens, alors j'ai fait un peu de marchandage et de troc. Je vous permets même de lui répéter que je le trouve très cher. »

Il réussit de cette façon à détourner les soupçons des deux agents, mais on a tous compris, à la lumière de cette visite que, même chez

nous, dans notre petit patelin, on devait redoubler de prudence et se méfier de tout le monde.

Même en zone libre il fallait se faire oublier. Tout le monde savait que le gouvernement de Vichy était à la botte d'Hitler et on ne voulait surtout pas devenir une personne d'intérêt auprès des autorités gouvernementales.

Il nous restait donc à demeurer discrets, tout en continuant d'organiser notre scénario de réunion familiale, en espérant que nos deux visiteurs aient gobé l'explication de Papa…

C'est d'ailleurs sous le prétexte de devoir aller chercher quelques-uns des membres de la famille pour cette fameuse rencontre que mon père et moi avons quitté la maison, quelques jours plus tard, dans notre vieux camion.

Après avoir longé Avignon puis Grenoble, nous avons traversé rapidement en Suisse. Il était prévu qu'on s'arrête à Nyon, tout près de Genève, pour dormir chez des gens qui nous avaient été recommandés par l'oncle Joachim, mais également pour rencontrer un contact scout. Il s'appelait Gilbert et il devait nous expliquer comment, arrivés à destination, nous pourrions rencontrer les personnes qui nous aideraient à faire traverser Myriam et Sarah de la zone occupée vers la Suisse.

Après que Gilbert nous eut expliqué le plan que nous devions suivre, il nous donna l'adresse de l'endroit où nous devions dormir. C'est ainsi que nous nous sommes dirigés chez les Richemond. Sitôt installés, nous nous sommes couchés dans une petite chambre mansardée, toute proprette, avec la tête pleine de scénarios.

Mon père avait bien quelques appréhensions, mais il éprouvait également une certaine excitation à la pensée que nous pourrions faire notre petite part pour notre pays et notre famille. Une certaine fierté l'animait également… Petit commerçant dans un minuscule village du sud de la France, il faisait sa part pour aider à sauver les victimes de ces nazis et de leurs collaborateurs, le pseudo-gouvernement de Vichy. »

Absorbée par le récit d'Ernest, je me risque à lui demander pourquoi ils étaient inquiets de ramener les deux fugitives à Nyon, puisque la Suisse était pourtant neutre pendant la guerre. Ernest n'eut aucune difficulté à me répondre :

« C'est bien simple, chère amie. Pendant cette période, plusieurs Alsaciens ont traversé du côté de la Suisse. En fait, les Suisses étaient débordés par ceux-ci et les autorités devaient faire attention. Même si la Suisse pouvait à ce moment recevoir les demandeurs d'asile et autres fugitifs, selon la convention de La Haye, les personnes qui avaient été réquisitionnées pour le « Service de travail obligatoire » (STO) n'y étaient pas admissibles. Les autorités scrutaient donc les papiers de tous ceux qui arrivaient aux frontières du pays.

Papa et l'oncle Joachim avaient estimé qu'il était tout de même moins risqué de passer par les montagnes du Jura et de se rendre en Suisse plutôt que de tenter de passer directement de la zone occupée à la zone libre. Il aurait fallu des laissez-passer pour sortir de là et il était impossible de s'en procurer pour la cousine et sa fille. Nous, on en avait, mais pas elles. En passant par la Suisse pour revenir à Vernois, on pouvait simplement, rendus en zone libre, utiliser les papiers d'identité que Papa avait fait préparer. Ça restait dangereux, mais moins que de traverser directement. C'est en pensant à tout cela que Papa s'endormit ce soir-là…

Au petit matin, c'est l'odeur du café qui nous a réveillés et nous sommes descendus à la cuisine. Mme Richemond, la maîtresse de maison, salua Papa.

Bonjour monsieur Arnoult, la journée s'annonce belle et ensoleillée ! Ce sera parfait pour votre expédition ! Elle nous tendit donc un plateau où un bol de café fumant, un savoureux chocolat chaud et une baguette toute chaude nous attendaient. Le tout accompagné d'une confiture d'abricots et d'un petit pot de beurre qui représentait un luxe incroyable pour nous. On s'est bien rendu compte à ce moment que le rationnement n'avait pas encore atteint la Suisse.

Après avoir pris un si bon petit déjeuner et avoir fait notre toilette dans la grande cuvette de la cour, nous étions fins prêts pour

aller à la rencontre des personnes qui devaient nous aider à élaborer les détails du sauvetage.

Madame Richemond nous expliqua donc la façon de rejoindre les deux messieurs avec qui Papa avait rendez-vous, et qui avaient été identifiés par Gilbert.

« Le Château de Nyon est un édifice très facile à repérer. Vous vous y rendez en vous dirigeant vers le nord sur la rue Maupertuis. Vous serez alors sur Place du Château. De là, vous vous dirigez vers la gauche. Vous faites environ 100 mètres et vous serez sur la Grand Rue. À droite, sur 40 mètres environ, vous trouverez la rue de la Gare. La gare elle-même se trouve alors à environ 300 mètres. Cela vous prendra de 7 à 8 minutes, à tout casser. Vos deux contacts sont des cheminots. Pour vous faire reconnaître, vous n'aurez qu'à fredonner « Je suis seul ce soir ». Vous savez, le tout récent succès de Léo Marjane… »

C'est vrai que la Suisse était un pays neutre, mais on comprenait que ces précautions étaient les gages du succès de notre expédition. Par sa proximité avec l'Alsace occupée, elle regorgeait de personnes qui ne demandaient qu'à vendre quelque information contre les petits avantages qu'elles pourraient en tirer.

Nyon n'était pas une très grande ville. On en avait vite fait le tour et il y régnait tout de même une certaine méfiance envers les étrangers. C'est pourquoi les rencontres devaient être discrètes et sembler fortuites. Nous avons rencontré nos deux Suisses, Alain Carraud et Jean-Paul Godet, qui nous donnèrent rendez-vous à 21 heures dans le sous-sol de madame Richemond. Là, nous risquions moins d'attirer l'attention et nous pourrions discuter en toute sécurité.

Nous avons passé le reste de la journée à visiter Nyon pour nous familiariser avec l'endroit et profiter du panorama, avec sa vue imprenable sur le lac Léman et sur le Mont-Blanc en arrière plan. À ce moment-là, on en oubliait même les raisons de notre présence dans ce lieu…

À 21 heures pile, nous sommes descendus pour notre rencontre, tel que convenu, pour nous retrouver dans ce qui ressemblait

beaucoup plus à une cave qu'à un sous-sol. Le plafond était tellement bas que, pour y marcher, on devait se courber un peu. Enfin, Papa, car moi, j'y passais très bien. Deux vieilles lampes à l'huile nous éclairaient et laissaient une odeur qui pique le nez.

C'est là que nous avons eu la surprise de constater que toutes les caves des immeubles de la rue communiquaient entre elles et que nos deux complices étaient arrivés par la cave de la brasserie qui se trouve à trois maisons de l'endroit où nous nous trouvions. Jean-Paul nous expliqua alors que les habitants de la plupart des maisons de Nyon avaient aménagé ce genre de système.

Il précisa que la Suisse, bien qu'étant un pays neutre, possédait sa propre armée. Chaque citoyen mâle avait l'obligation d'effectuer son service militaire, comme en France.

Tout Suisse conservait son uniforme et ses armes et devait être prêt à tout moment à intervenir si besoin était. De plus, toutes les villes avaient des installations souterraines, de sorte qu'en cas d'attaque, les habitants pouvaient descendre dans les caves pour se protéger. Nous nous trouvions dans un de ces endroits ; ce qui était très pratique pour nous.

Au cours de cette petite réunion d'organisation entre les deux hommes et Papa, il fut convenu que, lui et moi, on se rendrait à Strasbourg par les moyens normaux, à savoir le train. Ainsi, on ne devrait pas attirer l'attention des Allemands en particulier. On avait tous nos papiers en règle. Ceux que mon père avait fait préparer pour justifier la présence de Myriam et Sarah au retour étaient cachés. Ils étaient toujours dissimulés dans la doublure de son veston. Au cours de la rencontre, Papa et ses deux acolytes ont concocté une explication très plausible pour ce voyage. Nous devions aller rencontrer la mère de Myriam, suite au décès de son frère, afin de lui remettre des documents officiels et pour voir avec elle, quelles seraient les dispositions suivantes. C'était d'ailleurs la raison que mon père avait donnée lorsqu'il était allé demander les laissez-passer au *Ausweiss Burö* avant de quitter la zone libre française.

Il faut que je vous précise ici que ce bureau avait été instauré par les Allemands et c'était à cet endroit que l'on devait se procurer les visas nécessaires à la circulation en zone occupée. Ils étaient difficiles à obtenir et on devait avoir une bonne raison ou un bon portefeuille. Après avoir discuté longuement et envisagé toutes les issues, un plan très clair a été établi par ces deux bonshommes qui connaissaient très bien la façon de procéder.

Dès l'aube, nous devions quitter tous les deux Nyon, en direction de la gare de Genève, et prendre le train de 8h14 vers Strasbourg. Je me souviens à quel point j'étais nerveux et je repassais sans cesse tous les détails du périple. Je me disais que ce serait sans doute très dangereux mais aussi, dans ma tête de petit garçon, que ce serait bien excitant de tromper ainsi les Allemands.

On avait trouvé une bonne raison à notre présence à Nyon, si jamais on nous posait la question. Pourquoi faire le trajet vers Strasbourg à partir de Nyon plutôt que de la gare la plus proche de la maison, à savoir Nîmes, et pourquoi nous être rendus à Nyon par camion et faire le trajet vers Strasbourg par le train ? Notre meilleur scénario était relié au côté commercial…

Papa a toujours été ce qu'on pourrait appeler un inventif ou, comme vous diriez au Québec, un « patenteux ». C'est-à-dire qu'il arrivait à créer, à partir souvent de vieux matériaux ou de recyclage, des outils qui pouvaient s'avérer très utiles. Il avait déjà vendu, bien avant le début de la guerre, une machine à vrille servant à extirper le jus des raisins, à un viticulteur de la région de Nyon. Il pourrait donc prétendre avoir à faire une réparation sur ladite machine, expliquant ainsi son détour par cette charmante petite ville.

Il devait également apporter des outils et des pièces de rechange. il devait impérativement utiliser sa camionnette pour se rendre à Nyon. L'essence était rationnée et très chère ; il ne voulait donc pas gaspiller ce précieux liquide en se rendant à Strasbourg en camion. C'est pourquoi il laisserait sa camionnette chez madame Richemond et on se rendrait à Strasbourg par le train, à partir de Genève, à quelques kilomètres à peine de Nyon. C'est le père d'un

jeune scout de la troupe de Nyon qui nous emmènerait d'ailleurs à la gare, dans sa vieille deux chevaux.

Nous devions être accompagnés de Myriam et sa fille au retour. Il nous apparaissait évident que la meilleure filière était de repasser en Suisse avec elles et de reprendre la vieille camionnette pour rentrer à Vernois. C'est pour cette opération que Carraud et Godet devenaient très importants. Ils avaient développé une certaine expertise dans ce domaine, ayant déjà fait sortir quelques dizaines de personnes de la zone occupée vers la Suisse. Leur situation de cheminot leur facilitait quelque peu les choses.

Le voyage en train s'était bien passé, nos laissez-passer nous apportaient toute la légitimité voulue. Dès notre arrivée à Strasbourg, nous nous sommes dirigés vers la rue de la Nuée-Bleue. C'est là que Myriam et Sarah avaient trouvé refuge dans un petit appartement situé juste au-dessus d'un ancien cabinet médical. De la gare, il fallait bien compter 15 minutes pour s'y rendre. Le trajet nous avait été expliqué et Papa l'avait visualisé pour ne pas avoir l'air d'errer dans les rues. Il devait avoir le pas décidé de quelqu'un qui sait où il s'en va. On n'avait pas envie de se faire questionner par les nombreux soldats allemands qui étaient postés un peu partout. En fait, depuis le début de la guerre, nous avions appris à toujours passer le plus inaperçu possible dans n'importe quelle situation ».

Ernest regarde le sol et relève soudainement la tête.

« Vous, les Canadiens, Oh ! pardon, les Québécois comme vous dites, vous n'avez pas connu ce qu'est la guerre… vous ne pouvez pas bien comprendre. »

Nous ne savons quoi ajouter à ces propos. Nous nous sommes contentés d'hocher la tête pour lui signifier que nous comprenions ses émotions et l'encourager à poursuivre son histoire. C'est alors qu'il fixe de nouveau le sol. On dirait qu'il retourne dans le temps, qu'il revit ces moments.

« À partir de la gare, il fallait tourner à gauche sur la rue Kuhn puis à droite sur Faubourg-de-Saverne. De là, à gauche, puis à droite encore sur Sébastopol. Enfin, par le Quai Kellermann à gauche,

on trouvait la rue de la Nuée-Bleue. L'édifice était à notre droite, le numéro quatre. On devait monter deux escaliers puis frapper quatre coups à la porte qui se trouvait au bout du corridor, à gauche.

Myriam et sa petite avaient été prévenues de notre arrivée par la filière habituelle. Elles étaient fin prêtes pour se rendre chez le photographe qui devait terminer les papiers. Il était situé au Parc de l'Orangerie, qui se trouvait sur l'autre rive de l'Ill. Pour s'y rendre, on devait traverser un pont.

Arrivés chez monsieur Trotzier, le photographe, mon père a rondement organisé les choses pour que le processus se déroule le plus rapidement possible. Il fallait bien compter deux heures pour développer les photos et terminer la confection des papiers d'identité. Les photos prises, ainsi que les empreintes, nous avons quitté le studio chacun de notre côté. Papa et moi, nous avions nos visas, mais Myriam et sa fille n'en avaient pas et devaient se montrer prudentes.

Nous avions rendez-vous à la gare où elles nous attendraient, pendant que mon père et moi retournerions chercher les papiers chez monsieur le photographe. Puis, tous les quatre irions rejoindre Carraud et Godet à la gare pour organiser le retour.

Nous n'avions pas compté cependant que nous devions repasser par le pont et qu'à ce moment, deux soldats s'étaient mis dans la tête de demander leurs papiers à tous les gens qui traversaient. Pas du tout à l'aise avec cette contrainte, mon père a décidé, discrètement, de prendre une autre rue et d'attendre que les soldats quittent leur poste pour enfin passer.

Nous sommes donc arrivés à la gare avec un retard de presque deux heures. Papa était très stressé, car il avait peur que nos amis cheminots n'aient quitté. Nous avions convenu de nous retrouver à l'arrière, dans l'entrepôt de marchandises en partance.

À première vue, on ne les voyait pas ! Eux partis, nous étions vraiment mal pris et Myriam commençait à s'inquiéter sérieusement. Nous nous sommes mis à chercher partout, dans la pénombre.

Soudain, tout au fond de l'entrepôt, ils sont sortis de nulle part. Il faut préciser que nous n'étions pas habitués à ce genre de périple, mais eux, ils en avaient vu d'autres et n'étaient pas du tout surpris de notre retard.

Deux tonneaux à vin avaient été mis de côté par Carraud. Ils étaient aménagés spécialement pour servir de cachettes à Myriam et Sarah. Elles étaient suffisamment menues pour y tenir de façon relativement confortable.

Mon père et moi, grâce à notre *Ausweiss* (visa), pouvions voyager normalement dans le train sans trop d'inquiétude de nous faire intercepter. Nous avions tout de même décidé de rester très discrets. Nous étions munis de tous les papiers nécessaires mais certains soldats faisaient du zèle et nous ne voulions pas attirer leur attention d'aucune façon.

À quelques occasions pendant le trajet vers Mulhouse, Godet allait discrètement voir si tout se passait bien pour nos deux fugitives. Surtout après le passage des patrouilles allemandes qui inspectaient les wagons.

Au moment de l'arrivée à la gare, le wagon était déchargé et les tonneaux remisés dans un entrepôt. Myriam et Sarah purent enfin sortir de leur cachette et se dégourdir les jambes. Il faut dire que nos deux complices étaient très impressionnés que la petite ait été si silencieuse pendant tout le voyage et qu'elle ait réussi à contrôler la position très inconfortable qui était la sienne.

À la tombée de la nuit, après avoir déjoué les différentes milices qui pullulaient dans les rues et à la gare, nous avions rejoint Carraud pour permettre à Myriam et Sarah de manger un peu et de dormir quelques heures dans un coin sombre de l'entrepôt.

Au milieu de la nuit, une camionnette de livraison, conduite par un certain Raoul, qui devait se rendre à Delle, se présenta à l'entrepôt. Raoul était un camionneur français. Il prendrait le relais de nos deux cheminots. Il semblait sympathique mais surtout, il nous avait été chaleureusement recommandé.

Tapies à l'intérieur de la minuscule cachette qu'elles avaient regagnée, mêlées à d'autres tonneaux et denrées, nos deux fugitives furent embarquées dans la camionnette pour livraison au couvent du village. Mon père et moi, nous prîmes place à l'avant du camion avec Raoul. Nous devions être considérés comme ayant demandé un transport de convenance, si jamais nous étions interceptés.

Arrivés sur la rue principale, juste en face du couvent et alors qu'il faisait encore nuit, la camionnette s'arrêta. Devant le cimetière catholique, Raoul, aidé de Papa, ouvrit rapidement l'arrière de la camionnette. Nos deux passagères clandestines débarquèrent discrètement, délivrées de leur cachette.

Raoul déverrouilla silencieusement la porte du caveau du cimetière catholique et les deux passagères furent rapidement installées dans ce lugubre endroit, en attente de la prochaine étape.

Cette nuit-là, Papa et moi avons dormi chez Raoul et passé la journée suivante chez lui. En effet, nous ne voulions pas rôder aux alentours du caveau pour ne pas attirer l'attention sur l'endroit. De plus, passer la journée avec Raoul permettait à Papa de se faire une meilleure opinion sur cet homme. Après tout, de sa compétence et de sa droiture allaient dépendre nos vies pour les prochains jours.

Nos deux parentes étaient enfermées dans ce caveau peu accueillant où il faisait froid, noir et où la proximité des corps attendant d'être enterrés n'avait rien de réconfortant. Et puis, elles n'étaient pas seules dans cet endroit. Sept autres personnes attendaient la nuit pour, elles aussi, fuir l'Alsace occupée. Il y avait un Juif d'environ quarante ans, Daniel, accompagné de sa femme Rachel et d'un petit de quatre ans à peine, Jacob. Et puis, un couple de gens âgés, je dirais facilement passés les soixante-dix ans, Bernard et Lucette, qui voulaient s'exiler vers l'Espagne. Enfin, deux jeunes hommes dans la vingtaine, Henri et Bertrand qui ne voulaient absolument pas adhérer aux politiques de germanisation et de nazification qui étaient en vigueur depuis le début de l'occupation et refusaient ainsi de participer au fameux STO. Toutes ces personnes savaient très

bien que leur fuite était très risquée, mais tout valait mieux que les longs mois vécus dans la crainte, la misère et le rejet.

C'était seulement la nuit que les passages étaient possibles, et particulièrement par nuit sans lune. C'était d'ailleurs la raison qui leur faisait se donner rendez-vous dans ce caveau, en ce soir bien précis. Les passeurs prenaient aussi la précaution de choisir des sentiers différents à chaque expédition, afin de confondre d'éventuelles patrouilles allemandes. Tous savaient que les Allemands tiraient à vue! Ces personnes savaient tout cela… Le voyage était périlleux, mais l'avenir en valait largement la peine.

Il était important d'avoir de bons relais en route et de connaître la géographie des lieux, les points de passage propices, la nature et les horaires des patrouilles de surveillance. Seuls des passeurs locaux étaient à même d'assurer la dernière étape de manière à peu près fiable. C'est pourquoi Myriam et sa fille se sentaient en sécurité avec Raoul, qui avait été recruté par mon père, à partir de la filière scout. Il avait déjà fait le passage du Jura à maintes reprises.

Il était environ 22 heures lorsqu'elles entendirent le bruit d'une clé dans la serrure de l'épaisse porte de métal du caveau ».

Ernest prend alors une voix de femme pour imiter celle de Myriam :

« Est-ce vous Raoul ? »

Puis Ernest reprend sa voix et continue son histoire.

« Myriam avait demandé cela en apercevant une ombre dans la porte. L'ombre avait répondu :

« Oui, et il faut nous dépêcher. J'espère que vous avez tous pu vous reposer un peu aujourd'hui, car les quelques nuits qui viennent seront longues et difficiles. »

Au moment de sortir du caveau, des bruits de pas indiquèrent une présence non prévue. Ceux qui étaient déjà dans la rue retournèrent donc rapidement dans le caveau. Le bruit de la porte, très présent, força Raoul à se préparer une bonne raison pour errer dans ce coin du cimetière à une telle heure. Et, si jamais la raison

n'apparaissait pas suffisante, il devrait utiliser la manière forte pour se débarrasser de ou des intrus. Les pas se rapprochèrent…

Après quelques minutes, c'était un couple de jeunes amoureux qui émergea de la noirceur. bien trop occupés l'un avec l'autre pour remarquer quoi que ce soit.

Raoul attendit donc qu'ils soient plus loin pour ouvrir la porte et faire sortir les neuf fugitifs.

C'est là que nous nous sommes joints à eux, sous la gouverne de Raoul, et que nous sommes partis à pied. Notre traversée du Jura commençait.

La décision de traverser de Delle à Bâle avait été prise après que Raoul et d'autres passeurs habitués eurent évalué plusieurs options. Nous lui devions d'avoir choisi le chemin le moins difficile, compte tenu de la présence du petit garçon de quatre ans ainsi que de Sarah et moi, qui n'avions tout de même que huit ans. Faire cette traversée avec trois jeunes enfants et deux personnes âgées relevait d'un bon défi. Papa et Raoul s'étaient cependant rassurés en pensant qu'ils seraient quand même cinq hommes dans la force de l'âge qui pourraient intervenir pour aider les plus faibles.

Au début, nos guides avaient privilégié les petits sentiers bordés par les conifères de la forêt du Risoux devenus les passages utilisés par les fuyards voulant quitter l'Alsace.

Ils avaient également pris le temps d'évaluer les autres possibilités. En passant par l'ouest, la distance était beaucoup plus importante et, à l'est, le Rhin devenait un obstacle de taille. Le passage par l'est ne pouvait se faire que par les ponts existants, qui étaient très surveillés, autant par la milice que par la Gestapo. C'était une entreprise extrêmement risquée et, à la nage, ce n'était absolument pas envisageable. Peu de personnes qui avaient choisi ce parcours en étaient sorties vivantes.

C'est pourquoi il avait été décidé de passer par Delle pour traverser la frontière. Un petit village se trouvait sur notre route. Un contact sûr avait identifié une petite maison de ferme discrète, où notre petit groupe aurait l'occasion de se rendre sans inquiétude.

C'est à cet endroit que nous passerions notre première journée, après avoir marché toute la nuit. Nous aurions sans doute grandement besoin de reprendre des forces.

Les sentiers rocailleux du Jura ne facilitaient pas la marche de la petite Sarah, mais encore moins du petit garçon. Et même moi, qui avais une certaine habitude des chemins rocailleux, je trouvais cela difficile. Je faisais mon brave, mais l'expédition s'avérait très éprouvante.

La dénivellation, qui atteignait 800 mètres à certains endroits, représentait un exercice substantiel, surtout la nuit. Raoul y était habitué mais nous, beaucoup moins. En plus, nous étions chargés chacun d'un baluchon contenant quelques fruits et un peu de pain. Pour nos nouveaux compagnons, c'était tout ce qu'il leur restait dans la vie. Nous peinions à avancer. Il fallait marcher sans faire de bruit parmi les broussailles, les ronces et les pierres qui parsemaient notre route.

Nous avions passé un col particulièrement difficile lorsque Raoul nous fit signe de ne plus bouger. Une patrouille allemande se trouvait à quelque 200 mètres de nous. Ils étaient deux et faisaient leur ronde habituelle. Nous étions tétanisés. Notre accompagnateur gardait son sang-froid. Ce qui nous permit de rester calmes et de laisser passer une bonne dizaine de minutes sans bouger. Il s'écoula ainsi assez de temps pour que la sentinelle s'éloigne et que nous reprenions notre marche.

Nous prenions pleinement conscience du danger de notre expédition. Les soldats allemands ne semblaient plus être des humains. Ils devenaient des bêtes sauvages, imbus de leur supériorité. Il était impératif de les éviter car, comme on disait : ils tiraient d'abord et posaient les questions ensuite !

Nous poursuivions donc notre marche, mais ça devenait de plus en plus difficile. Vers les quatre heures du matin, les plus petits, dont moi, étions épuisés. Il n'y avait plus une goutte d'eau dans les bouteilles qui nous servaient de gourdes. Jacob, le petit garçon juif, commençait à pleurnicher et ses parents avaient toutes les misères

à lui faire comprendre qu'il devait rester silencieux pour ne pas attirer l'attention.

Nous arrivâmes finalement à notre refuge. Une petite maison située à l'ombre du Château dans le village de Vieux-Ferrette. Les gens qui l'habitaient officiellement étaient absents et nous avions ainsi le loisir d'y trouver refuge pour la journée.

Rompus, morts de fatigue, mais soulagés d'avoir passé cette première nuit sans trop de problèmes, nous nous écrasâmes sur tout ce qui pouvait tenir lieu de siège ou de lit.

Il fallait cependant y passer toute la journée et éviter d'attirer l'attention de qui que ce soit. Ne pas se tenir devant les fenêtres, ne pas faire de bruit… Raoul nous avait bien avertis qu'il ne fallait faire confiance à personne. Trop de gens monnayaient des informations qui pouvaient intéresser les Allemands, contre un peu de nourriture, de privilèges ou simplement par bassesse.

Nous avons donc commencé par profiter du peu de nourriture que nous avions dans nos besaces. Mais également de tout ce que nous avions pu trouver à manger dans la maison. Ou quelques pommes de terre et carottes que nous avions discrètement déterrées dans ce qui restait du jardin.

Nous avons déterminé les tours de garde que nous devions tenir pendant que la plupart des membres de notre expédition dormiraient et tenteraient de reprendre des forces, en vue de notre deuxième nuit de voyagement. Raoul, Papa, puis le monsieur juif et les deux jeunes hommes se remplaceraient pour des gardes d'environ deux heures chacun. De cette façon, tous pourraient se reposer en sécurité.

La journée était déjà bien avancée lorsque Bertrand, un des deux jeunes hommes de notre équipée, vit au loin une patrouille allemande. Elle se dirigeait droit sur la maison où nous étions. Pris de panique, nous ne savions pas trop quoi faire. Heureusement, Raoul, habitué à ce genre de situation, prit les choses en main.

Il commença par faire descendre dans la cave tous les membres de notre équipée, à l'exception de Bernard et Lucette. Il resta avec

eux dans la cuisine et mentionna à Lucette de s'affairer comme si elle était chez elle. Il suggéra à Bernard de se bercer bien gentiment dans la vieille chaise délabrée. Enfin, tous les trois devaient avoir l'air calmes et naturels.

Lorsque les soldats arrivèrent et entrèrent dans la maison sans même prendre la peine de cogner, ils virent un vieux couple, accompagné de leur fils venu leur rendre visite. C'est du moins ce que Raoul expliqua aux soldats.

Tous les deux se regardèrent en se demandant si cette histoire était plausible. Ils posèrent plein de questions et se promenèrent un peu partout, grimpant au deuxième pour voir s'il y avait matière à fouiller un peu plus, redescendirent et continuèrent de se promener dans la maison.

Nous, à la cave, quelques mètres seulement au-dessous de ces soldats, étions morts de peur et très inquiets qu'ils ne décident d'aller plus loin dans leur fouille.

Puis, les soldats demandèrent à boire un coup. Raoul leur expliqua que ses parents ne gardaient aucun alcool et leur offrit plutôt un thé fait à partir des herbes du jardin. Les deux soldats se mirent à rigoler et dirent qu'à bien y penser, ils dîneraient bien en compagnie de Raoul et ses parents.

Cachés à la cave, nous nous sommes tous regardés, découragés. Il fallait garder notre calme et surtout, empêcher les bruits qui pouvaient attirer l'attention des soldats. En haut, Bernard et Lucette se regardèrent en jetant un regard interrogateur à Raoul. Que faire de cette situation et quoi servir à ces deux trouble-fêtes ?

Raoul, très conscient de toute la situation, se montra très gentil et rieur avec les soldats. Il leur expliqua que ses pauvres vieux parents n'avaient déjà à peu près rien à manger et qu'il leur serait donc très difficile de les inviter à leur table. À moins qu'ils ne veuillent manger une soupe faite avec des restes de pain, de l'eau et un peu d'oignon. Raoul s'empressa d'ajouter qu'il serait ravi de partager leur repas à l'auberge du village. Les deux hommes se regardèrent et décidèrent que le mieux pour eux était d'aller manger au village,

mais sans Raoul… C'est ainsi qu'ils quittèrent la maison. Nous avons bien attendu une quinzaine de minutes avant de remonter de la cave. Nous étions apeurés et nerveux, mais tout de même soulagés de nous en être sortis. Nous devions à Raoul d'avoir su gérer cette situation.

Le reste de la journée s'était passé sans autres problèmes. Nous nous sommes préparés, vers les vingt-deux heures, à entreprendre notre deuxième nuit de marche. Nous savions que si nous ne rencontrions pas de pépins, nous arriverions en Suisse au petit matin. C'est avec cet objectif bien en tête que nous avons quitté Vieux-Ferrette pour reprendre notre expédition en montagne.

Les quelques premières heures se déroulèrent sans encombre et nous prenions confiance. Il ne nous restait que peu de temps avant d'arriver à Bâle. La délivrance ! On restait cependant sur nos gardes et c'est en chuchotant que nous échangions le peu de paroles que nous trouvions suffisamment importantes pour rompre le prudent silence de mise.

Vers les trois heures du matin, nous avons entendu de légers bruissements d'arbres et nous nous sommes arrêtés brusquement. Quel pouvait bien être ce bruit ? Sûrement pas des soldats car ils étaient tout sauf discrets. Nous sommes donc restés immobiles en attendant de voir ou d'entendre la cause de ce bruissement.

Soudain, c'est un loup qui s'est présenté au milieu des branchages, sur le bord du sentier que nous avions emprunté. Nous nous sommes tous figés, morts de peur. Le loup nous fixait et, dans ma tête de petit garçon, je me demandais lequel des enfants il mangerait en premier.

Raoul nous démontra sa grande connaissance de la forêt et de ses habitudes. Il demanda aux adultes de se mettre devant les enfants, doucement, sans gestes brusques. Nous étions surpris et apeurés, mais il nous commandait calmement. Il nous dit de ne pas courir, de rester calmes et surtout, de ne pas tourner le dos au loup. Nous obéîmes sans poser de questions. Nous restâmes ainsi pendant un temps qui me sembla durer l'éternité…

Après un long moment, le loup finit par déguerpir comme il était venu. En fait, l'attitude de confiance que nous avions démontrée avait désintéressée la bête. Raoul prit quelques instants pour nous expliquer l'importance de rester calme devant un loup et de ne montrer aucun signe de faiblesse. En temps normal, faire du bruit était un autre moyen d'éloigner un loup solitaire mais comme nous ne voulions pas attirer l'attention des allemands, nous ne pouvions pas nous servir de cette astuce. Nous avons, à ce moment, compris la chance que nous avions eue de ne pas avoir croisé une meute entière…

Après toutes ces émotions, nous avons continué notre marche dans les sentiers connus par Raoul. Il nous avait expliqué qu'il se faisait un devoir de toujours modifier son itinéraire. Les sentinelles allemandes avaient ainsi beaucoup plus de territoire à couvrir pour tenter d'intercepter les déserteurs.

Vers le petit matin, soit environ vers cinq heures, nous nous approchions de notre but et nous étions tous fourbus, mais heureux et soulagés d'arriver en zone plus sécurisée.

Nous savions tous que la Suisse n'était plus très ouverte pour recevoir des fugitifs pendant cette période de la guerre. Bien sûr, la filière que nous avions empruntée, à savoir le mouvement scout, aplanissait quelques écueils. Par contre, c'est surtout parce que nous avions l'intention de n'y passer que quelques heures que nos complices avaient accepté de mener cette mission. C'était la situation de notre petit groupe. Quant aux autres membres de l'expédition, tout ce que Raoul avait consenti à nous dire, c'est qu'ils étaient en « transit » et se dirigeaient vers d'autres destinations. Sauf que, pour eux, le transit serait plus long et plus compliqué que pour notre quatuor. Par mesure de sécurité, autant pour eux que pour nous, il ne voulut pas nous en dire plus. Ainsi, si nous étions questionnés, nous ne pourrions rien dire.

L'aube se levait et, de loin, on arrivait à apercevoir le clocher de la cathédrale de Bâle. Mon cœur battait fort dans ma poitrine. J'étais soulagé d'arriver à destination. Malgré mon très jeune âge,

je ressentais la fierté d'avoir accompli une mission importante et d'avoir participé à sauver ces deux femmes qui étaient de ma famille. C'était ma petite contribution pour faire suer un peu les Allemands…

Au petit matin, dans un garage mal éclairé, nous avons quitté nos compagnons de voyage. Comme Raoul était resté discret sur ce qu'ils comptaient faire, Papa m'avait bien avisé de ne pas poser trop de questions.

Dans ce garage, qui se trouvait tout près du *Marktplatz*, c'est-à-dire le marché, nous devions retrouver un autre membre de cette filière d'évasion que Papa avait réussi à trouver. Il s'appelait Jean-Charles et était propriétaire d'une droguerie à Nyon. Il venait régulièrement à Bâle pour s'approvisionner. Ses fournisseurs, des usines pharmaceutiques, se trouvaient tous à Bâle. Sa présence dans cette ville, avec sa camionnette, n'était donc pas surprenante. Il y venait toutes les semaines.

Ce n'était pas vraiment dangereux pour nous de se retrouver à Bâle. Nous avions nos papiers d'identité et la Suisse était censée être neutre. Nous étions donc tout à fait autorisés à y être. Nous avions cependant développé tellement de suspicion pendant notre équipée que je continuais à regarder partout. Je tentais de repérer le moindre problème.

Nous avons fait nos adieux à Raoul et pris place dans la camionnette avec Jean-Charles. Le voyage ne devait pas être trop long, environ quatre heures pour nous rendre à Nyon. De plus, Jean-Charles avait pris la peine de nous préparer un panier de provisions… J'avais tellement faim que j'aurais mangé n'importe quoi. Lorsque Myriam sortit du panier un bon pain qui sentait encore la cuisson, un saucisson et un immense morceau de gruyère, je ne me possédais plus. Tous les quatre avons englouti tout ce que Jean-Charles avait apporté, sans en laisser une miette!

La route, bien qu'abimée, était quand même agréable et nous éprouvions un certain sentiment de quiétude pour la première fois depuis que nous avions commencé ce périple. Cela me permit de

mieux connaître Myriam, ma cousine américaine, et de lui poser toutes les questions qu'un petit garçon peut avoir au sujet de l'Amérique…

Arrivés à Nyon, nous avons retrouvé notre vieille camionnette et avons entrepris la route vers Vernois. Nous étions officiellement une famille, dont le père avait profité de devoir aller réparer des équipements viticoles pour amener sa femme et ses deux enfants visiter la famille en Suisse.

Tout se déroulait selon nos plans et nous n'étions pas peu fiers d'avoir réussi notre mission. À la frontière entre la Suisse et la France, nous savions devoir passer par la douane, mais nous n'avions aucune inquiétude. Nous avions tous les documents nécessaires. Les douaniers nous ont posé quelques questions mais, somme toute, les choses se déroulaient selon nos prévisions.

Nous étions presque arrivés à Lyon lorsqu'à l'intersection d'une route secondaire, à notre grande surprise, une patrouille allemande nous obligea à nous arrêter. Nous étions seuls, aucun autre véhicule en vue, mais nous avions entendu dire que tellement de personnes essayaient de quitter la zone occupée pour toutes sortes de raisons que l'armée allemande ne comptait plus sur les douaniers pour faire le travail. Elle avait donc institué des patrouilles dont la mission essentielle était de stopper l'exode des Français alsaciens et des Juifs, en particulier.

Nous nous arrêtâmes donc devant ces messieurs. Papa avait pris soin de nous aviser de garder le silence et de le laisser parler. Quant à Myriam, il lui suggéra d'avoir l'air de somnoler. Nous paraîtrions donc très sereins. Bref, une petite famille qui rentre à la maison. Papa tendit donc nos papiers au soldat qui s'était installé devant la portière de la camionnette. Il lui expliqua qu'il était avec sa femme et ses deux enfants.

C'est à ce moment que le soldat le regarda droit dans les yeux et lui dit, en français : « Cela me surprendrait, car la jolie dame qui est à vos côtés est ma femme et la petite fille derrière est ma petite Sarah ». À ces mots, ce n'était plus juste mon père qui regardait

le soldat, mais Myriam qui était restée sans voix mais qui avait maintenant les yeux pleins d'eau. Sarah n'en revenait pas de voir ainsi son papa.

Quelle surprise ! Quelle coïncidence ! Papa comprit rapidement que le soldat allemand qui était là, était le fameux Heinrich qui avait été enrôlé il y avait près de 18 mois.

Il restait sans mot. C'était d'ailleurs mieux ainsi, car il ne fallait pas que le soldat allemand qui accompagnait Heinrich se doute de quoi que ce soit.

Heinrich garda également son sang-froid. Il se retourna donc, l'air de rien, pour laisser son compagnon faire sa vérification visuelle des voyageurs. Lorsqu'il fut derrière lui, il lui assena un solide coup derrière la tête avec la crosse de sa carabine. Le soldat tomba par terre, complètement assommé et sans connaissance. C'est à ce moment seulement qu'Heinrich laissa place à sa joie de revoir et d'embrasser longuement sa femme et sa fille. Ce fut un moment de pur bonheur pour toute notre petite équipée. Papa et moi, on avait les larmes aux yeux.

Mais, ce qui venait de se passer pouvait changer nos plans. Il fallait donc se ressaisir, partir rapidement et rentrer à Vernois sans autres imprévus et, surtout, sans se faire remarquer. Imaginez, quatre bons Français, accompagnés d'un soldat allemand. Ça risquait d'attirer l'attention et pas de la bonne façon ! Heinrich se cala donc dans l'arrière de la camionnette et on le recouvrit d'une vieille bâche que Papa trainait toujours avec lui.

On a fait le reste du voyage vers Vernois en un peu plus de trois heures et, heureusement, sans se faire intercepter cette fois. C'est fatigués et affamés que nous sommes arrivés à la maison. Quelle ne fut pas la surprise de Maman en nous voyant débarquer avec un soldat allemand ! Pendant un moment, elle était paniquée et s'imagina plein de scénarios désastreux.

Retombée sur ses pieds, après quelques explications, elle nous prépara de quoi nous restaurer tout en faisant plus ample connaissance avec nos nouveaux locataires.

En effet, il n'était pas question pour Myriam, Heinrich et Sarah de quitter la France. Tout d'abord, ils n'avaient pas d'endroit où aller et Heinrich avait très peur d'être retrouvé par l'armée allemande. Non seulement il était maintenant déserteur mais, en plus, il avait agressé un soldat allemand. Ce serait automatiquement le peloton d'exécution pour lui.

C'est donc autour de la fameuse rouille graulenne de Maman que nous avons discuté de la situation de Myriam, Sarah et Heinrich. Arrosées d'un Costière de Nîmes, encore facile à trouver dans notre coin de pays, les décisions furent prises. Nos trois invités s'installeraient à la cave. Nous avons donc transporté un matelas qui était dans la chambre de ma sœur et un petit réchaud qui trainait dans le fouillis qu'était devenu l'atelier de Papa. Quelques pièces de vaisselle et une bassine complétaient le tout. C'était évidemment très rudimentaire, mais Myriam savait qu'elle pouvait toujours monter pour chercher ce dont elle avait besoin. C'était Heinrich qui devait toujours être caché. Dieu sait ce qui aurait pu lui arriver si quelqu'un du village avait eu vent de sa présence. À cette étape de la guerre, les Allemands étaient tellement haïs qu'ils auraient, tous les trois, été lynchés sur place sans aucune explication.

Notre cousine et sa famille ont vécu dans notre cave pendant quelques semaines, puis nous avons trouvé le moyen de les faire passer en Espagne, en passant par le Pays basque.

Heinrich savait que l'Espagne, qui était officiellement neutre, soutenait tout de même les forces de l'Axe. D'autre part, les Espagnols républicains étaient plutôt favorables aux Français et plusieurs avaient même rejoint la résistance française après qu'ils eurent été défaits par les troupes de Franco pendant la guerre civile espagnole. Plusieurs de ceux-ci s'étaient réfugiés en France.

C'est donc par cette filière franco-espagnole que notre petite famille d'Américains d'adoption put finalement se retrouver et se mettre à l'abri jusqu'à la fin de cette maudite guerre.

Du moins le croyaient-ils. Car, après le 8 mai 45, retourner à New York pour Heinrich n'était pas une mince affaire. Lui, sa

femme et sa fille ont dû laisser la poussière retomber. C'est un peu plus d'une année plus tard qu'ils ont finalement pu revenir en France et prendre le bateau du Havre vers leur ville américaine.

Plusieurs années ont passé depuis. Marylin et son Heinrich ont vécu une vie calme et tranquille après avoir connu tous ces chambardements. Ils sont tous les deux enterrés là-bas.

Sarah vit encore à New York avec son mari, un authentique Américain, ses trois enfants et ses quatorze petits enfants. Ils vivent comme tous les Américains mais elle a gardé, au fond de ses pensées, une place bien particulière pour la France, le village de Vernois et toute notre famille. Ces liens particuliers entre elle et nous font que, presque tous les ans, elle revient avec sa famille faire un tour au village. Nous sommes toujours particulièrement heureux de la revoir. Un peu comme toi et Raymond au fond ».

Il est trois heures du matin lorsque ces dernières paroles du récit sont prononcées. Ernest est bien sûr fatigué de ce long monologue, mais tout de même serein et soulagé d'avoir partagé avec nous tous ces secrets. Lui et Marielle nous ont donc quittés pour retourner chez eux, épuisés mais heureux.

Et nous, avec ce fabuleux récit en tête, nous nous sommes endormis en nous repassant cette histoire, encore une fois. Au réveil, nos yeux posent cependant un nouveau regard sur la maison que nous appelons depuis, la maison d'Ulysse.

ÉPILOGUE

La cave de la maison d'Ulysse et Lucie n'a pas servi qu'à cacher une famille franco-allemande. Par la suite, ayant pris goût à faire son effort de guerre, Ulysse refit mainte fois son itinéraire entre la Suisse et l'Alsace. Avec le temps, il devint un passeur de grande réputation dans le milieu de la résistance et du mouvement scout. Chaque fois, les rescapés trouvaient refuge dans la cave d'Ulysse pour quelques jours ou quelques semaines. Plusieurs personnes ont ainsi pu échapper à la tyrannie hitlérienne, grâce à des gens comme Ulysse.

Cependant, quelques mois avant la fin de la guerre, il fut arrêté par la Gestapo et enfermé dans un camp. Il n'a été libéré de Natzweiler-Struthof qu'un peu avant sa découverte par les Américains en novembre 44. Ce passage a été extrêmement pénible pour Ulysse, de sorte qu'il n'a jamais voulu en parler à qui que ce soit. Il en a gardé un traumatisme profond tout le reste de sa vie. Les gens qui l'ont connu disaient que, même s'il gardait, enfouis au fond de sa tête, tout ce qu'il avait vécu là-bas, son regard en disait long.

Mais, cela n'a pas suffi à lui faire regretter ses « voyages » dans le Jura et toutes les personnes à qui il a pu permettre de se sauver de l'enfer. Elles lui ont gardé une reconnaissance extrême, ainsi qu'à sa Lucie, pour avoir pu occuper pendant un moment « la cave d'Ulysse ».

FIN

SAINT-BLAIN

Yvan Houle

Lundi, le 1er juillet 2019 – 22h15.

Ottawa. Anthony célèbre la Fête du Canada. Il attend impatiemment le début des feux d'artifice sur le terrain du Musée des Beaux-Arts du Canada. Son portable vibre au fond de sa poche. Tout en observant les premiers feux, il prend son appareil. « Numéro inconnu »… Il décroche. Dans la foule bruyante, il a de la difficulté à entendre son interlocuteur. Cela semble également bruyant à l'autre bout : « Anthony… mon frère… Il faut que tu viennes m'aider… Ils vont me… »

Soudainement, un lourd bruit résonne dans l'acoustique de l'appareil. La communication se termine abruptement. Anthony a reconnu la voix de Simon, son frère. Cette fois, il ne semble pas intoxiqué mais plutôt paniqué. Comme d'habitude il semble en détresse mais, aujourd'hui, il paraît surtout à bout de souffle et terrorisé. Que peut-il bien lui être arrivé ? Est-il réellement en danger ou si c'est un leurre ? Connaissant le mode de vie de son frère, Anthony n'est pas vraiment inquiet ; songeur quand même. Il attend qu'il rappelle. Le spectacle va bon train. Une douce musique de Vivaldi accompagne des feux magnifiques.

Après le spectacle, Anthony regagne son appartement à pied. Aussitôt allongé, il s'endort. Il passe une nuit agitée. Il se réveille à plusieurs reprises. Quelque chose le tracasse. Bien qu'à l'habitude, les appels de Simon ne lui font ni chaud ni froid, cette fois-ci, l'appel interrompu de son frère le tourmente.

Anthony a 27 ans. Il est agent de sécurité armé pour le compte du gouvernement fédéral. Il sécurise les déplacements du ministre de la Justice. Intelligent, dynamique et visiblement heureux dans la vie. Il affectionne les entraînements en salle ; poids, haltères, arts martiaux. Un six pieds deux, tout en muscle.

Par choix, il s'est beaucoup détaché de sa famille et de son patelin en s'installant à Ottawa, il y a quelques années.

Mardi, le 2 juillet 2019 – 9h.

Au lendemain de la Fête du Canada, Anthony est en congé. Pendant son déjeuner, il est toujours préoccupé. Peut-être que Simon s'est encore chamaillé avec Frankie Boudreault, le chum de sa mère. Dix ans plus jeune qu'elle ; un entrepreneur bien connu de la région. Ça pouvait cependant être plus grave. Il sait depuis longtemps que son frère ne mène pas une vie de saint homme. Tout le monde au village est au courant qu'il consomme allègrement alcool et drogues.

Par le passé, Gregory, le benjamin, a même insinué que Simon travaillait pour la bande de motards locaux, les Tough Riders de Saint-Blain. Ses appels fréquents à Anthony pour lui demander de l'argent ne sont certes pas étrangers à ces fréquentations douteuses.

Cette bande de motards, un groupuscule d'au plus douze individus, s'est établie à Saint-Blain depuis le début des années 2000. Ils ont quitté les grandes villes, où ils étaient davantage persécutés par les autorités, au profit de petits villages où ils peuvent se dissimuler davantage, pouvant ainsi donner libre cours à leurs activités illicites.

Saint-Blain est un petit village frontalier du sud du Québec. De là, les motards supervisent les mêmes activités qu'auparavant, sur les mêmes territoires et surtout… sans aucune entrave des autorités. Trafics de drogue, contrôle des bars de danseuses et des services d'escortes spéciales. Il existe une impression de promiscuité entre eux et les élus municipaux. À tort ou à raison ?

Au fil des ans, plusieurs transactions immobilières, incluant quelques-unes qui comportent des opérations de dézonage,

semblent avoir été réalisées, au profit apparent des motards ou de leurs sympathisants. La nouvelle bibliothèque a, par exemple, été construite après avoir acquis le terrain d'un individu surnommé Vic, qui semble être le juriste de la bande. Le maire a été élu sans opposition, à trois reprises. Il va sans dire que ses deux conseillers municipaux ne le défient jamais. Ceci lui permet toute latitude pour agir à sa guise. Il peut donc se comporter comme le propriétaire de la ville.

À la suite de quelques transactions douteuses, le Gîte de Jocelyne, la mère d'Anthony, est maintenant entouré de propriétés dont plusieurs appartiennent aux motards. On a offert à Jocelyne des montants, dérisoires selon elle, pour plier bagage et remettre sa propriété à des acheteurs mystérieux, venus de nulle part, qui prétendaient vouloir s'y installer. De son côté, Frankie tente aussi très fréquemment de convaincre Jocelyne que le montant offert est très suffisant et qu'elle ferait mieux d'accepter cette offre, elle qui peine à opérer son gîte d'une douzaine de chambres. La relation du couple s'est même détériorée suite aux multiples disputes verbales à ce sujet.

Simon a été aperçu fréquemment avec quelques-uns des motards. S'approvisionne-t-il en drogues à travers eux ? Peut-être est-il également un de leurs dealers ? Peut-être effectue-t-il de sales boulots pour eux ? On ne peut savoir avec certitude mais les apparences vont dans ce sens. C'est sa vie, pense Anthony… Il s'agit de ses choix !

Vers 16 heures, contrairement à son habitude, Anthony souhaite que son frère le rappelle pour s'expliquer et fermer la boucle. Mais il est d'avis qu'il doit mettre son orgueil de côté et appeler sa mère pour vérifier le tout.

— Bonjour maman, comment vas-tu ?

— Bien. C'est une fin de semaine très occupée à l'auberge. Et toi, Anthony ?

— Je suis en congé aujourd'hui. Écoute, j'ai reçu un appel étrange de Simon, hier soir, vers 22h15. Est-ce que tu sais ce qui se passe avec lui ? Il a raccroché subitement, ce que j'ai trouvé bizarre.

— Je n'ai pas de nouvelles de lui. C'est une fin de semaine de congé ici aussi et je le connais ; dans ce cas, il en profite souvent pour disparaître quelques jours. La dernière fois que je l'ai vu, c'était insupportable. Si je n'étais pas intervenue, Frankie et lui en seraient venus aux coups.

— Ah oui ? Toujours tendu entre eux ?

— Plus que jamais. Frankie l'a expulsé du Gîte, dimanche après-midi. Il ne veut plus le revoir ici. Je crains que tout se termine mal ; je le sens.

— Dommage. Mais ça devait en arriver là entre eux. Bon, si tu ne le vois pas d'ici quelques jours, donne-moi des nouvelles veux-tu ? Tu peux m'appeler n'importe quand. Ça me tracasse un peu.

— Ne t'inquiète pas trop ! Il disparaît mais revient à chaque fois.

— Bye maman !

Anthony n'est pas plus avancé mais il se sent soulagé. La semaine de travail de quatre jours débute le lendemain et elle sera chargée. Des dignitaires Croates arrivent en ville et leur protection nécessitera toute l'attention de son équipe.

Vendredi, le 5 juillet 2019 – 12h59.

Comme à chaque semaine, Anthony utilise son heure de lunch du vendredi pour s'entraîner au gymnase. Les Croates sont déjà repartis. Lorsqu'il retourne à son casier, il remarque que sa mère a tenté de le rejoindre à trois reprises au cours des trente dernières minutes. Peut-être a-t-elle eu des nouvelles de Simon ? Sinon elle ne l'appellerait pas trois fois de suite.

— Maman, tu veux me parler ?

Jocelyne est en larmes. Elle a de la difficulté à parler. Sa voix est tremblotante.

— Oui, on a retrouvé Simon. C'est a… tro.…ce… Il a été tabassé à mort et jeté dans le conteneur à déchets, à l'arrière du bar de danseuses.… Ce sont des éboueurs qui l'ont trouvé.

— Merde ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne le sais pas encore… La police vient tout juste de me téléphoner… Son corps va être envoyé à la morgue de Cowansville. Paraît qu'il n'est pas beau !

Elle éclate en sanglots, incapable de continuer à parler. Anthony réagit rapidement :

— OK maman… Je m'en viens. Je serai à Saint-Blain vers 7 heures ce soir… pas plus tard. Et même avant… En fait, je quitte immédiatement après le boulot. Attends-moi, j'arrive !

Anthony se sent incapable de terminer sa journée. Il quitte prématurément le bureau vers 14h30. Tout au long du trajet de près de 300 kilomètres, il s'interroge. Qu'est-ce qui a bien pu arriver à son frère ? Sa relation avec Frankie s'est-elle à ce point envenimée, au point d'être à l'origine d'une bagarre… une bagarre à mort ? Les mauvaises fréquentations avec les motards, les danseuses et les escortes peuvent-elles être responsables de sa mort ? Des dettes de drogue qui auraient pu causer sa perte ? Et ce téléphone pendant les feux d'artifice ? C'était un appel de détresse à son intention ? Était-il en train de se faire tabasser ou bien de fuir son ou ses agresseurs lorsqu'il a tenté de le rejoindre ?

Anthony est angoissé. Il se sent également coupable… coupable de ne pas avoir supporté son frère quand il l'avait appelé à l'aide…

En arrivant au Gîte, Anthony éprouve un sentiment étrange. Autant il appréciait sa grande beauté auparavant, autant il est conscient maintenant que ceci est du passé. A-t-il abandonné les siens ? Cette question a surgi dans sa tête il y a environ huit mois. Il a même sérieusement songé à consulter un thérapeute pour être en mesure de se libérer une fois pour toutes de ce sentiment malsain. Son arrivée à Saint-Blain aujourd'hui ne fait qu'aggraver son malaise.

Orienté plein sud, le bâtiment principal fait au moins 750 mètres carrés et occupe deux étages. Il a été acquis puis agrandi par le grand-père de Jocelyne au début des années 50. Les murs de lambris de bois blancs sont munis de grandes surfaces vitrées. Face au lac, un balcon énorme ceinture la résidence. Un quai d'au moins vingt mètres permet aux vacanciers d'y admirer le lac ou tout simplement de se tremper les pieds dans son eau.

Au total, douze chambres sont disponibles pour la location. Jocelyne dispose de deux chambres privées ainsi que de trois autres pièces : une cuisine, un salon, une salle de bain et une petite terrasse pour son usage personnel. Jocelyne est une travaillante. Elle est heureusement assistée d'une bonne employée qui s'occupe de l'entretien ménager tous les jours de la semaine.

Gregory, le cadet, passe à l'occasion pour effectuer de petites réparations alors que Simon, pour sa part, n'a jamais offert beaucoup d'aide à l'entreprise de sa mère. Lorsque des travaux sont trop complexes ou bien trop substantiels, Frankie fait appel à des contractuels locaux. Il met son grain de sel à l'occasion mais cette implication réduite ne diminue en rien la charge de travail de Jocelyne, sans compter toutes les autres tâches qu'elle doit accomplir, en plus des crises et des chicanes continuelles.

En s'approchant du patio, Anthony salue un couple de vacanciers assis sur les berceuses alignées sur le balcon. Jocelyne est dans la cuisine, écrasée sur une chaise. Ses yeux sont rouges, elle a beaucoup pleuré. Après de brèves salutations et accolades, Anthony prend une bière du réfrigérateur. Puis sa mère et lui s'installent au salon. Il aime sa mère ; très compatissant.

— Je ne comprends pas ce qui lui est arrivé. Je sais qu'il avait de drôles de fréquentations, et pas seulement des amis, mais de là à se faire tuer… Ça me dépasse.

— Il devait de l'argent à beaucoup de monde. Il en devait même à Gregory. Et j'ai de bonnes raisons de croire qu'il en avait volé dans la caisse du Gîte. C'est du moins ce que prétend

Frankie. Ils s'étaient justement confrontés dimanche après-midi là-dessus.

— Tu ne peux quand même pas penser que c'est Frankie qui l'a tabassé.

— Non, je ne pense pas mais c'est très inquiétant. Frankie et Greg semblent tous les deux soulagés par sa mort.

— C'est pas plutôt un litige avec les motards ou leurs acolytes ?

Elle hausse les épaules.

— On doit aller à la morgue demain matin pour prendre les arrangements funéraires. Ils ont dit qu'ils étaient ouverts le samedi matin.

— Tu es épuisée. Nous devrions aller au lit maintenant. Il est tard. Nous sommes tous deux épuisés.

— Installe-toi dans la chambre 3, elle n'est pas occupée.

— Merci. Bonne nuit maman.

— Bonne nuit mon fils.

Anthony est incapable de dormir. Il entend pleurer sa mère dans la chambre près de la sienne. Il va la voir et la tient dans ses bras… longtemps.

Samedi, le 6 juillet 2019 – 9h.

Arrivés à Cowansville, ils descendent au sous-sol de la morgue, un endroit vaste, froid, lugubre. Ils sont accompagnés d'un employé de service tout vêtu de blanc, tel un boucher, et de l'inspecteur Guèvremont de la Sûreté du Québec. Muni d'un impressionnant trousseau de clés, l'homme ouvre la porte de la case 4C. Il soulève un cran de sûreté et sort une civière métallique. Le corps se trouve dans un sac blanc muni d'une fermeture éclair. Une étiquette attachée à la fermeture éclair indique #56254 Simon Grandmont. L'employé ouvre le sac.

Simon est méconnaissable, sa figure boursoufflée est couverte d'ecchymoses. De toute évidence, il a passé un mauvais quart d'heure. L'identification est très brève. Jocelyne quitte rapidement

pendant que le sac est refermé, la civière repoussée à l'intérieur et la porte fermée et verrouillée.

Une autopsie sera réalisée en début de semaine, indique l'employé en replaçant ses clés. Anthony interroge l'inspecteur Guèvremont :

— Vous êtes en charge de l'enquête ?

— Oui ! C'est un cas d'homicide. C'est nous, la SQ, qui prenons l'affaire. Autant vous le dire tout de suite, ça ne devrait pas être très long. Ça ressemble à un règlement de comptes de petits dealers. Dans les crimes qui semblent avoir été commis par les membres de groupes organisés, nous ne prenons pas beaucoup de temps pour solutionner ces affaires. Nous concluons assez vite. C'est presque impossible pour nous de fouiller dans ces milieux fermés. Ça n'aboutit jamais à rien !

Jocelyne est déçue. Anthony est révolté par cette attitude désinvolte de l'inspecteur. Il garde son calme pour l'instant. Jocelyne interroge Guèvremont.

— Quelqu'un va communiquer avec nous ? Je vais vous transmettre nos coordonnées.

Guèvremont sort un carnet et note les données de Jocelyne.

Ils quittent la morgue et retournent à Saint-Blain. En silence. La seule vue du corps de Simon les a assommés. Peu importe ses agissements, Simon ne méritait pas un tel sort. Son corps tout entier était boursouflé. D'énormes plaies défiguraient son visage.

Si personne n'est intéressé à connaître la vérité et à identifier le ou les coupable(s), ce n'est pas le cas d'Anthony. Quelqu'un doit payer pour cet acte sordide. Il entend profiter de sa présence à Saint-Blain et du congé qu'il aura pour les funérailles pour mener sa propre enquête.

De retour au Gîte, Anthony et Jocelyne sont maintenant en mode attente. Une attente lourde et interminable. L'autopsie sera réalisée dans les prochaines 48 heures. Anthony réfléchit à la façon d'entreprendre une enquête secrète, en dehors des autorités dites compétentes. Jocelyne est incapable de rester assise à pleurer.

Il faut quand même organiser les funérailles. Elle contacte le Complexe funéraire de Bedford afin d'organiser une réception très intime et de procéder à l'incinération dans les plus brefs délais.

La mère et le fils s'abstiennent de souper. Incapables. Jocelyne avale les comprimés indispensables à son sommeil. Anthony en profite pour mettre au point sa propre enquête dans sa tête, tout en réfléchissant aux conséquences de ce meurtre pour sa mère et son frère Gregory.

Dimanche, le 7 juillet 2019 – 9h.
Gregory habite seul dans un modeste appartement. Il travaille au village.

Dès son arrivée au Gîte, il serre longuement sa mère dans ses bras. Ils auraient beaucoup de choses à se raconter mais, au même moment, Anthony descend les marches et les rejoint au rez-de-chaussée.

Pendant que Jocelyne va préparer le café, c'est le silence complet entre les deux frères. Qui parlera le premier ? Qui osera dire quoi ? Ambiance très lourde. Il est probable que chacun préférerait se trouver ailleurs en ce moment. Finalement Anthony brise le silence :

— Comment ça va de ton côté ?

— Moi ça va bien ! Pour Simon, je savais bien que ça finirait par lui arriver un jour. C'est comme s'il avait couru après ! Finalement, il a eu ce qu'il méritait ! Pour moi, c'est comme un bon débarras. Il était toujours un problème. Il a toujours contaminé notre vie !

Jocelyne entend ces dernières phrases. Estomaquée, elle regarde Anthony, lui aussi sous le choc des paroles de Gregory. Comment ce dernier peut-il être aussi dur envers son frérot ? Comment peut-il afficher un manque de compassion semblable ? Gregory se dit libéré et soulagé ? Ils ne peuvent pas se l'expliquer. Jocelyne ne comprend pas ; Anthony non plus.

— Pourquoi es-tu si dur à son endroit ? Je sais bien que votre relation a toujours été difficile mais au point de se réjouir de la mort de ton frère, il y a une marge.

— Je ne me réjouis pas de sa mort mais je crois qu'avec le temps, Simon était devenu un problème. Vous ne savez pas combien de fois j'ai dû lui prêter de l'argent, le sortir du trou, régler ses problèmes !

Combien de fois est-il venu travailler ici ? Peut-on savoir combien d'heures il a données à sa famille ? Et bien non ! Chaque fois qu'il venait, c'était pour se chicaner avec quelqu'un. La plupart du temps, c'est Frankie qui lui bottait le cul. Simon était un emmerdeur. Il picolait, il consommait et tout ce qui lui arrivait… ce n'était jamais sa faute. Il voulait toujours être une victime. Il vivait la nuit, passait tellement de temps au bar de danseuses, on aurait dit qu'il y travaillait. Remarquez que ça m'aurait surpris parce qu'il n'était pas vraiment travaillant.

Il est clair que toute l'amertume qui a entouré la relation de Gregory avec Simon a été profondément refoulée et aujourd'hui, elle éclate. Après trente secondes de silence, il reprend avec, cette fois, plus de modération.

— Dernièrement, il m'a semblé encore plus agité. Il m'a décrit ses querelles continuelles avec Frankie. Je crois même qu'ils sont passés aux coups à plusieurs reprises. Il m'a aussi dit que ça brassait avec les motards. Sa relation avec eux était tendue. Il s'agissait probablement encore de dettes impayées.

Jocelyne et Anthony se taisent. Ils ne veulent pas interrompre le récit de Gregory. Il est celui qui était le plus près de Simon. Le récit de Gregory est cependant conforme à ce qu'Anthony percevait de la réalité de Simon.

Pendant un instant, les yeux immobiles et la tête ailleurs, il s'interroge. Frankie serait-il un suspect potentiel dans cette affaire ? Ses constantes altercations avec Simon, son mauvais caractère, son mépris des enfants et son agressivité récente… aurait-il tabassé Simon un peu plus qu'à l'habitude ? S'agirait-il d'une querelle, d'une bagarre qui aurait été trop loin ?

Mieux valait s'enlever ces pensées de l'esprit. Il regarde sa mère Jocelyne. Le récit de son fils l'a abasourdie. Anthony ne peut répliquer car Gregory se lève, les salue et quitte les lieux. Anthony dépose alors sa main sur l'épaule de sa mère pour espérer la réconforter un peu. Il comprend sa détresse, mais que peut-il y faire pour le moment ?

Anthony sort jogger sur le site. Il s'arrête au bout d'un moment et s'assied sur un banc, face au lac, à l'écart des locataires. Les yeux flous pointés vers le large, le récit de Greg suscite bien des questions. Anthony est perplexe. Comment Gregory pouvait-il crier si joyeusement bon débarras ? Serait-il impliqué dans la mort de son frère ? Il y avait peu d'amour fraternel entre les deux. Simon importunait beaucoup Gregory mais pourquoi en seraient-ils venus aux coups ? Cela justifiait-il une telle violence ?

Anthony se questionne davantage sur le cas de Frankie. Dans son esprit, l'amant de sa mère est imprévisible et colérique. Comment savoir s'il est impliqué dans l'affaire ? N'ayant aucune affinité et aucun contact avec Frankie, Anthony se demande bien comment il pourra s'en approcher afin d'en savoir davantage. Il en informera quand même l'inspecteur au début de l'enquête.

Lundi, le 8 juillet 2019 – 13h15.

Jocelyne reçoit un appel du bureau du coroner. Ils ont conclu que Simon avait été tabassé à mort et avait succombé à ses blessures. Une fracture à la base de son crâne a été repérée. Fatale. Le décès remonte à dimanche dernier, probablement en soirée. Jocelyne pense que c'est probablement à cette heure qu'il a tenté de joindre Anthony. Il s'agissait donc bel et bien d'un appel de détresse.

Jocelyne se dirige alors à Bedford pour finaliser les derniers détails préparatoires à la crémation, qui se tiendra mercredi en après-midi. Après la brève cérémonie, son urne sera versée dans le lac, en face du Gîte.

Mardi, le 9 juillet 2019 – 20h30.

Anthony se doit de valider certaines pistes. Il quitte le Gîte pour le bar de danseuses. Dès son arrivée, il est surpris par le petit nombre de clients. Probablement parce qu'il est encore tôt. Il ne reconnaît personne et c'est probablement réciproque. Il s'approche du comptoir désert et s'assoit. Il se présente à la barmaid, Jessy, comme étant le frère de Simon. La serveuse lui raconte qu'il est assis à l'endroit

même que Simon avait l'habitude d'occuper lorsque ce dernier venait au bar. Elle sait bien sûr que Simon a été retrouvé sans vie. Elle ne peut cacher son émotion, son affection pour Simon. Son décès l'attriste. Anthony est heureux qu'elle ait apprécié son frère.

— C'était un bon gars ! Il avait ses problèmes, un peu comme nous tous mais, à l'intérieur, c'était une bonne personne. Il était souvent drôle. Il ne dérangeait jamais personne et voulait protéger les plus faibles. Lorsqu'une fille avait un problème ou avait besoin d'un service, c'est toujours à lui qu'elle s'adressait.

— Avait-il des ennemis ? Quelqu'un qui lui en voulait ?

— Pas facile à dire, je ne pense pas. Il avait l'habitude d'être à son affaire mais j'avais cependant remarqué récemment, qu'il semblait plus nerveux.

— Est-ce que les motards avaient des raisons pour le liquider ?

— Je ne crois pas, il était bon pour eux. C'est difficile à comprendre. Qui sait ?

Un groupe de jeunes, probablement des étudiants, se sont installés depuis environ cinq minutes à trois tables contiguës et réclament vigoureusement leurs consommations. Jessy quitte Anthony pour aller prendre les commandes des clients.

Anthony ne quitte pas des yeux Jessy. Il voudrait continuer à lui soutirer des renseignements. Mais elle est toujours trop occupée. Les danseuses ont débuté leur quart de travail et l'endroit s'est animé rapidement. Anthony sirote sa bière tout en observant les clients, les danseuses et les lieux, sans vraiment progresser dans sa recherche. Inutile de demeurer là plus longtemps.

Mercredi, le 10 juillet 2019 – 13h.

En début d'après-midi, l'opérateur de pompes funèbres, accompagné de son assistant, se présente au Gîte, l'urne de bois à la main. Ils ont été mandatés pour une brève célébration. Sont présents, des amis, Anthony, Gregory, Jocelyne et Frankie qui s'est même déplacé pour l'occasion. Surprenant, considérant la relation exécrable qu'il avait toujours eue avec Simon.

Lorsque tous sont réunis près du lac, l'assistant récite rapidement les paroles de circonstances. Aucun, sauf Jocelyne, ne semble ému. Frankie, caché sous d'épaisses lunettes miroir, a hâte de quitter. Les laïus terminés, l'urne est remise à la mère qui se penche doucement au bord du quai pour en verser le contenu dans l'eau. En moins de deux, Simon et le lac ne font qu'un. Enfin libre, pense Anthony. Lorsqu'il se retourne, il croit voir Jessy, à l'arrière, quitter rapidement. Pourquoi ? Était-elle si proche de Simon ? Il devra la questionner à nouveau. Elle en sait probablement davantage.

La famille prend place sur la terrasse. Ils ne sont guère bavards, se dit-il. Jocelyne est inconsolable, Gregory a les yeux braqués sur son téléphone et Frankie est toujours impatient de quitter. Mais il veut profiter de l'occasion pour parler encore une fois à Jocelyne de la proposition qui lui a été faite :

— Jocelyne, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? Ne devrais-tu pas tout vendre ici et te retirer un peu ? Te reposer ? Commencer à profiter de la vie, quoi !

— Ce n'est pas le départ de Simon qui va changer quelque chose ici. Sa mort est lourde à porter. Mais c'est ici que je me sens bien. C'est mon chez-moi. Je ne pourrais supporter d'habiter un petit appartement en ville. Ici, je trouve la beauté du paysage et le calme qui me sont indispensables.

— Je me disais que ce serait peut-être le bon moment pour toi. La super offre que tu as reçue ne sera probablement pas valide très longtemps. Si j'étais à ta place, je n'hésiterais pas.

Anthony intervient :

— C'est quoi cette offre ?

Gregory lève à peine les yeux. Il est au courant.

Frankie prend rapidement la parole, comme s'il voulait empêcher Jocelyne d'y répondre par elle-même…

— Il y a à peine plus d'un mois, Jocelyne a reçu une offre d'intention pour l'acquisition du Gîte par un groupe d'investisseurs qui désirent l'opérer à plus grande échelle. Ils ont même fait une offre verbale qui, selon moi, était très intéressante. Ils prendraient tout

sans discuter : le terrain, les installations et le fonds de commerce. Une belle transaction, quoi ! En plus…

Jocelyne l'interrompt, furieuse :

— Tu le sais bien Frankie… C'était une offre ridicule ! 50 % inférieure à la seule valeur du terrain. Nous en avons assez parlé. Arrête de m'embêter avec ça. Je reste sur mes positions… c'est NON !

Le ton de cette dernière intervention est surprenant. Gregory s'est même arrêté de « pitonner » sur son écran. Il lève les yeux pour regarder sa mère. Anthony n'en peut plus.

— OK Frankie ! Tu ne vois pas que ma mère en a marre que tu la harcèles continuellement avec cette idée de quitter le Gîte ? Ne vois-tu pas que c'est ici qu'elle est bien ?

— Cette discussion est entre ta mère et moi le jeune. Tu ne vis pas ici et ça ne devrait pas te regarder du tout. Tu peux aller prendre l'air si tu n'as rien de mieux à faire.

Anthony est furieux. Il se lève rapidement. Il fait trois pas en direction de Frankie et l'agrippe au cou. Frankie ne s'attend certainement pas à une altercation physique avec Anthony. Par le passé, et particulièrement avec les deux frères cadets, une intimidation verbale et émotionnelle suffisait pour lui conférer une certaine supériorité.

Frankie est également un solide combattant, ce qui lui permet de tenir ses opposants à l'écart. Aujourd'hui, Anthony est visiblement le plus costaud et le plus fort des deux. Il maîtrise également des techniques d'arts martiaux qui font en sorte que Frankie ne ferait pas le poids dans un duel.

Frankie a cependant suffisamment d'énergie et d'orgueil pour répliquer. Bien qu'il ait été surpris par la prise au cou, il réussit à frapper violemment Anthony d'un coup de poing au ventre. Anthony, rendu furieux, saute sur lui et lui administre une raclée. Jocelyne intervient, s'interpose entre les deux combattants. Elle les force à interrompre leur bagarre.

— Arrêtez ! Bande de connards ! Ce n'est pas la bonne journée pour vous bagarrer !

Frankie reprend son souffle. Jocelyne s'approche d'Anthony qui l'entoure de son bras, comme pour la protéger. C'en est trop pour Frankie, maintenant isolé. Il regarde Anthony dans les yeux. Il prononce quelques jurons plus ou moins compréhensibles et se dirige vers sa voiture. Il quitte en colère.

Gregory, qui a assisté à la scène, est terrifié par l'altercation et les conséquences à venir. Il embrasse sa mère et, à son tour, quitte. Son petit monde lui plaît davantage. Il préfère vivre en solitaire. C'est ainsi que les funérailles se terminent.

En soirée, Anthony ne peut trouver le sommeil. L'altercation l'a troublé. En fait, toute cette histoire le trouble. Il a déjà fait l'objet d'un étroit suivi psychologique. Pendant deux ans, lorsqu'il était au collège, il avait consulté un psychanalyste. Il avait été diagnostiqué anxio-dépressif. Deux années de suivi, ainsi qu'une médication appropriée, l'avaient changé. Vraiment ?

Aujourd'hui, il se sent glisser. Quelque chose cloche ! L'attitude de Frankie l'inquiète. Son altercation avec Jocelyne comporte beaucoup de non-dits.

Jeudi, le 11 juillet 2019 – 11h30.
Tout juste avant l'heure du lunch, l'inspecteur Guèvremont de la Sûreté du Québec se présente au Gîte. Enfin ! Anthony est heureux de voir l'enquête débuter. Jocelyne et Anthony doivent s'identifier avec les documents requis.

D'entrée de jeu, Jocelyne lui parle de Simon, de ce qu'elle sait de son monde, de ses activités. Elle relate les événements des dernières semaines. Le policier prend à peine quelques notes.

— Nous avons découvert que votre fils était un « hangaround » chez les Tough Riders. C'est-à-dire un petit nouveau qui fait quelques sales boulots pour eux : collecter de l'argent, menacer les gens, réprimander ceux qui ne respectent pas les règles… Parfois, il devait s'occuper d'un jeune qui a des dettes envers eux, un autre qui a fait une connerie qui ne peut être pardonnée. Ou encore, dans un cas de rivalité entre deux bandes ou deux hangarounds. Qui sait ?

— Vous DEVEZ trouver le meurtrier de mon fils !!

— Vous savez madame, même en creusant, nous n'en apprendrons probablement que très peu. C'est un milieu fermé. À la SQ, nous n'avons pas les ressources nécessaires pour des enquêtes qui généralement n'aboutissent à rien. Je vais faire mon rapport et vous devrez considérer que l'enquête est terminée : Mort criminelle, individu relié aux motards criminalisés.

Anthony ne peut s'empêcher d'intervenir. Il est ulcéré par ses propos :

— C'est incroyable !! Personne ne sera accusé ? Quelqu'un doit payer ! C'est un meurtre !

Le policier réalise la fureur d'Anthony et de sa mère. Il tempère ses propos :

— Je ne fermerai pas l'enquête tout de suite. Nous verrons ce que nous découvrirons. Donnons-nous 30 jours. S'il y a du nouveau, nous réagirons ; sinon l'enquête sera probablement fermée.

Il remet une enveloppe contenant les quelques effets personnels de Simon : clés, monnaie, portable, etc. et quitte la propriété.

Vingt-cinq minutes pour conclure et ainsi révolter davantage Jocelyne et Anthony ! L'inspecteur n'a même pas demandé à visiter la chambre de Simon à la recherche d'indices. Quelqu'un doit être trouvé et condamné pour ce geste. Le responsable doit payer. Anthony a besoin de temps. Il décide de rester quelques jours de plus à Saint-Blain pour enquêter à sa façon.

Comme la semaine de congé pour les funérailles de Simon tire à sa fin, il envoie un texto à son patron à l'agence. Il demande du temps sans solde pour supporter sa mère qui en a grand besoin. Jamais une telle demande n'a été refusée à l'agence. Il n'attend même pas l'autorisation.

Tard en soirée jeudi, il retourne au bar. Avide d'informations et convaincu que Jessy en sait davantage sur Simon.

En cette soirée, le bar est beaucoup plus achalandé. Il est minuit trente. Une cinquantaine de clients batifolent aux tables et dans les cabines privées avec les danseuses. Une demi-douzaine d'hommes

sont assis au comptoir. Anthony choisit une des deux places libres à l'extrémité. Il salue Jessy, qui lui sourit tout en préparant ses cocktails.

Surpris, il réalise que Frankie occupe un siège à l'opposé gauche. Il discute avec un autre homme. Discussion sérieuse et privée ; têtes basses. De leur position ils ne peuvent voir Anthony. Il est surpris de voir Frankie dans ce bar. Il croyait qu'il fréquentait plutôt ceux de Bedford, le village voisin, plus important. Mais quelle est l'identité de son interlocuteur ?

Soudainement, les deux hommes se lèvent en se tapant mutuellement l'épaule et quittent les lieux sans apercevoir Anthony. Jessy lui apporte un verre mais elle s'éloigne aussitôt. Trop occupée pour engager la conversation en privé avec lui.

Anthony examine les gens. Une demi-douzaine de danseuses flirtent avec les clients. Deux jeunes à l'air louche, assis aux tables et adossés à une colonne, s'empressent de prendre les places laissées vacantes par Frankie et son acolyte. Anthony se rapproche d'eux. En sirotant sa consommation, il peut entendre quelques mots de leur conversation, malgré la cacophonie de l'endroit.

Anthony comprend que les deux individus sont des hangarounds. Ils parlent d'une fille qui doit « se faire parler ». À deux reprises, Anthony croit entendre le plus jeune prononcer le nom de Grandmont. Anthony devine qu'ils ont certainement connu Simon. Ce ne sont peut-être pas des amis mais peut-être ont-ils de l'information ? Il ne croit pas qu'il faille aborder ces individus pour l'instant sans connaître leur identité véritable. Il cale son verre d'un trait, salue Jessy qui lui sourit et quitte les lieux.

Vendredi, le 12 juillet 2019 – 11h45.

Devant séjourner au Gîte quelques jours de plus, Anthony entre à l'épicerie en fin de matinée. Il ne veut pas être un fardeau pour sa mère. Il cherche à remplir le frigo et constituer un inventaire de mets préparés et de fast-food. Il doit cependant aller à Bedford, là où il y a davantage de choix.

Surpris, il arrive face à face avec Jessy dans la rangée des aliments congelés. Il constate qu'elle est différente, tellement plus naturelle, plus belle sans son accoutrement de barmaid. Seuls un jeans moulé et un t-shirt mettent sa beauté en évidence.

— Salut Anthony, je ne croyais pas te rencontrer ici !

— Moi non plus, c'est une belle coïncidence. On doit venir à Bedford si on veut un marché d'alimentation qui offre plus de variété.

En observant le contenu de son panier, il en déduit qu'elle vit seule : petites portions de lait, de yogourt, un demi-pain, etc.

— Est-ce que tu travailles ce soir ?

— Oui ! Je rentre au boulot à 15 heures.

— Es-tu disponible pour un lunch ?

— Bien sûr ! J'habite ici à Bedford, juste en face de l'église. Je dois mettre rapidement ma bouffe au frigo ; pourquoi ne pas aller prendre un sandwich au casse-croûte en face de chez-moi ?

— C'est bon j'y serai dans 30 minutes.

— À plus tard.

Anthony remet sur les tablettes les aliments congelés qu'il avait choisis. Il reviendra.

Arrivé au casse-croûte dix minutes plus tôt, il ramasse deux cafés au comptoir et s'installe à une table tout au bout, préférant être davantage à l'écart pour discuter paisiblement avec Jessy.

Elle arrive à l'instant. Il la trouve très chouette.

— Je t'ai aperçue aux funérailles. Tu semblais te cacher. Pourquoi es-tu partie aussi rapidement ?

— Je ne voulais pas déranger. J'aimais beaucoup Simon.

— C'était ton chum ?

Elle éclate de rire.

— Non, pas du tout !

Simon n'insiste pas. Il y reviendra.

— Tu aimes travailler au bar ?

— Je n'y travaille que l'été. Je suis encore étudiante. À l'Université de Sherbrooke. En biochimie. Mes parents ne vivent plus

à Saint-Blain mais, puisqu'on a passé plusieurs années ici, j'ai pu décrocher ce boulot.

— Je voyais bien que tu étais un peu différente des autres dans ce bar.

— Tu as un peu raison mais la plupart sont de bonnes personnes. Des gens qui, parfois, n'ont pas eu beaucoup de chance dans la vie mais qui s'en tirent comme ils peuvent. Je suis derrière le bar, les clients sont polis avec moi et je fais beaucoup d'argent pour payer mes études. C'est ce qui compte. Je laisse les « bikers » gérer leurs affaires.

Pour l'instant, Anthony veut surtout lui arracher des renseignements qui pourraient le mettre sur une piste.

— Ça ne doit pas être un si mauvais endroit… car j'ai remarqué que le conjoint de ma mère, Frankie Boudreault, fréquente l'établissement.

— Le beau monsieur avec une épaisse moustache ? Avec un œil au beurre noir ?

— C'est bien lui !

— Je ne le connais pas beaucoup. Il n'est pas un client régulier. En fait, je crois qu'il a commencé à venir au bar au début de juin. Il vient toujours prendre un seul verre et rencontrer quelqu'un. C'est comme s'il venait faire son rapport. Il entre toujours avec un autre, ils s'assoient au bar, se parlent silencieusement, sans se regarder vraiment, finissent leur verre d'un coup et s'en vont. C'est très particulier. Il ne vient pas vraiment au bar pour voir les spectacles disons.

— Avec qui vient-il ?

— Pas toujours avec la même personne.

— Discute-t-il avec des motards ?

— Non ! Bien sûr que non ; il est plutôt du type « homme d'affaires ». Il est venu à plusieurs reprises rencontrer monsieur Tremblay, le maire de la ville je pense. Il est aussi venu quelquefois rencontrer un autre homme qui travaille pour ce dernier à la Municipalité… au département d'urbanisme je crois.

— Le chum de ma mère est un petit contracteur. Ça peut être normal qu'il entretienne certaines relations avec des gens de la municipalité. C'est plutôt étrange cependant qu'il vienne les rencontrer à ton bar.

— C'est le seul bar dans tout le village, Anthony ! Où veux-tu qu'ils aillent s'ils veulent prendre un verre ensemble et discuter ?

— Tu as probablement raison.

Au moment où Anthony veut débuter une seconde rafale de questions, Jessy lui prend la main en lui coupant la parole :

— Tu n'es certainement pas venu prendre un café avec moi ici pour parler des clients du bar, non ? Parle-moi donc un peu de toi. Ça fait quelques années qu'on ne t'avait pas vu dans les parages. C'est malheureux que ça ait pris un drame pour te faire revenir.

— Je vis seul à Ottawa. Ce n'était pas facile ici, à l'époque, avec la famille. Il y avait beaucoup de tensions. J'ai préféré m'éloigner un peu pour maintenir mon équilibre mental.

Il sourit.

— Et tu es bien là-bas ?

— Je vis un peu comme un ermite mais, au moins, il n'y a plus de tensions dans ma vie.

— Je suis contente pour toi. J'espère aussi que, lorsque j'aurai gradué, je pourrai m'établir à l'extérieur et m'éloigner de Saint-Blain.

Elle regarde sa montre :

— C'est malheureux mais nous allons devoir nous quitter maintenant. Je dois me préparer pour rentrer au travail bientôt.

— C'est malheureux en effet… J'espère qu'on se reverra sans que je doive aller au bar ?

— Tu as raison, au bar, je n'ai pas vraiment le temps et je ne veux pas montrer que je peux discuter avec les clients. Si je n'agis pas ainsi, certains pourraient m'importuner, tu comprends ? Des fois, de ce temps-ci, j'ai peur d'être suivie… surtout depuis que certains pensent que je te parle et que je suis allée aux funérailles de Simon. C'est un petit milieu.

— Si tu as besoin d'aide, contacte-moi ! Ça me fera plaisir. Puis-je avoir ton numéro de téléphone et t'appeler ? Discrètement.

— Bien sûr ! Donne-moi ton portable et je vais te le noter. Tu peux m'appeler quand tu veux !

Ils se lèvent. Ils se font une accolade, se regardent dans les yeux et s'embrassent rapidement sur la joue. Ils quittent, chacun de leur côté. Anthony la regarde aller, pensif. Il est visiblement séduit par Jessy. Elle ne lui a fourni que peu d'informations mais il veut absolument la rencontrer à nouveau ; le plus rapidement possible.

Sur le chemin du retour, il s'arrête au parc municipal afin de faire des exercices au sol. Pendant tout ce temps, il continue à penser à elle. Si elle a besoin d'être protégée, il sera présent.

Lundi, le 15 juillet 2019 – 10h18.

Pendant la matinée, Anthony se questionne beaucoup sur les activités de Frankie. Afin d'en avoir le cœur net, il se dirige vers la mairie et stationne sa voiture dans la rue adossée au parking des employés.

Des écriteaux identifient les places réservées. À l'extrémité ouest, sur une plaque, il peut lire : « Réservé maire Tremblay ». Une Cadillac STS noire y est garée.

De sa position, sans être vu, il peut observer à sa guise ; à l'abri des caméras de surveillance. Il a l'intention de faire le guet jusqu'à ce que le maire sorte de l'édifice et entre dans sa voiture. Il pourra ainsi l'identifier. Ce n'est que vers 14h25 qu'un homme de grande taille, costaud, voire même obèse, sort de l'édifice et s'engouffre dans la Cadillac. Il l'enregistre avec son portable.

Anthony retourne au Gîte. Comme c'est une journée un peu grise et pluvieuse, il n'y a que deux clients. Vers 16h30, Frankie apparaît et quelques instants plus tard, Anthony le voit s'installer sur le balcon principal avec sa mère. Ils sirotent une bière ensemble. Anthony les observe. Après une dizaine de minutes, Frankie se lève, gesticule, élève les bras. Le ton de la conversation a visiblement changé. Il se rassoit, cale d'un trait le reste de sa bière, se relève, tourne le dos et se dirige rapidement vers sa voiture. Il quitte.

Anthony rejoint sa mère. Jocelyne est de mauvaise humeur.

— Qu'est-ce qui se passe Maman ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— C'est Frankie… Je pense bien que ça ne va pas durer, nous deux. Il vient continuellement me mettre de la pression pour que je vende le Gîte. Je ne suis plus capable de le supporter. Je pense que je devrais effectivement me débarrasser de l'entreprise et m'en aller ailleurs. Ailleurs, là où il fera bon… où je serai enfin tranquille.

Jocelyne pleure. Découragée. Son fils, silencieux, lui prend la main pour la réconforter.

En soirée, Anthony a envie de retourner au bar afin d'observer davantage la clientèle.

En arrivant dans le parking, les deux jeunes hangarounds qu'il avait épiés le jeudi précédent discutent avec une danseuse, tout en grillant une cigarette. Anthony s'approche ; la fille le reconnaît.

— Tu es Anthony ! Anthony Grandmont ! Ça fait longtemps que tu n'es pas venu dans les alentours ! Est-ce que tu me reconnais ?

— Euh… Non… pas vraiment !

— Melany… Melany Giroux… Je demeurais ici à Saint-Blain, sur la rue Fossé. Nous étions ensemble à l'école secondaire de Bedford… Tu t'en souviens maintenant ?

— Ah oui ! Je ne t'avais pas reconnue mais maintenant, oui.

— Accepte mes sympathies pour ton frère… C'est affreux ce qui lui est arrivé. Ça nous a tous renversés.

Elle lui présente ses deux camarades, Jean et Steve ; une brève poignée de main.

— Je dois retourner travailler, le patron doit m'attendre.

Tous les quatre pénètrent à l'intérieur. Steve invite alors Anthony à se joindre à la même table qu'eux. Il accepte volontiers. De sa position, il peut voir Jessy au loin, tout en identifiant quelques membres des Tough Riders dans la salle.

Steve est le plus bavard des deux comparses. Jean est plus renfermé. Il évite de regarder Anthony. Le bar est assez bruyant. Des danseuses circulent continuellement autour des tables. Certaines

entrent dans les cabines privées avec des clients. D'autres en sortent.

Un animateur annonce les spectacles sur la piste centrale et anime la foule en suggérant des applaudissements une fois les performances complétées.

Steve entame la conversation tant bien que mal dans cet environnement.

— Quand on venait s'asseoir à cette table, on était toujours trois. Nous, puis ton frère Simon. On l'aimait bien. C'était un vrai bon gars. C'est horrible ce qui lui est arrivé.

— Avait-il des dettes envers le gang ? Qui lui en voulait ?

— Non. Je ne crois pas. Je pense plutôt qu'il s'était mis le nez dans des affaires qui n'étaient pas les siennes. Ici, on fait ce que l'on a à faire et on n'en fait pas davantage. Il faut toujours se mêler de ce qui nous regarde. Tu comprends ?

Anthony acquiesce et regarde Jean, qui semble mal à l'aise avec lui. A-t-il quelque chose à cacher ? Pourquoi ne lui parle-t-il pas ? Il se dit qu'à force de côtoyer les gens du milieu, ce qui frappe le plus, c'est leur mutisme. Toujours l'omerta. Personne ne veut se mouiller. Il pose quelques questions anodines à ce Jean. Celui-ci lui répond par monosyllabes, ce qui n'aide pas Anthony. Voyant qu'il n'apprendra rien d'eux ce soir, il quitte les lieux.

Mardi, le 16 juillet 2019 – 11h30.

Le lendemain, Jocelyne trouve la force et le courage de vider la chambre de Simon. Elle veut passer à autre chose. Alerté par le bruit, Anthony la rejoint.

Les possessions de Simon se limitent à un sac de linge et deux boîtes à moitié pleines. Il insiste pour que Jocelyne laisse le tout temporairement à l'étage afin qu'il puisse en analyser le contenu.

Après un café, Anthony commence la fouille des effets personnels de Simon. Quelques vêtements froissés, un porte-monnaie, des allumettes, du papier à rouler, un petit couteau, l'enveloppe brune remise par l'inspecteur et quelques papiers. Voilà tout son butin.

Dans le porte-monnaie, insérée entre le permis de conduire et la carte d'assurance-maladie, une carte d'affaires affichant le logo du village. Il lit : « Paul Grégoire, Urbaniste, Saint-Blain, PQ ».

Comment pouvait-il avoir eu des contacts avec des dirigeants de la municipalité ? Finalement, seul le téléphone mérite d'être vérifié. Peut-être contient-il des éléments pouvant le mener à une piste valable ? La pile est morte… Après avoir mis l'appareil sur la charge pendant quelques minutes, il peut l'ouvrir. Merde ! Un mot de passe est exigé.

À Ottawa, dans son département de surveillance, il connaît un technicien dont la spécialité est de débloquer les portables. Un ami ; il n'a pas le choix. Il fera un aller-retour demain. Il quittera Saint-Blain à la première heure.

Vers 16h, Anthony se dirige vers la mairie, dans le but d'identifier l'urbaniste. Sur place, il demeure en retrait, encore une fois désireux de ne pas apparaître sur les caméras de surveillance. Pourtant, il veut s'approcher d'une place de stationnement personnalisée, à deux espaces de celle du maire. Il peut y lire « P. Grégoire, Urbanisme ». Une décapotable, toit ouvert, occupe l'espace.

Dix minutes d'attente. Anthony aperçoit enfin un homme dans la quarantaine, sortant de la mairie. Il tient ce qui semble être un rouleau de plans sous le bras. Arrivé à la décapotable, l'homme jette le rouleau sur la banquette arrière de la voiture, démarre et quitte les lieux.

Anthony décide de procéder à une filature. Il a beaucoup d'expérience à ce niveau. Dans son métier, il lui arrive souvent de se placer dans la foule pour observer, à distance, les risques potentiels. Voir sans être vu… il sait y faire ! L'urbaniste se dirige en direction sud. Face au bar du village, il se gare, ferme le toit, et y entre aussitôt.

Encore une fois, soucieux d'échapper aux caméras de surveillance, Anthony revêt une casquette qui lui masque une bonne partie du visage. Il s'approche de la décapotable. En regardant dans la voiture, il repère les plans. Il regarde brièvement autour.

Personne. Il saisit rapidement le rouleau de plans, fouille le coffre à gants à la recherche d'indices supplémentaires. Rien d'intéressant. Il revient à sa voiture et quitte les lieux sans avoir été vu. Du moins le croit-il !

De retour au Gîte, Anthony dissimule les plans contre son flanc droit et évite ainsi un couple de vacanciers sur le balcon de l'entrée. Il monte rapidement à sa chambre pour analyser les documents.

Le rouleau contient seulement quatre feuilles de 500 mm par 1 000 mm. En couverture, un gros titre : « Saint-Blain, Plan d'urbanisme — 2019-2020 ». La seconde feuille montre un plan d'ensemble de la ville. Un dessin très général qui identifie les rues, la division des lots ainsi que la rive du lac. La section riveraine est encerclée, avec une mention : « Agrandissement – page 3 ».

Sur la page 3, il n'aperçoit qu'un seul des secteurs montrés en page. Il s'agit de la partie riveraine de Saint-Blain, en grand format. On y voit la douzaine de propriétés qui se partagent le bord du lac. Sur la propriété indiquée « Gîte Touristique », un gros "X" au crayon-feutre a été souligné et il est inscrit « OUT ! , P. Tremblay OK ! ». Qu'est-ce que ça peut bien signifier ?

Sur la dernière page figure le même secteur riverain représenté mais, cette fois-ci, les lots individuels n'apparaissent plus sur les six propriétés du centre. Elles sont regroupées en un seul lot. Au milieu de ce regroupement, il est inscrit : « 72 Condominiums, 3 tours : Habitations Allure Inc. ».

Anthony remarque que, sur les six lots regroupés aux plans, cinq appartiennent aux Tough Riders. Le sixième, celui du centre, appartient à sa mère. Il vient de comprendre le scénario. Le gîte touristique doit laisser sa place afin de permettre la réunification de six terrains riverains, qui doivent devenir le siège d'un projet immobilier à Saint-Blain.

Il ne faut pas éveiller de soupçons. À l'aide de son portable, Anthony photographie les quatre pages du plan et retourne au bar avec l'intention de les remettre dans la voiture de l'urbaniste. Trop tard, la décapotable a déjà quitté.

Mercredi, le 17 juillet 2019 – 6h45.
Le lendemain matin, tel que prévu, Anthony quitte Saint-Blain en direction d'Ottawa. Il n'arrête qu'une seule fois sur son chemin afin de faire le plein et de prendre un café. Arrivé au bureau, il va aussitôt rencontrer son patron pour lui signifier qu'il espère être de retour au travail lundi. Pas de problème!

Il descend aussitôt au laboratoire pour rencontrer Xavier Wong, le geek qui débloque magiquement les portables. L'opération se doit d'être infiniment discrète car, en réalité, il est illégal de débloquer ainsi des appareils. Xavier est un crack qui adore les défis.

— Salut Xavier! Ça va? J'ai un petit projet pour toi. Il y a quatre gars qui ont essayé de débloquer cet appareil et aucun n'a réussi. J'ai pensé à toi pour…

— Montre-moi!

Il prend l'appareil des mains d'Anthony.

Avec ses deux pouces, le nerd pitonne sur l'écran sans relâche. On lui a lancé un défi. Ses neurones fonctionnent à plein. Bientôt, les sueurs coulent sur son visage. Impossible de lui parler. Après une dizaine de minutes, il sourit et lance: « Voilà! ».

Anthony lui propose un billet de $20 mais Xavier refuse catégoriquement. Son succès est sa seule récompense. Anthony quitte les lieux et s'en retourne vers le lac Champlain.

En passant près de St-Jean-sur-Richelieu, Anthony s'arrête à un McDonald situé aux abords de l'autoroute afin de grignoter et se reposer un peu. À qui appartient Habitations Allure Inc.? Sur son portable, il fouille le site du Registraire des entreprises, il note que cette compagnie a été fondée il y a six mois à peine. Elle est la propriété d'une compagnie à numéro. Cette compagnie à numéro, bien entendu, est la propriété de deux autres compagnies à numéro. Cette recherche compliquée ne peut évidemment pas s'effectuer sur un coin de table du McDo.

De retour au Gîte, Anthony salue sa mère rapidement et s'enferme dans sa chambre à la recherche de détails supplémentaires. Il fouille le portable de Simon. Il n'y a aucun enregistrement à

l'agenda. Le registre d'appels contient sept numéros (quatre entrants et trois sortants) qu'il lui faudra identifier. Aucun message dans la boîte vocale.

Une douzaine de photos en mémoire dans l'appareil. Il ne semble pas y avoir d'abonnement à un service de stockage, ce qui limite la recherche du contenu de l'appareil. Au total, plusieurs photos prises au bar du village. Quatre d'entre elles représentent Simon, un verre à la main, en compagnie de danseuses. Une quatrième le montre avec Steve et une cinquième affiche Steve et Jean. Deux photos, prises de loin, montrent Paul Tremblay, le maire. Sur l'une d'elles, en compagnie de Jake, le leader des Tough Riders et sur l'autre, discutant avec Frankie Boudreault.

Ces deux photos ont été prises dans un bar mais il ne s'agit visiblement pas du bar local. Finalement, les quatre dernières photos représentent… les quatre feuilles du rouleau de plans montrant le projet d'Habitations Allure Inc. Anthony n'en croit pas ses yeux! Simon connaissait lui aussi le plan de développement pour Saint-Blain. Il connaissait l'arnaque!

C'en est assez pour aujourd'hui. Il lui faut dormir. Le trajet l'a complètement crevé. Demain, il s'efforcera d'identifier les numéros de téléphone trouvés sur l'appareil de Simon.

Jeudi, le 18 juillet 2019 – 9h30.

Après son petit déjeuner, Anthony poursuit ses recherches plus à fond. Qui sont les réels propriétaires d'Habitations Allure Inc.? Après plus de trois heures d'allers et retours sur le site du Registraire des entreprises, il peut dresser la toile suivante:

Surprise! Frankie, le conjoint de sa mère, est impliqué dans cette sale affaire, à travers une de ses entreprises! Un autre individu, V. Thomas, est aussi impliqué et protégé par deux sociétés-écrans. Qui est ce V. Thomas? Une brève recherche sur internet lui permet de trouver Excavation V. Thomas et Victor Thomas, avocats, tous les deux à Bedford.

Une recherche plus poussée permet de découvrir un article du journal local concernant l'opération policière « Ciseaux » de 2014 qui dressait un portrait de Victor Thomas. L'article mentionne qu'il est l'avocat des Tough Riders. Anthony n'en croit pas ses yeux. Frankie serait de mèche avec les motards pour réaliser un méga développement immobilier à Saint-Blain. Anthony commence à comprendre l'insistance de Frankie à convaincre sa mère d'abandonner le Gîte. Quel salaud ! Visage à deux faces !

En début d'après-midi, le portable d'Anthony sonne :

— Allô Anthony, c'est Jessy… Ça va ?

— Eh oui, ça roule… je pensais justement à toi.

— Il faudrait que je te voie, Anthony… c'est important ! Peut-on se rencontrer au café, en face de chez-moi, dans 30 minutes ?

— C'est bien… j'y serai.

Il trouve cet appel un peu bizarre. Il aurait pensé recevoir une demande de rendez-vous pour un souper, pour une soirée ! Mais un tel appel à l'improviste ? Sûrement pas. Il se rend au café. Il y retrouve Jessy, déjà assise, qui lui fait signe de la main.

— Qu'est-ce qui se passe Jessy ? Pourquoi ce besoin urgent de me voir ?

— Je dois aller rapidement. Ce pourrait être dangereux qu'on m'identifie avec toi.

— Pourquoi ?

— Hier soir, au bar, j'ai entendu Bob, un gars de la bande. Il a reçu un appel de Frankie, ton beau-père. Ils parlaient de toi. Ils parlaient fort car c'était bruyant. J'ai pu entendre une bonne partie de leur conversation. Je l'ai entendu prononcer ton nom. Il a dit que tu t'incrustais un peu trop en ville et que tu fouillais leurs affaires. Le client a même dit qu'il se chargerait de te le faire comprendre, si tu ne retournais pas chez toi au plus vite. Il a dit à Frankie de ne pas s'inquiéter, qu'il s'en occuperait. J'ai compris bien entendu, qu'il allait s'occuper de toi. Je ne sais pas ce que tu mijotes ici mais eux, ils semblent le savoir. Il faut que tu arrêtes tout ça et que tu quittes avant qu'il soit trop tard. Tu es en danger, Anthony !

— S'est-il aperçu que tu écoutais la conversation ?

— Peut-être ! J'ai peur.

— Je viendrai te chercher discrètement à la fin de ton *shift* ! Et les soirs suivants, s'il le faut.

— Fais attention !

— Je soupçonne que la mort de mon frère n'est pas étrangère à leurs petits plans.

— Je dois partir.

Elle l'embrasse sur le bout des lèvres.

De retour au Gîte, les idées dans la tête d'Anthony s'entrechoquent. Pourquoi Jessy l'a-t-elle averti ? Pourquoi vouloir le protéger ? Pourquoi ce risque ? Comment ces salauds se sont-ils rendu compte qu'il procède à sa petite enquête ? À quel moment a-il fait preuve d'imprudence ?

Anthony décide d'aller frapper aux portes des maisons qui apparaissent sur les plans. Arrivé face à la première, il cogne. Aucune réaction. Il croit deviner que la maison est occupée mais on ne veut pas lui ouvrir.

Il passe à la seconde. Plus chanceux cette fois. Un homme vient lui répondre. Sa femme derrière lui. Anthony s'identifie. Il questionne l'homme qui l'informe avoir été le propriétaire mais qu'il vient de vendre. A-t-on procédé à du chantage pour l'exproprier ? Il certifie que non ; Anthony ne le croit pas. Sa femme s'est éclipsée dès le début de « l'interrogatoire ». Anthony insiste, mais en vain. Il quitte.

Tout ça ne sent pas bien bon.

Il tente une dernière approche. Une troisième maison. La porte s'ouvre, il s'identifie encore une fois. Et questionne. L'homme, visiblement propriétaire, commence par nier. Sans conviction. Son épouse, entourée de deux enfants, se tient à l'arrière. Extrêmement nerveuse. Anthony n'a pas l'intention de se faire emmener en bateau cette fois. A-t-il été victime de chantage ? L'homme hésite. Sa femme crie :

— Non ! Bertrand, non !

L'homme hésite, coincé. Il a envie de dire la vérité, mais la peur de sa femme l'en empêche. Elle s'approche, en pleurs et se lance. Elle avoue tout, à la place du mari :

— Oui ! Ils nous ont menacés, nous et les enfants, si on n'acceptait pas de vendre. À leurs conditions !

L'homme serre sa femme dans ses bras comme pour la protéger. Anthony, conscient du danger pour cette famille, poursuit.

— Votre meilleure protection, ce serait de témoigner devant ma caméra et d'aller vous réfugier chez des amis pour quelques jours, ou même au Gîte, le temps que la police intervienne.

Ils baissent la tête et laissent entrer Anthony.

En se retournant, il aperçoit au loin une colonne de fumée semblant provenir de la propriété de sa mère. Anthony ne le sait pas encore mais sur place, quelques vacanciers regardent la scène. Jocelyne est avec eux. Nerveuse.

Lorsque Anthony rejoint sa mère, elle lui raconte que deux jeunes en bateau ont rejoint le quai du Gîte mais au lieu d'y accoster comme le font habituellement les plaisanciers, ils y ont déversé deux réservoirs de combustible. Puis ils y ont mis le feu avant de quitter à toute vitesse, toujours masqués. Un acte sauvage de vandalisme. Il entraîne sa mère à l'écart, la prend dans ses bras et la serre contre lui. Elle pleure :

— Je ne te l'ai pas dit mais ce n'est pas la première fois que des choses étranges arrivent ici. C'est devenu insupportable… Il faut que je me débarrasse de tout ça.

— On verra, Maman… On verra !

Un vacancier s'approche :

— Si vous voulez voir les images… j'ai tout filmé.

Anthony s'empresse de téléphoner à Jessy et lui demande de venir le rencontrer derrière le bar. Elle accepte, très inquiète. Dans un coin reculé, Anthony lui explique la situation et lui montre la vidéo.

— Même s'ils sont masqués, les reconnais-tu ?

Elle regarde et n'hésite pas longtemps :

— Celui-là est vraisemblablement celui que tu as rencontré. Il s'habille de cette façon. C'est Jean. Il est avec Steve.

— Où se tiennent-ils ? Où se situe leur repaire ?

Jessy lui explique l'endroit. Anthony la remercie et s'apprête à partir. Elle lui prend le bras :

— Fais attention ! En gang, ils peuvent être dangereux.

Il la remercie. Furieux, il se dirige vers le repaire, se stationne devant, se dirige vers la porte, frappe et entre violemment. Personne ne peut l'arrêter. Il se retrouve alors devant une demi-douzaine de jeunes qui rigolent en fumant et buvant. Ils s'arrêtent brusquement en le voyant. Il repère Jean rapidement.

— Qu'est-ce que tu « côlisses » icitte ? On t'a pas invité. « Décrisse ».

Anthony s'approche lentement de Jean, menaçant :

— Je sais que t'as mis le feu au quai.

Jean ne veut pas perdre la face devant ses chums. Anthony continue à avancer. L'autre sort un couteau de sa poche. Anthony ne recule pas pour autant. Dans un geste stupide et irréfléchi, Jean tente de s'attaquer à Anthony qui, nullement intimidé, arrête facilement le geste du jeune homme et lui décoche un coup de poing très violent. Il l'envoie ainsi frapper le mur du fond. Le visage ensanglanté, Jean est complètement sonné. Jamais un coup de poing n'aura été aussi jouissif pour Anthony. Il s'adresse ensuite à la bande. Il leur montre son cellulaire.

— J'ai les images de votre méfait. Elles sont déjà entre les mains de la police. Si vous vous avisez de revenir encore sur le terrain du Gîte, rappelez-vous d'une chose, vous serez surveillés. Et le lac est profond.

Personne ne bouge. Il sort.

Vendredi, le 19 juillet 2019 – 8h15.

Anthony tente de découvrir des renseignements supplémentaires parmi les derniers appels mémorisés sur le portable de Simon. Tous ces numéros sont reliés à des conversations qui ont eu lieu

dimanche, jour du décès de Simon. Toutes traces de communications antérieures à cette date ont été effacées.

Après quelques recherches sur internet, il lui reste un seul numéro à identifier. Il figure quatre fois comme appel entrant. Il se rend à Bedford afin d'utiliser une boîte téléphonique pour investiguer le numéro inconnu. Il compose le numéro ; aucune réponse. Après cinq tonalités, un message vocal enregistré se fait entendre. Anthony doit porter attention et appuyer fortement son oreille contre le combiné, puisque l'environnement où a été enregistré le message est très bruyant.

« Salut c'est Bob, laissez-moi un message». Anthony n'en croit pas ses oreilles. Le message vocal a été enregistré dans le brouhaha du bar de danseuses et il s'agit probablement du fameux Bob, dont Jessy lui a parlé la veille, au café. Voici la liste d'appels qu'Anthony a pu reconstituer :

10h39 – Appel entrant de Bob – 3m 16s
13h20 – Appel entrant de Bob – 1m 52s
14h16 – Appel sortant à la Mairie – 12m 12s
15h25 – Appel entrant de Frankie – 2m 16s
16h – Appel sortant à la Mairie – 14m 34s
16h50 – Appel entrant de Frankie – 3m 12s
21h49 – Appel entrant de Bob – 43s
22h15 – Appel sortant à Anthony – 12s

Anthony voit de plus en plus clair. Simon était coincé au beau milieu de sombres individus qui préparaient un grand coup.

De retour au Gîte, il aperçoit sur les lieux l'inspecteur Guèvremont de la Sûreté du Québec. Il est en pleine discussion avec Jocelyne, aux abords du lac. Son bureau l'a informé qu'un acte de vandalisme avait été commis sur la propriété. Il pose quelques questions à Jocelyne et à un couple de vacanciers qui étaient présents lors de l'incident. Ceux qui ont filmé la scène ne sont plus présents. Il prend quelques notes, ainsi que des photos du quai

vandalisé. Anthony s'approche de lui. Il n'a pas l'intention pour l'instant de lui révéler quoi que ce soit au sujet de sa propre enquête.

— Bonjour Inspecteur Guèvremont ! Ça va bien ?

— Pour moi ça va bien mais ici, c'est un peu moins plaisant. On dirait qu'il y a une malchance qui s'abat sur cette propriété… Vous savez, Saint-Blain est passablement tranquille en général. C'est malheureux que votre famille subisse tous ces malheurs !

— Et bien ce n'est ni un « malheur » ni une « coïncidence », comme vous dites. Je fais ma petite enquête et je suis convaincu que ce qui se passe ici n'est pas étranger à la mort de mon frère.

— Attention jeune homme ! Vous ne pouvez pas avancer des choses semblables sans avoir les preuves suffisantes.

— Je suis très près du but. J'espère très bientôt être en mesure de vous apporter les preuves de ce que j'avance.

L'inspecteur n'apprécie pas les dernières paroles d'Anthony.

— Vous n'êtes pas un inspecteur professionnel et vous n'avez ni l'autorité, ni les ressources, ni la compétence nécessaire pour mener une enquête criminelle semblable.

L'inspecteur sous-estime le talent, la formation et les qualifications d'Anthony. Comme si la qualité d'enquêteur venait avec une carte d'affaires de la Sûreté du Québec ! Anthony aurait plusieurs reproches à lui adresser. Son absence de motivation à solutionner l'affaire, le fait de s'être empêtré dans un système inefficace où la paresse et la suffisance se sont établies en façon de faire, mais il décide de se taire.

Le policier a-t-il intérêt à ne pas solutionner l'affaire ? Fait-il partie du problème ? Il y a de quoi se questionner. Anthony le salue et se dirige vers le bâtiment. Il n'est pas sitôt à l'intérieur que son téléphone sonne. C'est Jessy.

— Salut Anthony ! Ça va ?

— Bien sûr !

— Je ne travaille pas ce soir. Ça te plairait qu'on se voie ? On pourrait souper ensemble.

— Quand et où veux-tu qu'on se rencontre ?

— Au Bistro des Capucins de Bedford vers 19 heures. Je t'attendrai au bar. Nous prendrons l'apéro et déciderons où nous pourrions aller souper. C'est compris ?

— D'accord… J'y serai.

— Es-tu allé au local des hangarounds ?

— Oui et ça s'est très bien passé. Je t'en reparle.

Anthony est excité à l'idée de revoir Jessy. Depuis leur première rencontre, il a un faible pour elle. En plus de la trouver belle et sexy, il admire son audace et sa perspicacité. En amour, il est plutôt du genre renfermé et passif. Cela explique probablement pourquoi il n'a eu que peu de relations amoureuses dans sa vie.

Arrivé au Bistro, il lui raconte sa visite chez les hangarounds. Elle est convaincue qu'ils vont vouloir se venger. Elle sent qu'Anthony ne veut pas continuer à en parler ; il change de sujet. Ils discutent de tout et de rien, de leur enfance, de leur adolescence et de leurs projets, avant d'aborder leur situation. Mais Anthony ne peut s'empêcher de revenir à son enquête. Il questionne Jessy sur les allées et venues de quelques-uns de ses clients du bar. Bob, Frankie, l'urbaniste et le maire du village, mais elle est peu loquace.

Elle se souvient soudainement que l'avant-veille, en début de quart, Paul Grégoire, l'urbaniste, était passé au bar. Il avait voulu voir certains enregistrements vidéo du stationnement. Il disait s'être fait voler quelque chose dans son véhicule. Il est reparti moins de 45 minutes plus tard. Sans rien car le bar n'avait pas à donner ses enregistrements à qui que ce soit qui n'était pas en autorité.

Anthony devient nerveux mais l'alcool lui permet de se détendre. Il sait qu'il a été repéré par le petit groupe d'escrocs. Il comprend qu'on le traque. L'alcool continue à couler pendant toute la soirée. Il est maintenant plus de 23h30. Il promet à nouveau à Jessy d'aller l'attendre tous les soirs à la sortie du bar. Elle ne veut pas l'obliger. Elle est assez grande pour se débrouiller par elle-même. Mais il sent que cette promesse la rassure quand même. Il prend un engagement ferme. Elle lui sourit, quand même rassurée. Elle aime bien le revoir.

Bras dessus, bras dessous, ils quittent le Bistro et s'engouffrent dans un taxi jusqu'à l'appartement de Jessy. Dès qu'ils y entrent, ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Ils s'embrassent, se caressent, se déshabillent et s'abandonnent à leur désir mutuel. Ils dorment ensemble pour la première fois, avant de recommencer à faire l'amour encore une fois au milieu de la nuit… Et au réveil !

Cependant l'alcool et la passion pour cette jeune femme ont empêché Anthony de repérer un individu qui surveillait l'appartement de Jessy. Faute qui pourrait s'avérer grave…

Samedi, le 20 juillet 2019 – 10h30.

Le lendemain matin, Anthony retourne au Gîte. Jocelyne le réprimande. Il ne l'a pas avisée de sa sortie d'hier. Elle était de plus en plus nerveuse à la pensée d'être seule toute la nuit. Anthony se sent coupable. Peut-être aurait-il dû rentrer cette nuit mais sa passion étant tellement puissante… Il regarde sa mère qui lui sourit en apprenant qu'il était avec Jessy. Elle est heureuse qu'il ait enfin rencontré une jeune femme qui lui plaît. Anthony sent la fatigue de sa nuit blanche, ou presque.

Il décide d'aller jogger un peu avant de se diriger vers la maison du maire. Il veut l'interroger, le confronter. Une petite balade autour du lac, pour y arriver. Il se dirige cette fois vers le côté opposé du village.

Il croise une maison riveraine. Deux motos sont garées face au garage. Personne n'est visible de la rue.

Anthony continue sa balade, tout en se rapprochant de la maison du maire. Elle est très peu visible de la rue, car une épaisse haie de cèdres orne la devanture du terrain. Il ralentit. Une voiture est garée en face de la maison. La Cadillac STS noire ; l'automobile du maire. Il doit donc être chez lui. Alors qu'Anthony s'approche de l'entrée, deux individus sortent de la maison, dont le maire. Anthony décide d'attendre. Qui est ce deuxième individu ? Ils discutent ferme.

À bonne distance, Anthony ne peut entendre leur conversation. À tout hasard, il sort son portable pour enregistrer la scène. Il

s'approche, grâce à la haie qui le rend invisible, à bonne distance des deux hommes, dont celui qui a les allures louches d'un motard criminalisé. Le maire hausse le ton.

— Voyons donc, Bob ! Tu exagères ! C'est quoi l'idée de génie de brûler un quai en plein jour ? Tu ne trouves pas que c'est un peu imbécile ?

Le maire en rajoute :

— Frankie m'avait demandé s'il pouvait mettre un peu de pression pour accélérer le projet. J'avais accepté, mais je n'avais jamais prévu que vous feriez des idioties semblables !

— Ça ne devait pas se passer comme ça !

— Nous, à la mairie, on est d'accord avec le projet et on a tout fait pour qu'il se réalise. On a approuvé les plans, on a presque réglé les changements de zonage… On a fait tout ça pour vous accommoder en échange de quelques billets mais… vous êtes allés beaucoup trop loin.

— On ne pensait pas que…

Le maire lui coupe la parole :

— C'est ça le problème ! Vous ne pensez pas ! Frankie vous demande de mettre un peu de pression sur son jeune et qu'est-ce qu'on apprend ? Que vous l'ayez tabassé tellement qu'il en est mort. Je comprends bien que le jeune en savait trop et qu'il allait bientôt tous nous dénoncer et tout foutre en l'air mais entre le raisonner et le tuer… il y a une marge !

Il continue :

— Ce Simon avait mis la main sur les plans, il pouvait tout foutre en l'air ! Il harcelait même le conseil municipal et la mairie. Il en avait peut-être parlé à sa mère. C'est peut-être pour cela qu'elle ne voulait pas se débarrasser de son gîte. On n'a pas voulu le tuer, c'était un accident.

Le plan était simple, on délogeait le Gîte pour une bagatelle, puis on avait les coudées franches pour réaliser le projet. Chacun avait une petite part du gâteau et Saint-Blain s'en mettrait plein les poches quand il récolterait ses taxes. C'était simple non ?

Maintenant, on a un mort, du vandalisme, la SQ aux fesses et le frère qui nous traque jour et nuit ! Et, finalement, on peut dire bye-bye au projet !

Je le répète… c'était un accident. Pendant que je tabassais le jeune en lui disant de se mêler de ses affaires, il est tombé vers l'arrière et sa tête a frappé un poteau de clôture. Je ne l'avais pas frappé beaucoup… juste pour lui faire peur mais, il n'a pas été chanceux, il est tombé raide mort !

Le maire hausse le ton encore une fois :

— Bande d'imbéciles ! Vous auriez pu éliminer le corps ! Vous saviez bien qu'on le retrouverait ! Il faut tout arrêter maintenant ! Tout !

Anthony bénit sa chance. Il en a assez. Il n'aura pas besoin d'aller confronter le maire. Doucement et sans aucun bruit, il quitte sa cache et s'en retourne au Gîte.

En arrivant, il demande à Jocelyne de contacter d'urgence l'inspecteur Guèvremont afin de le rencontrer dans les plus brefs délais. Elle obtient un rendez-vous au quartier général de la police à 15h le jour même.

Jocelyne et Anthony arrivent au poste. Ils sont conviés par Guèvremont et un autre agent dans une salle de conférence discrète située à l'arrière. Anthony leur explique que ses brèves recherches lui ont permis de rassembler plusieurs évidences.

Pendant environ deux heures, il leur explique les détails du projet de développement, quels étaient les arrangements corporatifs. Il leur dévoile sa banque de photos, les registres des appels effectués. Ensemble, ils écoutent la conversation entre le meurtrier et le maire de la ville. Les deux enquêteurs n'en reviennent pas. Évidemment qu'ils connaissaient bien tous les acteurs de cette conspiration ! Depuis plusieurs années, ces derniers jouaient en marge de la légalité. Là, tout devient si limpide !

De retour au Gîte, Anthony convainc Jocelyne de venir passer la fin de semaine à Ottawa, chez lui. Par mesure de sécurité. Elle téléphone à Gregory pour l'avertir. Anthony réussit à parler

à Jessy. Compte tenu des événements, il lui fait promettre d'aller s'installer chez une amie pour quelques jours et de ne pas se présenter au travail sous prétexte de maladie. Simple précaution. Elle est réticente ; il ne lui donne pas le choix. Elle obtempère finalement, ce qui rassure Anthony. Ce dernier quitte pour Ottawa avec Jocelyne.

Petite fin de semaine sans histoire. Loin de tout le bordel. Il parle à plusieurs reprises à Jessy pour s'assurer que tout va bien de son côté. Elle a effectivement pris un jour de maladie. Elle est quand même nerveuse. Il la rassure. Il sera de retour dès lundi.

Jocelyne se repose en regardant la télé, tandis qu'Anthony en profite pour s'entraîner ; pour s'oxygéner.

Lundi, le 21 juillet 2019 – 1h45.
Le portable d'Anthony vibre sur la table de chevet. Qui peut bien lui téléphoner au milieu de la nuit ?

— Anthony ? C'est Greg…

— Salut Gregory. Veux-tu bien me dire ce qui se passe, pour que tu m'appelles à cette heure de la nuit ?

— Un vacancier m'a appelé d'urgence pour que je me rende au Gîte. Il était en panique. Frankie était sur place, très éméché ; complètement ivre, en fait. Il gueulait et hurlait sans cesse ton nom. Quand je suis arrivé, ça faisait au moins une vingtaine de minutes qu'il était en crise.

Pendant l'appel, Anthony, le portable à la main, sort de sa chambre pour localiser Jocelyne. Elle est assise au comptoir-lunch et regarde attentivement les nouvelles en continu. Anthony demande à son frère d'attendre un instant sur la ligne. Il met son téléphone sur pause. Le réseau de télévision VBA passe en boucles les images d'une opération policière réalisée à Saint-Blain, la veille, en soirée. Il y a donc quelques heures à peine.

Des images de la mairie, du bar de danseuses, de luxueuses propriétés riveraines et du Gîte se succèdent. Deux individus défilent à l'écran, menottes aux poignets. Il s'agit de Paul Tremblay,

le maire de la ville et de Bob Boileau, un soi-disant membre des Tough Riders. Les mots corruption et meurtre défilent au bas de l'écran. Anthony reprend la conversation avec Gregory.

— Gregory ! Es-tu encore là ?

Bien sûr ! Je croyais que tu m'avais abandonné… Comme je te le disais, Frankie était hors de lui. Il n'était pas vraiment agressif avec moi. Il disait que c'était plutôt toi, le trou de cul. Je crois que s'il t'avait vu ici, il aurait voulu s'en prendre à toi. Puisque tu n'y étais pas, il est reparti après avoir proféré sa série d'injures et réveillé tous les résidents. Il a repris son auto, saoul comme une botte, et a quitté l'endroit.

— Tout est redevenu calme ?

— Pas vraiment, là, les visiteurs sont debout et menacent de quitter la propriété. Ils prétendent que ce n'est pas un endroit assez paisible. Tu sais… le feu… les menaces… la police… les bagarres et… Frankie qui vient ici tout foutre en l'air au beau milieu de la nuit… tout ça, ça en fait beaucoup ! Ils demandent à voir Maman et plusieurs réclament même un remboursement.

— Nous allons retourner immédiatement à Saint-Blain. Si tu peux, veux-tu rester quelques heures sur les lieux afin de rassurer un peu les vacanciers et surtout de t'assurer que Frankie n'y remette pas les pieds ? Nous y serons dans quatre heures au plus.

— D'accord ! Je vous attends ici.

Sur la route, Anthony et Jocelyne écoutent les nouvelles à la radio. La Sûreté du Québec a réagi rapidement. En moins d'une journée, ils ont arrêté Tremblay, Boileau et les deux complices du meurtre de Simon. Aucun fait nouveau cependant. Les a-t-on coffrés définitivement ? Seront-ils libérés sous caution ? Si tel est le cas, viendront-ils les hanter au Gîte ? Anthony et Jocelyne devront demeurer prudents.

Pourquoi Frankie n'a-t-il pas été appréhendé ? Il était complice de ce stratagème frauduleux. Qui a informé Frankie pour qu'il se présente en furie au Gîte ? L'avocat des Tough Riders, Victor Thomas ? Vite, de retour à Saint-Blain !

Lundi, le 21 juillet 2019 – 6h10.
Anthony et Jocelyne arrivent à moins d'un kilomètre du Gîte lorsque, dans la pénombre du matin, ils aperçoivent une voiture stationnée sur le bord de la rue qui longe le lac. Jocelyne reconnaît la voiture de Frankie. Pourquoi est-il là ? Anthony se gare et demande à Jocelyne de demeurer à l'intérieur.

Anthony s'approche. Le véhicule est à l'arrêt. Les vitres sont fermées. Anthony voit un homme assis du côté conducteur, le siège basculé vers l'arrière : Frankie ! Il en déduit qu'il s'est endormi là, complètement saoul. Il frappe sur la portière pour le réveiller.

Frankie ouvre les yeux, encore éméché. Il reconnaît Anthony et démarre la voiture instantanément. Il tente de s'échapper. Anthony agrippe fermement la poignée et, d'un seul mouvement, ouvre la portière. Il arrache Frankie de son véhicule, mais Frankie se ressaisit rapidement et s'enfuit vers la forêt, Anthony à ses trousses. Sentant qu'il sera rattrapé, Frankie se tourne brusquement vers son poursuivant et fonce sur lui à toute vitesse. Il réussit à le projeter au sol et à lui administrer quelques coups de poing. Anthony ne peut les contrer. Plus fort que Frankie, il réussit tout de même à le renverser et se défoule à son tour sur le visage de son adversaire.

Même maintenu au sol, Frankie abreuve son agresseur de ses injures habituelles en le menaçant. Anthony l'agrippe par le collet et le frappe violemment d'un solide crochet au menton.

Cette fois, c'en est trop pour Frankie. Il n'est pas de taille contre un adversaire qui profite de ses techniques en arts martiaux pour le renvoyer au sol et l'y maintenir, le pied sur la gorge.

Jocelyne est sortie de la voiture et s'approche des belligérants. Frankie est immobilisé au sol, face contre terre. Battu, amoché, diminué, honteux, il a abandonné le combat, le visage ensanglanté.

Anthony saisit son portable et appelle le 9-1-1. Il conserve le pied sur le cou de son adversaire pour l'empêcher de bouger, tout en lui permettant de respirer, et ce, jusqu'à ce qu'une voiture de police vienne le cueillir, au grand soulagement de Jocelyne.

Se dirigeant vers le Gîte en voiture, ils remarquent une agitation inhabituelle aux alentours de la mairie. La journée débute à peine, et déjà un groupe d'une quinzaine de citoyens se sont regroupé en signe de protestation. Quelques-uns brandissent des pancartes affichant des messages haineux envers le maire Tremblay. Une journaliste d'une station de télé et son cameraman couvrent la manifestation.

Des policiers dans une voiture de la police provinciale se tiennent prêts à intervenir. Mais la manif est, somme toute, pacifique. Les citoyens qui, depuis trop longtemps, ont été abusés par leurs dirigeants et intimidés par les motards démontrent leur joie. Anthony sourit, mais préfère filer directement vers le Gîte.

Anthony se sent enfin libéré. Jocelyne pleure en pensant à Simon et à sa propre liberté retrouvée. Les individus qui la menaçaient depuis si longtemps sont maintenant derrière les barreaux, pour plusieurs années. Elle pourra enfin respirer et opérer le Gîte paisiblement… comme avant… avant Frankie.

Son fils, ému, la serre dans ses bras et Gregory, voyant la scène, se joint à eux,. Il ressent lui aussi une émotion rarement manifestée. Une émotion… familiale. Anthony pense que toute cette histoire n'aurait pas eu lieu s'il avait décidé de rester à St–Blain il y a quelques années. Probablement que son absence et son éloignement avaient eu raison de son frère. Coupable ? Il y réfléchira plus tard.

Avant son retour à Ottawa, il appelle Jessy. Il a besoin de la revoir. Elle habite toujours chez son amie.

Il sonne à sa porte ; elle ouvre. Elle est tellement heureuse de le revoir. Cet accueil le touche. Elle a peur de retourner travailler au bar. Peut-être qu'on lui fera payer d'avoir aidé Anthony. Il se rapproche et l'enserre dans ses bras.

— Écoute-moi bien ! Si tu veux, ça me fera plaisir de te ramener avec moi à Ottawa. Tu y seras en sécurité. Je te trouverai un emploi en attendant que tes études recommencent. Tu pourras rester chez moi… indéfiniment. J'ai une chambre d'amis.

Elle le regarde dans les yeux. Et, moqueuse…

— Je n'aime pas les chambres d'amis.

Elle l'embrasse alors avec passion. Peut-être que son retour à Ottawa attendra quelques heures supplémentaires…

FIN

EN CHUTE LIBRE

Louise Lalonde

I – La propulsion

Je descendais machinalement les escaliers de la station de métro Vendôme, absorbé par mes pensées, dans une presque inconscience de la mare humaine qui se répandait autour de moi. J'entendis un bruit strident. Une odeur puissante et suffocante de bois de merisier brûlé entremêlée d'un parfum d'arachide me prirent à la gorge. Je vis les sabots des freins tenter de se cramponner aux rails. Je l'entrevis, littéralement en chute libre, dans un mouvement funeste et intemporel, presque suspendue aux regards et au temps. Il m'a semblé qu'il n'y avait qu'elle dans cette masse informe, cette foule devenue spectatrice, figée en attente du dernier acte de l'inéluctable fin. Puis, je vis des portables accrochés à des mains tendues vers l'horreur. J'étais indigné, impuissant et effrayé. Et cet autre, qui n'appartenait pas à la masse, agrippé aux commandes de la rame, dont je croisai le regard aux prises à un effroi glaçant, peut-être l'imaginais-je, avant que le fracassement du corps sur la locomotive ne s'entende. Une éternité sembla s'écouler avant que, furtivement, le mouvement de l'affluence ne resurgisse, suivi d'un affolement, résultant peut-être de l'impuissance ou de l'intolérance face à la dureté de la scène. Encore quelques cellulaires machinalement braqués sur la scène, la foule redevint peu à peu humaine. Les cellulaires lâchèrent leur proie. Des murmures s'élevèrent, quelques cris de stupeur, une femme s'effondra devant le drame insoutenable. Revenu présent à la réalité, je me suis retrouvé au balcon de la scène, perché dans les escaliers. Je ne sus que faire volte-face et

courir vers l'air, la lumière et la vie. J'ai poussé la porte battante de la station Vendôme, le mors aux dents, comme un prisonnier qui s'évade. Courir à tout rompre, bousculer les gens qui freinaient mon chemin, comme s'ils étaient devenus tous des prédateurs, même cette femme d'âge mûr croisée dans la porte battante qui semblait vouloir me retenir. J'étais comme une proie relâchée, guidée par mon instinct de survie. Je n'ai rien fait. Que pouvais-je faire ? La peur, la compassion, la survie, mais aucune action ne m'a poussé vers eux, vers celle chevauchée par la rame. J'ai marché, haletant, et je suis retourné silencieusement à la maison. Je serai en congé ce jour. Il me faut le temps de me remettre. Un choc violent. Qu'ai-je fait ? Que m'arrive-t-il ?

—

La voix de ma mère, venue du haut de l'escalier, transcendante, presque irréelle, me délivre de mon angoisse mais me plonge dans une épouvante que j'ai ressentie la dernière fois à l'âge de cinq ans, lors de mon seul et unique crime, dont je n'ai pas mémoire d'avoir commis ; la disparition des chocolats de mon cousin. Un vol pour lequel je fus pourtant condamné sans appel.

— Benjamin, tu n'es pas au travail ? Es-tu malade ? Je te croyais parti ! Benjamin,

ça va ? Réponds-moi, je t'entends bouger !

Je suis sidéré, changé en statue de sel, projeté dans le temps vers le passé, par la seule voix de ma mère. J'ai cinq ans, deux ans, je n'existe plus, dilué dans le temps à rebours. Réponds, tu dois lui répondre.

— Ça va maman, juste un mal de gorge. Je ne vais tout de même pas risquer que mes collègues chopent un virus. Ne suis pas comme cela, tu le sais, je suis resté au lit ce matin.

Je suis soulagée, je viens d'entendre à la radio qu'un incident venait d'arrêter la rame du métro, station Vendôme ; tu aurais été

en retard au travail. Tu veux que je les avise que tu es malade et que tu ne rentreras pas travailler ?

— Maman !!!! Non, je t'en prie !!!! Je n'ai pas 5 ans. Je le fais à l'instant.

J'ai eu 31 ans en février, je fais 1,87 mètre, je chausse des 12 impérial, je suis beau, intelligent, je réussis ma carrière d'économiste, j'ai des REER et je suis terré, momifié dans le sous-sol de ma mère où j'habite depuis que je suis adolescent. Avant, je dormais en haut, au premier étage devrais-je dire. Ma blonde vit chez ses parents non divorcés. On a tout notre temps, on est si jeune encore. Mon arrière-grand-mère est centenaire.

Elle, la morte du métro, n'a plus de temps. Était-ce vraiment une « elle » ? Oui. Pourquoi je suis parti comme un voleur ? Qu'ai-je volé ?

Ma mère descend. Un plat de biscuits tout chauds, pleins de pépites de chocolat noir, puis un verre de lait de soya, le tout sans gluten. Ma mère se soucie de moi, de ma santé surtout… j'ai si peur. Sans mots et sans maux, je suis en pleine santé.

—

Sur toutes les plates-formes, les médias parlent de Mélanie Laffont, 24 ans, décapitée par la locomotive du métro. Elle viendrait de se séparer, selon la rumeur. Ils cherchent son ex-conjoint. Ces médias, depuis longtemps, taisent ce genre de faits, relégués aux journaux à potins. L'incident n'a rien de particulier au regard des autres qui arrivent fréquemment sur les rames de métro. Cette fois, les médias en parlent car elle y était aussi à la station Vendôme, cette grande journaliste de guerre, Françoise Lecoq, retraitée. Elle a été interviewée par Fred Bourdages, un journaliste à la pige, branché en permanence sur les ondes courtes du SPGM. Il s'est précipité à la station et a reconnu Françoise Lecoq, bouleversée, presque terrassée par les évènements. Qu'avait-elle, elle en avait vu d'autres

des drames humains, des cadavres ? Fred s'est occupé d'elle, enfin une nouvelle intéressante.

Françoise Lecoq, on la déterrait naguère dans les grands événements où le temps de réfléchir était donné dans les médias, par-delà l'instantanéité de la manchette. Plus encore, l'on ne se contente plus des seuls journalistes, les universitaires sont invités, la science est convoquée, la problématique devient complexe lorsque décrite par Françoise Lecoq. Payant, l'événement est mobilisateur de l'opinion publique puisque cette chute dans le métro, pour la qualifier ainsi, est investie de questionnements, de sens par Françoise Lecoq, qui déambulait par-là, témoin dit-elle. L'inhumanité qu'introduit la prolifération des cellulaires, l'autre qu'on ne voit plus… impact socio, etc… enfin.

Françoise Lecoq, l'émérite, littéralement et légalement instituée française par ses parents français, et dans le verbe, ou dans l'accent, je ne sais. L'accent porte-t-il le verbe ? Elle est née à la limite du Plateau et d'Outremont, dans un autre temps, celui de ma mère. Celui où je n'étais pas encore né car il y a un temps où ma mère et moi sommes ensemble dans la vie, du moins on s'y croise. Mais enfin. Françoise affiche encore dans l'opinion publique, pour peu qu'elle existe, cette crédibilité que ma mère accorde et reconnaît inconditionnellement à quiconque manie ces accents issus du vieux continent. Une sorte de relent d'un comportement de colonisé, qui heureusement s'est arrêté a nous, les je-ne-sais-quelle-lettre. Génération Y je crois ? Certes pas celle des baby-boomers, pour le dire en français. En tout cas, je suis né en 1989. Et je ne suis pas un ingrat, j'ai bien saisi que cette fierté d'être, cette confiance en nous comme peuple, elle nous vient d'avant nous. On peut comprendre sans l'avoir vécu, ça s'appelle des connaissances historiques, sociales, etc. La Révolution tranquille, notre fierté. Ben oui, je sais. Les accents ne changent vraiment rien pour moi. J'aime la couleur du mien, sa liberté aussi, et ses racines profondes dans la vraie vie, pas que celle des académiciens, quoi qu'ils en disent. Il leur faut tellement de temps à saisir les usages d'une langue que pendant

longtemps on se sent à ne pas parler une langue, ce qui est absurde. Cela dit, je tiens de mon grand-père Daniel, le père de ma mère, ce respect et la compréhension de la fragilité des frontières des langues, surtout la nôtre, si belle. Compliqué, mais pour le dire simplement, sans être traité de fermé ou de dépassé, j'aime ma langue et j'y tiens. Bon, là n'est pas le problème avec Françoise, elle connaît très bien les frontières et elle adore sa langue. Je ris. Je parle trop. Certains me trouvent intellectuel, j'aime juste réfléchir, mais bon. Certains québécois ont encore de la misère avec les intellectuels, comme une perte de temps… suis pas d'accord. J'en reviens à ce drame pour ne pas vous ennuyer, la langue en est tout de même un autre.

Elle raconte, Françoise, éloquente, persuasive, ès qualités de témoin privilégié, dit-elle, enchevêtrant subtilement les faits et ses impressions, dans une sorte de false news nouveau genre, ancrée dans des opinions revêtues de l'aura du maniement habile de plusieurs disciplines universitaires. Danger. Qui saura séparer le bon grain de l'ivraie, dit ma grand-mère. J'ignore d'où elle lui vient, je devrais lui demander avant qu'elle n'oublie. Google, ah ben, parabole biblique, cré grand-maman ! Bref. Aussi vestige des mes études supérieures, cet effroi du mélange des discours, entre faits, sciences et opinions. Un manque de rigueur intellectuelle que ne relève personne, ou presque, sur les tribunes publiques à la mode. Celles à grand auditoire, celles des gourous qui opinent et dont le respect public se construit par leur popularité et vice versa. Qui sont-ils ? Pire encore que la false news classique qui invente des faits. Cette false news se galvanise de pseudo-discours scientifiques, importés comme s'ils étaient des faits. Bref, je m'emporte mais elle me terrorise Françoise. En preuve, ce qu'elle raconte.

Elle y était donc au métro Vendôme ce matin, je le replace, dit-elle, ce qui fait de son témoignage un témoignage de vécu, avec la force que notre société y accorde, omettant justement toute sa précarité subjective. Encore une dérive dangereuse. Son témoignage a la force d'une télé-réalité jouée par une professionnelle. Blindée. Elle le sait, Françoise, j'en suis certain, la retraite n'était peut-être

pas son choix. Elle semble jubiler sous les feux des projecteurs. Je deviens mesquin, pas joli. Je laisse supposer, j'use de mon pouvoir de narrateur moi aussi. J'arrête. À vous de voir, je vous raconte les faits. Mieux, je lui cède la parole, la narration, pour un bout, à Françoise Lecoq, interviewée par un Fred qui jubile !

—

Je rentre à peine au Québec d'une tournée de conférences dans les écoles de journalisme en France, et dans quelques pays européens francophones. Le métier de journaliste évolue si rapidement, on en perd parfois les fondements, dans toutes ces virtualités médiatiques de l'instantanéité. Désolant. Vous connaissez ma rigueur. Je suis ici non pas comme journaliste, mais comme femme, citoyenne, témoin de tant de violence gratuite ces dernières années dans cette Europe que j'aime tant. Il nous faut débattre, réfléchir comme société, prendre la parole, se dire, nous dire. Je rentrais me taire, gentiment, lorsque ce 18 mars, la vie m'a propulsée au premier rang d'un drame qui venait d'arriver, de se produire, de briser au moins une vie, sinon plusieurs.

Mon instinct journalistique, de journaliste de guerre, ne peut être dissocié de ma personne. Il est devenu identitaire. Ce matin-là, je devais me rendre à un rendez-vous, peu importe. J'étais en rogne de l'heure de ce rendez-vous, en pleine heure de pointe. Mais, me suis-je dit, cesse de grogner ; Montréal n'est pas Paris et je ne devais franchir que quelques stations de métro, sans même de correspondance. De fait, Montréal n'est pas Paris. On a le temps d'y voir, d'observer les gens, d'autant que je suis partie tôt, ce qui ne semble pas être coutume chez tous les travailleurs du monde. La vie a ses impératifs, un rythme effréné, une course folle contre la montre, la jeunesse quoi. Lorsqu'elle passe, il y a le temps, si on sait sa valeur et qu'il nous est donné, bien sûr. Je ne peux pas comprendre que l'on puisse s'ennuyer. Cela étant, je prends mon temps. Alors. Je déambulais comme un dimanche en ce lundi matin, mi-printemps, mi-automne, mais porteur de tous les espoirs d'une belle journée côté météo. Les mêmes regards des gens

partout, des regards ailleurs, on sait où, ils sont fixés sur leur cellulaire. Aucun ne semble savourer cette odeur si spécifique, unique, régénératrice de la terre qui dégèle et qui nous inonde, au moindre petit carré de terre de la ville. On aime ou pas. Moi, j'aime. Je suis Montréalaise, j'y suis née, même si je n'y habite plus, ce sont mes racines. La ville devient naturellement olfactive au printemps, elle est vivante. L'hiver ne sent que l'essence à la ville.

Bien sûr, il faudra le grand ménage à coup de camion-balayeuses et de pics manuels, mais c'est une saleté annonciatrice des plaisirs de l'été, si courts sur Montréal, si attendus. Les Québécois aiment le ménage du printemps !

Les regards, on ne peut les croiser, les saluer, ils ne sont pas là. Tout à coup, alors que je traverse la porte battante de la station Vendôme, un regard affolé, clairement terrorisé de croiser le mien. Furtivement il se détourne, me bouscule, dans une course coupable, distinctive de celui qui se sauve. Un grand jeune homme, brun, à peine trentenaire, d'un chic de bureau du centre-ville, qui ressemble à bien d'autres, certes, outre ce regard que je reconnaîtrais entre des milliers. J'ai l'expérience. La peur et la culpabilité ne se ressemblent pas. J'ai appris ces distinctions. J'aime la psychologie, elle est si importante dans mon métier. Il porte des souliers en cuir naturel, la mode Trudeau, m'a-t-on dit, devenue banale. Mais ses yeux. Bruns, affolés, coupables, des frissons ont parcouru mon corps. Une frayeur que je connais bien, que je ressentais devant le danger en zone de guerre. Je me suis lancée, non pas à sa poursuite, mais vers le drame que je pressentais, dans un réflexe de journaliste de guerre, conditionné. J'ai couru, dévalé l'escalier puis, outre l'odeur de freinage qui flottait dans l'air, j'ai vu et senti la stupéfaction de la foule, l'agitation des services internes de sécurité qui arrivaient en même temps que moi, et cette présence, celle de la mort qui réveille au moins un instant ceux qui en sont témoins. Elle se distinguait à peine, mais elle était là, morte sans équivoque. Quelqu'un avait-il été un témoin visuel et non que corporel de la scène ? Une personne avait-elle vu, regardée ?

J'écoute, on parle de suicide, les gens lui inventent une vie, une histoire, un pourquoi, un sens à son acte. Il semble qu'il faille comprendre pourquoi pour bien se dissocier d'un suicide, dérangeant. Ça n'arrive qu'aux autres de toute manière, pensent-ils. Mais je n'entends personne parler du comment, personne. Ça va de soi, elle s'est jetée sur les rails dans un geste de désespoir. Je n'en reviens pas.

Les forces de la sécurité repoussent ces badauds et nous retiennent prisonniers de la station ; des enquêteurs viendront nous parler. À peine dix minutes d'écoulées depuis l'évènement. Je sais d'expérience que les gens aiment raconter les drames qu'ils ont vus. Personne ne raconte rien. Ils en sont à l'étape de comprendre et non de décrire avec moult détails le geste tragique, la mort, le temps suspendu, dans ses moindres détails. Pas un bruit, pas un mot, pas une main, rien. Des regards qui scrutent les autres regards, persuadés que quelqu'un dira, saura, pourra éteindre cette angoisse, cette culpabilité de n'avoir rien vu du tout avant que le chauffeur n'enfonce les freins. Le chauffeur que l'on vient tout juste de transporter, inconscient, sur un brancard. Un grave choc.

Il semble flotter cette certitude citadine que l'autre s'arrêtera pour aider, sauver, et plus encore, que l'autre verra, autorisant chacun et tous à demeurer dans son monde, dans sa tête, sur son téléphone, dans une ville à la multitude des solitudes, ne faisant pas corps, sans corps, presque sans âme. Des voix s'élèvent :

Allez, ne soyez pas gênés, ça ne se peut pas que personne n'ait rien vu.

Toujours rien qu'un trou béant dans les têtes, qui se remplit d'une culpabilité gazeuse, qui se dissipera comme elle est venue, en un instant. Chacun avait très certainement une bonne justification de ne pas regarder en ce lundi matin.

Impossible que ce soit tous des lâches. Pas un seul qu'au moins anime l'envie de briller un instant aux infos. Ce monde ne peut avoir tant changé. Je sais l'importance de parler immédiatement, les souvenirs se diluent si vite, et ils se transforment dès qu'on les

raconte plus d'une fois. Quinze minutes que le drame est arrivé, et pas de témoin, sauf moi, Françoise et le chauffeur peut-être. Merde.

Bon, je n'ai pas été propulsée là pour rien. Je crois au destin, au mien. Moi j'ai vu cet homme, dans la porte battante. Je repars, je dois le dire, à qui ? Fred Bourdages, il m'interpelle par mon nom, il me prend par le bras, m'offre un café ; quelle gentillesse de ce journaliste à potins ! Nous partons dans un petit restaurant, tout à côté ; il dit que j'ai besoin d'air. Je lui fais un petit dessin du gars croisé dans les portes battantes, au regard si particulier… Un croquis vite transmis aux médias par Fred, un scoop.

Voilà pour les faits, je devrais dire l'histoire, que raconte cette Françoise Lecoq sur les médias. Je vous raconterai plus tard la suite opiniâtre de déductions et d'inductions enchevêtrées qui circulent sur la place publique, comme si la coloration et la puanteur données aux faits, pour autant que l'on puisse parler de faits, n'avaient pas suffi à la propulsion de l'évènement. Moi, Benjamin, de toute ma vie, de mes 31 ans d'existence, jamais je ne m'étais senti ainsi catapulté hors de mon existence. Pire qu'une peine d'amour, qu'une peine de la perte de soi, qu'un mensonge, une false news.

Je suis sidéré de l'histoire qu'elle raconte et que des gens non présents sur la scène, confirment, précisent dans le détail, tous semblant partager une mémoire unique de l'évènement qui débute après l'événement. Une mémoire en bloc, irréfutable bien qu'incroyable. Une fusée, un missile est lancé, impossible de l'arrêter, sans compte à rebours et sans rebours. Je me sens éjecté en zone de guerre. Je le suis, incognito pour le moment, la peur au ventre. Qu'ai-je fait ? Pourquoi me suis-je sauvé, mais quel con ! Les absents ont toujours tort. Qu'importe les faits, rien de pire que d'avoir l'air coupable et d'être pointé du doigt par un croquis issu de l'imaginaire de Françoise Lecoq.

II. Les chutes libres

Je n'ai pas faim, je n'ai mangé aucun biscuit. Je suis cuit. Le public n'a rien à faire de la présomption d'innocence, il condamne. Un meurtre se digère différemment d'un suicide. Il a le mérite de déculpabiliser les proches tout en culpabilisant un étranger sur qui l'on pourra reporter toute sa colère. Personne ne sait qui je suis ; « reste calme Benjamin ». Je suis demeuré au lit, ma mère en est témoin, un témoin indéfectible. Elle est convaincante ma mère. Bon, elle reste une mère mais il n'y a aucune preuve. Voyons, je n'ai rien fait.

Les ai-je volés ces chocolats de mon cousin Maxime ? Je ne me souviens même pas de les avoir ni volés, et encore moins savourés. Je suis qui, moi ?

— Maman ! Maman ! Il faut que je te demande un truc…

Ma mère descend, heureuse que je l'interpelle, que je lui demande quelque chose, comme si je lui redonnais sa vie de mère, un sens à sa vie. Sourire aux lèvres puis, en un instant, elle vire inquiète. Les biscuits sont ses détecteurs de mensonges. Je ne vais pas bien, certes, mais au-delà de ce que j'en dis, presque rien ne m'empêche de me délecter de ses biscuits, rien. Même pas ma première peine d'amour ou le départ de mon père. En plus, je suis habillé pour aller travailler. Elle vient de le remarquer, je le vois dans ses yeux. J'aurais dû manger un biscuit et remettre mon pyjama. Quel con je suis.

— Dis-moi, te souviens-tu de la fois où toi et papa m'aviez puni pour avoir volé les chocolats de Maxime ? Aucun film pendant deux jours, la torture.

— Maxime… ?

— Mon cousin, le fils de ta sœur, Maxime merde !

— Te fâche pas, je ne m'en souviens pas… ouais, peut-être… ton père t'avait puni, c'est possible.

— Arrête Maman, pas que Papa, tous les deux. Je vous faisais honte. Pas rien, un événement grave et marquant. Comment peux-tu effacer de ta mémoire tout ce que tu veux, surtout concernant ce que tu as fait et que je n'ai peut-être pas fait ?

— Tu ne m'as jamais fait honte, tu sauras, jamais mon gars. Je ne peux pas avoir dit cela, et encore moins pour des chocolats. Tu t'imagines des souvenirs, Benjamin, quelle imagination !

— Maman, arrête ! Ça s'appelle du clivage, tu me sépares les souvenirs entre toi et Papa alors que vous faisiez tout ensemble ! Je m'en souviens plus que de mon premier jour d'école, coudonc ! Ta sœur a tellement crié et tout le monde se chicanait. J'avais cinq ans et lui neuf ans. Alors, parce que je les ai pris, elle était en grande colère, elle a pensé qu'il les avait mangés. Puis, il a nié et a dit que c'était moi, en pleurant. Ma tante Linda ne voulait pas qu'il mange des chocolats avant le souper et…

— Ça se peut. Pourquoi tu me parles de cela ?

Quel idiot je suis !!!! Clair qu'il les avait mangés ces maudits chocolats et qu'il me faisait passer cela sur le dos. La victime parfaite, le petit cousin innocent de cinq ans et personne n'y a pensé ! Pourquoi ai-je toujours l'air coupable ? Personne pour me défendre, jamais.

— Ça ne vous est pas venu à l'idée qu'il pouvait mentir ton filleul, le fils de ta sœur adorée, le beau Maxime parfait ? Tu t'es toujours aplatie devant elle, comme une carpette !!

— Benjamin, arrête, je ne te permets pas. Tu en fais une histoire sans fin. Je me souviens vaguement de l'histoire, au fur et à mesure que tu me la racontes, ça me revient.

— Ben voilà exactement ce qui m'effraie dans cette histoire ! Si toi, ma mère, tu peux acheter une pareille histoire, tout le monde peut gober n'importe quoi. Et pire, tu me dis que l'histoire te revient lorsque je te la raconte… est-ce bien cela ?

— Tu la construis dans ta tête au fur et à mesure que je te la déroule ? Donne-moi des détails si elle te revient ?

— Je ne sais pas dans les détails, c'était à Noël, dans le temps des Fêtes en tout cas. Maman !!! On était en maillot de bain au chalet ! On ne se baignait pas dans la neige, c'était l'été !

— Ça n'a aucune importance Benjamin, repose-toi, demain tout ira mieux. Allez, mange un peu… je vais te faire un bon souper ce soir. Allez, repos. Elle s'approche et m'embrasse sur le front. Je déteste cela, cinq ans encore.

Je lui souris. Elle remonte. J'étouffe, je panique, je glisse, je dérive. La vérité n'existe pas. Il n'y a que ce qu'on en dit, et qui le dit. Une vive angoisse. Avec un seul témoignage qui ne prouve rien, qu'en conclura le jury populaire constituant l'opinion publique ? Me revoilà face à une de mes plus grandes peurs, dont je saisis désormais l'origine dans les chocolats de Maxime, être accusé à tort. L'histoire se répète, le beau Maxime et ses chocolats, puis Mélanie et sa gomme à effacer en 3e année, la petite menteuse que je gardais et mon ex avec le pseudo rouge à lèvres crayon-feutre sur ma chemise et puis, cette Françoise Lecoq et ses affirmations. Le tout, dans une sorte de gradation de la gravité potentielle des actes. La vie doit vouloir me donner une leçon, que dois-je apprendre ? Et si on me retrouvait ? Je ne peux rester sans bouger, comme toujours, dans le sous-sol de ma mère ou sous ses jupes, comme dit ma copine. Elle omet toujours les jupes de sa propre mère, mais bon. Que puis-je faire ? Prendre les devants, contredire Françoise Lecoq sur l'interprétation du regard de ce jeune homme de la porte battante, raconter mon histoire, dire haut et fort qu'elle invente tout ? Et si on ne me croyait pas, si l'on n'y voyait qu'une stratégie pour me déculpabiliser ? Personne ne me connaît. Que serait ma version, contrebalancée par la sienne, celle de la grande et réputée Françoise Lecoq ? Personne ne m'a trouvé, je dois paniquer pour rien. Pourquoi je me sauve toujours, ce n'est pas une question, je le sais.

— Benjamin !

C'est ma mère qui crie du haut de l'escalier.

— Monte vite écouter cela, Françoise Lecoq est aux infos en boucle de la chaîne en continu. Tu l'as vue ? Elle vient de décrire un suspect et on a même vu un portrait-robot. Ça pourrait être toi (elle rit), non mais une chance que tu étais à la maison. Je blague…

Je remonte les marches aussi vite que je les dévalais ce matin, je l'avais vu le portrait-robot, je vous en parle depuis 10 minutes… Trop vite. J'ai revêtu mes joggings. Je suis comme une proie. J'adopte un comportement de cheval ou de lapin, plus ressemblant. Rien d'un prédateur, en tout cas. Bien sûr qu'elle note ma mère, elle a bien remarqué le trop vite, le trop tout court. Le pire, elle ne dit rien et ne dira rien. Pour le mieux finalement. Pas un mot, pas une question, elle « intuitionne » et se tait. Je dois vraiment avoir une gueule de coupable. Y aurait-il des gueules de coupable ? Je me souviens de ce professeur qui s'insurgeait devant toutes les formes de repérage fondé sur des caractéristiques physiques des criminels. Quelle justesse. Ce profilage est abject, et de pareilles études ne devraient même pas être financées. Bon. Voilà, il semble tout de même que ma mère s'interroge, ou sait. Et mes bottes trempées qu'elle a déplacées. Merde, elles ont mouillé la moquette d'entrée, elle sait que je suis sorti ce matin, elle sait.

Sur l'écran de la gigantesque télé intelligente de ma mère, je revois Françoise Lecoq accompagnée de ce Fred insignifiant au sens pur, s'insurger contre notre société qui ne sait plus être témoin parce que chacun vit sur son cellulaire, dans sa tête, etc. Elle déblatère avec nostalgie du temps où, dit-elle, les hommes ouvraient la porte aux femmes, chacun surveillait les enfants, dans une sorte de tissu social qui était pourtant bien effiloché. Il ressemblait souvent à une couverture pour se cacher. Ça me semble être du temps où les prêtres violaient les enfants, où l'inceste était tu et le concept juridique de viol conjugal inexistant, un devoir.

Ça m'énerve cette propension de certains aînés à embellir l'époque de leur jeunesse, comme si le passé supplantait le présent et que, nécessairement, tout allait devenir pire. Jamais mieux. Ça

ressemble à certains éloges aux morts, qui ne sont jamais si extraordinaires que depuis qu'ils ne sont plus. Bref. Et le portrait-robot surdimensionné, sur cette ridicule télé qui nous vole notre air, c'est tout moi ! Elle consomme ma mère, elle se nourrit de tout sauf de la vérité.

Là, devant ce cinéma de l'actualité, elle rit ma mère. De ce rire nerveux qui la caractérise, comme dit ma grand-mère, et disait mon père. Je déteste ce rire, il m'insécurise, il reconnaît en niant, en évitant. Un rire lâche d'autruche. Si je la questionne, elle ignorera même avoir ri. Ça rend fou. En fait, ce rire est une question qu'elle ne posera jamais. Mais, elle va jauger ma réponse, mon comportement, toutes ses antennes déployées. Danger, de quoi finalement, je n'ai plus cinq ans. Plus de film pendant deux jours, je ris à mon tour.

— Bon, je vais me reposer. De toute façon, je mangerai plus tard. Je dois travailler un peu pour reprendre ma journée. Je vais beaucoup mieux. Je t'aime maman.

Un automatisme. Je devais le lui dire chaque fois que je partais. Bof, pas faux. Ma blonde est pareille. Moi j'aime mieux sentir qu'entendre.

Je déboule presque l'escalier, avec enthousiasme, presque en sifflotant. Je mesure à mon tour l'effet qui en résulte. 6/10, mal dosé, trop c'est comme pas assez. Elle m'énerve. Sur ma tablette, je suis là. J'ai encore mon lit bateau. Mes traits sont robotisés, esquissés, minimalisés, mais je me reconnais. Elle a l'œil la dame Lecoq, je ne l'ai même pas reconnue moi. Au mieux, je me souviens d'avoir croisé un regard, une fraction de seconde, une éternité pour elle. Panique. Ma blonde me reconnaîtra, mes collègues m'identifieront, même au dépanneur, le monde entier.

Je suis coincé. Une moustache, une barbe, trop longues à pousser. Un appel au public est lancé, pour qui reconnaîtrait ce témoin important, disent-ils, qui sortait de la station de métro Vendôme et a heurté Françoise Lecoq. Merde.

Mon cellulaire se met à vibrer, les textos entrent, le téléphone sonne. Ma mère qui me crie que mon ami Charles téléphone sur

la ligne de la maison. À devenir fou… des blagues pour certains, pour d'autres de l'inquiétude et même des interrogations. Ben, il te ressemble vraiment beaucoup le type sur le portrait-robot.

La sonnette se fait entendre en provenance d'en haut. Par la fenêtre, sous l'escalier, je vois un homme et une femme en uniforme, des policiers. Il est à peine 13 h. Aucune issue, un rat. J'étouffe, j'ai mal à la poitrine, au bras gauche. J'entends maman.

— Il est en bas. Benjamin, la police veut te voir !

Comme un écureuil, j'enfonce des biscuits dans mes poches. Je jette un regard sur ma chambre, je la mémorise, la photographie. J'ai l'intime conviction, l'intuition, la quasi-certitude que je ne pourrai y revenir avant longtemps. Tout se déroule à la vitesse grand V, mais encore ce sentiment de la suspension du temps. Du mode séquence de la télé. Elle crie encore, « je monte ». J'ai cinq ans. Plus de télé pendant des semaines cette fois. Et la trace de mes bottes mouillées… non, tout est séché. Les traces d'eau ont fait place à de larges empreintes de guenilles sales. Elle a mal essuyé, elle essuie mal. Elle est brouillonne dans tout ce qu'elle fait. Ça m'énerve.

—

Nous sommes alignés au poste de police, quatre gars bruns et grands, beaux je ne dirais pas, devant une vitre sans tain. J'ai vu des films. Je sais que Lecoq est de l'autre côté. Accusé de rien, témoin important, ben oui. J'ai accepté la parade volontairement, je l'ai même offerte. Je croyais qu'ils devaient m'arrêter avant. Ils ont accepté.

J'essaie de me masquer d'un visage de cire, sans expression dans les yeux, comme un poisson mort, comme la mort. C'est d'expression qu'elle parle tout le temps, la Lecoq, le reste ne nous différencie pas sur le portrait-robot, me semble-t-il. Mais je fais quoi là, je me cache de quoi. J'ai voulu dire à la policière que j'avais une déclaration à faire. Elle m'a dit que l'on attendrait les inspecteurs, de ne pas me caler pour rien. Que si elle ne me reconnaissait pas,

je serais libre… probablement. Sois cool Benjamin, pas de frayeur dans les yeux. Vide-les de tout. On me plaque une pancarte dans la main, je suis le numéro 3. Françoise, de l'autre côté de la glace, s'impatiente. Ils sont prêts. « Vous devez nous donner son numéro si vous reconnaissez l'homme que vous avez vu passer la porte battante. »

—

Au même moment, tout près du métro Vendôme, avenue de Marlowe, un véhicule banalisé du Service de Police du Grand Montréal se stationne en double, coinçant deux véhicules. À son bord, deux agents. A priori, un suicide, peut-être un meurtre, un témoin important est au poste. Une simple visite de courtoisie, question de bien sceller le dossier.

L'agent Antoine-Aurèle Tanguay et l'agente Noémie Fortier ont entendu les infos et vu cette photo-robot. Tanguay n'y croit pas, il a nonchalamment tapé sur Google le nom de cette Lecoq pendant la pause. Il s'autoproclame intuitif, un adepte de District 31. Il ne la connaissait pas. Il a 23 ans. Après une brève recherche sur le web, il a retracé une entrevue donnée récemment par cette Lecoq, sur une chaîne populaire française, dans une émission portant sur la discrimination reprochée à la société française à l'égard des femmes d'âge mûr, tout particulièrement dans les emplois publics. Lecoq faisait partie de la brochette des dénonciatrices. Elle aurait donc été forcée de rentrer au Québec. Elle est sans le sou et, surtout, elle paraît avide de la reconnaissance sociale perdue, un peu amère.

L'enquête ne sera pas bâclée. Tanguay y voit une occasion de sortir de la cohorte des recrues. « On fera le tour de toutes les hypothèses », se dit-il, se rappelant ces consignes martelées à l'École de police. D'autant, face à ce suspect facile nécessitant une remise en cause des propos de Lecoq. L'événement est une opportunité. « Restons objectifs», la justesse d'un portrait-robot ne fait qu'au

mieux attester de la présence d'une personne en un lieu ; il y a loin de la coupe aux lèvres.

Le conjoint doit toujours être vérifié avait rappelé le lieutenant Lepage, supérieur de Tanguay, d'autant qu'une plainte a été portée contre lui pour intimidation et harcèlement. L'individu se nomme Maxime Delage. La garde de leurs trois enfants est en jeu dans une instance de divorce. Bref, cela mérite notre attention, « d'autant, avec cette médiatisation, pas de coins ronds », avait bien précisé le lieutenant.

Les agents se dirigent vers le domicile, calmement.

— Agent Noémie Fortier du SPGM, vous êtes bien Maxime Delage, l'ex-conjoint de Mélanie Sauvé ?

— Oui, c'est moi. Je suis au courant pour Mélanie, difficile de ne pas l'être, on en parle partout. C'est horrible. C'est mon ex. Je suis terrassé. Les enfants sont à l'école. Comment je vais faire pour m'en sortir sans elle ?

— Pouvez-vous nous suivre au poste, nous avons quelques questions à vous poser relativement à cet événement ?

— Euh… Ce n'est pas parce que nous sommes en instance de divorce que je suis un meurtrier !

— Qui parle de meurtre monsieur ? Suivez-nous je vous prie.

Maxime est haletant, l'air de dérouler un texte appris, le rythme est mauvais, se dit l'agent Tanguay. Ils n'ont pas les pouvoirs de mener l'interrogatoire, mais il fera part de ses intuitions à son sergent.

Il note sur son cellulaire les mots exacts prononcés par Delage pour les fins de son rapport, pendant que sa collègue l'accompagne à la voiture patrouille. Il n'a pas de véhicule, Delage.

Les « policiers du métro de Montréal » ont pu récupérer les bandes vidéo de ce lundi 18 mars. De fait, aucun angle de vue du lieu de l'évènement. Une sorte d'angle mort des caméras de sécurité. Ce simple fait interroge l'enquêteur Martin Denault, responsable de

l'enquête. Il communique avec la firme qui a installé les caméras afin de vérifier l'existence et le nombre de ces angles morts sur le quai du métro Vendôme. Il y en a deux ou trois par station mais, peu de gens connaissent ce fait. À défaut de cette connaissance, il faut s'être adonné à une observation minutieuse pour les découvrir. Des yeux non avertis n'y arriveraient pas. Cette option a été retenue par les gestionnaires lors de la pose pour des motifs économiques, compte tenu des coûts de la couverture 100 %. Le vide visuel est d'environ deux mètres de largeur, sur un mètre de profondeur, bordant le quai. Mélanie se trouvait dans ce périmètre lors de l'évènement, d'où l'apparence d'une chute libre.

Par ailleurs, le collègue de Benjamin qui a téléphoné au poste de police ce matin, après avoir cru identifier ce dernier dès la diffusion du portrait-robot, semble avoir bien visé. La bande vidéo de l'entrée du métro confirme sans équivoque l'identification de Benjamin. Un plan grossi, gigantesque, de son visage permet de voir une forte expression faciale, que l'enquêteur Denault se refuse à interpréter. Il a appris d'expérience les risques d'une interprétation des émotions faciales, bien que notre cerveau reptilien nous y entraîne, semble-t-il. Enfin, il a déjà entendu cela, en somnolant, un dimanche soir devant son poste de télé, méconnaissant l'ennui de son ex-épouse et la croyant heureuse avec son sourire.

—

Derrière la vitre teintée, Françoise Lecoq s'écrie :

— Le numéro 3, je le reconnaîtrais entre mille !

On libère les autres et on me garde. On veut me parler. Je ne suis accusé de rien, mais j'ai déjà menti par omission dans la voiture patrouille, et à ma mère et à mon collègue à qui j'ai téléphoné pour aviser de mon rhume. Étais-je métro Vendôme ou chez moi ce matin ?

— Oui, j'y étais ce matin au métro Vendôme. J'ai voulu le dire tantôt. On ne m'a pas laissé le temps de parler.

— Bon écoutez M…

— Appelez-moi Benjamin.

— Raconte-nous ton histoire.

— Bon, tu as vu, tu as couru et tu es retourné chez toi. Connais-tu Mélanie Sauvé ? Voici sa photo.

Pas Mélanie Sauvé, la petite voisine que je gardais lorsque j'avais 15 ans. Pas cette Mélanie que son père obtus, séparé de sa mère, refusait que je garde parce que j'étais un gars. Une petite maudite qui s'amusait de cela pour obtenir les faveurs de son papa gâteau et perpétuer le conflit entre ses parents, dont elle tirait avantage. Non, pas vrai ! Cette langue sale, qui a prétendu des horreurs et m'a calomnié. Pas elle. Ben oui, je la reconnais. Ce fut toute une histoire, même la DPJ s'en est mêlée.

— Eh ! Benjamin, tu m'entends ? La photo !!! Connais-tu cette jeune femme ou non ? Pas une question très compliquée !

— Ben, je l'ai connue jeune, y a une quinzaine d'années mais je ne l'ai pas revue depuis des années.

— Tiens donc, tu la connais… et comment l'as-tu connue ?

—

Dans une salle adjacente du poste, une agente de police discute informellement avec la mère de Benjamin, qui l'a retrouvé au poste, trop inquiétée pour rester à la maison à l'attendre. Un collègue s'approche de l'agente et lui glisse à l'oreille l'issue de la parade d'identification. L'interrogatoire se formalise, le sergent-détective assiste à la discussion.

— Et votre fils, Madame Danielle Landry, Benjamin Martin, il vit avec vous, au sous-sol de votre domicile, c'est exact ?

— Oui… il n'a que 31 ans, vous savez, ils ont le temps et…

— Il a quitté la maison à quelle heure ce matin pour aller travailler ?

— (…) Je n'ai rien entendu. Il était malade ce matin.

— Y a-y-il une sortie extérieure au sous-sol ou Benjamin doit emprunter la porte principale de la maison pour sortir ?

— Il n'y a pas de sortie extérieure au sous-sol. Je ne loue pas l'appartement, c'est la chambre de mon fils !

— Je comprends madame, je ne vous accuse de rien. Pourquoi êtes-vous ainsi sur la défensive ?

— (…) Benjamin est fragile. Je ne veux pas que vous lui fassiez de mal, je pense que c'est normal pour une mère. Il a déjà fait une dépression à l'adolescence, mais il ne ferait de mal à personne ! Il n'est pas chanceux.

Au CUSM, l'hôpital de l'Université McGill, Mathieu Picard, opérateur de la rame de métro qui a heurté de plein fouet Mélanie Sauvé, vient de quitter la salle de soins intensifs. Il aurait été victime d'un léger infarctus découlant fort probablement du choc qu'il a vécu. Ses signes vitaux permettent enfin de le libérer des attelages de la survie médicale. Des calmants lui ont été administrés et il vogue entre deux mondes, le terrestre l'attirant de plus en plus, une douce conscience se fait jour. Installée dans une chambre à l'attendre, Ève, sa fille unique, l'espère en regardant machinalement un vieux téléviseur dont l'image grésille. Elle baisse le son, elle ne peut plus supporter d'entendre les mêmes informations mitraillées en boucle.

La civière se profile enfin dans le cadre de la porte et Mathieu, son père, lui apparaît somnolent sur un brancard, mais bien vivant. Dès l'instant où le personnel termine l'installation, elle pose son regard sur les moniteurs cardiaques et respiratoires. Ève, qui n'y connaît pourtant rien, est rassurée. Elle se précipite au chevet de son père, et lui prend la main. « Quelle histoire papa, la deuxième fois en deux mois sur cette ligne de métro que tu vis un suicide, ça n'a plus de sens. Promets-moi de te faire muter à l'administration». Mathieu ne répond pas. Il n'esquisse aucun sourire, et ne dit

mot. Une légère pression enveloppe les doigts d'Ève. Elle appuie sa tête sur la main de son père, enflée, violacée et piquée comme sortie d'un nid de guêpes. Elle attend, elle veille, son cœur battant au diapason de celui de son père, comme le révèle le moniteur, espère-t-elle.

Me revoilà, je suis au poste de police, une question suspendue dans l'air, un ennemi impalpable, viral. « … tu la connais… comment l'as-tu connue ? » Mon cœur s'arrête. Je ne peux pas leur raconter, ils m'accuseront. Comment j'ai connu Mélanie, il y a si longtemps mais j'en ai encore et toujours mal. Une vieille blessure que l'arthrite ronge, comme dirait ma grand-mère. Je me suis toujours imaginé des hamsters autour de ses chevilles, qui la grignotaient lorsque je la voyais marcher avec tant de peine avec sa canne ou cane ? Ces maudits homonymes, des pièges à rats. Elle m'a accusé de voyeurisme, de la regarder se déshabiller avec des « drôles d'yeux » lorsque je la gardais. Je ne la regardais pas autrement qu'un gardien regarde un enfant qu'il met au lit. Mais, elle a raconté à son père, et lui a fourni l'arme qui lui manquait pour s'attaquer à sa mère, qu'il jugeait irresponsable. La Direction de la protection de la jeunesse est intervenue, ils m'ont rencontré. Ma mère me regardait comme le jour des chocolats de Maxime, et moi, je me sentais coupable. J'en suis tombé malade, une dépression majeure, je ne sais, une psychose. Bref, je me suis réfugié au sous-sol, de chez-moi à chez ma mère. J'y habite depuis mais je vis ma vie. Ne me jugez pas.

Bref, encore un autre moment intemporel, figé. C'est antinomique, il me semble, qu'importe. Mentir ne me paraît pas une option, cette histoire sortira tôt ou tard. La vérité semble se traduire, sinon se trahir, en une sorte de présomption de culpabilité. Déjà, ma réponse tarde trop. On me repose la question, un ton plus fort, plus creux, plus accusateur. Il ne me reste qu'une solution, fuir, mais comment ? Fuir dans la folie, encore une fois, dans la négation,

jouer du regard qui leur semble si révélateur. Quel air ont les fous ? Hagard, violent… je ne réponds plus, je regarde… nulle part. Ils insistent, s'approchent, m'insultent. Un moment interminable mais j'ai apprivoisé depuis longtemps la suspension temporelle. Le temps existe s'il peut être suspendu, l'est-il ? Je vous emmerde, je m'en fous. Je suis moi. Puis, un policier sonne l'arrêt du harcèlement.

— Amenez-le en psychiatrie, sous escorte. On ne peut plus continuer. Il semble décroché de la réalité, parti. Allez-y doucement, on ne sait jamais. Un autre clown, qui sait !

Je suis devenu, en un tour de regard, un présumé malade, ce qui signifie, je vous le rappelle, un malade. La présomption est une fiction rationnelle… ouf, je ris. On m'escorte comme un pestiféré, avec compassion et peur. Je traverse le corridor du poste et, je sens les yeux de ma mère dans une pièce voisine. Son regard se heurte au néant, j'ai maintenu le vague, et je suis quand même submergé de sa peine, de sa profonde déception. J'ai l'impression qu'elle a encore sauté l'étape du questionnement, de la réflexion, comme pour les chocolats. Elle juge ma mère, et elle agit. On ne se ressemble pas, quoi que j'agisse. Puis, je croise un homme escorté de deux policiers. Le temps de lire sur la chemise de l'agent, Fortier. L'enquêteur Denault les interpelle, l'un deux s'arrête.

— Relâchez l'ex-conjoint pour le moment, je pense que nous tenons notre suspect. Allez plutôt fouiller sa caverne, au sous-sol de chez sa mère. Ne perdons pas de temps, cette affaire est très médiatisée.

— Mais… lui dit l'agent Tanguay.

Le regard de l'enquêteur est sans équivoque, je ris. Un autre que l'on ne croira pas. Je ris dans ma tête, bien sûr.

—

« Je n'ai pas la force de parler. Ou suis-je s'interroge Mathieu Picard ». Il entrouvre les yeux, une horloge en stainless avec trotteuse sauteuse… 3h20. Ève dort sur une chaise, recroquevillée

comme lorsqu'elle était enfant. Une larme surgit, elle lui pique le visage. Il ne peut bouger. Elle se fraie un chemin sur sa joue. La télé est allumée, sans le son. Elle diffuse une image d'archive de la station Vendôme, prise lors de son ouverture. Les hommes ont les cheveux longs. Et puis, Mathieu se souvient d'hier matin, de cette jeune femme heurtant le train, projeté sur lui, dans un fracas insoutenable, morte sans même un mot, un cri.

Il voudrait hurler, pleurer, se frapper mais son corps ne lui obéit pas. Il l'a vu cet homme l'avant-veille, puis, la semaine précédente. Chaque fois que le métro entrait à la station Vendôme, cette jeune femme exaspérée, qui tentait de lui échapper, sans lui parler, en lui tournant le dos. Elle attirait son regard, frappante par son long foulard rouge qui traînait presque au sol. Lui, vêtu comme mille jeunes hommes mais il pourrait le reconnaître. Il l'a déjà vu et revu. Il l'a vu pousser cette femme sur la rame, comme on lance un ballon qui vient vers nous, avec désinvolture. Elle n'a rien vu venir. Elle lui faisait dos. Elle est tombée, comme en chute libre.

Les moniteurs s'emballent, un bruit saccadé, Ève sursaute. Mathieu semble partir. Les infirmières et la médecin accourent, code 1. Ève est littéralement transportée vers le corridor, l'équipe s'acharne. Mathieu se bat, il le sent mais il ne le sait pas, il s'envole.

—

L'inspecteur Denault est perplexe. Les autres partis, il est allé revoir l'agent Tanguay dans lequel il se projette. Quelle intuition, ce jeune homme. Effectivement, tout semble trop facile, Agent Tanguay, ce Benjamin pêché comme une truite dans un étang ensemencé. Il reprend le portrait-robot, plutôt standard comme traits. Tiens, il pourrait vous ressembler sans l'uniforme, Agent Denault. Je blague mais à peine, vous n'auriez pas les moyens de vous payer des chaussures de cuir naturel italien. Qui était à la parade d'identification ? Le travail a-t-il été expédié trop rapidement ? Les hommes se ressemblaient-ils ? Et cette zone hors champ de la caméra, quelle

malchance ou quelle chance… reprenons du début, sous un autre angle, en portant un nouveau regard. Oublions ce Benjamin et l'identification qui ne donne finalement aucun lien de causalité entre le crime et celui-ci, outre cette question de gardiennage passée date. La vengeance est un plat qui se mange froid mais en ce cas, elle serait putréfiée. Il y a trop longtemps. La victime et le suspect habitent le même quartier depuis leur naissance, peut-être pas si étonnant qu'ils passent par la même station, à l'heure de pointe. Et cette Lecoq, quelle coïncidence ! Il y avait longtemps que l'on ne l'avait aperçue comme vous dites, Agent Tanguay, elle semble adorer le feu des projecteurs, sans jeu de mots pour une journaliste de guerre. Vous avez saisi, Agent Tanguay ?

—

À vous, je peux parler. Je suis coincé dans un mutisme profond semble-t-il. Sa profondeur n'a d'égale que ma détermination à ne plus parler. Je ne peux plus me sauver non plus. Mais je suis à l'abri. Maman m'apporte des biscuits pleins de pépites de chocolat noir, sans gluten. Pas de lait de soya, pas de lait du tout. J'ai du mal, sans le lait, rien n'a le même goût. Je grignote quelques biscuits, loin de m'empiffrer. Maman est confortée, je suis malade et donc innocent. Question de mesure, de balance. Être à ce point malade que l'on est innocent, voilà un vaste sujet de réflexion. Je converse avec moi-même, ça ne devrait embêter personne, peut-être vous, qui me lisez et attendez la fin de mon histoire. Je ne sais rien de plus, désolé. Je suis fou. Mais j'ai tout mon temps et je suis amusé de vous faire perdre le vôtre. Ouf, vous ne m'aimez plus. Bien sûr, pas de lait mais plus rien ne me bouscule et personne ne m'accuse. Nourri et logé. J'ai l'air d'un malade et mes yeux ne parlent plus.

—

Mathieu émerge, dix jours dans un coma inexplicable. Le corps à off afin que l'esprit se repose. Quelle magnifique machine ! Mathieu se souvient, il est formel. Il veut parler, il veut le dire. Personne, la chambre est vide. Il est là mais rien ne bouge, même ses yeux sont clos. Cet homme dont la photo est diffusée à côté d'un portrait-robot, pour en démontrer la ressemblance, n'est pas l'homme qui a poussé la jeune femme au foulard rouge. Ce n'est pas ce Benjamin Martin, pas du tout. Le meurtrier, puisqu'il est maintenant certain que c'est lui, Mathieu le connaissait. Il harcelait une femme à la station Namur, il y a un mois, avant qu'elle ne soit projetée sur lui.

« Je l'avais remarquée avant ce qui fut pour tous un suicide. Je n'ai alors pas vu qu'il l'avait poussée ce jour-là, elle était aussi comme en chute libre et lui, cet inconnu, l'air nonchalant. Hier, j'ai tout vu, et je n'ai rien fait avant, non, non, non ! Elles avaient l'âge d'Ève, Ève», se dit-il en lui-même, juste à lui-même.

Les moniteurs s'emballent, un bruit saccadé. Mathieu semble repartir. Les infirmières et la médecin accourent, code 1. Il est en chute libre.

L'inspecteur Denault est perplexe, mais les médias ont déjà condamné, le public a entériné, comment justifier de poursuivre cette enquête ?

Françoise est saoule, elle se morfond, se confond, était ce bien lui ? La non-discrimination fondée sur l'âge est illégale au Québec et, plus encore, elle heurte les valeurs québécoises. Des offres fusent de toutes parts. Un contrat avec Radio-Canada. Elle s'endort. Ce n'est que justice.

FIN

« QUI L'EÛT CRU ?... »

Yves Carignan

En ce samedi maussade de février 2000, Sébastien se prépare à une longue et éprouvante journée. Les salons funéraires ne sont pas son endroit de prédilection et, en plus, c'est la première fois qu'il doit y être, en tant que « participant »…

Homme rempli de paradoxes, Sébastien est d'une carrure impressionnante et imposante, tout en présentant un être charmant, timide et plutôt effacé. Son regard vif et son visage aux traits plutôt durs cachent une personne douce et aimante, tant pour sa conjointe Nadia que pour son fils Charles, qui sont les amours de sa vie.

Les matins de février ne sont pas les plus faciles dans la région de Montréal ; les rues sont impraticables dues aux nombreuses périodes de gel et dégel, jumelées à un service de déneigement qui a connu de meilleurs jours. Son trajet, pour aller cueillir sa mère à son petit appartement, prend des allures de défi, digne des publicités de 4x4. Sébastien préfère en rire car il sait que son sens de l'humour est son meilleur atout pour passer à travers cette journée difficile.

« Tout va bien Maman ? »

« Oui… Dans les circonstances, ça va… »

« Ta robe te va comme un gant ! Tu es très élégante Maman ! ». Sébastien tente de décrocher un sourire au visage à la fois triste et dur de sa mère, Jeanne, nouvellement veuve, sexagénaire, sur qui le temps et la vie ont laissé des traces, tant physiques que psychologiques. Jeanne est une femme mystérieuse, aigrie, qui peut même friser l'agressivité.

« Arrête tes conneries et conduis-nous au salon qu'on en finisse !… » Son habituel ton dur est accompagné d'un sourire

angélique. Avec des yeux bleus qui ont tant fait tourner les cœurs dans sa jeunesse!

Arrivés au salon, Sébastien conduit sa mère près du cercueil et, en tant que conjointe et fils unique, les deux contemplent pour une dernière fois le visage de Jacques. Nadia et Charles, qui sont entrés quelques minutes auparavant, se joignent à eux pour un moment de recueillement en famille.

« J'aurais eu tant de choses à lui dire encore! ». Jeanne étouffe un sanglot.

« Je sais Maman… Je m'explique très mal son départ moi aussi mais on ne peut malheureusement rien y faire… » Sébastien tente de réconforter sa mère, même si de multiples questions bouillonnent dans sa tête.

Dans les circonstances, lui qui a toujours protégé sa mère, même si l'inverse ne fut pas toujours vrai, préfère conserver secrètement ses informations et laisser le temps faire les choses.

La famille et les amis commencent à arriver et la journée se passe relativement bien. Lors des rares moments de calme, Sébastien regarde les membres de sa famille élargie, regroupés dans un coin du salon. Il constate à quel point il ne les connaît pas… Des tantes, des oncles, des cousins et cousines rencontrés qu'en de rares occasions.

Tout le monde semble se connaître alors que lui se sent bien seul et hors de ce cercle qui apparaît pourtant tissé très serré. Il se demande simplement pourquoi il n'en fait pas partie…

Il se rappelle cependant que son cousin, Jean-François Camirand, affectueusement surnommé « Jeff », était le seul avec qui il était en contact depuis sa tendre enfance. Jeff était de 18 mois son aîné, ce qui facilitait les relations entre eux. Il était né, et demeurait toujours, dans la magnifique ville de Lennoxville, petite communauté anglo-saxonne des « *Eastern Townships* », non loin de la frontière américaine. Il était le fils unique d'une belle famille qui faisait l'envie de Sébastien.

Entre les souhaits de condoléances qu'il reçoit de gens qu'il ne connaît pas toujours, il se remémore ses beaux souvenirs, quand

Jeff venait passer quelques jours à Montréal. En pleine canicule de juillet, ils allaient assister aux matchs des Expos, l'équipe locale de baseball majeur. Sébastien demeurait sur l'avenue Bennett, tout près du Stade Olympique. Les cousins pouvaient donc se rendre à pied pour assister aux parties. Seuls, du haut de leur début d'adolescence. Leur budget restreint ne leur permettait que des billets dans les « *bleachers* », loin de l'action. Mais avec un hot-dog, une boîte de Cracker Jack et un Coke, la vie est tellement plus belle !… « Le bonheur parfait », se rappelait Sébastien, un peu nostalgique, sourire en coin.

Alors qu'il se rappelle ses doux souvenirs des années 80, il sent une main se poser sur son épaule, geste qui lui suggère doucement de faire demi-tour.

« Jeff ! Que je suis content de te voir ! ». Sébastien, sans raison évidente, serre Jeff dans ses bras en pleurant. Ce dernier, un peu surpris et possédant lui aussi une grande sensibilité, lui rend la pareille et pleure à son tour.

« Arrête ça, on a l'air de deux feluettes ! » Jeff possède un humour satirique avec des expressions du « terroir », que Sébastien prend toujours plaisir à taquiner. Ce qui détend l'atmosphère sur-le-champ et provoque un éclat de rire de Sébastien.

« T'es vraiment toujours aussi con ! ».

« On l'a toujours été, non ? » Jeff continue de se bidonner avec lui, malgré leur présence tout près du cercueil. « Rien ne sert de changer quand on est heureux ! Comment vas-tu Sébas ? Ça doit faire 5 ans qu'on… »

« Je pense que la dernière fois, c'était à Lennoxville, quand Grand-maman est décédée… nous sommes malheureusement rendus à l'âge où les rencontres familiales ont lieu dans ce genre d'endroit… » Son regard se porte sur le cercueil de son père.

Instinctivement, les deux cousins s'éloignent de la section dédiée à la famille immédiate et vont discuter ensemble un peu plus loin.

Ils se remémorent alors leurs souvenirs d'enfance en rigolant. Puis Jeff questionne Sébastien sur la mort de son père, rapportée

comme un suicide, selon les autorités policières. L'enquête n'a pas été très longue puisque les policiers ont retrouvé le corps inanimé de Jacques dans sa voiture. Un boyau de plastique reliait le tuyau d'échappement à l'intérieur de l'habitacle ; un classique du suicide en douceur.

Pourtant, Sébastien confie à Jeff un élément qui le chicote depuis la mort de Jacques : comme on le voit souvent dans ce type de décès, la victime laisse une note ou une lettre à ses proches, expliquant son geste désespéré. Bizarrement, cette note a été retrouvée dans la chaussure de son père, une fois le corps livré à la morgue.

La note disait ceci :

« Mon cher Sébastien, prends soin de toi, prends soin de ta mère. De grâce, tiens-toi loin de cette merde politique, peu importe où te mènera la vie… Signé : Ton père »

« Ouin… Homme de peu de mots, ce cher oncle !… Même au moment de sa mort ! » Jeff se souvient de son oncle comme d'un homme effacé, timide, calme et sans histoire. Il était gentil avec Jeff mais était typique de ces hommes nés dans les années 30 ; aucune démonstration de ses émotions. Sauf lorsqu'il buvait ; son verbe et son ton s'amplifiaient au rythme des gorgées de bière.

« Ce qui m'énerve dans tout ça, c'est que mon père n'avait aucune opinion politique ! Je me demande même s'il connaissait le nom du premier ministre ! Pourquoi m'avoir écrit ça ? Et pourquoi sa note a-t-elle été retrouvée grossièrement pliée dans ses chaussures et non sur lui ? »

« Est-ce que les policiers avaient une explication ? »

« L'enquêteur nous a dit que, comme il ne portait aucune marque de violence, il avait vraisemblablement prémédité son geste en raccordant le boyau lui-même au tuyau d'échappement (ses empreintes digitales ont été prélevées sur le boyau). Puisqu'il avait démarré lui-même sa voiture, tout portait à croire au suicide. La lettre ne comportait aucun élément permettant de penser autrement ».

« *That's it* ? » Jeff est un peu étonné.

« *That's it Bro*… Je ne peux rien dire de plus car je ne m'explique aucunement cette note. Et toi, comment va ta santé ? »

« Bof… On apprend à vivre avec ça et on espère que la science continuera ses progrès… Je suis confiant mais toujours un peu un inquiet de l'état de mes reins.»

Jeff est atteint d'une polykystose récessive depuis sa naissance. Il doit être suivi rigoureusement par son médecin et est obligé de procéder à des traitements de dialyse fréquents. Comme il a horreur des hôpitaux, il s'y rend par obligation et ne veut rien entendre d'une transplantation. Ce seul mot l'effraie au plus haut point. Il se donne donc un régime de vie strict et programmé comme un triathlonien.

Sébastien et Jeff se laissent sur ces propos et se promettent de se revoir sous peu.

Ce n'est finalement que six ans plus tard, suite à une coïncidence extraordinaire, que Sébastien et Jeff reprennent contact…

Par une pluvieuse journée de novembre 2005, Jeff, maintenant âgé de 32 ans, se rend à Montréal avec sa conjointe Maria, une jolie brunette du même âge. Il l'a rencontrée, il y a cinq ans, à son travail. Ils se sont mariés à 30 ans, ont démarré leur propre entreprise. Ils ont mis au monde trois enfants, et songent même à un quatrième. Ils veulent un chien, une maison et un chalet ! Ils sont très souvent ensemble et ont un plaisir fou à vivre. Ils tentent de se tenir loin des « fouteurs de troubles », comme aime bien l'exprimer Jeff, dans son humour particulier.

Maria adore venir à Montréal mais Jeff n'aime pas particulièrement cette ville. Un gars de la campagne aime rarement Montréal !… Lorsqu'il y vient, cela lui permet encore plus d'apprécier le calme de son chalet des Cantons-de-l'Est à son retour ! Mais pour faire plaisir à Maria, rien n'est trop beau !

Ils y viennent donc quelques fois par année pour assister à des spectacles, des événements sportifs ou pour y magasiner. Maria y visite son coiffeur sur St-Laurent, Gabriel, un grand gaillard, excentrique et drôle. Un français immigré au Québec il y a 30 ans.

Elle lui voue une fidélité proverbiale depuis 20 ans. Jeff l'accompagne souvent car il adore discuter de tout et de rien avec Gabriel ; les deux possèdent un humour vif et ils rigolent ensemble pendant que Maria se fait traiter aux petits soins tout en s'amusant avec eux. La vie est vraiment belle.

Gabriel se rappelle tout à coup d'une anecdote concernant Jeff : « C'est vrai Jean-François ! J'avais quelque chose à te demander ! Ton nom est venu sur le sujet lors d'une discussion avec mon ancien conjoint »

« Deux ex-conjoints qui jasent de moi ?… Je dois t'avouer que tu m'intrigues pas mal !… »

Gabriel éclate de rire et lui raconte la raison pour laquelle son nom est sorti dans une discussion :

« Lorsque je suis arrivé au Québec, j'ai rencontré Paul qui a été mon conjoint pendant 20 ans ; nous nous sommes laissés et il est maintenant marié avec son Peter, d'origine écossaise, depuis 10 ans. Nous sommes en très bons termes et nous nous voyons fréquemment, en toute amitié.»

Jeff est intrigué, se demandant ce que son nom peut bien faire dans cette conversation.

« Paul est un homme qui a vécu une enfance très difficile… Il a été abandonné à la naissance par sa mère. Son père naturel s'en est occupé mais il a été profondément blessé par le rejet de sa mère.»

« Ouf !… Pauvre homme… »

Jeff est toujours dans l'attente de son implication dans ce dossier.

« Paul a déjà renoué avec sa mère naturelle dans les années 80 mais il l'a perdue de vue depuis… un deuxième abandon, disons… Il y a quelques mois, en faisant une recherche sur Google avec le nom de sa mère, dans une chronique nécrologique, elle est apparue avec son nom, expliquant qu'elle est en deuil de son mari. L'article montre également le nom de son fils… Donc, Paul aurait un frère plus jeune que lui ! Lui et moi avons inscrit le nom de ce fils sur Facebook et j'ai vu que nous avions un ami en commun : et c'est toi ! »

« Ah oui ?… Si je connais cette personne, elle serait donc le frère de ton ex-conjoint Paul ? »

« C'est bien ça !… mais, attends ! Je vais fouiller pour retrouver son nom sur Facebook car je ne m'en souviens plus… »

Gabriel pitonne sur son téléphone intelligent.

« Voilà ! Ici ! C'est Sébastien Savard ! »

« Bien sûr que je le connais ! C'est mon cousin ! La dernière fois que je l'ai vu, c'était justement aux funérailles de son père !… » il s'arrête abruptement. Moment de silence suivi d'un exercice mental. « Holà !… Attends un peu !… Si mon cousin Sébas est le frère de ton ex-conjoint Paul, ça veut dire que… »

Gabriel fixe le regard de Jeff via le miroir du salon de coiffure. Il en échappe presque ses ciseaux de coiffeur et son peigne par terre, moment qui restera à jamais gravé dans la mémoire de Jeff.

« Merde ! Ton ex-conjoint serait également mon cousin ? Ça me paraît impossible ! Tante Jeanne n'a eu que mon cousin Sébastien… Pourquoi aurait-elle caché cet enfant ? »

Jeff se souvient alors de quelques échanges avec ses parents, lorsqu'il était jeune. Le sujet de tante Jeanne était souvent flou, voire même tabou… Il savait que quelque chose ne tournait pas toujours rond et il savait également que sa tante avait quitté la maison familiale à 18 ans, pour aller vivre à Montréal… Pourquoi ?

Les parents de Jeff étant tous les deux décédés, il ne pourrait obtenir plus d'information de leur part. Mais cette histoire était à la fois excitante et inquiétante, quoique rien ne puisse en expliquer les raisons.

Au fil de la discussion, les pièces du puzzle tombent en place et Jeff est capable de recréer certains morceaux d'histoires qu'il a entendus de sa mère et de ses autres tantes. La fougue de Jeff et sa curiosité d'enfant s'allument. Il n'a désormais qu'une idée en tête.

« Je veux rencontrer Paul au plus vite ! Wow ! J'ai un nouveau cousin ! ». Il est à la fois heureux et un peu ébranlé.

« Mais que diras-tu à Sébastien ? » Gabriel est toujours soucieux des autres.

« Ça, c'est le bout que je ne sais pas trop comment prendre… »

Jeff s'imagine déjà en train de discuter avec Sébastien. Il ne l'a pas revu depuis cinq ans. Comment lui annoncer qu'il a un frère, ex-conjoint de son coiffeur ?…

« Quelle histoire… »

Gabriel remet à Jeff les coordonnées de Paul, tout en lui demandant de ne pas brusquer les choses. Paul est une personne très sensible qui a eu un passé difficile.

Il insiste pour que Jeff entreprenne ses démarches avec délicatesse et respect. Ce dernier, qui veut toujours que les choses soient faites « pour hier », prend bonne note de ce conseil et quitte le salon avec Maria.

Sur la route du retour, il réfléchit et décide de contacter Paul. Une fois à la maison, il saute sur son ordinateur et lui envoie une invitation via Messenger pour établir un premier contact. Il voit que Paul est en ligne et qu'il a reçu le message… L'attente semble interminable pour Jeff, au bout de son siège.

Paul finit par lui répondre. Gabriel l'avait averti que Jeff tenterait d'entrer en contact avec lui. Fin renard, protecteur, Gabriel avait préparé le terrain afin que les choses se passent bien et que Paul soit réceptif. Les « nouveaux cousins » décident de se donner rendez-vous.

Jeff veut rencontrer Paul avant de discuter de quoi que ce soit avec Sébastien ; il se dit qu'il ne peut parler à Sébastien de l'existence de Paul avant de pouvoir confirmer que ce qu'il avance est vrai.

La rencontre entre Jeff et Paul se passe très bien ; dès son arrivée, Jeff reconnaît Paul au fond du resto ; de taille normale, cheveux très courts, grisonnants, portant la barbe bien taillée. Sa tête est couverte d'une casquette anglaise grise et d'un foulard qui s'agence parfaitement avec ses vêtements. Tenue idéale en cette froide journée de décembre 2005. Jeff s'empresse de le rejoindre et de lui faire une accolade sincère en lui disant tout simplement : « bienvenue dans la famille, mon cher ! »

Paul est au bord des larmes. Il a peine à les retenir.

« Si tu savais comme tu me fais du bien ! Je suis tellement nerveux et tellement heureux en même temps ! »

Jeff réalise rapidement qu'il a affaire à un homme sensible, bon et honnête. De fil en aiguille, il voit en Paul une douceur et un désir de paix et de bonheur difficiles à acquérir pour un homme qui a vécu le rejet de sa mère.

« Pas seulement une fois à ma naissance, mais une deuxième fois dans les années 80 ! », lui raconte-t-il tristement.

Photos d'époque à l'appui, Paul lui explique sa vie et, surtout, ses quelques rencontres avec Jeanne en 1985. À l'époque, son père lui avait confirmé que sa mère était encore en vie. « Il avait son nom et même son numéro de téléphone ! ». Il avait été surpris autant que Jeff l'est maintenant.

« Au cours de l'année 1985, j'ai rencontré ma mère à plusieurs reprises. La dernière fois que l'on s'est vue, elle est venue chez moi, n'a même pas pris le temps de s'asseoir et m'a affirmé qu'elle ne reviendrait plus ! Je lui ai demandé pourquoi et sa réponse fut vague. Je crois qu'elle me mentait… Elle m'a dit qu'elle voulait protéger son enfant actuel… comme si elle tentait de me prouver sa capacité à protéger un enfant… on sait très bien qu'elle en est incapable ! », termine Paul avec sarcasme. Il sanglote, réconforté par Jeff.

Jeff était issu d'une famille dite normale et ne connaissait aucunement ce sentiment de rejet. Il est frappé par sa puissance en écoutant le triste récit de Paul. Il perçoit la sensibilité de ce dernier et s'assure de ne rien brusquer.

« Écoute Paul, aimerais-tu rencontrer ton frère ?... Il n'est aucunement au courant de ton existence mais le sera rapidement si tu m'en donnes la permission. »

Quelques jours avant le congé de Noël 2005, Jeff ne sait pas comment gérer cette nouvelle, à la fois belle et troublante. Quand il est dans cet état, il se retourne toujours vers Maria. Elle le connaît très bien, et sait comment le conseiller pour l'aider à prendre la meilleure décision.

« Peu importe la façon dont tu lui annonceras, ce sera une grande nouvelle pour lui et sa réaction ne t'appartient pas. Tu fais du mieux que tu peux et ce sera à Sébas de gérer ses émotions. Tu es un messager et non un décisionnel ! » .

Jeff comprend très bien ce langage de Maria jumelé à son charmant sourire qui l'a toujours fait crouler depuis presque dix ans. « Et au bout du compte, c'est une heureuse nouvelle »

Jeff prend son courage à deux mains et contacte Sébas via le téléphone. La conversation va bon train et Jeff renoue aisément avec son cousin. Plus de cinq ans les séparent de leur dernière conversation. Jeff s'informe de lui, de sa petite famille et de sa mère, Jeanne…

Il profite du fait que Sébas lui parle de sa mère pour en arriver « au sujet principal ». Avec son jargon d'homme d'affaires, inconfortable dans une situation aussi émotive.

Jeff lui raconte son histoire. Complètement abasourdi, Sébastien l'écoute tout en se disant que c'est impossible. Les preuves et les faits le convainquent-ils ? Sébastien répète constamment : « Es-tu certains Jeff ? Tu es sûr que c'est vrai ? »

Jeff a vu des photos de Paul avec Jeanne et a déjà entendu toutes sortes d'histoires concernant sa tante lorsqu'il était jeune. Il n'en démord pas : « Je miserais ma vie là-dessus, Sébas… »

La conversation se termine positivement. Jeff est fier de lui. Il a pu annoncer cette nouvelle à Sébastien de façon positive même si ce dernier est demeuré secoué.

« Merci Jeff. Tu comprendras que j'ai besoin de temps et que je dois avoir une sérieuse discussion avec ma mère… Je te tiendrai au courant. »

« Je serai toujours là pour toi. » Jeff désire tellement que tout aille bien.

« Tu sais, c'est bizarre mais, si j'avais voulu choisir quelqu'un pour m'annoncer ce genre de nouvelles, je t'aurais choisi… »

Jeff est très touché par la dernière phrase de son cousin. Il raccroche en lui faisant promettre de le tenir au courant de la suite des événements. Il éprouve le sentiment du devoir accompli et sent

qu'il a fait quelque chose de bien. Les larmes aux yeux, il tombe dans les bras de Maria. « J'espère que je n'ai pas ouvert une canne de vers !… ».

La période des Fêtes est souvent une remise en question de décisions, mais également un moment de discussions… Sébastien se promet de parler avec sa mère.

Ne sachant trop comment en parler à Jeanne sans la bousculer, il décide de passer la veille de Noël 2005 en toute tranquillité avec Nadia, Charles et sa maman venue réveillonner chez lui.

Souffrant de perte de mobilité, de troubles cardiaques et d'un début d'Alzheimer, Jeanne a dû se résigner à quitter son petit appart pour aménager dans une résidence pour personnes âgées, il y a quelques mois. En allant la reconduire en fin de soirée, Sébastien lui souhaite bonne nuit tout en lui disant qu'il allait revenir la voir demain.

« Pourquoi tu reviens demain ? » Elle a un ton quasi accusateur.

« Parce que tu as des choses à me raconter… Bonne nuit Maman ». Sébastien, en douceur, la serre dans ses bras et retourne chez lui. Jeanne ne bronche pas et lui souhaite également une bonne nuit.

Le matin du 26 décembre 2005 aura été une journée mémorable, tout en émotions pour Sébastien. Un matin de pluie et verglas, comme la région de Montréal en connaît souvent avec le « redoux » de la période des Fêtes. Les médias parlent du premier anniversaire du triste tsunami qui a frappé l'Indonésie en faisant plus de 200 000 victimes. Sébastien s'apprête à vivre son propre tsunami… « Quelle ironie de la vie ».

Arrivé chez sa mère, il prend ses airs habituels. Jeanne agit comme elle agit toujours : elle se plaint de la nourriture, engueule le personnel et s'assure d'éviter « les maudits fatigants qui essaient toujours de lui parler ». Jeanne est tout un personnage. Sébastien est le mieux placé pour le confirmer…

« Maman, aurais-tu quelque chose à me dire ? »

Surprise, la réponse est sèche : « Que veux-tu que je te dise ? »

Sébastien n'est jamais surpris de ce genre de réponses directes de Jeanne. Elle est toujours comme ça et ce ne sont pas ses 71 ans qui changeront sa personnalité. Pire, sa condition de pré Alzheimer accroît sa désinhibition.

« As-tu quelque chose à me raconter que tu m'aurais caché, ainsi qu'à Papa ? »

« Tu parles de Paul ? » Réponse crue, comme si quelqu'un voulait l'attaquer. « Ta tante Louise m'a contactée il y a quelques jours. Elle m'a raconté avoir reçu un appel de ton cousin Jeff, lui demandant si elle était au courant de l'existence de Paul ! Oui, elle était au courant et je lui avais demandé de se mêler de ses affaires… Elle m'a dit que Jean-François la questionnait afin de s'assurer que Paul était bel et bien mon enfant avant de t'en parler à toi. Donc, je suis au courant de toute l'histoire. »

« C'est tout ce que tu as à me dire !? » La rage monte en lui. Sa mère lui annonce qu'il a un frère, comme si elle devait se défendre d'une quelconque attaque. Il sait qu'il doit contrôler ses émotions, sinon Jeanne se fermera comme une huître.

« Maman, je ne te juge pas. Oui, Jeff m'a appris pour Paul et j'en suis à la fois heureux et apeuré. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

« J'étais tombée enceinte alors que je n'avais que 18 ans. À cette époque, les mères célibataires étaient mal vues à cause des pressions religieuses. Ma mère m'ordonna donc de quitter la maison familiale de Lennoxville, ce que je fis. Je me suis retrouvée à Montréal, enceinte, à tenter de trouver du travail et survivre.

« Un instant ! Tu me dis que tu étais enceinte à 18 ans, cela veut dire que Paul aurait autour de 53 ans ?… Ça ne fonctionne pas Maman… Jeff m'a dit que Paul est un homme d'à peine 45 ans ! » Persuadé que la maladie de sa mère avait un impact sur sa mémoire, Sébastien la regarde en attente d'une réponse.

« Paul a effectivement 45 ans. C'est André qui a 53 ans… » Elle est honteuse, les yeux rivés au plancher. Elle sanglote.

« Quoi ? Tu me dis que j'ai deux frères ?… Mais de quoi tu parles ? » Sébastien bondit de sa chaise. Il a peine à contenir ses

émotions. Il fait les cent pas dans le petit salon et tente de se calmer afin de profiter de ce rare moment d'ouverture de Jeanne.

Elle continue ses explications :

« Lorsque je suis tombée enceinte, je n'ai pas quitté Lennoxville immédiatement. J'ai eu mon enfant, André, qui a été adopté par des membres de notre famille, une sœur de ma mère. On m'a dit qu'il y a vécu heureux mais je n'ai jamais voulu le revoir. Il est entré en contact avec moi au début des années 80 ; on s'est vu mais j'ai coupé les ponts par la suite. Je sais qu'il est mort d'un accident de moto en 1986… Il aurait donc 53 ans aujourd'hui…» Elle est en larmes, crise causée par un sentiment de culpabilité de ne pas en avoir fait plus.

« Par la suite, je suis allée à Montréal et j'ai travaillé dans l'hôtellerie »

Sébastien sait que sa mère était une beauté rare dans sa jeunesse et qu'elle était sans le sou dans la jungle du « night life » montréalais. Il a une sainte horreur du terme « travailler en hôtellerie » sachant très bien ce que cela pouvait dire… Mais, comme l'huître de la personnalité de sa mère est enfin ouverte, il la laisse parler.

« Je travaillais comme serveuse dans un club huppé de la ville, là où j'ai rencontré Chris, le père de Paul… Chris était un des portiers du bar ; grand, costaud et amoureux fou de moi. Il était en train de terminer sa formation de policier. Il voulait travailler pour la GRC et m'emmener avec lui. Je l'aimais bien mais je n'étais pas amoureuse de lui. Je laissais donc les choses aller car il était très bon avec moi et je me disais que l'amour viendrait sans doute avec le temps… Je suis tombée enceinte à l'âge de 25 ans ; comme je n'étais toujours pas amoureuse, je n'ai pas voulu quitter Montréal. Chris fut embauché par la GRC à Ottawa. Une belle carrière l'attendait. Moi, je ne voulais pas d'une vie rangée, je ne voulais pas l'enfant… »

« Mais qu'est-ce que tu as fait ? »

Sébastien est accroché à ses lèvres et profite de chaque seconde d'ouverture de Jeanne.

« J'ai eu Paul à 26 ans et Chris a quitté pour Ottawa avec lui… J'ai abandonné un deuxième enfant et je me suis juré que ce serait la dernière fois… Je suis fatiguée, Sébastien… Je peux aller me reposer ? »

Complètement secoué, Sébastien termine la conversation en sentant, pour la première fois, la vulnérabilité de sa mère. Son grand cœur veut la laisser aller se reposer. Ils reprendront la conversation plus tard.

« Pas besoin ! Je t'ai tout dit. »

« Elle revient vite à la normale, celle-là ! » Il est encore sous le choc de cette conversation.

De retour à la maison, il prend le temps de remettre ses idées en place. Il saisit son cellulaire et contacte rapidement Jeff. Il lui annonce la nouvelle. Il n'a pas qu'un seul frère, mais deux !…

« Tante Louise m'a raconté cette histoire d'André quand je lui ai parlé, suite à notre conversation à propos de Paul… Quelle histoire ! »

« Ce qui me tracasse dans tout cela, c'est qu'elle avait des enfants, les abandonnait, reprenait contact avec eux et les abandonnait de nouveau… Pourquoi m'a-t-elle gardé, moi, et pas eux ? »

« Elle était jeune et n'avait pas vraiment un bon modèle de mère, comme tu sais… » Jeff fait allusion à leur grand-mère qui n'avait pas la réputation d'être une « douce maman protectrice ». « De plus, elle t'a eu dans la quarantaine, alors qu'elle était avec ton père et avait une vie stable, non ? »

Sébastien acquiesce. La réponse est logique. Mais un doute persiste sur ce deuxième abandon. Il veut en savoir plus et se doute bien que sa mère ne lui a pas tout dit.

« J'ai contacté Paul ! », lui annonce Sébastien. « Ce fut une conversation très émotive mais on veut se voir. Je le rencontrerai avec Nadia dans quelques semaines. Tu veux venir ? »

« Merci de l'invitation mais je crois que cette rencontre doit se faire en privé, entre vous… » Jeff insiste. « Mais j'aimerais beaucoup qu'on se revoie avec Paul, tous ensemble ! »

Février 2006, la rencontre entre les deux frères, Paul et Sébastien, a enfin lieu. Les deux hommes s'enlacent dès qu'ils se voient, très émus, témoin du bonheur qu'ils éprouvent lors de cette rencontre. Les craintes de Paul s'estompent lentement, lui qui a vécu tant de mauvaises expériences et de rejets par le passé.

Ils parlent ensemble pendant des heures. Jeanne, Chris, le père de Paul et d'André, leur frère décédé, dont Paul ne connaissait aucunement l'existence, sont à l'ordre du jour. Somme toute, une rencontre très agréable. Les frères focalisent sur le bonheur de leur réunion et parlent d'avenir.

Une rencontre avec Jeanne est même discutée. Paul a des réticences car il se sent incapable de vivre un troisième rejet par sa mère. Sébastien insiste mais, dans la foulée de ce nouveau bonheur, il sous-estime probablement les impacts négatifs de Jeanne sur la vie de son frère. Ils décident quand même d'aller la visiter ensemble.

Quelques semaines plus tard, Paul se rend à Montréal, pour rencontrer Sébastien. Ils se rendent à la résidence de leur mère. Paul est nerveux. Il transpire abondamment et, lui qui déteste l'hiver, a hâte de sortir de la voiture pour être en contact avec le froid glacial de cette journée. Il sent son pouls grimper mais tente de se contenir.

Jeanne les accueille gentiment, embrasse Paul et le serre dans ses bras. Mais rien de plus… Paul voudrait entendre des excuses, qu'elle dise quelque chose pour le rassurer, bref, n'importe quoi qui briserait cette glace qui s'épaissit au fil des ans, comme le cœur de Jeanne. Sébastien comprend cette situation désagréable pour son frère et tente de démarrer une autre conversation pour alléger la tension. Mais la coupe est pleine. Paul éclate.

« Tu sais Jeanne, je ne t'appellerai jamais Maman… Tu es une personne sans cœur et je t'en veux de m'avoir abandonné ! C'est la troisième fois que je me sens rejeté par toi et je crois que cette rencontre sera la dernière. Tu me fais trop souffrir et je ne crois rien de ce que tu m'as dit !… La dernière fois, tu me racontais que tu

ne voulais plus me voir afin de protéger ton fils et ton mari… Les protéger de quoi ? De moi ?… C'est de la pure folie Jeanne ! Je t'en veux et je veux que tu le saches ! »

Paul sort de la chambre, en pleurs, secoué par cette « conversation ». Sébastien le suit. Il supplie son frère.

« Paul, attends ! Je veux te parler ! » Paul s'arrête. Sébastien le regarde droit dans les yeux. « Je suis désolé de cette situation. J'ai sous-estimé la douleur que tu as vécue avec Jeanne et je ne pouvais me douter de sa réaction. Je m'en excuse »

Paul baisse les yeux et, en toute sérénité, il lui répond :

« Sébastien, tu es mon frère et je suis heureux de t'avoir enfin rencontré. Mais toutes les excuses de notre mère pour ne plus me voir me crèvent le cœur… Je n'ai rien fait, je suis une bonne personne et je ne mérite pas ça. Mon père m'a souvent répété qu'elle n'avait aucun regret et il avait raison. Il m'a même conseillé de me tenir loin d'elle car elle me ferait toujours du mal et je ne mérite aucunement ce traitement… »

« Ton père t'a vraiment dit ça ? »

Paul acquiesce. « Mon père m'a souvent dit que Jeanne ne dit pas tout et qu'elle le fait pour se protéger ».

« Mais se protéger de quoi ? De qui ? »

Paul le supplie.

« Ramène-moi à ma voiture, je ne veux plus être ici… »

Ils quittent les lieux. Paul se jure de ne plus revoir sa mère. Ça allait trop loin. Et il a raison.

Tous ces chambardements et ces découvertes des derniers mois chamboulent les souvenirs de Sébastien. Maintenant, il a deux frères, dont un décédé. Sa mère a été en contact avec ses deux enfants mais a rompu les liens à un moment précis car elle avait peur.

Le souvenir de son père, décédé il y a 5 ans, lui revient à l'esprit, ainsi que sa lettre, aussi bizarre qu'incompréhensible, dans laquelle il lui parle de « protection » et de « se tenir loin de la politique »… Bref, Sébastien se perd en conjectures mais compte bien y arriver un jour… Mais comment ?

Le lendemain de cette saga entre Paul et Jeanne, Sébastien contacte Jeff et lui raconte ce qui s'est passé. Jeff est triste et surpris. Il ne comprend aucunement cette fameuse « peur » de Jeanne, elle qui vivait une vie bien ordinaire et rangée.

Mais Jeff a également d'autres nouvelles pour Sébastien…

« Sébas, je dois te dire que la découverte de tes frères a fait beaucoup jaser dans la famille !… Les cousins et cousines sont heureux pour toi mais nos tantes ont laissé sous-entendre une chose qui me tracasse… Tante Louise m'a dit que, depuis qu'elle est toute jeune, il y aurait eu une fille quelque part dans le portrait parmi les enfants de Jeanne… J'ai déjà aussi entendu ma mère en parler lorsque j'étais jeune mais, comme tu sais, elle n'est plus de ce monde pour me le confirmer… Je ne sais plus quoi penser mais je tenais à te le dire… »

« T'es pas sérieux ?… D'où vient cette histoire ? » Sébastien, est découragé.

« Je crois que nos tantes connaissaient quelques bribes de la vie de Jeanne mais que les histoires semblaient mélangées. Est-ce que ce sont des rumeurs, des histoires de famille ? Je n'en sais rien… seule ta mère détient la vérité… »

Sébastien est épuisé. Il a toujours l'impression de courir après la vérité et que sa mère la lui cache. La confronter et la pousser à la limite n'est pas la solution idéale car le caractère explosif de Jeanne ferait en sorte qu'elle se refermerait pour toujours. De plus, ses problèmes de mémoire pourraient brouiller les pistes.

Jeff sent son cousin fortement ébranlé par toute cette histoire. Il décide de se rendre chez lui, à Longueuil, pour aller le saluer et le réconforter. Les deux cousins discutent ensemble de ces récents événements. Sébastien lui confie alors qu'il ne sait plus à quel saint se vouer.

Jeff, pragmatique et homme de solutions, a une idée en tête qui pourrait aider à aller au fond des choses.

« Sébas, je ne t'en ai jamais parlé mais la fameuse lettre de ton père m'a toujours laissé perplexe. De plus, ta mère n'arrête pas de

dire qu'elle t'a caché l'existence de tes frères parce qu'elle avait peur ? Pourquoi renier ses deux autres enfants pour te protéger ? »

« Je ne sais pas, je ne sais plus, je ne saurai probablement jamais… »

« Tu me disais que le père de Paul a bien connu ta mère, qu'il semble savoir des choses et qu'il est encore en vie ? Pourquoi on ne va pas le rencontrer ? »

Sébastien démontre un brin d'intérêt et de curiosité. « Je ne sais pas… Comment réagira Paul si on lui demande ? »

« Et ta mère ? Elle a tous ses souvenirs avec elle ? Est-ce qu'elle te laisserait regarder ses choses ? »

« T'es malade ? Jamais ! »

« Alors, on va faire deux choses : ce soir, on contacte Paul pour demander les coordonnées de son père et lui expliquer qu'on aimerait le rencontrer afin qu'il nous raconte un peu sa vie avec Jeanne. Par la suite, on ira le voir. Et demain, on s'en va chez ta mère ! Elle m'aime tellement, je suis son préféré, je tenterai de la faire parler ! » Jeff, lui adresse un clin d'œil moqueur pour détendre l'atmosphère. « Maintenant, ouvre-moi une bière, je n'en peux plus de tes histoires ! »

Une fois le contact établi avec Paul et les informations en mains, les deux cousins discutent de nombreux autres souvenirs, tout en sirotant une bière autour de la table de la cuisine. Geste anodin pour plusieurs, mais une première pour eux, qui les rapproche.

Le lendemain matin, avec la bénédiction de Paul qui leur a permis de contacter son père, Chris, qui affirme préférer demeurer hors de ces histoires, les deux cousins ont un samedi bien rempli : aller voir Jeanne afin de la faire parler et rencontrer Chris qui, l'espèrent-ils, aurait des renseignements à leur communiquer.

Arrivés à la résidence de Jeanne, Sébastien et Jeff sont confiants que les choses vont bien aller. Sébastien a en mémoire sa dernière visite avec Paul et comment les choses avaient tourné au vinaigre. Il se sent coupable de ne pas avoir prévu la réaction de sa mère et a une pensée pour son « nouveau » frère. Mais Jeff n'a pas la même

histoire avec Jeanne et sait contenir son caractère. Sa propre mère était du même sang qu'elle après tout…

« Je me sens comme Columbo ! », souffle-t-il aux oreilles de Sébastien qui éclate de rire.

Jeanne était belle et radieuse dans sa chaise berçante. Elle venait de terminer son déjeuner et regardait la télé d'un œil distrait.

« Salut ma tante ! » Jeff tend les bras à Jeanne qui lui sourit gentiment.

« Salut mon grand ! Je suis contente de te voir ! Comment vas-tu ? »

« Ça va très bien ! ». Il est désireux de ne pas trop s'étirer sur sa vie personnelle. « Et vous ? Comment allez-vous ? J'espère que ma découverte ne vous a pas trop secouée ? » Il fait allusion à sa découverte de Paul, il y a quelques mois.

« Tu sais, mon beau Jeff, on fait des erreurs dans la vie et on tente de les oublier… Mais elles nous reviennent souvent en pleine face en vieillissant… »

Jeff regarde Sébastien du coin de l'œil et profite de cette occasion pour tenter une première approche.

« Tante Jeanne, cette découverte vous a bouleversée tout comme nous. On peut rendre la vie belle ou continuer la situation présente. Je vais être honnête avec vous : j'ai entendu parler de l'existence d'une fille parmi vos enfants ; est-ce vrai ? »

Jeanne prend une grande respiration et regarde Sébastien, pendu à ses lèvres, espérant une réponse de sa part. Elle le fixe pendant quelques secondes. Elle regarde sa commode et demande à Sébastien d'aller voir. Il se lève et aperçoit une enveloppe cachetée.

« Ça ? » Il tient la lettre dans ses mains.

« Oui ! » Elle a les yeux rivés au plancher.

Jeff, nerveux comme pas un, s'interpose. « Est-ce que vous voulez qu'on l'ouvre ? »

« Non, je sais ce qu'elle contient… »

« Maman ! Parle-moi, je t'en supplie !… C'est quoi cette lettre ? Elle provient des services sociaux ! » Sébastien regarde la face lisse de l'enveloppe.

Jeanne reprend une grande respiration et commence enfin à parler :

« J'ai reçu la même lettre il y a plusieurs mois, avant même que tu me parles de Paul. Cette lettre provient des services sociaux et elle parle d'une femme, née en 1963, qui croit que je serais sa mère… » Elle est calme pour une rare fois.

Profitant de cette ouverture, les cousins foncent et questionnent.

« Et puis ? Est-ce que c'est ton enfant ? Est-ce que c'est la fameuse fille dont tes sœurs parlent ? » Sébastien est un peu à bout de nerfs

« Qu'est-ce que tu veux dire ? De quoi mes sœurs se mêlent encore ? » Jeanne est à quelques instants d'une de ses colères.

Jeff regarde Sébastien sans rien dire mais ses yeux lui enjoignent de se calmer ! Il ne veut pas que « l'huître se ferme » une fois de plus. Il décide d'entrer dans la conversation et explique à Jeanne que la famille parle de l'existence d'une fille, en plus des garçons qu'elle a eus. Jeff regarde Sébastien et lui propose d'ouvrir la lettre. Jeanne accepte.

Sébastien l'ouvre. La lettre contient bel et bien des informations d'une certaine Lina Moore, née en 1963 à Montréal, et qui fut adoptée dès sa naissance. Jeff jette un regard stratégique à son cousin et s'adresse à Jeanne :

« Nous avons la dernière personne manquante, maintenant ? La famille parlait de quatre ou cinq enfants que vous auriez eus, tante Jeanne, nous en avons quatre, incluant Sébastien, est-ce que le compte est bon ? » Il est mi-sarcastique et mi-sérieux. Il désire terminer cette saga.

Jeanne est hésitante. Son regard pointe le sol depuis un bon moment. Elle redresse la tête, fixe Jeff et Sébastien. « Cette femme est mon dernier enfant. » Elle hausse le ton. « Laissez-moi tranquille maintenant. J'en ai assez de vivre avec cette honte, sans avoir à me faire harceler par vos questions ! ».

« Tante Jeanne, on ne vous harcèle pas ; on tente seulement de comprendre et répondre aux questions de Sébastien… On vous laisse tranquille… »

Sébastien propose à sa mère de s'occuper du dossier de la lettre des services sociaux et d'entrer en contact avec Lina. Jeanne accepte, épuisée, en lui précisant qu'elle ne tient pas à rencontrer Lina à court terme. Surpris, Sébastien lui demande pourquoi elle a abandonné ses enfants et refuse maintenant de les voir.

« Parce que je suis folle ! OK ? » Elle a le regard en feu, prête à bondir de rage de sa chaise. Ce type de « signal »,

Sébastien l'a déjà trop vu dans sa jeunesse. Il soupire. « Quand ma mère réagit comme ça, on est mieux de décamper ! »

Ils sortent de la chambre, après l'avoir cordialement saluée, malgré la fin abrupte des discussions. Sébastien prend conscience que sa mère s'épuise lentement et qu'il doit faire attention à sa condition cardiaque.

« Je veux tout de même rencontrer ma nouvelle sœur. Je veux savoir pourquoi elle se manifeste maintenant ? Je trouve bizarre que tout arrive en même temps. »

Les deux cousins prennent alors la route vers l'Est de Montréal, là où vit maintenant Chris, le père de Paul. La route est belle, le soleil est radieux et rien ne les laisse présager que cette rencontre pourrait rattacher certains liens…

La rencontre a lieu dans un petit café de la rue Sherbrooke, dans le secteur Pointe-aux-Trembles. Chris les attend, journal et breuvage en main. Il se lève pour les accueillir. Il a une poigne ferme et solide. Grand gaillard, costaud, Sébastien se souvient qu'il fut admis à la GRC et qu'à cette époque, les policiers avaient tous le même profil : grand, solide, capable de se défendre sans poivre de Cayenne !… « Des mains puissantes avec lesquelles tu ne veux pas t'obstiner ».

Les trois hommes prennent place dans le petit resto et, d'entrée de jeu, Chris ouvre le bal.

« Et puis ? Comment vont tes recherches sur les enfants de ta mère ? »

Sébastien est un peu étonné. « Euh… plutôt surprenantes… »

Jeff sait qu'il a affaire à un « tough », comme on dit dans le milieu.

« Cibole !… Vous ne perdez pas temps vous autres, hein ? »

« Écoutez les gars, Jeanne a été l'amour de ma vie mais elle était incapable de prendre soin d'un enfant à l'époque. Je me suis organisé pour éduquer Paul du mieux que j'ai pu, mais j'ai tout de même gardé le contact avec Jeanne au fil des années. Je sais pas mal tout de ses autres enfants. J'ai même connu ton père ! »

Il fixe Sébastien. « Combien d'enfants as-tu trouvés à date ? »

« Quatre, incluant moi… » Il est ébranlé par la tournure de la conversation.

Chris, dans son style policier bien à lui, frôle l'interrogatoire en règle.

« Gars ou fille ? »

« Euh… Trois gars et… une fille, que je n'ai pas encore rencontrée car je viens d'apprendre son existence ».

« Concentre-toi sur elle ! Tu auras des réponses à certaines de tes questions… »

« Quelles questions ? De quoi parlez-vous ? » Il est surpris et nerveux.

« Ta mère ne te dira pas tout. Mais tu es sur une bonne piste pour connaître certains détails que je considère importants dans ta vie. Promets-moi une seule chose ». Il le pointe du doigt.

« Laquelle ? »

« Ne déterre pas les morts !… Dès que tu auras tes réponses, tiens-toi bien loin des autres pistes »

« De quoi parlez-vous ? Quelles pistes ? Est-ce que je suis en danger parce que je tente de trouver mes frères et sœurs ? » Il est un peu choqué par son ton.

« Fais ce que tu as à faire, tu es bien parti. Je dois vous quitter maintenant… »

Chris se lève d'un bond et serre les mains de Jeff et de Sébastien. « Vous êtes de bons gars, ça se voit ! »

Chris quitte le petit café et les deux cousins restent sur place, un peu confus de ce tourbillon rapide, tentant de se rappeler chaque détail de cette conversation digne des enquêtes du Code DaVinci.

« Y'a vraiment quelque chose de louche dans les histoires de ta mère ! » Sébastien est entièrement d'accord avec ses propos.

« Il nous a dit de nous concentrer sur « la fille »… Tu as son nom et ses coordonnées avec toi ? »

Sébastien sort la lettre des services sociaux de sa poche et les deux hommes se remettent au travail. Bien que la lettre spécifie que Jeanne doit entrer elle-même en contact avec Lina, sa condition fait en sorte que le mandat en cas d'inaptitude que possède Sébastien lui permet de la contacter au nom de sa mère. Il entame donc les démarches et décide d'aller à la rencontre de Lina, à l'insu de sa mère.

La rencontre entre Lina et Sébastien est douce, harmonieuse et pleine de compassion, exactement à l'image que Sébastien imaginait de sa sœur. Lina est une femme grisonnante, radieuse, qui possède les magnifiques yeux bleus de Jeanne. Ils discutent de leur enfance et Sébastien s'aperçoit que Lina est une femme solide, qui a eu d'excellents parents adoptifs et qui vit, avec son conjoint, une existence heureuse et comblée. Cet état psychologique rassure Sébastien et le met rapidement en confiance.

Lina est d'une écoute extraordinaire et est rapidement captivée par le récent vécu de Sébastien.

Au bout de quelques minutes, Sébastien s'ouvre :

« Tu sais, Lina, ça fait plus de trente ans qu'on me fait croire que je suis enfant unique et, là, en quelques mois, je me retrouve avec deux frères et une sœur ! »

« Je sais et je comprends » .

« Mais comment as-tu su l'existence de ma mère et pourquoi as-tu voulu entrer en contact avec elle ? »

« J'en avais discuté avec mes parents vers l'âge de 18 ans. Au début de mon adolescence, j'ai appris que j'avais été adoptée dès ma naissance ; j'ai donc voulu connaître mes parents biologiques. Mais, comme plusieurs dans ma position, ma curiosité d'adolescente a fait place à la peur et je ne voulais surtout pas faire de peine à mes parents adoptifs. Un déchirement, quoi ! J'ai mis le projet de côté,

ma mère est décédée et mon père est mort récemment des suites d'un fulgurant cancer de la gorge.»

« Oh !… Je suis vraiment désolé. »

« Tu sais ce que représente la charge émotive de perdre son père n'est-ce pas ? » Elle est un peu gênée de sa propre question.

« Comment sais-tu que mon père est mort ? », demande-t-il, étonné de l'assurance de Lina à ce sujet.

« Sur son lit de mort, mon père m'a donné sa bénédiction pour que j'entame la recherche de mes parents biologiques ; il m'a dit qu'il regrettait ne pas l'avoir fait avant, sachant que je ne déclencherais rien sans son approbation. Ma mère était décédée depuis plus de dix ans. Ma relation avec mon père était très forte et je ne pouvais faire quoi que ce soit qui lui aurait fait de la peine. Je tenais surtout à te connaître, car mon père me parlait plus de toi que de notre mère. »

« Hein ?… Comment ça ? »

« Mon père m'a dit que, lorsque je retrouverais ma mère, cette dernière serait probablement silencieuse et hésiterait à entrer en contact avec moi. Il ne m'a pas donné de détails et m'a simplement dit de prendre soin de mon petit frère fragile car son père est aussi décédé… Mais pas de la manière qu'il croit… »

« Attends un peu… Ton père savait que mon père était mort, savait que j'existais et t'a dit que mon père est mort mais pas de la manière dont je pensais ? »

« Exactement. Je ne sais pas ce qu'il a voulu dire mais je le connais ; il y avait de la compassion dans son regard. »

« Mais est-ce que ton père connaissait le mien ? »

« Je ne crois pas, non. Mais il semblait connaître votre histoire »

Sébastien tente de comprendre.

« Mais que faisait ton père dans la vie ? »

« C'était un homme d'affaires et il fut aussi un organisateur politique ».

Sébastien a le souffle coupé instantanément ; la discussion autour de la mort de son père lui ramène l'image de la fameuse lettre retrouvée dans la chaussure de son paternel.

« Mon cher Sébastien, prends soin de toi, prends soin de ta mère. De grâce, tiens-toi loin de cette merde politique, peu importe où te mènera la vie… »

Le terme « politique », qui ne fut presque jamais prononcé par son père, à part dans sa lettre de suicide, a marqué sa mémoire. Et maintenant, il rencontre sa sœur qui, elle, avait un père adoptif organisateur politique et qui lui parle de sa mère naturelle en semblant connaître sa vie ?

Sébastien, en pleine tourmente, se dit qu'il devrait rentrer à la maison mais se sent incapable de bouger, ni de parler. Lina poursuit.

« Mon père connaissait le nom de Jeanne depuis plusieurs années puisqu'il avait fait quelques recherches avant moi. À la fin de sa vie, il m'a donné ses dossiers et c'est de cette façon que j'ai pu facilement retracer notre mère. Mon certificat de naissance parle d'un « père inconnu » donc, je me disais que Jeanne pourrait m'aider à le retrouver. »

« Mais mon père a toujours semblé tourmenté lorsqu'il me parlait de Jeanne. Je crois qu'il savait quelque chose mais il ne m'a jamais rien dit »

Sébastien sent qu'il se rapproche de la vérité. Chris lui a dit de se concentrer sur elle et Lina lui parle de « politique ».

« Pour quel parti politique ton père travaillait-il ? »

« Le parti National. Il fut chef de cabinet de l'ancien premier ministre du Canada, Daniel Rochon. »

« Waow ! Daniel Rochon ? Celui qui a récemment été nommé meilleur premier ministre du dernier siècle ? Et qui fut maire de Montréal dans les années 60-70 ? » Sébastien est à la fois surpris et impressionné.

« C'est bien lui ! »

« Et quel est le nom de ton père ? »

« Andrew Moore ».

Sébastien quitte Lina en lui promettant de lui donner des nouvelles. Il lui explique qu'il doit parler à sa mère afin de tenter de la

convaincre des bienfaits d'une éventuelle rencontre. Mais Sébastien demeure accroché à cette histoire de « politique ». Il se questionne sur la mort de son père, plus suspecte que bizarre.

Il s'empresse de raconter cette histoire à Jeff, devenu son principal confident en matière de « gestion familiale ». Comme il est à la source de tous ces événements,

Jeff sent une certaine responsabilité. Il se doit d'appuyer son cousin dans ses démarches.

« As-tu parlé à ta mère de ce Andrew Moore ? Si Moore la connaissait, elle devait le connaître aussi ? »

« C'est ma prochaine étape ». Mais Sébastien n'est nullement convaincu du succès de cette démarche auprès de sa mère.

Le printemps 2006 pointe tranquillement le bout de son nez. Ce samedi matin du mois d'avril offre un soleil radieux et l'interminable saison hivernale s'achève, malgré les prévisions météo qui annoncent encore du froid et de la neige ! Les Montréalais vivent de ce type d'espoir depuis plus de 400 ans ! Sébastien fait le bilan des derniers mois :

Deux nouveaux frères, dont un décédé,
Une sœur,
Le décès maintenant douteux de son père
La situation de sa mère qui ne s'améliore pas.

Il prend son courage à deux mains, conscient qu'il doit parler à sa mère. Le temps, la condition cardiaque et l'Alzheimer de Jeanne jouent contre lui, sans compter le caractère de Jeanne, qui ne s'améliore pas avec les années…

« Maman, j'ai fait les démarches en ton nom et j'ai rencontré ta fille». Jeanne ne bronche pas et le regarde dans les yeux.

« C'est une très bonne personne, Maman. Elle s'appelle Lina Moore et elle a vécu une enfance et une vie très heureuse. Tu connais ses parents ? ». Sébastien lui tend une perche. Jeanne répond sèchement. Elle ne semble pas de bonne humeur.

« Non ! »

« Son père se nomme Andrew Moore. Il a œuvré dans les affaires… »

« Connais pas » de continuer Jeanne.

Sébastien poursuit la conversation rapidement afin de lui donner plus de détails « … Par la suite, il a été impliqué en politique comme chef de cabinet de l'ancien premier ministre du pays, Daniel Rochon, à la fin des années 80… »

Dès qu'il prononce le nom de Daniel Rochon, le visage de Jeanne change. Elle tente de dissimuler son malaise derrière son sourire et ses magnifiques yeux bleus mais rien n'y fait. Sébastien sait qu'il vient de toucher un point sensible. Il insiste.

« Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi le nom de Daniel Rochon te fait réagir ? »

« Mais pas du tout !… Laisse-moi tranquille avec ces histoires !… Je suis tannée de revenir dans ces mauvais souvenirs d'enfants que j'ai abandonnés ! Je me déteste, tu comprends ? » Elle est au bord de la panique. Elle se met à pleurer à chaudes larmes. Sébastien s'approche et la serre dans ses bras.

« Maman, s'il y a quelque chose que tu me caches, tu peux tout me dire. Plus rien ne me surprendra après ce que j'ai vécu dans les derniers mois, tu sais ! »

Il tente de dédramatiser la délicate situation. « Tu connais Daniel Rochon ? »

Jeanne respire doucement, sèche ses larmes.

« Tu sais, mon petit, je n'ai pas eu une vie facile et je n'ai pas été une bonne personne. J'ai eu des enfants que j'ai abandonnés et j'ai eu toi que j'ai gardé près de moi. Même si je ne fus pas une bonne mère, je suis fière de toi et de ce que tu deviens. J'ai juste peur que tu te fasses du mal avec cette famille retrouvée… »

« Pourquoi me ferais-je du mal maman ? André est décédé, Paul est une très bonne personne, sensible et attachante, et Lina me semble une perle de grande sœur !

Comment puis-je me faire du mal avec ces gens ? Et pourquoi tu me dis ça alors que je ne te demande que si tu connais Daniel Rochon ? »

« J'ai connu Daniel Rochon avant de connaître ton père, en 1972, alors qu'il était maire de Montréal. C'était un très bel homme, séduisant. Je l'ai croisé dans une levée de fonds de son parti politique, au Ritz, alors que j'y travaillais comme serveuse lors d'événements spéciaux. On s'est parlé, on s'est vu à quelques reprises, en cachette, car il était à la fois un homme public et un homme marié… on s'est laissé au bout d'un certain temps… »

« Vous vous êtes laissés pourquoi ? »

« J'étais enceinte… » Elle regarde par terre.

Sébastien est assis devant sa mère, accoudé sur ses genoux. Il se prend lentement la tête entre les mains et ferme ses yeux pendant quelques secondes. Il laisse passer un moment de désespoir.

Jeanne, voyant combien son fils est affecté, lui saisit les mains et lui parle tout bas.

« Sois sans crainte, je n'ai pas gardé cet enfant »

« Et pourquoi pas celui-là alors que tu as accouché des autres ?… » Sébastien en a assez de toutes ces histoires de maternité.

« Rochon était un homme puissant et sa femme l'était aussi. Elle était issue d'une riche famille qui œuvrait dans la construction de routes et avait beaucoup d'ambitions pour son mari… Elle avait l'argent mais c'était une pauvre conne qui devait passer ses ambitions à travers son mari car elle était incapable de le faire elle-même ! Elle a tout fait pour que son mari reste avec elle alors que je sais qu'il m'aimait et qu'il voulait vivre avec moi… Ce fut l'homme que j'ai le plus aimé de ma vie… et je sais aussi que je fus la femme de sa vie ! ».

Sébastien n'en revient pas… sa mère avec l'ancien premier ministre, lui qui fut nommé le « meilleur premier ministre canadien du dernier siècle » au tournant du millénaire ! Rochon a reçu ce prix lors des célébrations des Fêtes du Canada, le 1er juillet 2000, suite

à un vote auprès des journalistes et historiens du pays. Sébastien comprend que l'homme a laissé sa marque et qu'il était respecté.

Il fut maire de Montréal pendant 18 ans, soit de 1962 à 1980. Par la suite, il fut propulsé au Parti National comme candidat vedette afin de mettre un terme au règne des Libéraux qui trônaient au pouvoir depuis plus de 20 ans. Il fut élu chef du parti National en 1985 et élu premier ministre du Canada en 1988. Il fut réélu pour un 2e mandat en 1992 mais perdit ses élections en 1996.

Sa carrière fédérale avait démarré difficilement avec une crise interne en 1986 ainsi que quelques petits scandales financiers vers la fin de son mandat, mais sans plus. Son règne fut surtout souligné par sa capacité à regagner le cœur et la confiance des Québécois, qui se relevaient d'un référendum difficile, et il avait su redonner un souffle à l'économie canadienne en développant plusieurs secteurs d'avenir en collaboration avec l'entreprise privée. Bref, son passage avait laissé plus de bons souvenirs que de mauvais et c'est pour cette raison qu'il avait gagné ce prestigieux prix.

Sébastien réalise alors que sa mère a vécu une peine immense suite à sa séparation d'avec Rochon. Mais il ne comprend aucunement le lien entre Rochon et le décès de son père. Comme il ne peut réellement pas contacter Rochon pour le questionner, il se dit que, d'en parler avec Chris, le père de son frère Paul, serait peut-être une bonne chose. Il a été en contact avec Jeanne pendant plusieurs années. « S'il a connu mon père, il a peut-être connu Rochon aussi ? Qui sait ? »

Quelques jours plus tard, Sébastien visite Jeff au Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke, communément appelé le CHUS. Il a été hospitalisé, suite à ses problèmes rénaux qui s'intensifient.

Lors de sa visite, Sébastien profite d'un moment seul avec Jeff pour lui raconter ses dernières découvertes. Ce dernier est sans mots.

« Elle a eu cinq enfants au total ? » Il a les yeux ronds comme des balles de golf.

« Elle en a eu quatre, incluant moi… elle se serait fait avorter pour le cinquième, qui serait né autour des années 72-73 ! »

« Mais pourquoi avoir subi un avortement avec lui et non avec les autres ? »

« Je ne sais pas trop. Mais je compte bien le savoir. »

Sébastien exprime le désir d'aller rencontrer Chris de nouveau et de le questionner sur « la période Rochon ». Jeff l'appuie à 100 %. Il lui lance même l'idée d'en parler à Lina, dont le père fut près du premier ministre pendant plusieurs années. L'idée plaît à Sébastien, qui part à la chasse aux informations.

Lina est la première à se rendre disponible. Elle écoute attentivement l'histoire que lui raconte Sébastien et n'en revient tout simplement pas, elle non plus.

« C'est complètement débile ! Je ne connaissais pas cette histoire ! Et les Rochon étaient des gens près de mes parents, en plus ! »

« Quoi ? Tu connais ces gens ? » Sébastien est de plus en plus curieux.

« Bien sûr ! M. Rochon a malheureusement subi un AVC dans les dernières années mais sa femme, Béatrice, quoique plutôt spéciale, est en pleine forme et s'occupe fort bien de lui. »

« Crois-tu qu'elle accepterait de me rencontrer ? »

« Je ne peux rien te promettre. C'est plutôt délicat comme situation… Je lui demande de rencontrer le fils de l'ancienne maîtresse de son mari… Tu comprends ? »

« Ouais, c'est vrai… Désolé de te demander cela… » Sébastien est penaud.

« Écoute moi, mon petit frère, » – Sébastien adore ces mots sortant de la bouche de Lina – « je connais plein de gens dans ce milieu qui ont tous gravité autour de M. Rochon et de sa femme ; certains voudront sûrement te parler »

« Merci ma grande sœur ! J'apprécie tellement ! » Il la serre fort dans ses bras. « Je ne veux de mal à personne, je veux juste comprendre ce que fait la politique dans la mort de mon père »

« Je fais de mon mieux et te reviens ».

Sans perdre de temps, Sébastien s'empresse d'aller rencontrer Chris. Non pas qu'il ait hâte de lui reparler. Il se souvient que Chris n'était pas le plus chaleureux, ni le plus bavard mais c'est tout de même lui qui l'avait mis sur la piste de Lina et de la « politique ».

Les deux hommes se donnent rendez-vous au même café de Pointe-Aux-Trembles et Sébastien met immédiatement la table :

« Tu savais pour Rochon et ma mère ? »

« Oui »

« Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant ? »

« Ce n'était ni le temps, ni le moment. Je ne savais pas si tu voulais aller plus loin ou non. Tout ce que je sais, c'est que ta mère et Rochon étaient en amour. Ta mère est tombée enceinte et la folle à Rochon s'est mise dans le deal. Elle a tout détruit pour ta mère. Jeanne ne fut plus jamais la même par la suite… Elle a marié ton père, elle t'a eu, mais ne fut jamais vraiment heureuse avec lui. Je me trompe ? » Chris est direct.

« Non… Mais tu n'es pas obligé de me le rappeler. » Sébastien développait avec Chris une relation directe mais honnête. « Donc, tu es au courant de cette cinquième grossesse et de son avortement ? Pourquoi s'est-elle fait avorter alors qu'elle a eu les autres enfants ? »

« Un instant !… Qui t'a parlé d'avortement ? » Chris est très surpris de cette déclaration.

« Ma mère m'a dit qu'elle n'a pas gardé cet enfant, donc… Merde ! » Sébastien se met à réfléchir à la conversation qu'il a eue avec sa mère à ce sujet. « Ça ne veut pas nécessairement dire qu'elle s'est fait avorter !… C'est moi qui ai sauté à cette conclusion sans valider avec elle ! »

« Sébastien, ta mère a bel et bien eu un enfant de Rochon. Je ne sais pas où il est, ni ce qu'il est devenu, mais je sais qu'elle a accouché cet enfant. Mais ne te fie pas à ta mère pour tes recherches, elle t'a menti toute ta vie, alors, crois-tu vraiment qu'elle deviendra honnête en quelques mois ? Continue ! Je n'en sais pas plus de mon côté et ce peut être dangereux pour moi de trop parler. Tu sais maintenant tout ce que je connais sur elle. »

« Dangereux ?… De quoi tu parles ? »

« Reste focus !!! Tu es sur la bonne voie ! »

« Merci Chris… J'avance tranquillement mais je ne sais pas ce que je vais trouver. »

« Tu as parlé à la fille… ta sœur… finalement ? » Chris se lève de table et regarde autour de lui, comme s'il avait peur de croiser quelqu'un.

« Oui. Elle me donne un coup de main dans tout ça… »

« C'est ta meilleure alliée ! Reste près d'elle ! » .

« Pourquoi tu me dis ça ? »

Chris se penche sur la table de Sébastien, pose ses deux mains sur celle-ci. Il le regarde droit dans les yeux : « Parce que c'est évident que sa famille connaît les Rochon ! Son père était un des « récolteux de cash » du Parti National ! C'est probablement ta seule façon de savoir ce qui s'est passé avec le cinquième enfant et ton père… Cherche ! »

« Et pourquoi tu ne m'aides pas ? »

Il s'arrête et se retourne : « Been there, done that ! mon cher… ta mère m'a fait assez de mal dans ma vie, je ne veux pas m'en mêler ! Sois sans crainte, tu sembles te débrouiller très bien sans un ancien « bœuf » dans ton enquête ! » Il lui sourit avec un clin d'œil nerveux avant de quitter.

Sébastien prend une grande respiration, termine son café, en se disant que son seul espoir réside en Lina. En même temps, il ne veut pas la mêler à toute cette histoire. Elle ne fait que connaître les bonnes gens à qui parler. Il veut donc la protéger, mais comment ?…

Les jours passent et Sébastien attend impatiemment le téléphone de Lina. Il reste à la maison, s'occupe de sa famille, lui qui a été absent, tant physiquement que mentalement, au cours des derniers mois. Il ressent une certaine culpabilité mais, lorsqu'il est à la maison, il y est à 100 %. C'est plus son travail qui laisse à désirer mais, lorsque tu travailles pour une immense multinationale, dans un immense entrepôt, il est plus facile de se « perdre dans la foule »

Son cellulaire finit par sonner en soirée ; Lina est au bout du fil.

« Salut petit frère ! Je pense que j'ai de bonnes nouvelles pour toi ! » Le cœur de Sébastien se met à pomper à un rythme auquel il n'est pas habitué, lui qui ne fait aucun sport. « Je vais te mettre en contact avec Béatrice Rochon ! Elle ne veut pas te rencontrer mais tient à te parler au téléphone afin de t'expliquer les faits, m'a-t-elle dit ! Il semble que notre mère ne dit pas toujours la vérité… »

Lina, n'a pas encore rencontré Jeanne, mais elle sait que ce n'est pas simple.

« Notre mère est tout un personnage… Je dois avouer que je me fie de moins en moins à ce qu'elle me dit. Alors, rassure madame Rochon. »

« Je veux juste comprendre le rôle de son mari dans ma vie, notre vie, et celle de mes parents. »

« Je te laisse la contacter dans ce cas. Je t'avertis, elle aussi est tout un personnage ! … »

« Ça me va, je commence à m'y habituer » ironise Sébastien.

Sébastien ne perd aucun instant et s'empresse de contacter madame Rochon. Elle répond au premier appel et, après qu'il se soit présenté et usé d'un peu de tact pour mettre la table sur le sujet…

Madame Rochon l'interrompt brusquement :

« Écoutez-moi bien jeune homme. Je ne vous connais pas et je ne vous veux aucun mal. Je serai brève et directe car je ne veux pas que la réputation de mon mari, actuellement gravement malade, soit ternie par votre menteuse de mère… »

« La table est mise !… », pense Sébastien, qui laisse la parole à madame Rochon. Elle est sur une lancée.

« Il est vrai que votre mère a rencontré mon mari alors qu'il était maire de Montréal au début des années 70. Elle était une serveuse de restaurant et mon mari lui a gentiment fait la conversation. Votre mère est tombée en amour avec mon mari et elle l'a harcelé pendant des mois. Je suis consciente qu'il y ait eu une courte idylle entre eux mais rien de sérieux. J'ai dû personnellement intervenir à l'aide de nos avocats afin qu'elle cesse de le contacter. La police

fut également impliquée. Tout ça pour vous dire que les histoires inventées par votre mère ne tiennent pas la route »

« Mais, madame Rochon, permettez-moi de vous poser une question : qu'en est-il de l'enfant que ma mère a eu de votre mari ?… » Sébastien a formulé sa demande avec douceur, tout en s'attendant à une bourrasque de bêtises

« Il n'y a jamais eu d'enfant ! Mon mari a payé pour l'avortement et votre mère a probablement refait sa vie avec votre père à vous. Je n'en sais pas plus et ça ne m'intéresse pas non plus. »

« Qui vous a dit que ma mère s'était fait avorter ? Vous en avez une preuve ? »

« Mon mari a personnellement signé la facture, mon cher monsieur. Je l'ai vue moi-même ! Vous savez, les couples qui sont ensemble depuis 50 ans traversent certaines crises. Mon mari et moi avons traversé plusieurs tempêtes et votre mère en a fait malheureusement partie. Mais tout cela est de l'histoire ancienne et je suis désolée si votre mère vous a raconté des bobards inventés… Elle n'en est pas à ses premiers, de toute façon. »

« Je vous remercie, madame, de votre temps. Je ne veux pas vous déranger plus longtemps. Bonne chance avec la santé de votre mari, sincèrement. »

« Merci à vous. Et j'espère que j'ai répondu à vos questions. Au revoir monsieur. » Et ainsi prend fin la conversation.

Sébastien est satisfait mais la situation n'est aucunement réglée. Soit que madame Rochon niait ou son mari lui avait menti. Sébastien n'a pas poussé son interrogatoire à la limite car il ne voulait pas brusquer cette dame qui ne semblait pas s'en laisser imposer par personne.

Chose certaine, ce cinquième enfant est venu au monde, selon Chris, mais il fut caché à M. Rochon et sa femme. Pourquoi ?

Sébastien en a assez et décide de retourner confronter sa mère. Il ne prend pas le temps de saluer Jeanne. Il y va d'un seul souffle, à bout de nerfs.

« Maman, où est le cinquième enfant ? Imagine-toi que j'ai eu une conversation avec la femme de Daniel Rochon, il y a quelques heures, et elle m'a raconté que son mari et toi avez eu une courte relation, que tu es tombée enceinte et que tu as subi un avortement. Est-ce bien cela ? Je veux la vérité, une fois pour toutes, et je veux que tu me dresses la liste du reste de ma famille que tu m'as caché, OK ? »

« La Rochon t'a menti !… » Jeanne lui sourit, calme et confiante. « Elle n'a jamais accepté que son mari soit tombé amoureux de moi. Daniel était supposé la divorcer et je l'ai cru, idiote ! Dans ces années, il était mal vu de divorcer et d'être en politique en même temps. Il valait mieux garder sa femme et avoir quelques maîtresses, et Dieu sait qu'il en a eues ! »

« Daniel voulait que je me fasse avorter et je ne voulais pas. Je me suis sauvée de Montréal pour aller me réfugier chez une amie d'enfance, dans les Cantons-de-l'Est. Daniel sait que j'ai eu l'enfant mais il avait besoin de prouver à sa femme que j'avais avorté. Son pouvoir lui a permis de se procurer de faux papiers d'une clinique d'avortement, des papiers que j'ai signés, en échange de mon silence à jamais. Ce que j'ai respecté, jusqu'à aujourd'hui. »

« Mais l'enfant ? Il est où ? »

« Aucune idée. Je l'ai donné en adoption dès sa naissance. J'étais en peine d'amour et en dépression profonde car j'aimais Daniel et je sais qu'il m'aimait. Mais tout cela était devenu impossible… J'ai donc laissé l'enfant en adoption. Mais je te jure que c'est le dernier ! Je n'en ai pas eu d'autres. »

« J'aimerais te croire mais l'avenir nous le dira. » Sébastien se montre un peu plus distant avec sa mère.

Il quitte la résidence, marche sur la rue en faisant quelques appels à Lina et Jeff pour les informer de l'avancement de son dossier. Seul constat, il y a un cinquième enfant, relié à Rochon, et le décès de son père demeure aussi flou.

Soudainement, un appel sur son cellulaire :

« Vous êtes seuls ? Avez-vous trouvé le cinquième enfant ? » Il s'agit d'une voix rauque qu'il ne reconnaît absolument pas.

« Qui êtes-vous ? »

« Votre unique solution… Écoutez-moi bien car je vais aider vos recherches. Votre mère est tombée enceinte en 1972, alors que Rochon était maire de Montréal. Il l'aimait vraiment et elle aussi. La femme de Rochon a mis un terme à cette relation car son ambition ne lui permettait pas de perdre son mari. Rochon savait que Jeanne aurait l'enfant et a même signé le document de paternité, sous le nom de Dany Rochon jr, nom qui ne veut rien dire, mais qui l'innocente au cas où quelqu'un parlerait. L'enfant est un garçon qui fut adopté dans les Cantons-de-l'Est. Nous n'en avons aucune trace. »

Sébastien écoute attentivement son interlocuteur. Ce dernier semble bien connaître le dossier. Il savait que sa mère était allée dans les Cantons-de-l'Est, chez une amie, pour terminer sa grossesse. L'accouchement dans cette région est donc plausible.

Le mystérieux interlocuteur poursuit.

« Ce qui est important de savoir, c'est qu'au milieu des années 80, Jeanne a renoué avec quelques-uns de ses enfants jadis abandonnés. Elle avait apprécié ces retrouvailles et voulait même en parler à votre père. Son enthousiasme l'a même fait prendre contact avec Rochon, qui était devenu un candidat vedette pour la chefferie du Parti National.

Ce que votre mère a sous-estimé, c'est qu'on ne touche pas à un candidat vedette qui présente patte blanche. Un scandale d'infidélité, jumelée à une paternité volontairement dissimulée et falsifiée, ne peut être accepté en politique, vous me suivez ? »

« Continuez »

« La femme de Rochon est issue d'une riche famille qui a fait fortune dans la construction des routes. Ils ont investi beaucoup d'argent dans la campagne de Rochon. Ils voulaient assurer son élection. La femme de Rochon a donc piqué une de ses saintes colères en apprenant que votre mère tentait de s'en rapprocher. Elle

parlait à Rochon de « retrouver leur enfant ». Imaginez le scandale ! La femme de Rochon a donc menacé votre mère, en 1986. Des rumeurs ont circulé dans l'entourage de Rochon, alors chef du Parti ; des rumeurs qui faisaient allusion à des situations tendues au sein du Parti, mais ses experts en communication ont mis cet épisode sur le dos d'une chicane interne… Regardez les médias de cette époque et vous le constaterez. La « chicane interne », c'était votre mère ! Jeanne fut menacée de se faire passer pour une escorte qui harcelait Rochon. Les sous-entendus lui juraient qu'ils n'épargneraient pas sa famille, ni même ses enfants abandonnés… Rochon fut mis au courant lorsque Jeanne lui expliqua la raison de son retour auprès de lui »

Sébastien est sans voix. Son interlocuteur en savait beaucoup et lui parlait d'un calme déconcertant ; très verbomoteur, tel un animateur de radio.

« Votre mère ne prit aucunement ces menaces au sérieux. Elle reçut un appel, un soir d'été de 1986, lui disant : « André Gingras, c'est bien le fils que vous avez eu à 18 ans ? » On ne la laissa pas répondre. « Surveillez bien les médias d'ici 48 heures »… Ah oui… Et votre grand frère est subitement décédé d'un accident de moto qui n'en était pas un… »

Sébastien se sent faiblir. Ses jambes tremblent. Il peut à peine se tenir debout. Il savait que son frère André était mort d'un accident de moto mais aucune enquête n'avait révélé quoi que ce soit. Il a peur, soudainement, et demeure soudé à son portable afin d'entendre la suite.

« Votre mère a reçu un autre appel anonyme lui confirmant que l'accident d'André Gingras n'en était pas un, et que, si elle continuait, les autres seraient visés, dont vous… C'est ainsi qu'elle coupa les liens avec tous ses enfants, sauf vous, et qu'elle demeura bien tranquille. C'est pour cette raison qu'elle ne veut voir aucun de ses enfants abandonnés, par peur que les menaces resurgissent, surtout pour l'enfant de Rochon, s'il est toujours en vie. Je vous en ai assez dit pour ce soir, je vous rappelle dans quelques jours. »

« Attendez ! Qui êtes-vous ? Comment savez-vous tout ça ? » Sébastien est encore debout sur le trottoir, près de la résidence de sa mère. L'inconnu a raccroché. Il est troublé. Cette bousculade d'information l'a complètement étourdi et il n'ose même pas raconter cela à quiconque, ni à Jeff, ni à Lina. Il préfère absorber le tout et attendre le prochain appel de ce mystérieux interlocuteur.

Les jours passent et Sébastien revient constamment sur l'histoire de son interlocuteur anonyme. Il a tenté de reconnaître la voix mais, rien à faire, personne ne lui est venu en tête. Sa vie est bousculée. À un rythme incontrôlable.

De plus sa mère est hospitalisée pour des problèmes cardiaques qui se sont amplifiés, probablement à cause du stress des derniers mois. S'ajoutent les séjours de son cousin Jeff à l'hôpital, séjours de plus en plus fréquents.

Sébastien est au chevet de sa mère. Il tente de la réconforter. Elle est consciente mais demeure aux soins intensifs. Son cœur et ses artères sont endommagés ; sereine malgré tout.

« Oui, les derniers mois furent difficiles, mais de conserver ses affreux secrets le fut bien plus. Ne te sens pas coupable de ma condition, Sébastien ; je suis la seule responsable de mes négligences… J'ai su que Jeff est également hospitalisé ? Comment va-t-il ? »

« Ce n'est pas la joie là non plus, Maman… Maria m'a confirmé qu'il devra subir une transplantation rénale prochainement… Je vais aller le voir sous peu »

« Ont-ils trouvé un donneur ? »

« Pas encore »

« Quelle triste histoire ! Si jamais je meurs, essaie de valider si mes reins peuvent être utiles à Jeff. Et pour le reste, donne mon corps à la science !… J'aurai au moins fait quelque chose de bien dans ma vie… »

« Promis Maman ». Sébastien sait que sa mère n'est pas du genre à penser aux autres naturellement, donc il la croit sur ses derniers milles…

« Tu devrais vérifier si tu es compatible avec ton cousin toi aussi, on ne sait jamais ! C'est peut-être plus facile si c'est dans la famille, même si elle est indirecte. »

« Je verrai à cela Maman. Repose-toi. Je viendrai te voir demain. »

Sébastien n'a nullement la tête à gérer le soudain altruisme de sa mère en ce moment. Il s'impatiente. Il attend le deuxième appel de son interlocuteur mystère depuis trois jours, et voilà que la sonnerie de son portable retentit, au moment où

il entre dans sa voiture.

« Bonsoir Sébastien. Désolé pour ta mère, j'espère qu'elle s'en sortira. »

Sébastien panique, regarde autour de lui afin de s'assurer qu'il n'est pas suivi mais ne voit personne.

« Je vous ai promis de vous rappeler, alors me voici. »

« Je vous écoute ». Il est nerveux et curieux de la suite.

« Vous vous souvenez, quand je vous ai parlé la dernière fois, que votre mère s'était retirée par peur et avait coupé tous les liens avec ses enfants ? Elle garda effectivement le silence mais seulement jusqu'à la fin 1999, suite à l'un de leurs nombreux déménagements. En rangeant les boîtes, votre père est tombé sur des dossiers personnels de votre mère. Vous me voyez venir ?

Il a trouvé le document d'avortement… Déjà en boisson, il a interpelé violemment votre mère en lui demandant ce que c'était. Elle lui a tout déballé, sans parler des autres enfants, bien entendu. Elle lui a avoué que ces papiers étaient faux, que Rochon s'était servi d'elle et que sa femme l'avait menacée de salir sa réputation et de s'en prendre à sa famille — ce qu'ils ont fait — si elle tentait de s'approcher de son mari. Bref, votre père, follement amoureux de votre mère, alors que ce n'était pas réciproque, décida de trouver une façon d'entrer en contact avec Béatrice Rochon et de la menacer à son tour. »

Sébastien, ne peut placer un seul mot et demeure tout ouïe, sans broncher.

« Extrêmement violent et fortement intoxiqué, il réussit à la contacter et à la menacer de tout divulguer, en se servant de

l'événement de la remise du prix du meilleur premier ministre du dernier siècle. Il lui raconta qu'il allait contacter les journalistes, qu'il était prêt, et que l'histoire sortirait au grand jour, pour venir entacher sa « famille de merde ». Votre père fut menacé à son tour, il s'en est foutu. Au contraire, il a poussé ses menaces plus loin, en disant qu'il n'attendrait même pas les célébrations du 1er juillet. Il avait peur mais voulait se montrer courageux face à eux. Votre père est mort à quelle date ? »

« Le 8 février 2000… »

Sébastien est alors conscient de ce qui s'était tramé.

« Voilà. Des membres de l'entourage secret de Daniel Rochon m'ont affirmé que sa femme, Béatrice, le soir du 5 février 2000, a exigé que quelqu'un « s'occupe de lui ». Des gens m'ont confirmé que le bandit à Moore, le père de Lina, était de cette discussion et n'a rien fait ! Sous ses airs de grand homme, Moore n'est qu'un financier corrompu qui a profité du système toute sa vie, à l'insu de sa femme et de sa fille. Il savait pertinemment que Jeanne était la mère naturelle de Lina ; il ne voulait pas impliquer sa fille dans cette histoire et lui a donc caché ce fait toute sa vie. »

Sébastien réalise qu'il ne doit pas en dire plus à Lina… Elle ne mérite pas ça et doit conserver l'image actuelle qu'elle s'est faite de son père.

« Ils ont suivi votre père pendant quelques jours et l'ont coincé un soir qu'il sortait de son bar habituel, l'ont drogué et ont simulé son suicide. Votre père se savait en danger ; il en avait parlé à sa femme. D'où la note qu'il vous a laissée dans ses chaussures, car il pressentait que sa voiture serait fouillée par les membres du clan Rochon, s'ils s'attaquaient à lui. Il n'ignorait pas qu'il était persécuté et savait qu'il était allé trop loin. »

« Mais l'enquête de police parle bien d'un suicide, par contre ? »

« Pensez-vous que le meurtre de votre père est la première enquête bâclée par le pouvoir politique ? Combien de gens furent emprisonnés suite à la Commission Gomery ? Les bandits politiques s'en sortent toujours !… Toujours. »

« Et pourquoi vous me racontez tout ça ? Quel est votre avantage ? »

« Vous ne me connaissez pas mais je connais des gens qui vous connaissent et veulent votre bien. Prenez bien soin de vous, de votre mère et tenez-vous loin de cette merde politique ! »

« Exactement ce que mon père m'a écrit sur la note qu'il m'a laissée ! »

« Exactement ce que j'ai dit à votre père, quelques jours avant sa mort… »

« Qui êtes-vous ? Merde ! » et la ligne est coupée.

Sébastien a compris que son père fut liquidé par la famille du « Meilleur premier ministre du dernier siècle »… Il sait que sa mère s'était détachée de ses enfants qui tentaient de la revoir afin de les protéger et de le protéger, lui. Et son père, Jacques, mort à tenter de se battre contre plus fort que lui… Que lui reste-t-il de toute cette histoire ?

Une mère mourante…

Un cousin malade…

Un cinquième enfant de Jeanne, dont on ne connaît rien.

Mais un grand frère et une grande sœur qu'il aime déjà.

Qui est cet interlocuteur ?

Quelques mois plus tard, ce qui devait arriver arriva… Jeanne mourut paisiblement dans son lit d'hôpital, Sébastien à son chevet. Ce dernier avait pris la précaution de ne rien dire à sa mère concernant la mort de son père. Elle en avait assez fait, assez vécu et, de toute façon, elle en avait caché beaucoup à sa famille alors, il ne se sentait aucunement coupable de lui cacher ces détails.

Suite au décès de sa mère, Sébastien demande un test de compatibilité entre cette dernière et Jeff mais en vain… Les reins de Jeanne ne sont pas compatibles. Jeff le remercie de ses efforts. Voyant que le temps presse pour son cousin, Sébastien en profite pour suivre le conseil de sa mère : il prend la décision d'aller effectuer un test de compatibilité à son tour et en profite pour aller passer du temps avec Jeff et Maria à l'hôpital, puisque les tests se font au même endroit, au CHUS.

Le portable de Sébastien sonne à nouveau… Il voit encore s'allumer le fameux « numéro masqué » sur son écran et hésite à répondre. Comme il est couramment en discussion avec les notaires au sujet de la succession de Jeanne, et que ces derniers le contactent souvent pour des renseignements, il décide de prendre l'appel.

« Salut Sébastien… Mes plus sincères condoléances pour le décès de ta mère. »

C'est la voix mystère, qui le tutoie désormais.

« Vous êtes encore là, vous ? Merci de vos bons mots. À qui ai-je l'honneur ? » Ton ironique !

« Parc La Fontaine, statue de Félix Leclerc, demain, 14h. On se voit là-bas ! » Il raccroche à nouveau.

Sébastien est à la fois intrigué et apeuré. Il veut bien croire que cet interlocuteur ne lui veut aucun mal mais n'en a aucune preuve. Cet homme en sait tellement sur sa vie, et la situation de la famille Rochon, qu'il en est paniqué. Il décide donc de se rendre à son rendez-vous et de ne pas en parler à Nadia, qui ne sait presque rien des derniers dénouements.

Par cette belle journée ensoleillée du mois d'août 2006, Sébastien se rend au Parc La Fontaine et se dirige vers la statue de Félix Leclerc, érigée en l'honneur de ce poète, chanteur et compositeur québécois, décédé en 1988 et qui a marqué la culture de ce peuple. Le hasard veut que ce monument de la chanson québécoise meure la même année où Rochon accéda au pouvoir, ironise Sébastien, en lisant la plaque au pied de la statue.

Son portable sonne vers 14h.

« Je vois que tu es ponctuel mon cher ! » Il entend la voix sur son portable mais sent que son interlocuteur est tout près de lui, comme s'il le voyait en lui parlant. Sébastien se retourne rapidement, un peu paniqué par cette situation dangereuse, et est consterné lorsqu'il reconnaît la personne qui se dresse devant lui, portable à la main, avec un dispositif collé à ce dernier qui permettait, de modifier sa voix.

« Chris !!! C'était toi ?… »

Chris s'approche de Sébastien et, pour la première fois, lui démontre de l'affection en le prenant dans ses bras. Sébastien, soulagé de ne pas être en danger, finit par s'asseoir et demande des explications à Chris.

« Je ne pouvais te raconter ce que je savais car je suis lié au secret professionnel.» Chris prend une grande respiration et lui déballe le reste de son histoire. « Je fus un policier de la GRC et, au cours de ma carrière, on m'a proposé de travailler sur la colline parlementaire, pour ensuite devenir garde du corps du premier ministre… Tu me suis ?… Je fus le garde du corps de Daniel Rochon pendant qu'il était chef de parti et pendant son règne de premier ministre. Quand on est dans ce genre de poste, on en voit et on en entend beaucoup mais on ne doit rien dire… »

« Je comprends… Mais pourquoi tu parles aujourd'hui ? »

« Je ne t'ai rien dit. Qui te dit que c'est vraiment moi qui te parlais ?… » en sous-entendant à Sébastien de ne pas trop poser de questions. « Et je ne te dirai rien en personne non plus. Je peux juste te dire que je fus effectivement près de ta mère toute ma vie, que je t'ai vu naître, que j'ai connu ton père et que je lui ai fortement suggéré de se calmer… Mais il ne m'a pas écouté. Je voulais te protéger car tu as une famille qui t'aime et un frère que tu ne connais pas encore. »

« Un frère ? Tu sais que c'est un homme ? »

« Oui. Je ne sais pas où il vit, cependant, et je ne peux t'aider à ce niveau »

« Je comprends. Merci de ton aide Chris ! Tu ne me devais rien et tu m'as protégé. J'apprécie. J'aimerais que l'on se revoie bientôt »

« Quand tu veux ! Tu veux aller manger demain ? », demande gentiment Chris.

« Non, je dois me rendre à Sherbrooke demain. Mon cousin Jeff, celui que tu as rencontré avec moi au petit café de Pointe-aux-Trembles, est à l'hôpital en attente d'une greffe de rein. Toujours pas trouvé de donneur… »

« Tiens-moi au courant, s'il-te-plaît. J'ai bien aimé ce nouveau neveu de la fesse gauche ! », lui dit-il, ironique, en lui serrant le bras.

Sébastien se rend au CHUS pour voir Jeff. Il a décidé de faire les choses correctement ; visiter son cousin, question de se donner bonne conscience.

En attendant les résultats de ses tests de compatibilité, Sébastien se confie à Jeff et lui raconte toute l'histoire, de fond en comble, en lui faisant promettre de ne rien dire… ce que Jeff promet de respecter.

Jeff est complètement abasourdi par ce récit mais se sent impuissant à rendre justice à son cousin, lui qui n'accepte jamais l'injustice, tant en affaires que dans la vie.

Jeff lui promet d'amener cette histoire avec lui dans sa tombe « en espérant que ce ne soit pas la semaine prochaine ! » Avec son humour unique, il tourne en dérision sa propre condition.

Pendant cette discussion, le médecin spécialiste entre dans la chambre de Jeff avec le sourire au visage. Il s'adresse aux deux.

« Messieurs, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle pour vous ! La bonne, c'est que nous avons trouvé un donneur pour vous, Jean-François !!! »

Fou de joie, Sébastien saute dans le lit de Jeff et lui prodigue une accolade. « Enfin une bonne nouvelle ! Et la mauvaise ? »

« Vous devez rester ici, M. Sébastien Savard ! Si vous le désirez et le décidez, vous pouvez donner un de vos reins à votre frère… »

« Mais… Jeff n'est pas mon frère, Docteur !… » Sébastien est perturbé par cette erreur.

Le médecin, confiant, les regarde : « Suite à votre résultat de compatibilité, nous avons approfondi nos recherches d'archives, car cette compatibilité n'était pas « normale » pour deux personnes non apparentées directement. Dans nos dossiers, vous êtes de simples cousins. Nous avons remarqué que M. Jean-François Camirand est né ici, au CHUS, en 1973, d'une mère nommée Jeanne Dupuis, qui a ensuite donné son enfant à sa sœur Anne et son conjoint Georges Camirand, tous deux malheureusement décédés aujourd'hui. Vous

avez donc la même mère, ce qui explique votre compatibilité aussi forte, de même que… votre fraternité ! Félicitations à vous deux et je vous laisse réfléchir à votre décision, M. Savard »

Le médecin quitte la chambre et Sébastien regarde Jeff, la mâchoire prête à frapper le sol.

Jeff réplique : « *Shit*, je n'ai pas assez de me battre contre cette foutue maladie, j'apprends donc que je suis le fils d'un politicien de merde et le frère d'un enquêteur de fond de ruelle ?… Viens dans mes bras, frangin !…» Jeff, est en pleurs devant cette nouvelle à la fois accablante et tellement positive !

Les deux frères se serrent mutuellement en pleurant et prennent le temps d'assimiler cette situation : la grossesse de Jeanne dans les Cantons-de-l'Est, l'accouchement en secret, loin de Montréal, le fait que Sébastien a su que le cinquième enfant avait des problèmes de santé, tout concordait.

Sébastien se souvient. Sa mère a insisté pour qu'il fasse ses tests de compatibilité en lui précisant que c'était « peut-être plus facile si c'est dans la famille »… « Elle voulait juste me mettre sur cette piste ». Sourire de satisfaction en coin.

Jeff s'empresse de contacter Maria pour lui annoncer la nouvelle, ainsi que sa tante Louise, toujours dans la région de Lennoxville. Elle le savait adopté mais n'avait aucune idée qu'il était le cinquième enfant de Jeanne.

Dans tout ce marasme, Sébastien se dit que cette histoire a une fin heureuse. Il a découvert des frères et une sœur. Et il veut absolument oublier la triste histoire de son père et de sa mère. Il est temps de passer à autre chose, de profiter de sa nouvelle famille. Il veut revoir Paul et Lina au plus vite et leur raconter cette belle conclusion.

Il quitte l'hôpital avec un rendez-vous en poche pour le surlendemain, moment où les médecins lui retireront un de ses reins pour le transplanter dans le corps de Jeff, son frère !…

Souriant, enfin heureux, il roule vers la maison sur l'autoroute 10 quand son portable sonne. Un autre « numéro masqué ».

« Bonjour Sébastien… C'est Paul… »

« Salut Paul ! Content de recevoir un appel de ta part ! J'ai une excellente nouvelle, mon frère ! » lui lance Sébastien, dans un élan de bonheur.

« Tant mieux… car moi, j'en ai une mauvaise… » Paul est en pleurs.

Sébastien est aussitôt en mode panique « Que se passe-t-il ? »

« Le corps de mon père vient d'être retrouvé, asphyxié, dans sa voiture… Il y a une note à ton nom mais seuls les policiers en connaissent le contenu… Je me suis retiré dans le stationnement du poste de police et les enquêteurs te cherchent pour te parler… Tu es au courant de quelque chose ? Qu'est-ce qui se passe Sébastien ? Mon père est mort ! J'ai perdu mon père !… » Paul, en crise, attend des explications de Sébastien.

Sébastien demeure bouche bée, raccroche doucement la ligne, et se dit, inquiet et songeur :

« Même type de mort, même type de note, même type d'enquête…

Tous ceux qui connaissent cette vérité finissent par mourir…» Si toute vérité n'est pas bonne à dire, Sébastien sait maintenant qu'elle est dangereuse à connaître.

FIN

LE MI-CUIT

Histoire du collectif d'auteurs-es

Louise Lalonde
Serge Rémillard
Yves Carignan
Pierre Parent
Reine Larose
François Ferland
Yvan Houle
Lisette Therrien
Jean-Claude Lord

– I –

Il est enfin propre, inodore et insipide. Sans autre goût que ceux qu'il contiendra. Il est aseptisé, sans trace, bien qu'usé et strié par mon acharnement. Hier, ce poêlon m'a rendu fou. Après la fermeture du restaurant, je l'ai récuré pendant des heures. J'ai frotté, brossé, rincé et relavé jusqu'à ce qu'ils disparaissent enfin, cette odeur et ce goût si tenaces. Ma réputation, si chèrement payée au fil des ans, en dépendait.

La journée avait été littéralement et métaphoriquement suffocante dans la cuisine. Les serveurs y ramenaient presque tous les plats de viande poêlés. Un goût lancinant de poisson transcendait toutes les grillades. Une odeur de soufre pour certains, d'algues pour d'autres. Personne ne supportait ni l'un ni l'autre. J'ai dû me visser au poêlon toute la journée, recuisant en boucle, grillant, sautant les aliments. J'ai aseptisé les plateaux, les planches de coupe, les ustensiles, jusqu'à ce que le plongeur me dise, en frôlant ma

veste de chef, que « ma poêle sentait la charogne ». Je ne lave jamais mon poêlon, je l'essuie vigoureusement. La cuisine fermait dans 10 minutes. Il me restait deux entrecôtes à griller, bleues. Je l'aurais tué. Il sortait des limbes et a balbutié ce constat sensoriel dans un langage quasi inaudible d'adolescent attardé.

Ce Hugo-Marie, il y en a qui n'ont pas le sens de l'harmonie auditive, quel nom ! Il est fils de je ne sais plus qui. De mon point de vue, il est promis à rester plongeur toute sa vie et, encore, au mieux. Toute la journée, il semble que ses oreillettes l'aient empêché de sentir et surtout d'entendre mes gémissements, mon découragement devant les plaintes incessantes de ma clientèle. Merde, c'est mon poêlon. Pas possible. J'ai dû le récurer comme une vulgaire casserole, terminés les effluves boisés et les essences subtiles qu'il offrait à toutes mes grillades, un savoir de maître.

Je m'appelle Yves, Yves Borduas, je suis chef cuisinier dans ce resto montréalais que je qualifierais de cinq étoiles, qui ne m'appartient pas, sauf pour sa grande réputation. Je ne sais pas ce que Bill Gendron, l'actuel tenancier, le fils de son père qui, lui, m'adorait et me reconnaissait, ferait sans moi.

C'est Marcel Gendron, le père, mon mentor et ami, qui m'a offert ce magnifique poêlon haut de gamme en cuivre, un *major* de la cuisine française, un authentique *Mauviel*, garanti à vie. Je l'utilise exclusivement depuis ce jour, il y a presque 30 ans. Mon père aurait préféré que je sois médecin, mais je suis un artiste. Mon art repose dans et sur ce poêlon. Il est mon Stradivarius !

Ne vous méprenez pas, je ne suis pas le vieux cuisinier engagé par le père maintenant décédé. Non. Bill et moi sommes du même âge, nous avons tous deux 51 ans. Marcel est décédé il y a cinq ans. Il était tout pour moi. Il me considérait comme son fils. Bill a passé la majorité de sa vie à parasiter son père, à le siphonner, errant dans tous les enfers. Et puis, à la mort de Marcel, il est débarqué en propriétaire par succession. Il joue ce qu'il n'est pas, comme du théâtre burlesque, dont il n'a extrait que le vulgaire.

Bill a daigné être en présentiel ce jour, un terme popularisé avec la pandémie, que l'on oppose à virtuel. Je n'aime pas ce mot. Habituellement, je ne le vois que sur écran, sur fond de palmiers et de plages au sable blanc payés par mes blanquettes de veau. Ce jour, il m'a engueulé en face, toute la journée, devant ce chaos des retours de plats et leurs supposées conséquences économiques. En dommage collatéral, l'absence au menu de mon mi-cuit au chocolat, j'ai dû déléguer certains plats à mes sous-chefs. J'étais pris aux viandes. Il ne peut se passer de moi, et je dois l'avouer, moi de lui. Mes clients ont l'âge de feu Marcel, et il est manifeste qu'une cuisine moléculaire les ferait déserter. Ce sont des carnivores. Ce sera ma vengeance à la retraite, nous partirons tous ensemble, enfin, ils quitteront peut-être avant, quoique je fasse tout pour profiter d'une longue retraite…

La mère de Bill me déteste encore, elle vit aux crochets de son fils maintenant. Elle est passée d'un crochet à un autre, elle est accrochée en tout cas. Son Bill, son fils unique, au sens propre ! Elle se comporte comme si toute l'affection que Marcel me portait leur avait été enlevée, volée, à elle et son chéri con. Marcel m'aimait. Nous avons visité ensemble les grandes tables européennes, il m'a appris la vie. Je vis seul, avec Marcella, ma grosse chatte noire, bien vigoureuse.

Je suis rentré chez moi exténué, brûlé, grillé, mais les mains propres. J'ai caressé ma Marcella, lui ai ouvert une boîte de *Délice des mers*, et le cœur m'a levé. Maudite odeur. C'est un véritable sacrilège, si cela est, d'avoir fait griller du poisson dans mon poêlon, l'impensable !! Je me suis fait griller des toasts au beurre de *peanuts*, comme ma mère nous cuisinait pour souper, lorsque mon père ne rentrait pas avec sa paie le jeudi. J'adore les toasts, elles me réconfortent. Je me suis endormi dans ce 1 ½ qui me sert de cachette, de havre et me protège.

Le resto ouvre à 17 heures, mais ma journée débute à midi. Les commandes à passer, celles à recevoir, puis la mise en place des aliments, enfin tout. Comme tous les jours, je voyage à pied, hiver

comme été. À peine quatre kilomètres qui sont toutes mes sorties, tous mes voyages et mes loisirs. Autrement, je travaille au resto où je planche à échafauder ma retraite précoce, *Liberté 55,* disait la pub.

Aujourd'hui, 7 avril, j'ai une raison de plus de marcher au travail. Le printemps se pointe le bout du nez beaucoup plus tôt. Il y a des années comme ça. Il fait chaud comme en été. Je sais que ça ne durera pas mais j'en profite quand ça passe. Même les terrasses des restos ont installé leurs chaises dehors, histoire d'attirer les pressés qui déambulent déjà jambes nues. Ils ont hâte au verre de rosé, synonyme du beau temps pour eux. Ce midi, je me rends donc au resto en admirant la nature qui s'éveille.

Je passe toujours par l'arrière du resto, ça m'évite d'entrer par la salle à manger et de risquer de tout salir avec mes bottes, ou souliers, ou mes mains. Mais pas aujourd'hui. Je rentre par devant, puisque j'ai vu la voiture de Bill à l'arrière et qu'il semblait repartir. Je ne tiens pas à le saluer.

Je suis un peu maniaque de la propreté, ça fait partie de mon métier. En fait, je suis dédaigneux disait ma mère. Mon père disait tapette, mais c'est une autre histoire. Bref, des mouches à la pelle derrière la poubelle. Déjà ? La chaleur les a attirées ? Ou bien des itinérants ont dû fouiller et renverser des ordures que les éboueurs n'ont pas crû bon ramasser dans leur tournée. Je rentre prendre des gants de plongeur, des gants de vaisselle pour faire simple, un tablier en caoutchouc noir et une pelle. Il me reste aussi quelques masques et j'en enfile un. Je ressors et je tasse la poubelle. Quelle horreur !

L'odeur putride m'étrangle, un effluve gazeux de putréfaction avancée, mi-poisson, mi-rat, sur fond de cuisson de chair humaine. Un mi-cuit. Je ferme les yeux par résilience spontanée, voulant m'épargner une vision que je pressens horrible, effroyable. Je dois regarder, mon corps tremble, mais la peur et la curiosité l'emportent, un savant mélange de survie transmis par mon cerveau reptilien.

Une femme, je le distingue à la main dont les doigts sont peints de rouge vif. Au singulier. L'autre main n'y est plus, je ne la vois pas en tout cas. Le visage est méconnaissable, elle est comme

assaisonnée, prête pour la cuisson. Les cheveux sont curieusement intacts, presque fraîchement coiffés, poivre et sel, sans jeu de mots, je n'oserais pas. Elle doit être entre deux âges. Je recule, j'ai vu assez de films pour savoir que je ne dois pas m'approcher, toucher.

Si mon ADN virevoltait jusqu'au cadavre ! J'ai mon masque, je me calme. On dirait un morceau de viande finalement, abstraction faite des cheveux et de la main. Non ! Mon couteau de coupe en corne. Je l'ai cherché toute la journée hier. Mon cerveau s'accélère, le rythme d'éclosion de mes idées augmente, les synapses émettent, se relient. Merde !

J'appelle le 9-1-1, un corps dans la ruelle. Policiers, rubans jaunes, écornifleux, tout y est. Je n'avais pas remarqué cette carte à côté du corps. Qu'est-ce que c'est ? Évidemment, je ne joins pas Bill. L'adolescent attardé arrive, et quelques serveurs, dont Jean-Yves, le faux chef frustré. A beau mentir qui vient de loin, son diplôme était faux, enfin, il est un bon serveur. Bill est d'avis qu'il a du culot, et il aime ça.

L'inspecteur Réal Bovet, comme le magasin d'habits pour hommes, m'interroge. Je dois bien me rappeler l'histoire. Un seul détail, et tout pourrait déraper. Couteau, poêlon. Tout le monde connaît mon attachement à mon poêlon. Je n'aime pas le ton de Bovet, il me parle de haut, j'ai horreur. Petit con va !

L'identité judiciaire arrive, on doit fermer le resto. Pour la journée ! On interroge maintenant le personnel, je tends l'oreille. Que dit-il, ce plongeur d'assiettes ?

– II –

Le 7 avril 2021, après avoir quitté la scène de la découverte du cadavre.

Le technicien en identité judiciaire s'approche de l'inspecteur Bovet.

— Inspecteur Bovet, nous venons d'identifier la victime, c'est l'une des nôtres. Il s'agit de l'inspectrice Marie Roman des enquêtes spécialisées (SES) du SPVM. Elle a disparu des radars il y a plusieurs jours.

— Merde ! Ca veut dire que la SQ va débarquer !

Bovet se tourne ensuite vers deux autres membres de son équipe.

— Je n'ai vraiment pas de piste, que des banalités. Le plongeur n'a rien vu de particulier en faisant les ordures, ni hier soir, et ni les autres jours. Les serveurs ne m'ont rien appris, ils ne passent pas par la ruelle. Le chef de la cuisine collabore. Yves Borduas. J'avoue que j'ai un peu de misère avec la présence de son couteau sur les lieux du crime. Nous allons vérifier ses allées et venues et ses relations. Durivage, je veux que tu l'interroges de façon plus serrée. De mon côté, je m'en vais de ce pas interroger le propriétaire du restaurant Chez Marcel, un dénommé William Gendron. J'ai parlé à sa mère, elle ne l'a pas encore vu, mais normalement il devrait être chez lui.

L'inspecteur Bovet se rend au bureau de William Gendron situé dans la maison qu'il partage avec sa mère. Elle l'informe aussitôt qu'il n'est pas là et que contrairement à son habitude, il est sorti sans en préciser la raison.

— Vous savez, on connaît nos routines l'un l'autre. Lui, le lundi et le mardi, il va à son restaurant. Enfin, presque toujours. Il est plus sorteux le soir. Sinon le jour, il passe son temps au téléphone

ou sur son ordinateur. Il fait nos courses le jeudi, c'est à cause des coupons chez…

— Madame Gendron, merci, cela est fort intéressant, mais j'ai besoin d'interroger votre fils. Voici ma carte, demandez-lui de m'appeler aussitôt que vous le verrez, c'est très important.

— Vous ne croyez sûrement pas qu'il a quelque chose à voir avec ce meurtre sordide !

— Ne sautons pas aux conclusions. Nous en sommes au début de l'enquête, Madame. Nous recueillons tous les témoignages des propriétaires et des employés de Chez Marcel, là où nous avons trouvé le corps de la victime. Nous interrogeons également les employés des commerces avoisinants. Tous les indices sont importants.

— Je vais lui remettre votre carte, Inspecteur, aussitôt que je le verrai. Il ne devrait pas tarder, il est toujours ici.

Plus tard, fin de journée, William-Bill Gendron donne signe de vie. Il appelle Bovet, qui s'empresse de lui donner rendez-vous pour le lendemain matin, 10 heures, à son restaurant.

Deux semaines plus tôt. Mardi matin, 23 mars 2021.

— Marie ? Comment avance ton enquête sur la contrebande des vins et spiritueux ?

— J'ai quelques pistes, chef. Je suis presque certaine que l'origine du trafic vient de la communauté d'Akwesasne. Mon informateur est très fiable. Il est à l'intérieur depuis plus de cinq ans. Nous savons que l'alcool se retrouve dans certains restaurants et hôtels de Montréal, en particulier dans l'Ouest-de-l'Île, Montréal-Nord, le Plateau et le Centre-ville. Nos dernières descentes nous ont permis d'en saisir une grande quantité. Les tenanciers ne collaborent pas trop. Ils ont peur pour leur vie. Il me manque le maillon du centre, j'ai la certitude que c'est relié au crime organisé, mais à quelle branche ?

— As-tu besoin d'aide ? Je pourrais libérer le petit nouveau, Patrick, qu'en penses-tu ?

— Pas pour le moment, je ne veux pas faire trop de vagues. J'ai un filon dans un gang de rue, un membre des Commandos, une nouvelle taupe. Je le vois en catimini ce soir.

— Tiens-moi au courant.

— Oui, chef Talbot.

— Arrête ! Le chef Talbot ! C'est Robert pour toi. On soupe ensemble demain ?

— J'aimerais mieux pas, Sylvain est soupçonneux et marabout. Nous devrions prendre nos distances pour un bout de temps.

— Tu me manques.

— Toi aussi ! C'est l'enfer chez nous. Il me fait peur.

Sylvain Lécuyer. C'est de lui qu'ils parlent. Autrefois chef de quartier, il effectue principalement des tâches administratives depuis son impair commis en 2015. Il a contaminé une scène de crime et par le fait même, on a dû libérer un truand notoire. Bref, il s'ennuie à mourir dans ce boulot de merde, comme il le qualifie. Il déteste son job et tout le reste. Il est extrêmement jaloux du travail de Marie. Qui plus est, il la soupçonne fort d'avoir un amant. Il devra souper seul ce soir. Marie a supposément une rencontre ultra importante avec un informateur. Il en doute.

Plus tard, vers 19 h, Marie est attablée au Cozzy Café à Hudson, assez loin de la ville pour être tranquille. Elle attend Simon « Surikate » de la gang de rue, les Rouges. Elle l'a protégé l'an dernier d'une arrestation et de tout ce qui s'ensuit. Il lui en doit une. Surikate a été très réticent à accepter la rencontre. Il sait qu'un seul faux pas de sa part et il se retrouve dans le canal Lachine. Bref, il viendra, mais ce sera la première et la dernière fois car il n'a pas envie de canarder le gang. Il arrive à 19h25, il la repère facilement.

— Bonsoir Simon, comment vont tes affaires ?

Il la regarde et s'assoit sans un mot.

— Une bière ?

— Ouais.

— Garçon, deux Criminelles. Ça va nous détendre.

— Tu choisis bien ta marque de bière. Qu'est-ce que tu m'veux ?

— Relaxe Simon, nous avons tout notre temps.

— Allez, dis-moi c'que tu veux, mais je t'avertis, il n'est pas question que je balance mes *chums*.

— Je vais aller droit au but, je suis coincée dans une de mes enquêtes et…

— Pas question.

— Attends, laisse-moi une chance de finir ma phrase ! Je disais que j'étais dans un cul-de-sac avec mon enquête sur la contrebande d'alcool.

— Nous, on touche pas à ça.

— Une raison de plus pour éclairer ma lanterne. Je cherche le maillon de la distribution, aurais-tu une idée ?

— Non.

— Allez, tu me dois bien un p'tit service, je ne vais plus te harceler après. Nous serons quittes.

— C'est la spécialité de la mafia de l'Ouest.

— Donne-moi un nom.

— T'es vraiment chiante ! C'est la dernière fois. J'veux plus voir ta face de flic ! Bon ok, essais, Marco Raveno.

— Comment je le trouve ?

— Il est souvent au Linguini dans l'Ouest, à Baie-d'Urfé. Fais attention à lui, y va pas aimer te rencontrer.

— Merci, tu peux finir ta bière en toute tranquillité.

Marie rentre à la maison. Il est 20h30, elle n'a pas soupé, elle trouve un restant de spaghetti au frigo. Elle le réchauffe.

— Sylvain, tu es là ?

— Je suis au salon, j'arrive. Comment a été ta partie de jambes en l'air ?

Seule dans la cuisine, Marie lève les yeux au plafond, découragée des propos de son mari.

— Franchement Sylvain ! T'as pas bientôt fini avec tes soupçons futiles et inutiles ? T'es emmerdant ! Sache que j'étais en plein interrogatoire pour découvrir la piste des trafiquants d'alcool et…

— Bla bla bla ! Je n'en ai rien à foutre de tes enquêtes bidons.

— Je crois qu'il est inutile qu'on se parle alors. Tu as bu, ça se voit. Laisse-moi manger mes pâtes en paix, retourne devant ta télé.

Marie va se coucher un peu plus tard. Dans la chambre d'amis. Comme d'habitude.

Mardi 24 mars

Marie quitte tôt son domicile, sans prendre son petit-déjeuner. Elle déteste cette ambiance lourde et malsaine.

Assise à son bureau au poste de police, elle ouvre son ordinateur et s'empresse de fouiller dans les fichiers de la Criminelle. Elle y trouve aisément une photo de Raveno, indubitablement prise avec un téléobjectif. Elle perçoit nettement le flou, mais la photo est assez bonne pour reconnaître l'homme. Elle en tire une copie.

Elle planifie partir vers 11 heures afin de rejoindre le stationnement de Kubota Montréal sur l'avenue Lee, juste en biais avec le Linguini. Elle y sera à temps pour épier les allées et venues des clients. Si elle en croit Surikate, il y a de fortes chances qu'elle aperçoive Marco Raveno.

Ce même matin, Sylvain Lécuyer se lève après 9 heures. Il a une de ces gueules de bois ! Sa tête veut exploser. Il se fait un café, déjeune frugalement d'un bol de céréales tout en ressassant la soirée d'hier. Ses soupçons d'adultère, sa rage d'être pris pour un imbécile. Il faut mettre fin à ce cirque.

Il appelle à son poste de quartier pour se déclarer malade. Il va dans la chambre de Marie, à la recherche d'indices de son « cocufiage ». Il trouve des boules de papier dans la corbeille près du lit. Simples notes griffonnées. « Marco, beau prospect, rendez-vous

au Linguini demain midi ». Ah ! La garce ! Il décide d'aller les espionner.

Plus tard ce jour là, Robert Talbot le chef du SES est très inquiet, Marie ne s'est pas rapportée à la fin de son quart de travail, à 16 heures. Elle ne répond ni à sa radio, ni à son cellulaire. Il n'y a pas de réponse à son domicile. Ce n'est pas normal. Chacun de ses officiers a le devoir de se rapporter à la fin de sa journée de travail. C'est obligatoire. Une mesure de sécurité incontournable. Il continue d'essayer de la localiser.

À 19h15, le capitaine déclenche l'alerte générale. Marie Roman, inspectrice des enquêtes spécialisées (SES) du SPVM est officiellement portée disparue. À reculons, Talbot appelle son conjoint pour lui annoncer la nouvelle.

Sylvain est assis dans son *lazy boy*, l'air hagard. Il ne répond pas au téléphone.

– III –

En fin de journée du 7 Avril 2021. Vivement ému, Talbot s'adresse à son équipe.

— Mesdames, messieurs, comme vous le savez, l'une des nôtres a été assassinée et son corps a été retrouvé derrière le resto Chez Marcel. Je veux que tout le monde fasse de cette enquête une priorité. On doit retrouver le ou les coupables le plus rapidement possible. Comme il s'agit d'un assassinat touchant une enquêtrice du SPVM, la gestion de cette enquête a été transmise aux « Verts ». Comme toujours, on va leur apporter notre soutien. OK ?

— Oui, Boss ! répondent en chœur les cinq personnes réunies autour de la table.

Dans le jargon policier, un « Vert» est le surnom désigné pour les policiers et enquêteurs de la Sûreté du Québec, à cause de la couleur de leur uniforme. Leur identification visuelle est facile et le terme est amusant pour un « Bleu » du SPVM. La couleur verte est souvent utilisée pour désigner une personne qui manque d'expérience et qu'on doit guider, « *coacher* ».

L'enquêteur de la SQ qui débarque en ville se doit d'être immunisé contre ce genre de sarcasme des policiers montréalais. C'est de bonne guerre.

L'inspecteur Bovet, le premier à se rendre sur les lieux du crime, semble inquiet en s'adressant à Talbot.

— Sais-tu qui ils vous nous envoyer ?

Talbot ne dissimule pas sa déception.

— On m'a contacté il y a une heure pour me dire que Éric « Olive » Lemoine sera ici à 8 heures demain matin. C'est lui qui est en charge de l'enquête…

— Qui est-il ? lui demande un autre inspecteur.

— Tu vas le connaître bien assez vite… malheureusement.

Le 8 avril, dès 7h30 du matin

La pression est insoutenable pour le personnel du poste. Toute la journée de la veille, Talbot a tenté de recueillir le maximum d'informations afin d'être prêt à l'arrivée de Lemoine. Il a de la difficulté à contrôler ses émotions.

— Bovet ? Tu es prêt pour notre meeting avec Lemoine ?

— Je n'ai pas trop le choix… Mais je suis tout de même content que ce soit lui car, même s'il est bête, il a un dossier parfait en plus de 20 ans de carrière !

— Je sais… Il ne s'en laisse pas imposer et n'a peur de personne. Il déteste tellement Montréal qu'il fera tout pour élucider ce meurtre le plus vite possible… As-tu des nouvelles de Lécuyer ?

— Non. Il est vraiment mystérieux lui… va falloir le passer en interrogatoire je pense.

— Mouais…

Au moment où Bovet tente d'éclaircir son impression, Éric « Olive » Lemoine arrive sur le seuil de la porte. Sans même frapper pour s'annoncer, il entre dans le bureau et invective les deux hommes qui ne sont pas dupes. Le ton est jovial.

— Vous avez encore besoin de moi sur votre île de merde ?

Il s'esclaffe et tend la main aux deux hommes. Robert Talbot lui serre la main, à contrecœur.

— Arrête tes farces plates Olive, on a perdu une des nôtres…

— Je sais Bob… On est tous unis dans ces moments et je vais vous trouver le salaud qui a fait ça… même si je déteste venir ici.

Éric Lemoine est un des meilleurs inspecteurs de la SQ. Il est posté en région. Il a refusé plusieurs offres pour venir travailler au Quartier Général de Montréal, communément appelé « Parthenais ». Il déteste la ville à s'en confesser et se plaît sans retenue à le faire savoir à quiconque.

Sa force réside dans le fait qu'il s'entoure des meilleurs éléments disponibles lors d'une enquête sur un territoire étranger et mène ses hommes de main de maître. Il questionne tout, voit tout. Un enquêteur infatigable.

Disposant du physique du policier des années 70, il en impose par sa stature et sa force naturelle tout en étant doté d'une intelligence hors du commun. Ses yeux bleus perçants augmentent l'efficacité de son regard menaçant. Sa chevelure rousse lui a valu le surnom d'« Olive farcie », à cause des uniformes verts de la SQ Et de sa tête rouge !… Au fil du temps, ce surnom a été ramené simplement à « Olive ».

— OK, Bob, tu vas me réunir ton équipe dans la salle de meeting car je veux un débriefing complet de la situation ! J'ai le dossier en main et j'ai aussi des questions.

— Suis-moi mon Olive, je t'organise ça !

Arrivé en salle, Lemoine s'adresse rapidement à ceux qui s'y trouvent. Fidèle à son habitude, il est du genre qui n'a pas de temps à perdre.

— Bonjour tout le monde, je suis l'enquêteur Éric Lemoine de la SQ. Je suis en charge du dossier du meurtre de votre consœur Marie Roman. C'est quoi le « score » à date ?

Réal Bovet prend la parole le premier et communique les informations de base.

— Marie Roman, 38 ans, enquêteuse chez nous, au service d'enquêtes spécialisées, portée officiellement disparue le 24 mars en soirée. Elle a été retrouvée hier, le 7 avril, vers midi quinze, dans les ordures du restaurant, par le chef cuisinier, Yves Borduas.

— Date estimée du décès ?

Maxime Lebeau, le jeune technicien en identité judiciaire qui accompagnait Bovet la veille lui fournit l'information.

— Selon l'état avancé de putréfaction, nous estimons actuellement la mort à près de deux semaines, mais nous sommes à analyser le tout en labo.

— Tu es bien jeune toi ! Est-ce ton père qui vient te reconduire au travail chaque matin ?

Lebeau lui répond du tac au tac.

— Non ! C'est ta femme !

Lemoine le regarde, sourire en coin. Il se dit qu'il va bien s'entendre avec ce gars-là.

Un autre jeune inspecteur, ami proche de Marie Roman, est agacé par l'attitude de Lemoine.

— Je veux juste rappeler à notre enquêteur farceur que nous avons trouvé le corps de Marie et que nous avons une enquête à mener ici !

— Dites donc jeune homme… Je ne sais pas qui vous êtes mais votre impatience ne mènera à rien. Ce qui est arrivé à votre collègue est bien triste, vrai. Mais gardez la tête froide sinon on n'ira nulle part. Je sais ce que j'ai à faire et je mène cette enquête à ma façon, tout le monde a compris ?

Bouche-bée, le jeune inspecteur vient de faire la connaissance du vrai Lemoine. Il ne se laisse impressionner par personne. Talbot s'empresse d'intervenir pour ramener tout le monde à l'ordre. La situation ne doit pas dégénérer et les enquêteurs ne doivent pas se mettre à dos mutuellement.

— Olive, comprends un peu, on a perdu une des nôtres…

— Je sais Bob mais il ne viendra pas me faire chier avec sa grande émotivité, lui ! Avertis-le avant que je le fasse ! Des traces de violence au corps ?

Lebeau lit le rapport de l'identité judiciaire.

— Des traces de coups de couteaux relativement fraîches, des marques aux poignets et chevilles, visage tuméfié…

— Comment ça, des traces de coups de couteaux relativement fraîches ? Tu ne me disais pas qu'elle était en état de putréfaction avancée ?

— Le corps, oui, mais les coups de couteaux étaient fraîchement faits, moins de douze heures selon notre analyse préliminaire ;

comme si on voulait faire croire qu'elle serait morte poignardée, alors que nos premiers constats ne montrent pas ça du tout.

— Ils montrent quoi vos premiers constats, mon ami ?

Lebeau note intérieurement le « ami » soudain dans une si jeune relation.

— Tout nous porte à croire que Marie a été battue et laissée pour morte et…

Lebeau prend une pause, visiblement encore sous le choc, les yeux vers le sol.

— Et quoi ? Accouche !

Il se ressaisit et poursuit, un léger trémolo dans la voix.

— … son corps fut assurément transporté et poignardé sur les lieux où nous l'avons retrouvé, de même que l'arme du crime… Notre labo nous confirmera le tout dans les prochaines heures.

— Meurtre, suivi d'outrage à un cadavre… mais quel imbécile poignarde un cadavre ?

Talbot intervient, tout aussi secoué que Lebeau et comme si tous avaient besoin de son explication.

— Quelqu'un qui a enlevé et séquestré Marie en voulant bêtement nous faire croire qu'elle est morte poignardée.

— Merci Bob ! C'est donc un travail de *pee-wee* ou, du moins, quelqu'un qui veut nous le faire croire ! Maintenant, des suspects ?

Cette fois c'est Bovet, le premier arrivé sur la scène du crime, qui énumère sa liste de suspects.

— À date, nous en avons quelques-uns dont nous devons vérifier les alibis. Je rencontre William Gendron, le propriétaire du resto dans quelques minutes. Son chef, Yves Borduas, dont le couteau fut retrouvé sur place, nous semble un être un peu bizarre. Nous avons aussi le conjoint de Marie à interroger dans les prochains jours.

Lemoine l'interrompt en vérifiant ses notes.

— Quel est le nom de son conjoint ?

Bovet répond en fixant Lemoine et Talbot qui, lui, fixe ses mains croisées, jointures blanches, sur la table.

— Vous le connaissez, c'est Sylvain Lécuyer.

— Quoi ? Dis-moi pas que le mari de la victime est notre *chum* Sylvain ? Le contaminateur Lécuyer ?

Il rigole en faisant référence aux problèmes vécus par Lécuyer plusieurs années auparavant et qui lui ont valu sa rétrogradation.

— Il devrait être en prison lui ! C'est à cause d'imbéciles comme lui que la police est souvent jugée négativement par les citoyens !

Talbot intervient avec conviction.

— Éric ! C'est pas le temps de ramener ces vieilles histoires ici ! On a une job à faire.

Lemoine grogne un peu et continue à poser ses questions à l'équipe.

— Qui sont les autres suspects ?

— On a Marco Raveno, de la mafia de l'Ouest, que Marie était supposée rencontrer et Simon Surikate, membre d'un gang de rue et qu'elle a rencontré la veille de sa disparition.

— Parfait Bovet ! *Good job* ! Tu t'arranges pour qu'on aille questionner ces gens-là et tu me gardes « le contaminateur » pour moi !... Je vais le cuire celui-là !

— Parfait ! Je pars rencontrer William Gendron. Je veux le voir dans son resto.

Bovet se tourne vers les autres membres de l'équipe et leur dit d'allez interroger les suspects listés.

— Tous de retour ici à midi !

– IV –

Lemoine tente à son tour de joindre Sylvain Lécuyer par téléphone. Il doit lui annoncer le meurtre de sa femme. Bovet lui a dit que personne n'avait encore pu lui parler. Et surtout, il veut l'interroger ! Toujours pas de réponse. Il décide d'aller le voir chez lui.

Boucherville. C'est là qu'ont vécu Sylvain et Marie. Dans la maison des parents de Marie, située dans le Vieux. Elle l'a achetée quand ses parents ont décidé d'aménager à Montréal pour leur retraite. Plus précisément, près du Parc La Fontaine. Situation parfaite pour ces retraités en raison de sa proximité avec leurs lieux préférés : salles de concert et musées.

Lemoine n'est pas aussitôt devant la porte que Lécuyer, qu'il est surpris que celui-ci lui ouvre déjà, comme s'il l'avait vu arriver ! Ils se reconnaissent comme si leur dernière rencontre datait d'hier. Lemoine a été le principal responsable de la rétrogradation de Lécuyer. Ils ne sont pas très amis depuis.

Lécuyer fait signe à son ancien collègue de le suivre au salon. Lemoine lui parle sans préambule.

— Je sais que tu cherches ta femme depuis presque deux semaines.

Lemoine, regardant attentivement Lécuyer, se racle la gorge et continue.

— Je n'irai pas par quatre chemins, Marie a été retrouvée morte hier midi à Montréal. On croit qu'elle a été assassinée. Son corps n'est pas dans un très bon état. L'enquête est commencée. Tes collègues ont essayé de t'informer de son décès hier mais tu n'as pas répondu. Ni à ton téléphone de maison, ni à ton cellulaire. Étant son mari, tu devras aller l'identifier officiellement.

Lécuyer se lève de son fauteuil et marche dans la pièce, versant des larmes de crocodile.

— Je la cherche depuis presque deux semaines. Comme elle ne venait plus au poste, j'ai demandé la raison. On ne m'a pas spécifié qu'elle devait être absente pour une raison particulière alors j'ai pensé qu'elle avait pris congé. Avec un amant.

— L'amant… son nom ?

— Oh, bien du monde, je ne sais plus trop qui. Notre mariage n'allait plus très bien. Nous ne dormions plus ensemble. J'avais l'impression que nous vivions la fin d'une union à laquelle je tenais énormément.

Lécuyer s'arrête d'un coup, comme saisi par une idée.

— Pourquoi es-tu la personne qui vient m'informer du meurtre de ma femme ? Chaque fois que je te vois, ça va pas bien pour moi.

— Tu dois savoir Sylvain que, puisque Marie travaillait pour le SPVM, l'enquête devait être confiée à la SQ. J'étais disponible, je pouvais quitter Drummondville rapidement, alors on m'a affecté à l'enquête. Je sais que le moment est difficile mais je dois quand même te poser quelques questions.

Les questions plus serrées s'ensuivent. Lemoine a le tour.

— Si elle n'était pas au poste et qu'on ne t'a pas précisé la raison de son absence, tu n'as pas pensé à autre chose, à part les conclusions portées par ton ignoble jalousie ? Pas posé de question à son patron ? Pas appelé votre entourage ?

— Non, j'pense que j'avais peur de la réponse.

Lécuyer répète de façon encore plus brutale.

— Je suis certain qu'elle voyait quelqu'un.

— Bon, on verra ça plus tard. Pour le moment, parle-moi donc de ton emploi du temps des quatorze derniers jours. Ce qui se trouve dans ton agenda et le reste. Je veux les détails précis. Tu me dis avoir cherché ta femme. Où ? Quand ? À qui as-tu parlé ? Je veux tout savoir.

— Pourquoi ces questions, je fais partie de ta liste de suspects ?

— Bien sûr ! Mais comme tu prétends être un bon policier, tu as sûrement des indices à nous fournir, qui pourraient faire avancer l'enquête. Parmi ceux à qui tu as parlé, personne ne t'a donné une indication particulière ? Un lien qui pourrait servir ? Faut que tu me dises la vérité, Sylvain. Disons que ton intégrité ne fait pas partie de tes qualités premières… Alors je veux tout savoir et j'espère que tu as une bonne mémoire. Tu le sais, tout ce que tu diras sera vérifié. Je vais d'ailleurs demander à l'agent qui est resté dans l'auto de rentrer. Il va être notre témoin. Il va tout noter.

Le cellulaire de Lemoine sonne au même moment.

— Éric ? Robert Talbot. Je crois que tu devrais revenir au QG. On vient de retrouver Simon Surikate dans le canal Lachine. C'est le gars de la gang des Rouges que Marie a rencontré avant de mourir. C'était supposé être une rencontre secrète. Surikate craignait qu'on le surprenne à parler à un policier. Possible que ce soit le cas et qu'ils aient alors été éliminés tous les deux. On se réunit avec Bovet. Faut que tu sois là.

— OK j'arrive, Talbot. Je pars de Boucherville et je serai au bureau dans vingt minutes si votre maudite circulation me le permet. Puis se tournant vers Lécuyer :

— Bon, je dois partir, Lécuyer. Et… au fait, je t'offre mes sympathies. Personne ne souhaite ce genre de situation. Mais n'oublie pas. Demain, je veux la réponse à mes questions. J'espère qu'on pourra faire avancer le dossier pour trouver rapidement le coupable. Ta femme mérite bien ça.

Lemoine réussit à rentrer à Montréal assez rapidement avec son chauffeur, probablement parce qu'il actionne les sirènes à chaque coin de rue. Ça le fait sourire. À Drummondville et dans la région, quand la Sûreté du Québec se déplace, les sirènes sont rarement nécessaires.

Pendant le trajet du retour, Lemoine réfléchit à sa rencontre avec Lécuyer. Il a des doutes sur l'honnêteté du gars. Toutefois, à première vue, il ne croit pas qu'il soit impliqué dans le meurtre de

sa femme. Les réponses que Lécuyer lui présentera demain vont l'aider à se faire une idée plus claire.

Dès qu'il voit l'auto de Lemoine tourner le coin de la rue, Lécuyer en profite pour placer un appel sur un téléphone à carte.

— Raveno, mon maudit. Qu'est-ce qui s'est passé ? J'apprends que ma femme est morte ! Qu'est-ce que t'as fait ? Tu l'as tuée ? Je voulais juste savoir avec qui elle couchait ! Elle enquêtait sur toi et le mieux que tu trouves à faire, c'est de t'en prendre à elle ? La Police va le savoir ! T'es vraiment rien qu'un trou de cul !

Raveno n'a que le temps de dire « écoute » que Sylvain poursuit :

— Tu nous mets dans une de ces positions ! Je pouvais t'aider, te protéger par les infos que je te fournissais mais c'est fini ! C'est plus possible, je ne peux plus continuer maintenant, j'ai pas le choix. Alors on ne s'est jamais connus. Bye !

Avant même qu'il raccroche, Raveno peut enfin glisser un mot :

— Stop là Lécuyer ! Avant de tirer tes conclusions, renseignes-toi ! J'ai pas tué ta femme voyons, tu me prends pour un con ou quoi ? Par contre, je sais très bien qui voulait la tuer. Si tu me laisses parler…

— Qui ça ? Une autre gang ? Je veux des noms !

— Les gars de la mafia la surveillaient depuis quelques semaines. Ils ont su pour sa rencontre avec Surikate dans un restaurant à Hudson il y a deux semaines. Comme tu sais, ils sont pas en amour actuellement avec la Gang de l'Ouest. Les deux groupes se disputent le territoire de Montréal-Nord pour tout leur trafic : crack, alcool, héroïne, *name it* ! On soupçonne Surikate de s'être ouvert la trappe. Il sait où est entreposée la marchandise et qui est responsable de l'entrepôt. Si ce n'est pas déjà fait, des gens que je connais ont dit qu'ils s'occuperaient de lui. *You know what I mean…* Si tu veux pas que la même chose t'arrive, t'as intérêt à jouer l'innocent pour un temps. Restes loin, mêle toi de rien et surtout, ferme-la ! Je leur ai donné l'ordre de pas te toucher.

— Je te l'ai dit Marco. Je ne t'ai jamais rencontré. Pis tu me connais pas.

Pendant ce temps, au QG, Lemoine, Talbot et Bovet commencent leur réunion dans le bureau du chef. Lemoine les met au courant de sa rencontre avec Lécuyer et de l'interrogatoire qu'il va lui servir le lendemain. Ce sera chaud.

— Il m'a dit que ça n'allait pas bien entre eux depuis un moment et qu'il pensait que sa femme voulait le quitter pour un autre. Vous étiez au courant, quelqu'un ?

Talbot ne peut pas parler. C'était lui l'amant de Marie depuis un an. En secret. L'avouer l'empêcherait de participer à l'enquête. Il adorait cette femme et il n'est pas question qu'il ne s'implique pas dans cette histoire. Bouche cousue qu'il se dit. On s'en tient à l'essentiel.

— Elle s'était confiée à moi. Il est vrai que son mari était jaloux comme pas un. Il avait des doutes… sur la fidélité de Marie. Elle pensait sérieusement à divorcer. J'aurais bien aimé pouvoir l'aider mais elle était déjà mal à l'aise de s'être confiée à moi, cette fois-là.

Lemoine et Bovet le regardent. Talbot est mal à l'aise. Il baisse les yeux. Émotif ! Lemoine est inquiet.

— Aviez-vous une relation amoureuse ?

— Heu… Amicale seulement ! Tu sais, on travaillait ensemble. On avait le temps de se raconter pas mal d'affaires.

Il n'ose pas avouer la vérité.

Marie et Talbot se voyaient souvent en dehors du travail. Il lui avait proposé de venir vivre avec lui mais elle n'était pas prête. Elle voulait quitter Lécuyer en bons termes. La dernière fois qu'il l'avait vue, elle suggérait qu'ils prennent un peu de distance pendant quelque temps afin d'éviter que des rumeurs circulent et que son mari l'apprenne. Jalousie maladive. Talbot pensait aussi qu'il s'en doutait. Elle avait aussi peur que leur relation finisse par leur nuire au boulot.

Talbot et Marie étaient amoureux. C'était plus fort que tout. Comment fait-on pour se quitter quand on s'aime ? En plus, en travaillant ensemble ? Ils se voyaient tout le temps. Ils connaissaient la règle sur l'interdiction des relations intimes dans un même service.

Mais comme ils n'étaient pas certains de leurs sentiments, ils ont préféré attendre un peu avant de demander un transfert, pour l'un ou pour l'autre. Mais c'était du sérieux. Pas juste une affaire de couchette à la sauvette, comme il arrive entre collègues. Ils parlaient de vivre ensemble et d'avoir un enfant avant qu'elle ne puisse plus en avoir. À 38 ans, ça comptait, surtout qu'ils n'en avaient pas l'un comme l'autre. Ils pensaient que leur vie serait plus complète avec un enfant à élever. Un but dans la vie qui les aurait fait vivre autre chose que leurs histoires de police. Il l'aimait. Que dire de plus ?

Robert Talbot réussit avec peine à contenir ses émotions devant Lemoine, qu'il imaginait aux aguets. Ce dernier était-il doté d'un double sens ? Étonnamment, le voici plutôt qui s'approche de lui et lui parle plus doucement, touché de voir Robert dans cet état émotif.

— Tu as mes sympathies Talbot. C'est sûrement dur de vivre un pareil départ de sa partenaire. Tu étais très près d'elle.

– V –

Retour au restaurant. Le corps de Marie est enlevé de la scène de crime ou, du moins, celle où on l'avait découvert.

Le restaurant ouvre à nouveau ses portes ses portes dès le lendemain, le 8 avril. Bill n'a pas les moyens de supporter une fermeture plus longtemps. Il va de soi que le placotage va bon train parmi les employés de Chez Marcel. Tout le monde se regarde avec suspicion et chacun a sa théorie sur l'événement.

Yves Borduas, le cuisinier, est heureux que Bill soit dans le trouble en quelque sorte, puisque c'est à son restaurant qu'on a découvert le cadavre. Yves sera évidemment interrogé à son tour et ça le rend anxieux. Il n'aime pas être le centre de l'attention. Il n'aime pas que les autres fouillent dans sa vie. Il s'entend bien avec lui-même et aime sa solitude de célibataire « endurci ».

Il repense à la situation. Son esprit vagabonde mais c'est à William « Bill » Gendron qu'il pense le plus souvent. Ça va lui rabattre le caquet. Et à sa mère ! Ces deux là pourraient bien avoir comploté.

« Que faisait Bill dans la cour arrière hier midi, quand je suis arrivé ? C'était juste avant que je découvre la fille. Il a pas l'habitude d'aller là en auto. C'est quand même pas un stationnement ! Y a juste les camions de livraison qui passent par là pour nous amener le stock. Comment ça se fait qu'il a pas vu le corps, Bill ? Je l'ai bien vu, moi ! Et pas longtemps après avoir vu Bill faire marche arrière avec son auto, derrière le resto. Quelqu'un d'autre aurait pu y aller entre-temps ? Faudrait que je pense à qui vient livrer le jour. J'ai entendu dire qu'elle était morte bien avant que je la trouve près des poubelles. On l'aurait transportée ? Quelle horreur ! Mais elle

avait l'air toute charcutée. Qui pourrait traîner un corps comme ça ? Puis comment ? La police est pas vite vite à aller fouiller de ce côté là. Devrais-je leur dire que j'ai vu Bill sur place, ce qui n'est pas dans ses habitudes ? »

« Ah oui, c'est vrai, la carte ! Qu'est-ce que j'ai fait donc, avec ? Elle doit être dans ma poche de tablier. J'aurais dû la remettre au policier. Bah ! Ça lui apprendra à me regarder de haut celui-là. Une chance qu'on a été obligé de fermer le resto. J'aurais jamais pu travailler après. »

La découverte a mis Yves à l'envers. Il cherche la petite carte qu'il a subtilisée en douce, juste avant d'aller appeler la police. « On ne sait jamais, ça pourrait me servir ».

« Bon, récapitule, Yves. Tu as tes habitudes. OK, c'était hier, j'ai mis mon tablier à la lessive. »

Il fouille, au fond de la laveuse à linge. Même s'il y jette toujours ses vêtements au retour du travail, il ne part pas le cycle automatiquement. Non, il préfère attendre que ça vaille la peine. L'électricité est peut-être fournie par l'État, mais ça coûte assez cher comme ça.

« Faut que je fasse attention à laver juste quand la cuve est remplie. »

Mais son esprit revient à la carte. Elle l'obsède. Juste une banale carte d'affaires. N'importe qui pourrait l'avoir laissée tomber. A-t-elle été mise là dans un but précis ? À qui appartenait-elle ? Quelqu'un a fouillé la femme et l'a laissée tomber par inadvertance ? Ou encore, est-elle tombée de la poche du tueur ? Est-ce que ça pourrait être sa propre carte d'affaires ? Ah ! La voici ! Voyons voir. Une carte imprimée. Un logo. Un nom, une adresse, tout y est.

« Qu'est-ce que je fais ? J'appelle le policier pour la lui remettre ? Comment son nom déjà ? Ah oui, Bovet, comme les habits que je n'achète jamais. Mais pourquoi je lui apporterais ? Non, je vais attendre qu'on m'interroge, je verrai bien où s'en va l'enquête. Ca pourrait ajouter une corde à mon arc, une « carte dans mon jeu » s'amuse-t-il à se dire, heureux de sa trouvaille. Et si Bill a été

rencontré avant moi, qui sait si ce sera encore judicieux de parler de la carte ? C'est décidé, je la garde. »

« Bon, mon couteau maintenant. Qu'est-ce qu'il faisait là ? Moi qui l'ai cherché, ça veut dire que quelqu'un d'en-dedans me l'a volé pour s'en servir pour le meurtre ? Ou l'a mis là pour m'incriminer ? Je suis le seul à en avoir un comme celui-là. J'espère que d'autres empreintes que les miennes sont dessus ! Faut pas que les policiers s'imaginent que j'y suis pour quelque chose juste à cause de ça. Je la connais même pas cette femme là, moi. Puis bon, je pense que c'est Bill. Voilà, c'est dit ! »

Borduas continue ses élucubrations et récapitule ce qu'il sait de ses collègues du restaurant.

« Y a bien Hugo-Marie mais il est si stupide qu'il pourrait même pas envisager tuer quelqu'un. Jean-Yves ? Menteur un jour, menteur toujours ? Il a déjà falsifié ses papiers pour prétendre être un chef. Qu'est-ce qu'on sait de lui au juste ? Rien ! Ce serait intéressant de fouiller son passé. Qui est-il, d'où vient-il ? Pourquoi s'est-il intéressé à Chez Marcel pour tenter d'y travailler à titre de chef cuisinier ? »

« Trêve de réflexion. Paraît que Gendron va être interrogé. J'espère qu'ils vont pas le manquer. Enfoiré ! Lèche-cul à sa maman ! Rendu à 51 ans puis encore chez sa mère ! Puis elle, va-t-on l'interroger aussi ? »

— Monsieur Gendron, vous êtes bien le propriétaire du restaurant Chez Marcel ?

C'est ainsi que débute l'interrogatoire que mène Réal Bovet, inspecteur du SPVM, auprès du patron de chez Marcel, le lendemain de la découverte du cadavre dans la cour arrière de son resto.

— Oui, Marcel c'était mon père. Je suis fidèle à la tradition, il savait que je pourrais assurer la continuité.

— Et votre mère, est-elle aussi impliquée dans les activités du restaurant ?

— Ma mère ? Non ! Sur papiers seulement. Héritage de mon père. Pour le reste, elle a passé l'âge. Excusez ce que je vais dire mais entre nous, ma mère, elle ne sait pas faire grand chose. Magasiner,

ça oui. Mais elle a toujours dépendu de mon père. Depuis qu'il est mort, elle se fie sur moi pour toutes ses affaires. C'en est un peu achalant mais bon, c'est ma mère, et elle n'a personne à part moi. En plus, elle veut toujours que je lui rapporte de la bouffe du resto. Plus capable de se préparer un repas elle-même.

— Où étiez-vous à l'heure où on a découvert un cadavre dans votre cour hier ?

— Parti faire des courses.

— Quelqu'un vous a vu ?

— J'sais pas. J'étais chez Costco. Y a toujours pas mal de monde là.

— Votre mère a dit que vous allez faire un tour au restaurant les lundis et mardis. Elle nous a aussi dit qu'en dehors de ces courses, vous passez votre temps à l'ordinateur ou au téléphone et que vous faites les courses le jeudi. Pourquoi le mercredi cette fois ?

— On parle pas des mêmes courses. Chez Costco, j'achète des choses pour le restaurant.

— OK, on va vérifier ça plus tard. Vous le savez, tout ce que vous direz va être vérifié par notre équipe. Continuons. Connaissiez-vous la victime Marie Roman ?

— Euh… non, ce nom ne me dit rien.

— Comment expliquez-vous qu'elle ait été retrouvée derrière votre restaurant ?

— Je ne sais pas, il n'y a que les livreurs qui vont là. C'est un espace restreint où on laisse nos vidanges.

— Qui allait là parmi vos employés ?

— Un peut tout le monde je crois. Surtout le gars du ménage ou quelqu'un qui a trop de restes de nourriture autour de lui et qui veut nettoyer la place.

— Parlez-nous de votre resto. Les affaires sont bonnes ? Vous réussissez à bien gagner votre vie ?

— Bah ! Vous savez, les restaurants, c'est plus ce que c'était. Il y en a tellement que les clients ne sont plus fidèles. Ça ouvre, ça ferme. Puis il faut dire qu'avec ce qui s'est passé l'an dernier, la pandémie et tout, ça a été un bien dur coup pour tout le monde. J'ai pas été

capable de revenir à mes affaires normales. Avant, j'ouvrais le midi. Fini. J'ai mis du monde à pied. J'ai gardé un minimum de *staff*. On s'arrange.

— Vous êtes quand même coté cinq étoiles… Y en a bien peu à Montréal.

— Faut oublier les trucs d'étoiles. Ça fait longtemps que ça ne vaut plus rien. Mon père avait réussi à obtenir ces cinq étoiles mais ça, c'est du passé. J'ai laissé l'inscription sur ma bannière, dehors, ça fait encore une bonne réputation. Mais entre nous, personne n'est venu inspecter pour faire une mise à jour de notre cote. Non, y a que les gars de l'hygiène qui passent. C'est pire depuis la pandémie. Il y en a tout le temps un, un « zélé » du gouvernement.

— Et alors, vos revenus ?

— En plus de ne pas tellement pouvoir compter sur la fidélité de la clientèle, c'est rendu difficile de garder notre monde, d'avoir des fournisseurs qui peuvent nous garantir les prix. Puis il y a le prix de l'alcool. Le vin coûte déjà cher à la base.

— Oui, j'ai remarqué, le vin est rendu pas mal cher. C'est pire dans certains restos.

— On est rendus à devoir offrir nos bouteilles à trois fois le prix qu'on paie, si on veut arriver. C'est un peu moins pire avec les spiritueux, on peut jouer avec le prix à l'once.

Bovet s'esclaffe.

— Une once se mesure pas pareil d'un endroit à l'autre ? Curieux non ? Une once, c'est une once. Pareil pour le vin au verre. Tu demandes un verre, il t'arrive rempli au quart. Ou à la moitié, si la fille t'aime la face. Et le prix ! Vous êtes rendus que vous chargez le prix d'un verre quasi le prix d'une bouteille ! Bon oui, je vois vos yeux, j'exagère là. Mais presque le trois-quart de la bouteille. Alors venez pas me dire que vous perdez là-dessus.

Gendron regarde Bovet en se demandant où le policier veut en venir. Mais il sent que ce n'est pas le temps de s'obstiner avec lui et il ne veut surtout pas que la conversation reste sur le prix de ses *drinks*. Il est très mal placé. Il attend la prochaine question.

— Bon, alors vous m'enverrez vos états financiers. Les revenus qui rentrent pas, le prix de tout ce qui est alcool, la bouffe, etc. En attendant, dites-moi ce que vous faisiez le jour où on a découvert un cadavre derrière votre resto.

Gendron est soulagé. Il avale un bon coup d'air, tentant de dissimuler son malaise naissant. Cette tactique de Bovet est sa spécialité. Il aime laisser croire qu'un sujet est clos en réorientant l'interrogatoire, mine de rien. Il aime bien désarçonner son vis-à-vis, aller et venir, le surprendre par une question qui semble venue de nulle part, hors propos. Il est habile et ceux qui ont déjà goûté à sa méthode savent très bien qu'ils ne perdent rien pour attendre, que Bovet reviendra sur le sujet qui lui plaît, au moment où l'autre s'y attendra le moins.

— Comme d'habitude. Je suis rentré au resto vers 9h, c'est le moment où je suis seul sur place. Les employés rentrent un peu plus tard, même si on ouvre la salle juste à 17 heures pour les clients. En fait, c'est le chef cuisinier qui arrive le premier parce qu'il doit planifier tout son menu s'il ne l'a pas fait la veille, voir à ce que l'approvisionnement soit bien rentré, préparer certains aliments à l'avance, etc.

Il regarde l'inspecteur, le temps d'une pause, comme s'il croyait que l'autre allait se satisfaire d'une aussi courte réponse. Mais c'est le silence. Bovet est de marbre. Il sent qu'il doit continuer. Il raconte sa routine.

— Donc, ce matin là, je suis rentré, j'ai vérifié les recettes de la veille. Puis j'ai jeté un coup-d'oeil au menu que le chef avait planifié pour le soir. J'ai ensuite regardé la liste des employés qui allaient entrer travailler ce jour-là. On change l'horaire des serveurs, la semaine, ils prennent congé à tour de rôle. Ceux qui doivent travailler le samedi et le dimanche ont congé en semaine.

— Puis, est-ce que vous avez remarqué un changement dans l'horaire ? Tout ceux qui étaient inscrits se sont pointés ? Personne ne s'est rapporté malade ?

— Non, tout était bon. Du moins, ceux qui étaient à l'horaire sont tous venus travailler, je crois.

— Vous croyez ou vous en êtes certain ? Chacun était présent ? Est arrivé à l'heure ? À quelle heure arrivent-ils ?

— Le serveur principal n'est pas venu se plaindre de l'absence de qui que ce soit alors je pense que le compte était bon. Lui, il arrive juste vers 15h30 pour la mise en place. ll ne m'a pas appelé. Comme je disais, y a que le chef cuisinier qui arrive le midi. J'étais déjà parti quand il est arrivé. Je vous l'ai dit, je suis allé chez Costco.

— Allez-vous travailler en auto ?

— Bien sûr ! Je vis un peu trop loin d'ici. Puis j'ai souvent des choses à transporter d'un bord à l'autre.

— Où est votre stationnement ? Vous rentrez par quelle porte ?

— Je stationne dans la rue, comme vous voyez, y a pas d'autres endroits pour stationner. Je rentre toujours par en avant. La porte principale.

— Au fait, je n'ai pas remarqué mais avez-vous une caméra de surveillance ?

— Oui !

— Une ? Deux ? Combien ? Je n'ai pas vu en arrivant.

— J'en ai deux. Une à l'avant et une à l'arrière.

— Regardez-vous souvent son contenu ?

— Jamais ! Sauf si mon système d'alarme se met en marche. Je vérifie alors le contenu des caméras.

— OK, on va regarder ça. Vous pourrez nous les remettre ? À part vous, qui a les clés du resto ?

— Oui, je vais vous remettre le contenu des caméras. Pour les clés, pas mal de monde les ont parce qu'il faut prévoir les jours où je ne viens pas. Comme les fins de semaine par exemple. Borduas a un set de clés puis le chef serveur, je pense.

— J'ai rencontré Borduas avant-hier. On va se reparler. Pas le chef serveur. C'est qui ?

— Il s'appelle Jean-Claude Marchepied.

— Beau nom… vous en servez-vous ?

— De quoi donc ?

— Du marchepied… Excusez, elle était trop facile. Depuis quand travaille-t-il ici ?

— À peu près depuis que je suis le patron. Proche cinq ans, je dirais.

— Quoi d'autre ?

— Fidèle employé, travaille bien. Y a bien cette affaire de diplôme falsifié quand il est arrivé ici mais c'est pas grave.

— Qu'est-ce que c'est, l'histoire du diplôme ?

— Ah, une niaiserie. Quand il est arrivé, il voulait travailler comme chef. Sauf que j'en avais déjà un, Borduas. Pas parce que j'aime le bonhomme mais il est ici depuis mon père puis franchement, les gens l'aiment. Il cuisine bien. Pour revenir à Marchepied, je lui ai offert un job en cuisine. Sous-chef. Pour les soirs où Yves ne pourrait pas être là. Jean-Claude voulait rien savoir. Il m'a sorti son diplôme, comme si ça allait changer ma décision. Puis Borduas a eu une bonne idée, non qu'il en ait souvent mais là, ça m'a aidé. Il m'a suggéré de vérifier le diplôme auprès de l'école d'hôtellerie. Bonne idée, j'ai découvert le pot aux roses. Marchepied n'a jamais étudié là. J'ai failli le virer mais j'ai décidé de le garder pareil, comme responsable des serveurs. Puis j'aime les gens qui ont du culot comme lui. Un bon genre.

— Après ça, avez-vous eu d'autres occasions de constater que le gars aimait fabuler ? Grosse tête ? Mensonges fréquents ?

— Pas moi, faudrait demander aux autres.

— OK, je vais m'en occuper. Autre question. Connaissez-vous Simon Surikate ?

Bovet note que Gendron a les yeux grand ouverts.

— Non. Qui c'est ?

Sans répondre, Bovet passe à la question suivante.

— Où vous approvisionnez-vous en vins et autres alcools ? Marie Roman faisait partie du Service de police de la Ville de Montréal. Elle faisait enquête sur la contrebande de vins et spiritueux. Alors j'ai besoin de tous vos reçus d'achat en la matière.

C'est ici que Bovet tend sa ligne à Gendron. Il est très curieux d'apprendre comment se font ces achats. Il sait que plusieurs bars et restos en ville profitent beaucoup du trafic des contrebandiers, mais les enquêteurs ont toujours eu de la difficulté à infiltrer ce milieu. Sauf Marie, qui travaillait récemment sur quelques pistes fructueuses.

Gendron est astucieux. Cette question ne le prend pas au dépourvu.

— Comme les autres restaurateurs, j'achète de la Société des alcools du Québec (SAQ) et d'importateurs privés.

— Je veux vos preuves d'achat et le nom de tous vos importateurs privés.

Gendron ne répond pas.

— Bon, c'est assez pour le moment M. Gendron. Vous devez demeurer disponible. Mon équipe va se rendre ici sous peu pour une perquisition en règle. J'aurai peut-être d'autres questions pour vous.

Sur ces paroles, Bovet salue Gendron de la main et quitte les lieux avec le contenu des caméras, des papiers administratifs et des questions non résolues.

Rentré à son bureau, Bovet appelle deux jeunes policiers, leur remet une photo de Gendron et leur demande d'aller la montrer chez Costco *illico*. Il donne aussi une mission à deux autres, celle d'aller perquisitionner le restaurant et de noter particulièrement les bouteilles d'alcools en tous genres. Il branche ensuite le contenu des caméras de surveillance et les examine avec un intérêt de plus en plus marqué.

Après avoir terminé de visualiser le tout, il appelle Talbot et réclame une rencontre *subito presto* entre eux et Lemoyne. Il confie à Talbot avoir noté un indice important sur le contenu des caméras.

De son côté, Gendron s'empresse d'appeler Marchepied. Quelques minutes plus tard, ils se rendent au cellier et subtilisent quelques bouteilles. Le timbre de la SAQ n'y est pas apposé.

– VI –

Lundi, 12 avril 2021.

Je me réveille à cinq heures du matin. Façon de parler, puisque j'ai passé la nuit à tire-bouchonner mes draps humides en vrilles incessantes. Bref, je n'ai pas fermé l'oeil depuis le coucher. Je ne peux m'offrir le luxe de me rendormir. Dans quelques heures, je subirai l'interrogatoire officiel d'un inspecteur. Je tremble dans mon lit de misère. Est-ce à cause de cette enveloppe de sueur refroidie ?

« Non, Yves, tu es anxieux comme autrefois, à la veille de tes épreuves à l'école d'hôtellerie ».

Je dois m'extirper de ces guenilles détrempées et m'élancer vers la douche. Sans doute, les jets brûlants me permettront-ils de reprendre mes esprits, tout en calmant mes nerfs à vif.

Sept heures sonnent et le chef cuisinier Yves Borduas pianote sur son volant, pris dans la circulation déjà dense, nerveux comme un jeune marié, le souffle court et les mains moites. Il aperçoit bientôt le morne édifice gris qui abrite le quartier général de la police. Après deux tours du quadrilatère, il trouve une place de stationnement et se dirige, résigné, vers l'entrée principale. Après avoir décliné son identité et la raison de sa visite, il doit passer le nécessaire contrôle de sécurité. Heureusement, rien sur sa personne qui ne puisse déclencher les détecteurs. Seul un petit bout de carton, aussi humide que la main gauche qui l'enserre, pourrait lui causer du souci.

Surprise ! L'intérieur lui semble plus accueillant qu'il ne l'avait cru. Une aimable réceptionniste l'invite à prendre place sur un fauteuil en cuirette qui a déjà connu bien d'autres fesses. Son hôte ne devrait plus tarder. Le voilà presque rassuré mais une question le taraude toujours : en parler ou ne rien dire ? Il serre toujours le petit

carton mouillé dans la paume de sa main. Il s'inquiète soudain. Et si sa transpiration faisait disparaître les précieuses inscriptions qui s'y trouvent ?

Depuis des jours il hésite, au sujet de cette carte de visite trouvée près du cadavre de Marie Roman. Le jour de la « macabre découverte », il l'a d'abord enfouie dans une poche de son tablier, puis oubliée en lançant ses vêtements dans la laveuse. Avant-hier, pris de panique, il ne retrouvait plus la fameuse carte dans ledit tablier. Faut dire qu'il avait jeté, pêle-mêle, dans le corps de la machine, blanc, couleurs et tissus délicats, en vue d'une éventuelle lessive disparate. De moins en moins convaincu que la carte s'y trouvait encore, il avait entrepris néanmoins de repêcher chaque pièce de vêtement.

C'est au fond d'un vieux slip sale, lui-même lové autour de l'agitateur, tout en bas de la cuve, qu'il avait repris contact avec la carte et son mystérieux titulaire.

« Ouf ! elle est encore intacte malgré tous ces outrages ».

Si ce n'est qu'elle s'était racornie et avait pris une teinte douteuse. Maintenant, dans la salle d'attente du quartier général, il est enfin décidé. Il décolle délicatement l'objet de sa paume suante et regarde, pour une millième fois peut-être, les lettres noires se détacher du carton jaunâtre.

OLYVEK INC. Import-Export
Olives, huiles et vinaigres
Dino Piccolo, *directeur commercial*

Suivent l'adresse et les coordonnées de la société. Yves a beau se triturer les méninges, après plus de trente ans dans la restauration, dont la majeure partie chez les Gendron, il n'a jamais entendu parler de cette firme ni de son colporteur de noyaux.

Un homme de forte stature, plutôt bien mis et affable, fait irruption dans le hall.

— Monsieur Borduas, je présume ? Siméon Durivage, inspecteur aux enquêtes spécialisées.

— Enchanté, Inspecteur ; oui, c'est bien moi, Yves Borduas, chef de cuisine Chez Marcel.

— Ça me fait plaisir de vous connaître, Chef, même si les circonstances ne sont pas très heureuses. C'est toute une épreuve que vous avez vécue la semaine passée ; je suis de tout cœur avec vous. Si vous voulez bien me suivre, nous irons dans mon bureau, ce sera plus tranquille.

Borduas, maintenant apaisé, trottine derrière le limier. Ils parcourent un long labyrinthe avant d'arriver à un bureau fermé, petit, quoique propre et aux sièges assez confortables. Les hommes prennent place chacun de leur côté.

— Donc, vous êtes né Yves Borduas, en 1970, et êtes employé de la famille Gendron depuis… ?

— Depuis 1991, Inspecteur. J'ai d'abord travaillé pour le fondateur, Marcel, puis pour sa femme et son fils Bill, après son décès.

— Je vois. Et, que faisiez-vous précisément le 7 avril dernier au moment où vous avez découvert le corps de notre collègue ? En fait, je veux les détails de ce qui s'est passé cette journée-là. Avez-vous remarqué quoi que ce soit d'anormal avant votre découverte ?

— Ben, le 7, ca s'annonçait assez peu occupé, comme d'habitude en semaine, à ce temps-ci de l'année. On devait avoir peut-être une quinzaine de réservations pour le souper. D'autres clients seraient venus sans réserver, comme toujours. Rien à signaler, sinon que j'avais égaré mon couteau d'office, celui de taille moyenne qui me sert surtout pour les poissons et les petits légumes. C'est celui qu'on a retrouvé près du corps de Madame…

— Oui, madame Roman, Marie de son prénom.

Durivage réprime un frisson d'horreur.

— Et à part ça ? Pas d'incident, de conflit avec un client ou un employé ?

— Attendez, je ne pense pas… Pas le 7 en tout cas parce qu'on a fermé tout de suite ! Mais si on peut parler de la veille… est-ce que ça compte ?

Durivage hoche la tête, lui permettant ainsi de poursuivre.

— Donc, la veille, je me suis un peu colletaillé avec le jeune, celui qui fait la plonge, vous savez, la vaisselle ? Il est un peu baveux et m'a lancé comme ça que mon poêlon sentait la charogne ! Mon beau *Mauviel* en cuivre, cadeau de monsieur Marcel. Je ne m'en sers que pour les viandes, les grillades, voyez-vous ? Mais, j'ai dû admettre que ce petit effronté avait raison. La poêle sentait comme le poisson et j'ai dû la récurer plusieurs fois comme un malade avant que l'odeur parte.

— OK, et en aviez-vous cuisiné, du poisson, dans cette poêle-là ?

— Jamais ! J'aurais jamais osé gâter mon poêlon avec des odeurs fortes. Mais ce n'était pas une très bonne journée finalement. En plus, le boss, Bill Gendron, chialait parce que je n'avais pas pu faire mon mi-cuit au chocolat que les clients réclament tout le temps.

— Celui que vous appelez Bill, c'est bien monsieur William Gendron, l'actuel propriétaire ?

— Copropriétaire, oui. Sa mère a encore des parts dans la *business*.

— Je vois, je vois. Et le plongeur, c'est quoi son nom à lui ? Pas Alexandre Despaties, toujours ? Hahaha ! Excusez-moi mais faut bien rire un peu.

— -Hihi ! Non, il s'appelle Hugo-Marie Tremblay-Delfosse…

— Misère ! C'est pas un nom ça, c'est un bottin téléphonique. Bon, désolé, reprenons notre sérieux. Y avait-il d'autres personnes au resto, ce soir-là ?

— À part les clients, et Hugo-Marie, il n'y avait qu'un seul serveur, Jean-Claude Marchepied. Mais, monsieur Durivage, Inspecteur, j'ai quelque chose d'important à vous montrer…

Rouvrant sa main gauche, Borduas laisse tomber sur le bureau de l'enquêteur le joker qui manquait au jeu.

— Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur Borduas ? Je peux l'examiner ?

— Oui, oui, Inspecteur, j'avais complètement oublié de mentionner à vos collègues que cette carte-là se trouvait à côté du cadavre. Dans l'énervement, je l'avais machinalement enfouie dans mon tablier. Pis là, je l'ai retrouvée en faisant du lavage.

— Hum… mais c'est grave ça, monsieur Borduas ! Vous avez pris avec vous une pièce à conviction qui se trouvait sur une scène de crime ! Et en plus de vous rendre suspect, cette carte-là doit être saturée de votre ADN. Vous êtes dans le trouble, là, mon ami !

— Monsieur Durivage, je ne l'ai pas fait exprès, je le jure. Je sais, je n'aurais pas dû la ramasser. Je voulais juste voir ce qu'il y avait dessus mais les policiers sont arrivés et j'ai eu le mauvais réflexe de la fourrer dans ma poche. Je suis tellement désolé ! J'ai tout de suite voulu la rapporter au poste à monsieur Bovet mais je ne la trouvais plus, comme je vous l'ai dit. Je vous en supplie, Inspecteur, croyez-moi, je vous l'apporte aujourd'hui ; vous voyez bien que je suis de bonne foi.

Durivage examine à nouveau la carte avec un air de plus en plus perplexe.

— Bon, nous verrons ça plus tard, la question du recel de preuve. Là, je vais avoir besoin que vous me disiez tout, tout, tout, vous m'entendez ? Vous en êtes à deux prises et les buts sont remplis, si vous me comprenez bien.

— Deux prises ? Mais ce n'est que cette histoire de carte qui…

— Vous semblez oublier que votre couteau se trouvait probablement planté dans le cadavre de Marie Roman !

Subitement, le ton change. Et Yves Borduas, homme fragile et sensible, éclate en sanglots. Il a atteint son quota d'émotions au cours de cette semaine… très atypique. Durivage reprend la carte et le contrôle de l'interrogatoire.

— Bon, c'est qui ça, Dino Piccolo ? Vous le connaissez ? Olyvek, c'est là que vous achetez votre huile ?

— *Snif* ! Jamais entendu parler, je vous jure, Inspecteur. Ni du gars, ni de sa compagnie.

Les idées se bousculent dans la tête du détective. L'adresse sur la carte indique un édifice commercial de l'Ouest-de-l'Île, à quelques

pas d'un centre d'affaires sur lequel Durivage a enquêté, il y a cinq ou six ans. C'est là que se trouvaient, à l'époque, les bureaux du tristement célèbre Marco Raveno.

— Parlez-moi donc de votre couteau maintenant. D'après vous, qu'est-ce qu'il faisait dans la ruelle aux côtés du cadavre ? Et à quel moment avez-vous constaté qu'il avait disparu ?

— C'était vers le milieu de la soirée, la veille. Je voulais parer des artichauts pour faire ma fameuse barigoule, c'est une entrée dont nos clients raffolent. Et on était dans le jus, c'est le cas de le dire. Je l'ai cherché, je ne m'en sépare jamais. Je ne comprenais pas mais, bon, ça arrive d'égarer un outil quand on *rush* en cuisine. J'ai pris un couteau à patates, c'est juste plus long, mais ça fonctionne, puis je suis passé à autre chose.

— Pis quand vous l'avez retrouvé, c'était dans la ruelle à côté de… Marie.

Cette fois les yeux de Durivage s'embuent. Il se rappelle sans doute un flirt, une histoire de rien au *party* des officiers, il y a quelques années. Il avait cru voir dans les yeux de Marie Roman une flamme de séduction. Seulement, quelques heures et plusieurs verres plus tard, il l'avait croisée qui sortait d'une salle de conférence rigolant et serrant dans ses bras l'Inspecteur-chef Talbot. Siméon en avait eu le cœur brisé durant des semaines. La réponse nette de Borduas le rappela brusquement sur terre.

— Exactement ! Qui me l'a pris ? Qui l'a mis là ? Je n'en ai pas la moindre idée. Et j'y pense sans arrêt depuis la semaine dernière.

— Bon, assez pour aujourd'hui, Borduas. Je vous libère mais vous devez rester à disposition et ne pas quitter la ville.

— Merci Inspecteur et, s'il-vous-plaît, pour l'histoire de la carte…

— C'est bon, je verrai ce que je peux faire si vous collaborez pleinement. Mais je vous avertis, pas de faux-fuyants ni d'autres surprises, sinon, je vous colle pour de bon.

Les deux hommes se séparent, non sans s'être quand même serré brièvement la main. Malgré le jeu du « bon flic, méchant flic »,

Durivage en est convaincu, Yves Borduas n'avait pas grand-chose à voir dans cette histoire, sinon d'en être devenu, malgré lui, le témoin principal. Pour le moment du moins.

Après le départ du chef cuisinier, Siméon Durivage se fait un café fort. Puis, s'installant devant l'ordinateur de son bureau, il « pitonne » tout ce qu'il peut dans le système central de renseignements policiers. Après plus de deux heures de recherches dans toutes les banques de données : état civil, fichier des personnes recherchées, registre des entreprises, permis de conduire, cadastre, rôle foncier, plumitif, agences du Revenu, il doit se rendre à l'évidence. Ni Olyvek inc., ni Dino Piccolo n'existent, du moins pas sous la forme ni dans les fonctions que suppose la mystérieuse carte.

– VII –

Le lendemain, à 9 heures précises, Sylvain Lécuyer se présente tel que convenu au bureau de l'inspecteur Durivage, à la demande de ce dernier. Lécuyer a été sommé de se présenter afin de fournir des réponses plus précises aux questions que lui a précédemment posées Lemoine. Lécuyer a une peur bleue de faire face à « Olive » Lemoine. Dès son arrivée au poste, il est conduit dans une petite salle servant à interroger les suspects. Le cubicule se compose d'une petite table carrée ornée d'un micro, de deux verres de styromousse et d'une carafe d'eau. Le microphone est d'époque et seulement deux chaises sont disposées l'une en face de l'autre. Olive se tient droit comme un chêne contre la baie vitrée opaque, les bras croisés.

— Bonjour agent Lécuyer, dit Olive en guise d'introduction. Tu as l'air un peu moins amoché que lors de notre dernière rencontre.

— J'aimerais que cet interrogatoire puisse être davantage professionnel.

Lécuyer a le regard fixé sur le microphone. Il est nerveux. Ses tempes sont couvertes de sueur. Olive laisse échapper un soupir et envoie son regard vers le plafond.

L'inspecteur Durivage pose la question suivante.

— Agent Lécuyer, pouvez-vous nous éclairer davantage sur les raisons pour lesquelles vous avez affirmé avoir cherché votre femme sans vraiment la chercher ?

— J'ai déjà tout raconté ça à Monsieur, ici présent ! Notre relation battait de l'aile et je savais pertinemment que c'était une question de temps avant que tout se termine avec Marie. Elle s'absentait

souvent, nous vivions en qualité de colocataires. Je devais apprendre à ne plus m'en soucier.

— Vous avez une idée des dossiers sur lesquels Marie travaillait avant sa disparition ?

— Nous ne bavardions plus vraiment. Nous faisions chambre à part. Elle ne me racontait pas les détails de sa vie. Finalement… ça ne m'intéressait plus !

Olive assiste à l'interrogatoire d'un air désintéressé. Il sait pertinemment que Lécuyer en sait davantage et qu'il se pose plutôt en victime. Olive assiste sans intérêt à une séance de questions futiles et sans éclat. À ses yeux, l'agent Durivage est un novice. Il manque à la fois d'expérience et de savoir-faire. Naturellement, il est convaincu qu'une méthode plus musclée leur permettrait de progresser plus rapidement. Il prend soudainement la parole.

— Ces choses-là ont déjà été dites ! Passons aux choses sérieuses. Connaîs-tu un dénommé Dino Piccolo de l'entreprise Olyvek par hasard ?

— Non. Jamais entendu parler. Quel est le rapport avec moi ? C'est l'amant de Marie ?

— Lâche donc ta maudite jalousie ! Elle est morte Marie ! Je vais te le donner, le rapport, si tu veux m'écouter. Les coordonnées de ce type ont été trouvées sur le lieu où le cadavre de ta femme a été déplacé. Il semble qu'il soit maintenant introuvable, ou qu'il n'ait jamais existé, quoi ! Olyvek est une entreprise qui importe des produits alimentaires. Des huiles d'olive je crois… mais ce n'est pas ça le rapport. Le rapport, c'est que l'adresse de cette compagnie fantôme est la même adresse que celle où l'on s'est connu jadis. Rappelle-toi… l'enquête qui a foiré parce que tu avais contaminé la scène du crime. La fois où tu avais tout bousillé et que tu avais permis à Marco Raveno de s'en tirer. Deux années gaspillées après qu'on ait travaillé comme des fous. Et une enquête aux poubelles. Tu avais déçu le groupe.

Durivage intervient.

— S.v.p., pouvez-vous arrêter de ressasser le passé… on doit avancer.

— Et bien, Olyvek occupe précisément le bâtiment industriel où tu avais tout démoli. Ce bâtiment appartient à des sympathisants de la mafia de l'Ouest. C'est ici que tu dois nous expliquer le rapport. Il y a plusieurs coïncidences là-dedans, tu ne trouves pas ? Des indices nous font croire que la gang de l'Ouest est impliquée dans la mort de Marie.

Lécuyer demeure sans parole pour un long moment. Regard vague.

— Je ne connais malheureusement pas le rapport que vous cherchez. Je ne travaille plus sur le terrain depuis un bon moment et les gars de la mafia de l'Ouest, je n'ai pas à les côtoyer. Je ne peux pas vous aider davantage. Si vous n'avez pas de questions supplémentaires auxquelles je puisse répondre, j'aimerais vous quitter. J'ai beaucoup de paperasse au bureau.

— On t'avait demandé la liste de tes allées et venues des jours précédant sa disparition. Tu l'as ?

— Non… Je n'ai rien préparé. Je vous le dis, je n'ai rien à foutre dans ça. Je suis complètement démoli par la fin tragique de Marie.

— Juste pour t'aviser, on est actuellement à obtenir un *subpoena* pour le contenu de ton cellulaire. Ça ne devrait pas être difficile puisque ton appareil t'est fourni par le bureau. Et que tu sois intéressé ou pas à la mort de ta femme, tu vas DEVOIR nous fournir l'information concernant tes allées et venues. C'est un ordre.

— Vous pouvez bien aller au diable !

Lécuyer se lève et quitte la salle et l'édifice.

À quatorze heures, une rencontre interne est organisée afin de mettre les informations en commun et de coordonner l'ensemble de l'enquête. À l'inspecteur Bovet, se joignent Durivage, Olive et Talbot. Le chef Talbot prend la parole.

— Qu'est-ce qu'on a de nouveau depuis la dernière rencontre ? Qui veut commencer ? Si on passait en revue tous ceux qui gravitent autour ? Commencez, inspecteur Bovet !

— Suite à l'interrogatoire de William Gendron, le propriétaire du restaurant, nous avons pu vérifier quelques-uns de ses dires. Il est exact qu'il gère le resto de façon plutôt distante, préférant s'occuper de la gestion générale et des approvisionnements. Nous constatons qu'il utilise son maître serveur Jean Claude Marchepied, en qualité d'homme de confiance. En croisant avec la discussion que nous avons eue avec le chef Borduas, il nous apparaît évident que le proprio protège Marchepied.

Bovet en a long à dire. Il continue.

— Gendron minimise le fait que Marchepied se soit présenté au restaurant sous de fausses représentations. Selon nous, le gars a les épaules plus larges qu'il n'y paraît. On voit également que cette situation frustre Borduas au plus haut point. Bien que le contenu des bandes vidéo ne soit pas très clair, étant donné la vétusté évidente de l'appareil, nous avons bien vu que Gendron avait reculé sa camionnette dans la cour arrière du resto, le matin de la découverte de Marie. Mais pas à 9h comme il dit être son heure habituelle d'arrivée. Un peu plus tard, puisqu'il revenait de faire des courses et les gens du Costco que l'on a rencontrés ont pu corroborer son alibi. Il a alors déchargé des caisses en direction de la cuisine. Un autre individu est sorti du resto pour l'aider. Les caisses semblaient lourdes. On croit qu'il s'agissait de Marchepied. On n'est pas certain cependant. L'angle de la caméra et le véhicule de Gendron ne nous permettent pas de l'affirmer.

À l'inspecteur Durivage de continuer.

— Du coté du Chef Borduas, je ne crois pas qu'il doive demeurer en haut de notre liste de suspects. Mis à part la présence de son couteau sur les lieux, couteau qu'il avait égaré la veille de la découverte, il ne nous semble pas un individu capable d'actes semblables. Un fait intéressant cependant qu'il nous faudrait vérifier. Le plongeur, Hugo Tremblay, je ne sais pourquoi, semble être un rival de Borduas. Il semble y avoir une relation particulière entre ce laveur de vaisselle et Marchepied. La veille de la découverte du corps par exemple, Tremblay semblait trouver bien drôle que les

viandes sentent le poisson et ne se gênait pas pour blâmer Borduas. Il est généralement celui qui fait des va-et-vient entre la cuisine et l'arrière du restaurant. Il dit n'avoir rien remarqué d'anormal ce jour-là, mais cette odeur insistante de pourriture nous porte à croire que le cadavre était déjà à l'arrière du bâtiment la veille de sa découverte. Le jeune aurait dû s'en apercevoir ce jour-là. Il faudra l'interroger et tenter de le coincer un peu.

Puis il continue, en changeant de suspect.

— Avec l'inspecteur Lemoine, j'ai pu interroger Lécuyer de façon plus complète. Il n'est pas encore très loquace. Cependant, plusieurs faits nous permettent de croire qu'il doit demeurer un suspect de très haut niveau. Chef Talbot, de votre côté, avez-vous pu investiguer davantage sur Olyvek et le fameux Dino Piccolo ?

— Bien sûr, nous avons procédé à des recherches approfondies et pouvons maintenant affirmer que cette entreprise existe bel et bien. Piccolo, quant à lui, demeure une énigme. Sur place, personne n'a entendu parler de lui. Ni vu, ni connu. Pour ce qui est des activités, c'est un local immense, dans un édifice industriel dans l'Ouest de l'Île. Ils entreposent et distribuent des huiles d'olive en provenance d'Italie. Après une visite sur les lieux, ça semble assez réglo.

Olive est demeuré silencieux jusqu'ici. Il prend la parole.

— Cette compagnie… ce n'est pas net du tout ! Ça semble n'être qu'une façade. C'est peut-être réglo comme vous tîntes, mais je crains que la recherche n'ait pas été suffisamment poussée. Cet immeuble appartient à une compagnie à numéro qui appartient à des relations de la mafia de l'Ouest. Cette importation d'huile se fait sous le couvert d'une organisation, en partie propriété de Marco Raveno. Vous commencez à piger j'espère ?

L'inspecteur Bovet intervient aussitôt pour calmer les ardeurs de Lemoine.

— Détendez-vous Lemoine ! J'ai l'impression qu'on progresse joliment bien dans cette affaire. Nous comprenons maintenant que Marie, la veille de sa disparition, enquêtait sur Raveno, dans le cadre de son enquête plus large sur la contrebande d'alcool. Ensuite, elle

disparaît pour deux semaines et est retrouvée avec la carte de visite d'une compagnie reliée à Raveno. Ça nous permet de croire que la mafia de l'Ouest est d'une quelconque façon, reliée à la disparition de Marie, n'est-ce pas ? Toutefois, quelle est la relation de toute cette affaire, avec le resto Chez Marcel ? Il me semble clair qu'on a tenté de camoufler la vraie affaire en transportant et lacérant le corps post-mortem avec le couteau d'un cuisinier qui ne nous semble pas être un candidat potentiel ! Tout est une mascarade. On a tenté d'impliquer le chef Borduas là-dedans mais c'est juste pour lui faire porter le chapeau tout au plus. Il y a cependant une relation qui nous manque à tous, dans ce puzzle. Elle nous saute probablement aux yeux mais les informations que l'on a obtenues et colligées ne nous permettent pas de boucler tout ça. Dans d'autres circonstances, il se pourrait que le resto n'ait rien à cirer dans cette affaire. Cependant, trop d'éléments nous forcent à supposer le contraire.

Olive prend la parole.

— Il ne faut pas être un génie pour comprendre qu'il y a un élément qui nous manque ! Ce resto doit, d'une façon ou d'une autre, être relié à Raveno, non ? Je crois que parmi les gens interrogés, certains n'ont pas tout dit. On doit chercher ce lien et ce n'est pas le chef Borduas. Ce type vit avec sa chatte et n'a aucune relation extérieure à son travail.

Bovet prend la parole.

— Moi, la déposition de Gendron me laisse sur ma faim. Nous devrions interroger Marchepied afin de comparer ses réponses aux allégations de son patron. Durivage, tes gars ne devaient pas fouiller de ce côté ?

— J'y arrivais. Mes gars ont vérifié en détail les dossiers de tous les employés du resto incluant Marchepied et Hugo-Marie, le plongeur de l'établissement. Nous avons fait d'intéressantes découvertes qui risquent de nous faire progresser ou tout au moins de nous diriger dans la bonne direction. Hugo-Marie Tremblay-Delfosse est un individu plutôt louche. Probablement pas trop inquiétant mais il a un dossier qui contient plusieurs petits délits tels

possessions de drogues pour en faire le trafic, utilisation de faux chèques, fraudes envers la sécurité sociale, etc. Une petite crapule, quoi ! Probablement pas très dangereux mais crapule tout de même. Nos découvertes ont été cependant plus juteuses, pourrais-je dire, lorsqu'on a épluché le dossier de Marchepied. Il n'a jamais étudié à l'institut d'hôtellerie et n'a jamais, dans sa vie, démontré des qualités ou des intérêts pour la cuisine. En fait, s'il a appris à maîtriser la cuisine, c'est probablement en travaillant comme détenu lors de ses nombreux séjours en prison. Le chef serveur a séjourné en taule au moins trois fois pour un total de huit ans. Il fût coffré initialement pour production de faux billets de banque. Il a passé dix-huit mois en prison et a été relâché aussitôt le tiers de sa peine purgée.

Il y est retourné une seconde fois pour s'être fait prendre à effectuer des prêts usuraires et de l'extorsion. Fait intéressant, il travaillait alors comme barman dans un bar de l'ouest. Cette fois, il a moisi en taule pour vingt et un mois. Encore une fois, il a été libéré pour bon comportement. Finalement, tout juste avant d'obtenir son emploi au resto, il a terminé un séjour de dix-neuf mois d'incarcération pour avoir été pris, la main dans le sac, à blanchir de l'argent. Il opérait trois buanderies à Montréal, ces établissements appartenaient tous à des relations gravitant autour de Simon Surikate. Rappelez-vous, ce type fut rencontré par Marie, la veille de sa disparition et retrouvé dans le canal Lachine deux semaines plus tard. Nous croyons de plus en plus que le fichu lien entre le restaurant de Bill Gendron et les groupes criminels organisés passe par Marchepied. Je propose que vous cherchiez dans cette direction messieurs.

Talbot résume.

— Beau travail ! Je pense, Inspecteur Lemoine, que nous avons maintenant des pistes sérieuses. Seulement des preuves circonstancielles un peu faibles mais le futur devrait nous permettre de progresser.

Olive Lemoine coupe la parole au chef.

— Il y a encore beaucoup de choses à découvrir dans cette affaire. La main manquante au cadavre, ça doit représenter quoi ? Les lacérations et la cuisson de chairs humaines, ça signifie quoi ? Ce n'est pas suffisant pour trouver un coupable et encore moins pour le faire coffrer pour le reste de ses jours. Personne n'a parlé de Lécuyer ici. Je pense qu'il doit demeurer un suspect. Il était tellement jaloux que sa femme l'ait « cocufié » … On va également interroger ce Marchepied et tenter d'obtenir ce qu'on recherche. Ça prendrait également une équipe de surveillance du côté de Raveno. On doit le garder à l'œil.

Une fois reçus les ordres d'Olive, le chef Talbot s'incline et met un terme à la réunion. Chacun quitte la salle pour se remettre au boulot. Le chef Talbot est très songeur. Il sent bien que Lemoine lui en dit le moins possible.

– VIII –

— Bon ! Ça fait maintenant plus de deux mois qu'on enquête sur cette cause et, à part des soupçons sur trois ou quatre personnes, on n'a rien de concret. Il faudrait peut-être envisager d'autres scénarios.

C'est ainsi que Lemoine montre sa frustration. De plus, sa réputation, si chère à ses yeux, en prend pour un coup. Il n'arrive pas à trouver un filon sérieux pour dénouer ce meurtre. Il a la constante impression de piétiner dans cette enquête alors que normalement il est reconnu pour mener rondement les choses et trouver les indices qui échappent aux autres. Il reprend donc, encore une fois, tous les éléments en se disant qu'il a forcément négligé quelque chose.

Il relit pour la énième fois le rapport d'autopsie. Il est persuadé que c'est là qu'il trouvera le fil qui lui manque…

Le légiste a bien indiqué que Marie Roman avait été battue à mort et que les multiples lacérations faites avec le couteau de cuisine du chef Borduas ont été faites post-mortem. Cependant, une petite phrase semble avoir été négligée par les enquêteurs : « la main manquante semble avoir été coupée très nettement par un objet tranchant autre que le couteau ayant servi à lacérer le corps. Elle aurait été coupée avant le décès. L'artère radiale se trouve dans le poignet et démontre des saignements abondants. Lesdits saignements prouvent que la main a été coupée lorsque le cœur battait encore. » Selon le légiste, l'objet qui aurait servi à cette amputation pourrait être une scie mécanique, du genre de celles qui sont utilisées par les bouchers.

De plus, il est indiqué au rapport d'autopsie que des spores ont été recueillies sur le corps de la victime et qu'elles ont été identifiées. C'étaient des spores d'un champignon particulier, à savoir, un cèpe.

Lemoine sait très bien que ces champignons, prisés par les gastronomes, sont cueillis depuis longtemps en Europe, et plus particulièrement en France. Mais depuis quelques dizaines d'années, ils sont devenus populaires également au Québec. On en trouve surtout dans les sous-bois. Bien sûr, les cueilleurs de cèpes gardent jalousement le secret sur leurs « talles ».

Il décide de creuser un peu plus cet aspect et demande à un de ses inspecteurs, Alain Laroche, de faire une recherche sur Internet pour vérifier les endroits où on peut trouver ce champignon.

Laroche est un des inspecteurs de la SQ de Drummondville. Lemoine, après avoir passé les deux premières semaines de l'enquête à Montréal, a décidé de revenir dans ses bureaux. Comme il est très intolérant et qu'il déteste Montréal, il a vite avisé son supérieur qu'il continuerait à travailler sur le cas mais à partir de ses bureaux, quitte à se rendre à Montréal au besoin, pour rencontrer l'équipe. Les nouvelles technologies lui permettent un accès aux données en tous genres. Pourquoi s'en priver ? De plus, il y a déjà un bon moment que le surnommé Olive trouve que la proximité des collègues de Marie Roman est néfaste à l'enquête. Toutes ces personnes ont un lien avec la victime et une enquête objective est quasi impossible.

C'est pourquoi il travaille avec ses enquêteurs habituels qui, eux, n'ont pas d'à priori et qui ne connaissent ni le mari, ni l'amant ou encore les collègues de travail de la victime. Il est très satisfait de sa décision et se dit qu'il aurait dû, dès le départ, exclure le SPVM de l'enquête.

Laroche, après quelques heures passées à faire des recherches, explique à son patron que les champignons en question se retrouvent à bien des endroits mais spécialement dans les forêts ou les sous-bois où poussent des épinettes blanches ou des pins. Il a pris la peine d'imprimer une carte géographique de la région montréalaise en colorant les endroits où se retrouvent ces essences.

À partir de là, Lemoine se dit que ce pourrait être intéressant de vérifier si des usines de viandes ou encore des boucheries étaient situées sur les territoires identifiés.

La recherche peut sembler « tirée par les cheveux » mais, au point où il en est, il se dit qu'aucun indice ne doit être négligé.

Une vingtaine de boucheries sont identifiées sur le territoire. Lemoine demande à ses enquêteurs de les visiter une par une. Ils doivent interroger les propriétaires mais également vérifier si, à proximité, on retrouve des endroits susceptibles de receler des champignons. En fait, chaque boucherie est photographiée, ainsi que les alentours.

Malheureusement, après toutes ces visites, rien ne ressort. Aucune possibilité que le corps ait été mutilé dans un de ces commerces. Et la chasse aux cèpes ne donne rien.

Toutefois, en parlant de ses récentes déductions à un policier de son bureau, Lemoine reçoit une information très intéressante.

En effet, le policier en question, un dénommé Denis Thériault, travaille avec lui à Drummondville depuis maintenant quatre ans. Il est originaire de Pointe St-Charles et, plus particulièrement, du quartier des Irlandais comme on l'appelait. Il raconte à Lemoine que ces recherches de boucheries lui rappellent le temps où, enfant, il allait jouer sur le terrain de l'abattoir et de la *Canada Packers* qui avait ses usines au coin de Bridge et Mill. Il mentionne cependant que ladite usine ne peut être envisagée dans leurs recherches car elle n'est plus en opération depuis quelques années. Les installations sont d'ailleurs à l'abandon.

Pour Lemoine, il n'est cependant pas aussi simple de conclure que cette usine doive être exclue de leur recherche. C'est pourquoi il décide cette fois de se déplacer pour aller lui-même voir de quoi ont l'air ces restes d'usine.

Il est accompagné de Thériault, qui connaît bien le coin. Arrivés sur les lieux, ils remarquent que cette usine se trouve curieusement en face du Costco. Cela lui rappelle la déposition du propriétaire du resto qui mentionnait avoir un très bon alibi. Il était parti faire des courses au Costco le matin où son chef cuisinier avait trouvé le corps. Selon ce dernier, il avait remarqué la présence de la voiture de Gendron derrière le restaurant, juste à côté de l'endroit où on

avait retrouvé la victime. Bien sûr, il avait débarqué des boîtes, mais les vidéos confisquées par la police ne permettaient pas de voir toute la scène. Lemoine se dit que Gendron aurait très bien pu débarquer la dépouille et la mêler aux ordures sans que personne ne s'en rende compte.

C'est avec une certaine excitation que les deux policiers pénètrent dans les anciens bâtiments. Après quelques recherches, ils arrivent dans un petit local où, *Eurêka*! une vieille scie à viande trône au milieu des équipements laissés en pagaille dans la pièce! En prime, notre inspecteur distingue même une large flaque de sang par terre.

Aussitôt, il téléphone pour qu'on lui envoie l'équipe du laboratoire judiciaire. Il devient primordial de bien sécuriser la scène et d'y recueillir, il l'espère, le plus d'indices possible. De plus, en arrivant sur les lieux, il avait remarqué qu'au fond du terrain, derrière l'usine désaffectée, quelques conifères réussissaient à pousser au travers des restes de bitume du stationnement.

Lemoine est très excité par sa trouvaille. Il se félicite d'avoir, encore une fois, réussi à trouver des éléments lui permettant d'avancer son enquête. Sa réputation sera sauve. Encore une fois, il va passer pour le Colombo de la SQ.

Le propriétaire du resto redevient donc un suspect et, cette fois-ci, quelques éléments permettent à Lemoine de le confronter plus directement.

Il ne reste plus qu'à trouver le mobile du meurtre et, comme Marie enquêtait sur le trafic d'alcool, il est presque certain qu'il réussira à relier Gendron à celle-ci, expliquant ainsi les raisons de son assassinat.

Armé, entre autres, des résultats d'analyse de sang trouvé sur les lieux et de l'alibi maintenant moins solide de Gendron, Lemoine n'a aucune difficulté à se faire signer un mandat de perquisition pour la résidence de ce dernier. Et pour le restaurant.

De plus, l'équipe technique de la SQ a trouvé des traces de pas dans la pièce où le sang a été découvert. Lemoine tient donc à

chercher particulièrement des chaussures ou des bottes appartenant à Bill Gendron. Il compte bien examiner toutes chaussures qu'ils pourront trouver au domicile de celui-ci ou encore au resto.

La perquisition est fructueuse. Les enquêteurs ont trouvé quelques bouteilles ne portant pas le timbre de la SAQ et une paire de Crocs correspondant aux empreintes trouvées sur les lieux du crime mais… Elles n'appartiennent pas à Gendron.

– IX –

Le chef Talbot, amant de Marie Roman, n'a jamais digéré être tenu à distance de l'enquête d'« Olive » Lemoine. Il en comprend les raisons. Il a donc poursuivi secrètement et illégalement ses propres recherches.

Robert Talbot est triste. Il pense constamment à Marie. Il se rappelle qu'elle lui a souvent parlé de sa crainte à l'effet que son mari était non seulement très jaloux mais aussi très sournois. Il a été humilié par sa gaffe et surtout par le dédain exprimé par sa femme à son endroit. À plusieurs reprises il l'a même frappée au cours de discussions « animées ». Il n'a jamais digéré que Talbot, son patron, le crucifie publiquement. Lécuyer n'a jamais accepté non plus l'intervention de la superstar « Olive » dans cette enquête qui avait foiré. Autre source d'humiliation publique. À plusieurs reprises il a tenté de reconquérir sa femme sans succès.

Le chef Talbot avait tenté de convaincre Marie de divorcer. Au cours de leur relation secrète qui datait de plus d'un an, il était devenu de plus en plus amoureux et fortement agacé par les craintes de son amour qui craignait la violence d'un divorce. Sa mort l'a bouleversé. Lécuyer en était-il coupable ?

À ce jour, l'enquête officielle a piétiné. Talbot déteste lui aussi « Olive » et son arrogance. Les derniers progrès de l'enquête de ce dernier, de retour à Montréal, l'irritent au plus haut point. Il demeure convaincu, avec sa haine profonde du mari de sa maîtresse, que Sylvain Lécuyer aurait dû représenter le point central de l'enquête. Pour cette raison, il le surveille plus étroitement depuis des semaines. Il a même réussi, grâce à ses amis policiers, à infiltrer la demeure et la voiture de Lécuyer pour y déposer des caméras

et des micros de surveillance. Mais à ce jour, c'est le bide. Rien! Aucun indice nouveau. Talbot accentue sa filature au fil des jours. Convaincu qu'il a raison.

Son obstination et sa persévérance finiront bien par payer, se dit-il. À quatre heures du matin, il est réveillé par son micro espion. Lécuyer vient de contacter Raveno, le chef mafieux, sur son téléphone à carte. La conversation est très courte. Ils se donnent rendez-vous à leur lieu secret.

Talbot saute dans ses pantalons et grâce au «*traker*» dissimulé sous la voiture de Lécuyer, il le suit jusqu'au lieu de leur rencontre.

Une grange, apparemment abandonnée, qui permet à Lécuyer d'y cacher sa voiture. Talbot, en retrait dans son véhicule, est incapable d'entendre la conversation des deux hommes. En fouillant sur internet, il croit cependant deviner que ce sont des granges appartenant au groupe de Raveno. Il est tenté de sortir pour s'approcher. Inutile! Trop dangereux!

De son côté, Lemoine a ordonné une fouille systématique du restaurant et de la demeure de Gendron pour trouver les empreintes qui pourraient conduire à l'énigme de l'enquête. Il enrage. Il sait qu'il est sur le point d'élucider l'affaire. S'il découvre le détenteur des empreintes recherchées, il trouvera non seulement le meurtrier mais les motivations de ce meurtre crapuleux. Talbot, de retour de sa filature, entre dans le bureau de Lemoine au moment où celui-ci fulmine.

— Si je trouve l'enfant de salaud à qui appartiennent ces crisses d'empreintes, j'ai la solution.

Talbot s'assoit devant lui. Il savoure la colère de l'enquêteur. À la limite, on peut même déceler un léger sourire sur son visage. Olive ne le remarque même pas, tout à sa colère.

— On a fouillé partout. Pourtant je sais que la solution est là!

L'enquête continue à piétiner.

Tard le soir même, Talbot sonne à la porte de Lécuyer. Ce dernier recule lorsqu'il le voit entrer. Talbot lui demande ce qu'il est allé faire dans une grange qui appartient à Raveno. Il commence par nier, le temps de trouver une parade adéquate.

— Raveno me poursuit. Il veut acheter ma collaboration. Il me veut comme taupe. J'ai peur.

Talbot se contente de sourire.

— J'ai justement rendez-vous avec Raveno dans une heure. Ça va être intéressant de connaître sa version.

Lécuyer se sent coincé mais il fait front.

— Tu vas quand même pas croire en la parole d'un chef mafieux ! La parole d'un officier de police versus celle d'un mafieux !

Talbot sourit. Il quitte sans un mot.

Talbot se pointe dans la demeure du chef de la mafia. Il est reçu cordialement. Un large sourire fend le visage de Raveno. Il a décidé de balancer Lécuyer. Il raconte alors à Robert Talbot que Lécuyer est venu le voir il y a quelques mois. Il cherchait un homme pour se débarrasser de sa femme. Sur cette phrase, Raveno éclate de rire.

— Expliquez-moi pourquoi un policier s'est adressé à moi, pour effectuer une job de bras qui relève d'une jalousie incontrôlée.

Talbot, très calme, souligne que Marie enquêtait sur ses affaires de contrebande d'alcool.

— Et elle ne trouvait rien ?

Il rigole.

— À votre place, je ne crierais pas victoire trop vite. Surikate, un de vos hommes, avait révélé beaucoup de choses vous compromettant.

— Mon cher Talbot, il se fait tard. Je me lève tôt. Sachez que dans le milieu où vous enquêtez, les taupes ne survivent pas longtemps. Vous devez savoir que Marie détruisait sa réputation en s'adressant à des moins que rien, pour des peccadilles. Ce n'était pas à la hauteur de son talent. Oui, je fais affaire avec monsieur Gendron pour des bouteilles de collection très chères, achetées légalement en Europe. La prochaine fois, nous nous verrons autour d'une bonne bouffe et d'une de ces grandes bouteilles de vin de ma réserve personnelle. Achetée légalement bien sûr. Importation privée.

Le lendemain, au restaurant de Gendron, la température n'est pas au beau fixe. Bill et Marchepied tiennent un conciliabule. Raveno a téléphoné à Bill sur une ligne sécurisée et l'a menacé de se retrouver au fond de l'eau si…

En fait, Marchepied a suivi les instructions de Bill. Leur commerce d'alcool de contrebande fourni par Raveno s'étendait à nombre de restaurateurs. Et Marie s'approchait de la vérité.

— Marchepied, tu aurais dû la massacrer davantage !

Marchepied se défend.

— Je n'ai fait que suivre tes ordres. Je m'en suis très bien acquitté bien que je n'aurais peut-être pas dû transporter le cadavre derrière le resto. Mais je l'avais bien maquillé. Les traces d'empreintes recherchées sont au fond de l'eau depuis deux semaines. Je suis peut-être allé trop loin avec le couteau de Borduas ? C'était pour mettre les « bœufs » devant une fausse piste.

Marchepied met Bill au pied du mur.

— Si tu ne me protèges pas, Bill, j'enverrai une lettre aux policiers. Je leur raconterai tout dans le détail.

Bill a envie de le tuer sur place. Il ne peut prendre la chance que Marchepied ait vraiment écrit cette lettre à la police.

L'arrivée impromptue de Talbot les met sur la défensive. Talbot est très calme. En contrôle.

— J'ai rencontré Raveno hier soir chez lui. Il m'a raconté beaucoup de choses. Il aimait bien Marie, mon amie très chère. Elle ne méritait pas d'être assassinée ainsi.

Talbot espère que ses mensonges porteront fruit.

— Vous aurez tous les papiers demandés par votre « Olive » dès demain matin. Vous pourrez tout vérifier et constater que tout est légal.

Talbot va plus loin dans ses mensonges.

— J'ai fait installer à votre insu des micros dans votre établissement. Nous verrons comment vous vous en sortirez. J'espère que vous aimerez nos locaux… en prison. Ils sont devenus très confortables… sauf pour les taupes.

Bill sait très bien que cette écoute illégale non autorisé ne tiendra pas la route devant un juge. Il décide d'en rire, croyant à du bluff de la part de Talbot. Il l'invite à venir manger à son restaurant et à déguster un des grands crus qu'il garde pour les occasions spéciales.

Talbot le remercie de l'invitation. Il en profitera probablement plus tôt que prévu. Il quitte.

Marchepied est paniqué. Bill le tasse dans un coin. S'il ne se veut pas se retrouver dans le fleuve…

Marchepied le défie du regard.

De retour au bureau, Talbot rencontre « Olive » avec le sourire.

— Vous pourrez coffrer Gendron et Marchepied dès demain. S'ils sont encore en vie.

Olive est stupéfait.

— Nous ne sommes pas aussi stupides que vous le croyez. Un à zéro pour Montréal. Bon retour à Drummondville.

Quelques heures plus tard une équipe de « nettoyeurs » cueillent Gendron et Marchepied qui se retrouvent au fond du fleuve rapidement. Ces tueurs à gages regagnent rapidement les États-Unis quelques heures plus tard.

Sauf qu'ils ignoraient la lettre d'aveux de Marchepied qui décrivait toute l'opération.

Ces aveux ne sont pas encore suffisants pour coffrer Raveno ! Il faut des preuves béton !

Au cours d'un souper digne des plus fins gourmets, Talbot rencontre Raveno qui rigole. Talbot arbore son plus beau sourire.

— Nous avons retrouvé le document laissé par Marchepied. Il nous décrit comment, sur votre ordre, il s'est débarrassé de Surikate et de Marie. Elle s'approchait dangereusement de votre contrebande d'alcool à grande échelle, avec la bénédiction de Lécuyer qui, lui, ne cherchait qu'à se venger de Marie et, par le fait même, de moi. Quand j'ai mis de la pression sur Gendron et Marchepied avec de l'écoute électronique, ils vous ont contacté pour obtenir de la

protection. Vous vous êtes alors protégé à votre façon en vous en débarrassant dans le fleuve.

Raveno rit de bon cœur.

— C'est une bien belle histoire que vous me racontez là, Talbot. Digne d'un roman policier bien ficelé, mais ce ne sont que des racontars de petits truands. Je n'ai rien à voir là-dedans. Vous n'aurez jamais de preuves de quoi que ce soit, puisque ces faits n'existent pas.

— Vous savez, je ne vous pardonnerai jamais d'avoir provoqué la mort de Marie qui allait devenir ma femme très bientôt. Et pour ça, vous allez devoir payer.

— Écoutez ! Ça m'a fait plaisir que vous veniez me divertir avec cette histoire, mais je crois que le temps est venu de mettre fin à ce magnifique repas. Je m'occupe de la facture.

Deux agents des forces policières en civil s'approchent alors de Raveno pour procéder à son arrestation.

— Vous voulez jouer à ce jeu ? C'est très bien.

Il sort son téléphone pour contacter son avocat. Un des agents le lui arrache des mains.

Talbot sourit.

— Vous aurez l'occasion de le contacter ultérieurement. Suivez les agents des services secrets.

Les deux agents entraînent Raveno qui se montre un peu plus craintif.

Une heure plus tard, Raveno se retrouve dans le hangar qui lui servait de lieu de rencontres secrètes avec Lécuyer et ses tueurs.

Les deux agents commencent, sans dire un seul mot, à le ruer de coups. Ils s'attaquent à son visage avec un peu d'acide. Ils lui brisent les jambes. Raveno hurle à mort. Ce qui n'infléchit nullement les deux hommes. Ils poursuivent en lui coupant les doigts comme ils l'ont fait à Marie.

Ils finissent par le laisser baignant dans son sang.

— Nous ne te tuerons pas. Il est important que tu restes en vie… pour longtemps !

Quelques heures plus tard, ces deux agents, qui ne sont que des tueurs à gages, traversent la frontière américaine et disparaissent dans la nature.

On retrouve Talbot au cimetière devant la tombe de Marie. Il dépose un bouquet de fleurs devant sa photo et s'agenouille. Les larmes aux yeux.

FIN

Les auteurs

Yves Carignan
Né en 1970 à Windsor, dans les Cantons de l'Est, Yves Carignan est un homme d'affaires qui vit maintenant à Drummondville. Il passe la majeure partie de sa jeunesse dans sa ville natale et obtient, en 1992, un Baccalauréat en Administration des Affaires, incluant une spécialisation en Marketing, de l'Université de Sherbrooke. Il occupe différents postes reliés aux ventes et au marketing dans des entreprises manufacturières et fait l'acquisition en 2002, avec sa conjointe, de l'entreprise Dessins Drummond. Depuis lors, ils en ont fait la plus importante firme d'architecture résidentielle au pays. Yves est père de 3 enfants dont il est très fier. Il s'intéresse à la lecture et à l'écriture dans laquelle il plonge via son blogue personnel et celui de son entreprise. Il est aussi passionné de hockey, de golf et de moto.

François Ferland
Né à Montréal en 1962, François Ferland se découvre très jeune une passion pour les lettres et… les radiocommunications. Bachelier en Administration des affaires de l'UQAM, c'est toutefois son hobby de radioamateur qui le mènera vers une carrière de plus de 35 ans en communications d'urgence, dans les domaines de la santé et de la sécurité publique. Plus précisément, il a travaillé au sein d'Urgences-santé ainsi que du ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec. Pré-retraité, il poursuit sur cette lancée en tant que consultant, tout en goûtant cette première expérience d'écriture de fiction. Sur le plan personnel, François partage sa vie depuis plus de 30 ans avec Charles Joël Archambault, qui l'inspire et l'épaule à chaque instant.

Yvan Houle
Dans la mi-cinquantaine, Yvan possède toutefois l'équivalent d'un siècle d'expérience. Pendant plus de 30 ans, il fût un ingénieur et entrepreneur passionné. Son récent passage à la retraite lui procure enfin le temps de s'adonner à ses activités familiales et loisirs préférés. C'est ainsi qu'il peut maintenant développer à 100 % les passions trop longtemps laissées au second rang. Il s'adonne donc maintenant avec bonheur à la guitare, au golf, à la mécanique automobile et au bateau. Quant à l'écriture, il la voit comme un défi additionnel et surtout enrichissant.

Louise Lalonde
Louise Lalonde fut professeure à la Faculté de droit de l'Université de Sherbrooke pendant 20 ans. Auparavant, elle a pratiqué le droit litigieux en pratique privée. Elle détient un Doctorat en droit de la Sorbonne (Paris 1), une Maitrise en droit international économique (UQAM) et un Baccalauréat en droit de l'Université de Sherbrooke. Elle fut chercheure et autrice de nombreux travaux scientifiques jusqu'en 2018, année où elle est tombée en chute libre par suite d'un diagnostic d'une maladie chronique auto-immune : le syndrome de Sjögren systémique. Cet ouvrage lui a permis de renouer avec l'écriture, même si d'un autre type, et de découvrir l'univers de l'imaginaire dans le respect d'un rythme qui est désormais le sien.

Reine Larose
Née à Rouyn-Noranda, Reine a suivi sa famille en différentes régions au Québec et vit maintenant à Montréal. Son besoin d'évasion a été comblé par la lecture et ce, dès qu'elle a su lire quelques mots. Avide de connaissances, ses expériences sont à son image, à multiples facettes.
Diplômée en nursing, elle a pratiqué sa profession et celle de gestionnaire dans le milieu hospitalier et celui des services pré-hospitaliers d'urgence. En parallèle, elle a poursuivi des études lui

permettant d'obtenir un Baccalauréat en Administration des affaires puis une maîtrise (MBA) dans le même domaine.
Devenue consultante auprès d'une entreprise informatique, Reine a eu l'opportunité de travailler à Paris où elle a participé au développement d'un dossier patient informatisé. De retour au Québec, elle a bifurqué vers la politique à titre de conseillère auprès du ministre de l'Industrie et du Commerce du Québec. Elle a ensuite joint une compagnie pharmaceutique internationale, à titre de directrice des Affaires publiques. Au même moment, elle a joué le rôle de Présidente de l'Association des compagnies pharmaceutiques innovatrices au Québec. Un passage au sein du Conseil d'administration de la Société des Alcools du Québec lui a ouvert tout un monde d'arômes et de saveurs inédits tout en lui permettant de nouer des relations avec le monde des vignerons.
Maintenant retraitée, Reine goûte davantage à ce qui lui fait plaisir : la lecture, le golf, l'entraînement, le design et au-delà de tout, l'évasion par les voyages. Mariée depuis 2002, elle forme un couple heureux avec Alain Lajoie qui la supporte et partage ses valeurs.

Jean-Claude Lord
Il y a un « avant » et un « après » Jean-Claude Lord. Né à Montréal, ce cinéaste, réalisateur, monteur, producteur, auteur, est celui qui a transformé la manière de faire la télévision au Québec. Soulignons ainsi le succès télévisuel de Lance et compte, première série lourde tournée dans le style cinématographique, suivi de plusieurs autres séries qui ont marqué le paysage télévisuel. On compte parmi elles Trente vies III qui lui a valu d'être en nomination aux International Emmy Awards 2017, tenus à New York.
Jean-Claude a aussi profondément marqué le visage du cinéma québécois. Ses oeuvres à caractère social ont connu beaucoup de succès dès ses débuts. Que l'on pense à Bingo, l'un des plus grands succès commerciaux du cinéma québécois des années 70, Parlez-nous d'amour, un film culte, Panique, quasi prémonitoire en environnement. Sa carrière s'est aussi déployée sur la scène internationale.

Ainsi, dans les années 80, son premier film en langue anglaise, Visiting Hours, a occupé la deuxième place au box-office américain. Cette première expérience fut le coup d'envoi à trois autres films destinés au même public.
Lors des Prix Gémeaux 2017, l'Académie canadienne du cinéma et de la télévision a remis le prix Jean-Besré aux artistes et artisans de District 31 dont a fait partie le réalisateur Jean-Claude Lord. Ce prix souligne l'excellence, l'innovation ou l'originalité d'une oeuvre dans le domaine de production télévisuelle ou numérique. Cette même année, Lord a reçu le Prix Guy-Mauffette, dans la catégorie culturelle des Prix du Québec. Ce prix est la plus haute distinction attribuée à une personne au Québec pour l'ensemble de son oeuvre et de sa carrière dans les domaines de la radio ou de la télévision.

Pierre Parent
Entrepreneur et homme d'affaires originaire de Drummondville, Pierre a réussi à bâtir des entreprises dans trois secteurs d'activité différents.
C'est d'abord pour payer ses études en journalisme qu'il s'est intéressé à la production de grands spectacles dans les principales villes du Québec. Cette idée lui est venue à l'époque où les artistes québécois et français présentaient leurs spectacles surtout à Montréal, Québec et Ottawa. Pierre a su profiter de cette opportunité de marché à développer, ce qui fut un franc succès.
Dans un tout autre domaine, Pierre a développé une expérience personnelle d'aménagement domiciliaire en créant le Salon National de l'Habitation en 1980, au Stade Olympique de Montréal. Cet événement est rapidement devenu un incontournable dans le milieu, réunissant 450 exposants, 1 000 entreprises, 250,000 visiteurs, 10,000 collaborateurs accrédités et à l'emploi du Salon et de ses Exposants. Le Salon de l'habitation a été reconnu comme étant le plus important en Amérique du Nord, pour les consommateurs.
En parallèle, Pierre Parent a mis sur pied Promexpo. Cette vaste entreprise produisait à Montréal, Québec et Toronto une douzaine de

Salons par année dans différents secteurs d'activité dont le tourisme, l'horticulture, le monde des franchises, le monde municipale et le commerce de détail. Après la vente de Promexpo à une firme internationale spécialisée dans les Salons, Pierre a bâti, seul dans certains cas, avec d'autres partenaires en d'autres cas, des Résidences hôtelières sises au Québec, en Floride, en République Dominicaine et sur la Côte d'Azur. Les plus connues sont Le Crystal Hôtel à Montréal et l'Hôtel St-Sulpice dans le Vieux Montréal.
Enfin, Pierre a aussi siégé sur plusieurs Conseils d'administration d'entreprises privées ou d'organisme sans but lucratif. Il a été entre autres Président du CA De la Société des Alcools du Québec, de la Maison des Futailles, administrateur au Groupe Quebecor, à Induspac, à la Chambre de Commerce de Montréal, à l'Office de Tourisme de Montréal, à l'ADISQ et à plusieurs autres.
Pierre est toujours passionné par de nouveaux projets. Il a participé au lancement d'un premier collectif d'auteurs en réunissant une quinzaine d'hommes pour rédiger un livre qui a connu beaucoup de succès, « Qu'eux ». C'est aussi lui qui a initié le présent recueil de dix nouvelles, réunissant encore de nouveaux auteurs autour d'un thème particulier.

Serge Rémillard
Originaire de Saint-Jean-sur Richelieu, Serge Rémillard est un gestionnaire et administrateur de sociétés qui vit présentement à Laval. Après l'obtention de son FCPA, il obtint son MBA pour cadre de l'UQAM en 1987 et également son titre de Fellow CMA en 1997. Au cours de sa carrière, Serge a occupé différents postes de direction, notamment celui de sous-ministre adjoint au ministère du Travail du Québec, et de Premier vice-président Administration et Finances à la Caisse de Dépôt et placements du Québec. En 2000, il crée la Société en Commandite Myriade, spécialisée en gestion de fonds. Ceci ne l'empêche pas de poursuivre activement son engagement communautaire et bénévole au sein de divers organismes dont son « alma mater », la Fondation PalliAmi, vouée

à offrir des soins palliatifs, ainsi qu'au sein de la Maison Passage, dédiée au soutien de jeunes femmes vulnérables et en difficulté. Son action bénévole lui vaudra d'ailleurs de recevoir, en 2002, la Médaille du jubilé de Sa Majesté la reine Élizabeth II. Père de deux garçons et marié à Linda, qui l'a grandement soutenu tout au long de son projet d'écriture, il est également un grand amateur de lecture, de jardinage, de golf et de vélo.

Michèle Tessier

Née à Montréal en 1943, Michèle a été initiée très tôt à la lecture, une passion qui dure encore.

Elle a oeuvré très jeune au sein de grands cabinets d'avocats, à titre de secrétaire légale. Ceci ne l'a pas empêchée de poursuivre des études en parallèle. Elle a donc obtenu des certificats universitaires en communications, en marketing et en relations publiques.

Mariée et maman dès la jeune vingtaine, Michèle est issue des premières cohortes de femmes québécoises ayant vécu à temps plein la conciliation travail-famille. Séjournant à l'étranger avec conjoint et enfants pendant une période de quatre ans, elle a profité de cette opportunité pour débuter en affaires. Déjà bilingue, ce séjour lui a permis d'acquérir la connaissance d'une troisième langue.

De retour au Québec au milieu des années 70, elle est devenue relationniste et chargée de projets pour le magasine québécois Décormag. On l'a ensuite vue au Salon de l'Habitation de Montréal puis à Promexpo où elle était responsable de activités de relations publiques partout au pays. Elle a ensuite pris la direction générale de Promexpo International avec mandat de réaliser des missions commerciales en différents pays et pour diverses organisations québécoises reliées à l'habitation. Devenue associée à la création, au développement et la gestion du Salon rénovation et maison neuve de Laval en 2000, elle y a consacré les quinze dernières années de sa carrière.

Lisette Therrien

Née à Bedford, Lisette M.Therrien a vécu une grande partie de sa jeunesse dans les Cantons de l'Est (Dunham, Frelighsburg et Sutton). Elle a oeuvré à titre d'attachée politique du ministre de l'Industrie et du Commerce puis a complété une maitrise en administration des affaires MBA option finance. Elle a siègé entres autres sur quelques conseils d'administration tels que Le Studio de Musique Ancienne de Montréal et Capital CDPQ. Elle est également Grand Maître de la Confrérie de l'Omelette Géante. En 1993, avec son conjoint, Raymond Bréard qui oeuvre dans le même domaine, elle a fondé sa propre entreprise (Devenir) afin de conseiller ses clients. Touche à tout, elle a un livre de recettes à son actif, en plus d'une attirance particulière pour la rénovation et le design d'intérieur. Elle adore voyager et plus particulièrement dans le sud de la France, à Bernis, tout près de Nîmes. Mère de deux enfants, elle est également grand-maman de 7 magnifiques enfants qui font sa fierté.

TABLES DES MATIÈRES

AVENUE DES TORDUS 11

LA COLONNE BRISÉE 33

JONATHAN GINGRAS,
LA DERNIÈRE PASSE 87

CÉLIBATAIRE DE MÈRE EN FILLE 119

MEDIA FRATER 157

LE VOYAGE D'ULYSSE 223

SAINT-BLAIN 259

EN CHUTE LIBRE 301

« QUI L'EÛT CRU ?… » 327

LE MI-CUIT 373

Nos VÉRITÉS CACHÉES

Dix « vérités cachées » à l'intérieur d'intrigues touchantes, palpitantes, originales. Dix suspenses au dénouement surprenant. Dix nouveaux auteurs à l'imagination très vive. Leurs histoires réservent au lecteur toute une gamme d'émotions. Elles lui promettent des péripéties le menant à la découverte de ce qui se trame derrière des vies qui s'annoncent trop parfaites (Jonathan Gingras), derrière des façades parfois lisses (Qui l'eût cru), au détour des chemins annonciateurs de drames à venir (Media Frater et De mère en fille), dans des enchevêtrements inattendus (La Colonne brisée et Avenue des Tordus), en découvrant des faits anxiogènes (En chute libre), ou de la violence au-delà de l'acceptable (St-Blain et Mi-cuit) ou provoquée par l'histoire (Le Voyage d'Ulysse).

Je laisse à chacun le plaisir de lire, de découvrir, de savourer. Bonne lecture.

Reine Larose, auteure et coordonnatrice.

ISBN 978-2-9815118-4-3